This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 472554

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
SCIENTIA VERITAS
1817
LIBRARIES

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, ACCOMPAGNÉE DE NOTES, AUGMENTÉE DE PLUSIEURS CONTES TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS, ORNÉE DE 21 GRAVURES, ET PUBLIÉE

PAR M. ÉDOUARD GAUTTIER.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

J. A. S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR

DES OUVRAGES PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE TRADUCTION,

RUE MONTMARTRE, N° 121.

M. DCCC. XXII.

sombre, et même qu'il ne levait pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jeter sur lui.

Le khalyfe enfin leva les yeux, et regarda Giafar; mais il les détourna aussitôt, en demeurant dans la même posture, aussi immobile qu'auparavant.

Comme le grand vézyr ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du khalyfe qui le regardât personnellement, il prit la parole. « Commandeur des croyans, dit-il, votre majesté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle laisse paraître, et dont il m'a toujours paru qu'elle était si éloignée ? »

« Il est vrai, vézyr, répondit le khalyfe en changeant de situation, que j'en suis peu susceptible ; et sans toi, je ne me serais pas aperçu de celle où tu me trouves, et dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaisir d'inventer quelque chose pour me la dissiper. »

« Commandeur des croyans, reprit le grand vézyr Giafar, mon devoir seul m'a obligé de me rendre ici, et je prends la liberté de faire souvenir à votre majesté qu'elle s'est imposé elle-même l'obligation d'examiner en personne la police dans sa capitale et aux environs. C'est aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu se prescrire pour s'en donner la peine ; et c'est l'occasion la plus propre qui s'offre d'elle-même pour dissiper les nuages qui offusquent sa gaieté ordinaire. »

Lib
Halladay
1-15-29
18151

LES MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

LES AVENTURES DU KHALYFE HAROUN ARRÉCHYD.

Quelquefois, comme votre majesté ne l'ignore pas, et comme elle peut l'avoir éprouvé, nous sommes dans des transports de joie si extraordinaires, que nous communiquons d'abord cette passion à ceux qui nous approchent, ou que nous participons aisément à la leur. Quelquefois aussi nous sommes dans une mélancolie si profonde, que nous sommes insupportables à nous-mêmes, et que bien loin d'en pouvoir dire la cause, si on nous la demandait, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes, si nous la cherchions.

Le khalyfe était un jour dans cette situation d'esprit, quand Giafar, son fidèle grand vézyr vint se présenter devant lui. Ce ministre le trouva seul, ce qui lui arrivait rarement; et comme il s'aperçut en s'avançant, qu'il était enseveli dans une humeur

Le khalyfe surpris de la demande et de l'action de l'aveugle : « Bon homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes. Je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétends que je te fasse. » Et en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter prise à l'aveugle.

L'aveugle qui s'était douté de la répugnance de son bienfaiteur, par l'expérience qu'il en avait depuis long-temps, fit un plus grand effort pour le retenir.

« Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardiesse et mon importunité ; donnez-moi, je vous prie, un soufflet, ou reprenez votre aumône ; je ne puis la recevoir qu'à cette condition, sans contrevenir à un serment solennel que j'en ai fait devant Dieu ; et si vous en saviez la raison, vous tomberiez d'accord avec moi, que cette peine est très-légère. »

CCCLV^e NUIT.

Le khalyfe, qui ne voulait pas être retardé plus long-temps, céda à l'importunité de l'aveugle, et lui donna un soufflet assez léger. L'aveugle quitta prise aussitôt en le remerciant et en le bénissant. Le khalyfe continua son chemin avec le grand vézyr ; mais à quelques pas de là, il dit au vézyr : « Il faut que le sujet qui a porté cet aveugle à se conduire ainsi avec

tous ceux qui lui font l'aumône, soit un sujet grave. Je serais bien aise d'en être informé : ainsi, retourne, et dis-lui qui je suis, qu'il ne manque pas de se trouver demain au palais, au temps de la prière de l'après-dînée, et que je veux lui parler. »

Le grand vézyr retourna sur ses pas, fit son aumône à l'aveugle; et après lui avoir donné un soufflet, il lui donna l'ordre, et il revint rejoindre le khalyfe.

Ils rentrèrent dans la ville, et en passant par une place, ils y trouvèrent grand nombre de spectateurs qui regardaient un homme jeune et bien mis, monté sur une cavale qu'il poussait à toute bride autour de la place, et qu'il maltraitait cruellement à coups de fouet et d'éperons, sans aucun relâche, de manière qu'elle était tout en écume et tout en sang.

Le khalyfe étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander si l'on savait quel sujet il avait de maltraiter ainsi sa cavale, et il apprit qu'on l'ignorait, mais qu'il y avait déja quelque temps que chaque jour à la même heure il lui faisait faire ce pénible exercice.

Ils continuèrent de marcher; et le khalyfe dit au grand vézyr de bien remarquer cette place, et de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le khalyfe arrivât au palais, dans une rue par où y il avait long-temps qu'il n'avait passé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'hôtel de quelque seigneur de la cour. Il demanda au grand vézyr s'il savait à qui il apparte-

nait. Le grand vézyr répondit qu'il l'ignorait, mais qu'il allait s'en informer.

En effet, il interrogea un voisin qui lui dit que cette maison appartenait à Khodjah Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de la profession de cordier, qu'il lui avait vu lui-même exercer dans une grande pauvreté, et que sans savoir par quel endroit la fortune l'avait favorisé, il avait acquis de si grands biens, qu'il soutenait fort honorablement et splendidement la dépense qu'il avait faite à la bâtir.

Le grand vézyr alla rejoindre le khalyfe, et lui rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre. « Je veux voir ce Khodjah Hassan Alhabbal, lui dit le khalyfe ; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais à la même heure que les deux autres. » Le grand vézyr ne manqua pas d'exécuter les ordres du khalyfe.

Le lendemain, après la prière de l'après-dînée, le khalyfe entra dans son appartement ; et le grand vézyr y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, et les présenta au khalyfe.

Ils se prosternèrent tous trois devant le trône du sulthan ; et quand ils furent relevés, le khalyfe demanda à l'aveugle comment il s'appelait ?

« Je me nomme Baba-Abdallah, répondit l'aveugle. »

« Baba-Abdallah, reprit le khalyfe, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par des certaines considérations, je me fusse bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi, je t'aurais empêché dès lors de don-

ner davantage au public le scandale que tu lui donnes. Je t'ai donc fait venir ici pour savoir de toi quel est le motif qui t'a poussé à faire un serment aussi indiscret que le tien; et sur ce que tu vas me dire, je jugerai si tu as bien fait, et si je dois te permettre de continuer une pratique qui me paraît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc, sans me rien déguiser, d'où t'est venue cette pensée extravagante; ne me cache rien, car je veux le savoir absolument. »

Baba-Abdallah, intimidé par cette réprimande, se prosterna une seconde fois le front contre terre devant le trône du khalyfe; et après s'être relevé: « Commandeur des croyans, dit-il aussitôt, je demande très-humblement pardon à votre majesté de la hardiesse avec laquelle j'ai osé exiger d'elle et la forcer de faire une chose qui, à la vérité, paraît hors du bon sens. Je reconnais mon crime; mais, comme je ne connaissais pas alors votre majesté, j'implore sa clémence, et j'espère qu'elle aura égard à mon ignorance. Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que c'en est une, et mon action doit paraître telle aux yeux des hommes; mais à l'égard de Dieu, c'est une pénitence très-modique d'un péché énorme dont je suis coupable, et que je n'expierais pas, quand tous les mortels m'accableraient de soufflets les uns après les autres. C'est de quoi votre majesté sera juge elle-même, quand, par le récit de mon histoire, je lui aurai fait connaître quelle est cette faute énorme.

CCCLVI^e NUIT.

HISTOIRE DE L'AVEUGLE BABA-ABDALLAH.

« COMMANDEUR des croyans, continua Baba-Abdallah, je suis né à Baghdad, avec quelques biens dont je devais hériter de mon père et de ma mère, qui moururent tous deux à peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'en usai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût dissipés en peu de temps par des dépenses inutiles et dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins et par les peines que je me donnais. Enfin, j'étais devenu assez riche pour posséder à moi seul quatre-vingts chameaux, que je louais aux marchands des caravanes, et qui me valaient de grosses sommes chaque voyage que je faisais en différentes parties de l'empire de votre majesté, où je les accompagnais.

« Au milieu de ce bonheur, et avec un puissant désir de devenir encore plus riche, un jour, comme je venais de Balsora à vide avec mes chameaux que j'y avais conduits chargés de marchandises d'embarquement pour les Indes, et que je les faisais paître

dans un lieu fort éloigné de toute habitation, et où le bon pâturage m'avait fait arrêter, un dervyche à pied qui allait à Balsora, vint m'aborder, et s'assit auprès de moi pour se délasser. Je lui demandai d'où il venait, et où il allait? Il me fit les mêmes demandes; et après que nous eûmes satisfait notre curiosité de part et d'autre, nous mîmes nos provisions en commun, et nous mangeâmes ensemble.

« En faisant notre repas, après nous être entretenus de plusieurs choses indifférentes, le dervyche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avait connaissance d'un trésor plein de tant de richesses immenses, que quand mes quatre-vingts chameaux seraient chargés de l'or et des pierreries qu'on en pouvait tirer, il ne paraîtrait presque pas qu'on en eût rien enlevé.

« Cette bonne nouvelle me surprit et me charma en même temps. La joie que je ressentis en moi-même, faisait que je ne me possédais plus. Je ne croyais pas le dervyche capable de m'en faire accroire; ainsi, je me jetai à son cou, en lui disant: « Bon dervyche, je vois bien que vous vous souciez peu des biens du monde; ainsi, à quoi peut vous servir la connaissance de ce trésor? Vous êtes seul, et vous ne pouvez en emporter que très-peu de chose. Enseignez-moi où il est, j'en chargerai mes quatre-vingts chameaux, et je vous en donnerai un en reconnaissance du bien et du plaisir que vous m'aurez fait. »

« J'offrais peu de chose, il est vrai, mais c'était

beaucoup, à ce qu'il me paraissait, par rapport à l'excès d'avarice qui s'était emparé tout à coup de mon cœur, depuis qu'il m'avait fait cette confidence; et je regardais les soixante-dix-neuf charges qui devaient rester, comme presque rien, en comparaison de celle dont je devais me priver, en la lui abandonnant.

« Le dervyche qui vit ma passion étrange pour les richesses, ne se scandalisant pourtant pas de l'offre déraisonnable que je venais de lui faire : « Mon frère, me dit-il sans s'émouvoir, vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'est pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvais me dispenser de vous parler du trésor et garder mon secret ; mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connaître la bonne intention que j'avais et que j'ai encore de vous obliger et de vous donner lieu de vous souvenir de moi à jamais, en faisant votre fortune et la mienne. J'ai donc une autre proposition plus juste et plus équitable à vous faire ; c'est à vous de voir si elle vous accommode. Vous dites, continua le dervyche, que vous avez quatre-vingts chameaux ; je suis prêt à vous mener au trésor, nous les chargerons vous et moi d'autant d'or et de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en céderez la moitié avec leur charge, et que vous retiendrez pour vous l'autre moitié; après quoi nous nous séparerons, et les emmènerons où bon nous semblera, vous de votre côté, et moi

du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne soit dans l'équité, et que si vous me faites grace de quarante chameaux, vous aurez aussi, par mon moyen, de quoi en acheter un millier d'autres. »

« Je ne pouvais disconvenir que la condition que le dervyche me proposait, ne fût très-équitable. Sans avoir égard néanmoins aux grandes richesses qui pouvaient m'en revenir, en l'acceptant, je regardais comme une grande perte la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considérais que le dervyche ne serait pas moins riche que moi. Enfin, je payais déja d'ingratitude un bienfait purement gratuit que je n'avais pas encore reçu du dervyche; mais il n'y avait pas à balancer : il fallait accepter la condition, ou me résoudre à me repentir toute ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occasion de me faire une haute fortune.

« Dans le moment même je rassemblai mes chameaux, et nous partîmes ensemble. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans un vallon assez spacieux, mais dont l'entrée était fort étroite. Mes chameaux ne purent passer qu'un à un; mais comme le terrain s'élargissait, ils trouvèrent moyen d'y tenir tous ensemble sans s'embarrasser. Les deux montagnes qui formaient ce vallon en se terminant en un demi-cercle à l'extrémité, étaient si élevées, si escarpées et si impraticables, qu'il n'y avait pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais apercevoir.

« Quand nous fûmes arrivés entre ces deux mon-

tagnes : « N'allons pas plus loin, me dit le dervyche, arrêtez vos chameaux, et faites-les coucher sur le ventre dans l'espace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger ; et quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du trésor. »

« Je fis ce que le dervyche m'avait dit, et je l'allai rejoindre aussitôt. Je le trouvai un fusil à la main qui amassait un peu de bois sec pour faire du feu. Sitôt qu'il en eut fait, il y jeta du parfum en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le sens, et aussitôt une épaisse fumée s'éleva en l'air. Il sépara cette fumée; et dans le moment, quoique le roc qui était entre les deux montagnes, et qui s'élevait fort haut en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture, il s'en fit une grande au moins comme une espèce de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc et de la même manière, avec un artifice admirable.

« Cette ouverture exposa à nos yeux, dans un grand enfoncement creusé dans ce roc, un palais magnifique, pratiqué plutôt par le travail des génies que par celui des hommes ; car il ne paraissait pas que des hommes eussent pu même s'aviser d'une entreprise si hardie et si surprenante.

« Mais, commandeur des croyans, c'est après coup que je fais cette observation à votre majesté; car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admirai pas même les richesses infinies que je voyais de tous côtés ; et sans m'arrêter à observer l'économie qu'on avait gardée dans l'arrangement de tant de trésors,

comme l'aigle fond sur sa proie, je me jetai sur le premier tas de monnaie d'or qui se présenta devant moi, et je commençai à en mettre dans un sac dont je m'étais déja saisi, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les sacs étaient grands, et je les eusse volontiers emplis tous; mais il fallait les proportionner aux forces de mes chameaux.

« Le dervyche fit la même chose que moi; mais je m'aperçus qu'il s'attachait plutôt aux pierreries; et, comme il m'en eut fait comprendre la raison, je suivis son exemple, et nous enlevâmes beaucoup plus de pierres précieuses que d'or monnayé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos sacs, et nous en chargeâmes les chameaux. Il ne restait plus qu'à refermer le trésor et à nous en aller.....»

CCCLVII^e NUIT.

« Avant que de partir, le dervyche rentra dans le trésor; et, comme il y avait plusieurs grands vases d'orfèvrerie de toutes sortes de façons, et d'autres matières précieuses, j'observai qu'il prit dans un de ces vases une petite boîte d'un certain bois qui m'était inconnu, et qu'il la mit dans son sein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avait qu'une espèce de pommade.

« Le dervyche fit la même cérémonie pour fermer le trésor, qu'il avait faite pour l'ouvrir; et, après

avoir prononcé certaines paroles, la porte du trésor se referma, et le rocher nous parut aussi entier qu'auparavant.

« Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étais réservés, et le dervyche à la tête des autres que je lui avais cédés.

« Nous défilâmes par où nous étions entrés dans le vallon, et nous marchâmes ensemble jusqu'au grand chemin où nous devions nous séparer, le dervyche pour continuer sa route vers Balsora, et moi pour revenir à Baghdad. Pour le remercier d'un si grand bienfait, j'employai les termes les plus forts, et ceux qui pouvaient lui marquer davantage ma reconnaissance, de m'avoir préféré à tout autre mortel pour me faire part de tant de richesses. Nous nous embrassâmes tous deux avec bien de la joie; et, après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

« Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchaient toujours dans le chemin où je les avais mis, que le démon de l'ingratitude et de l'envie s'empara de mon cœur. Je déplorais la perte de mes quarante chameaux, et encore plus les richesses dont ils étaient chargés. « Le dervyche n'a pas besoin de toutes ces richesses, disais-je en moi-même, il est le maître des trésors, et il en aura tant qu'il voudra. » Ainsi, je me livrai à la plus noire ingratitude, et je me déterminai tout à coup à lui enlever ses chameaux avec leurs charges.

« Pour exécuter mon dessein, je commençai par faire arrêter mes chameaux, ensuite je courus après le dervyche, que j'appelais de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avais encore quelque chose à lui dire, et je lui fis signe de faire aussi arrêter les siens et de m'attendre. Il entendit ma voix et il s'arrêta.

« Quand je l'eus rejoint : « Mon frère, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plutôt quitté que j'ai considéré une chose à laquelle je n'avais pas pensé auparavant, et à laquelle peut-être n'avez-vous pas pensé vous-même. Vous êtes un bon dervyche, accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du soin des choses du monde, et sans autre embarras que celui de servir Dieu. Vous ne savez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un si grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmèneriez que trente, et je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience. »

« Je crois que vous avez raison, reprit le dervyche, qui ne se voyait pas en état de pouvoir me rien disputer ; et j'avoue, ajouta-t-il, que je n'y avais pas fait réflexion. Je commençais déja à être inquiet sur ce que vous me représentez. Choisissez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les, et allez à la garde de Dieu. »

« J'en mis à part dix ; et, après les avoir détournés, je les mis en chemin pour aller se mettre à la

suite des miens. Je ne croyais pas trouver dans le dervyche une si grande facilité à se laisser persuader. Cela augmenta mon avidité, et je me flattai que je n'aurais pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

« En effet, au lieu de le remercier du riche présent qu'il venait de me faire : « Mon frère, lui dis-je encore, par l'intérêt que je prends à votre repos, je ne puis me résoudre à me séparer d'avec vous, sans vous prier de considérer encore une fois combien trente chameaux chargés sont difficiles à mener, à un homme comme vous particulièrement qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux si vous me faisiez une pareille grace que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'est pas tant pour l'amour de moi et pour mon intérêt, que pour vous faire un plus grand plaisir. Soulagez-vous donc de ces dix autres chameaux sur un homme comme moi à qui il ne coûte pas plus de prendre soin de cent que d'un seul. »

« Mon discours fit l'effet que je souhaitais, et le dervyche me céda sans aucune résistance les dix chameaux que je lui demandais, de manière qu'il ne lui en resta plus que vingt; et je me vis maître de soixante charges, dont la valeur surpassait les richesses de beaucoup de souverains. Il semble après cela que je devais être content.

« Mais, commandeur des croyans, semblable à un hydropique, qui a d'autant plus de soif qu'il boit

plus, je me sentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui restaient encore au dervyche.

« Je redoublai mes sollicitations, mes prières et mes importunités, pour faire condescendre le dervyche à m'en accorder encore dix des vingt. Il se rendit de bonne grace ; et, quant aux dix autres qui lui restaient, je l'embrassai, je le baisai et je lui fis tant de caresses, en le conjurant de ne me les pas refuser, et de mettre par là le comble à l'obligation que je lui aurais éternellement, qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y consentait.

« Faites-en un bon usage, mon frère, ajouta-t-il, et souvenez-vous que Dieu peut nous ôter les richesses comme il nous les donne, si nous ne nous en servons à secourir les pauvres qu'il se plaît à laisser dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompense dans l'autre monde. »

« Mon aveuglement était si grand, que je n'étais pas en état de profiter d'un conseil si salutaire. Je ne me contentai pas de me revoir possesseur de mes quatre-vingts chameaux, et de savoir qu'ils étaient chargés d'un trésor inestimable qui devait me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'esprit que la petite boîte de pommade dont le dervyche s'était saisi et qu'il m'avait montrée, pouvait être quelque chose de plus précieux que toutes les richesses dont je lui étais redevable.

« L'endroit où le dervyche l'a prise, disais-je en

moi-même, et le soin qu'il a eu de s'en saisir, me fait croire qu'elle enferme quelque chose de mystérieux. »

« Cela me détermina à faire en sorte de l'obtenir. Je venais de l'embrasser en lui disant adieu : « A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade ? Elle me paraît si peu de chose, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire présent. Aussi bien, un dervyche comme vous qui a renoncé aux vanités du monde, n'a pas besoin de pommade. »

« Plût à Dieu qu'il me l'eût refusée cette boîte ! Mais quand il l'aurait voulu faire, je ne me possédais plus, j'étais plus fort que lui, et bien résolu à la lui enlever par force, afin que pour mon entière satisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la moindre chose du trésor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avais.

« Loin de me la refuser, le dervyche la tira d'abord de son sein ; et en me la présentant de la meilleure grace du monde : « Tenez, mon frère, me dit-il, la voilà ; qu'à cela ne tienne que vous ne soyez content. Si je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je suis prêt à vous satisfaire. »

CCCLVIII^e NUIT.

« Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris; et en considérant la pommade : « Puisque vous êtes de si bonne volonté, lui dis-je, et que vous ne vous lassez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel est l'usage particulier de cette pommade ? »

« L'usage en est surprenant et merveilleux, repartit le dervyche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche et sur la paupière, elle fera paraître devant vos yeux tous les trésors qui sont cachés dans le sein de la terre; mais si vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle. »

« Je voulais avoir moi-même l'expérience d'un effet si admirable. « Prenez la boîte, dis-je au dervyche en la lui présentant, et appliquez-moi vous-même de cette pommade à l'œil gauche : vous entendez cela mieux que moi. Je suis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une chose qui me paraît incroyable. » .

« Le dervyche voulut bien se donner cette peine; il me fit fermer l'œil gauche, et m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, et j'éprouvai qu'il m'avait dit la vérité. Je vis en effet un nombre

infini de trésors remplis de richesses si prodigieuses et si diversifiées, qu'il ne me serait pas possible d'en faire le détail au juste. Mais, comme j'étais obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, et que cela me fatiguait, je priai le dervyche de m'appliquer aussi de cette pommade autour de cet œil.

« Je suis prêt à le faire, me dit le dervyche, mais vous devez vous souvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti que si vous en mettez sur l'œil droit, vous deviendrez aveugle aussitôt. Telle est la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez. »

« Loin de me persuader que le dervyche me dît la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avait encore quelque nouveau mystère qu'il voulait me cacher.

« Mon frère, repris-je en souriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire ; il n'est pas naturel que cette pommade produise deux effets si opposés l'un de l'autre. »

« La chose est pourtant comme je vous le dis, repartit le dervyche, en prenant le nom de Dieu à témoin, et vous devez m'en croire sur ma parole, car je ne sais point déguiser la vérité. »

« Je ne voulus pas me fier à la parole du dervyche, qui me parlait en homme d'honneur ; l'envie insurmontable de contempler à mon aise tous les trésors de la terre, et peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrais m'en donner le plaisir, fit que je ne voulus pas écouter ses remontrances ni me persuader d'une chose qui cependant n'était que

trop vraie, comme je l'éprouvai bientôt après, à mon grand malheur.

« Dans la prévention où j'étais, j'allai m'imaginer que, si cette pommade avait la vertu de me faire voir tous les trésors de la terre en l'appliquant sur l'œil gauche, elle avait peut-être la vertu de les mettre à ma disposition en l'appliquant sur le droit. Dans cette pensée, je m'obstinai à presser le dervyche de m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit, mais il refusa constamment de le faire.

« Après vous avoir fait un si grand bien, mon frère, me dit-il, je ne puis me résoudre à vous faire un si grand mal. Considérez bien vous-même quel malheur est celui d'être privé de la vue, et ne me réduisez pas à la nécessité fâcheuse de vous complaire dans une chose dont vous aurez à vous repentir toute votre vie. »

« Je poussai mon opiniâtreté jusqu'au bout. « Mon frère, lui dis-je assez fermement, je vous prie de passer par-dessus toutes les difficultés que vous me faites; vous m'avez accordé fort généreusement tout ce que je vous ai demandé jusqu'à présent, voulez-vous que je me sépare de vous mal satisfait, pour une chose de si peu de conséquence? Au nom de Dieu, accordez-moi cette dernière faveur. Quoi qu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous, et la faute en sera sur moi seul. »

« Le dervyche fit toute la résistance possible; mais comme il vit que j'étais en état de l'y forcer : « Puisque

vous le voulez absolument, me dit-il, je vais vous contenter. »

« Il prit un peu de cette pommade fatale, et me l'appliqua donc sur l'œil droit, que je tenais fermé; mais, hélas! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaisses de mes deux yeux, et je demeurai aveugle comme vous me voyez!

« Ah, malheureux dervyche, m'écriai-je dans le moment, ce que vous m'avez prédit n'est que trop vrai! Fatale curiosité, ajoutai-je, désir insatiable des richesses, dans quel abyme de malheurs m'allez-vous jeter? Je sens bien à présent que je me les suis attirés; mais vous, cher frère, m'écriai-je encore, en m'adressant au dervyche, qui êtes si charitable et si bienfaisant, entre tant de secrets merveilleux dont vous avez la connaissance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vue? »

« Malheureux, me répondit alors le dervyche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur; mais tu n'as que ce que tu mérites, et c'est l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps! Il est vrai que j'ai des secrets: tu l'as pu connaître dans le peu de temps que j'ai été avec toi; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adresse-toi à Dieu, si tu crois qu'il y en ait un: il n'y a que lui qui puisse te la rendre. Il t'avait donné des richesses dont tu étais indigne; il te les a ôtées, et il va les donner par mes mains, à des hommes qui ne seront pas ingrats comme toi. »

« Le dervyche ne m'entendit pas davantage, et je n'avais rien à lui répliquer. Il me laissa seul accablé de confusion, et plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer; et, après avoir rassemblé mes quatre-vingts chameaux, il les emmena, et poursuivit son chemin jusqu'à Balsora.....

CCCLIX^e NUIT.

« Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, et de m'aider du moins à me conduire jusqu'à la première caravane; mais il fut sourd à mes prières et à mes cris. Ainsi privé de la vue et de tout ce que je possédais au monde, je serais mort d'affliction et de faim, si le lendemain, une caravane qui venait de Balsora, ne m'eût bien voulu recevoir charitablement, et me ramener à Baghdad.

« D'un état à m'égaler à des princes, sinon en forces et en puissance, au moins en richesses et en magnificence, je me vis réduit à la mendicité sans aucune ressource. Il fallut donc me résoudre à demander l'aumône, et c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent; mais pour expier mon crime envers Dieu, je m'imposai en même temps la peine d'un soufflet de la part de chaque personne charitable qui aurait compassion de ma misère.

« Voilà, commandeur des croyans, le motif de ce qui parut hier si étrange à votre majesté, et de ce

qui doit m'avoir fait encourir son indignation; je lui en demande pardon encore une fois comme son esclave, en me soumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et si elle daigne prononcer sur la pénitence que je me suis imposée, je suis persuadé qu'elle la trouvera trop légère, et beaucoup au-dessous de mon crime. »

Quand l'aveugle eut achevé son histoire, le khalyfe lui dit : « Baba-Abdallah, ton péché est grand; mais, Dieu soit loué de ce que tu en as connu l'énormité, et de la pénitence publique que tu en as faite jusqu'à présent. C'est assez, il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne cessant de demander pardon à Dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion; et afin que tu n'en sois pas détourné par le soin de demander ton pain, je te fais une aumône ta vie durant, de quatre dragmes d'argent par jour de ma monnaie, que mon grand vézyr te fera donner. Ainsi, ne t'en retourne pas, et attends qu'il ait exécuté mon ordre. »

A ces paroles Baba-Abdallah se prosterna devant le trône du khalyfe, et en se relevant il lui fit son remercîment, en lui souhaitant toute sorte de bonheur et de prospérité.

Le khalyfe Haroun Arréchyd, content de l'histoire de Baba-Abdallah et du dervyche, s'adressa au jeune homme qu'il avait vu maltraiter sa cavale, et lui demanda son nom, comme il avait fait à l'aveugle. Le jeune homme lui dit qu'il s'appelait Sidi Nouman.

« Sidi Nouman, lui dit alors le khalyfe, j'ai vu exercer des chevaux toute ma vie, et souvent j'en ai exercé moi-même; mais je n'en ai jamais vu pousser d'une manière aussi barbare que celle dont tu poussais hier ta cavale en pleine place, au grand scandale des spectateurs, qui en murmuraient hautement. Je n'en fus pas moins scandalisé qu'eux, et il s'en fallut peu que je ne me fisse connaître, contre mon intention, pour remédier à ce désordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu sois un homme barbare et cruel. Je veux même croire que tu n'en uses pas ainsi sans sujet. Puisque je sais que ce n'est pas la première fois, et qu'il y a déja bien du temps que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale, je veux savoir quel en est le sujet, et je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes. Surtout dis-moi la chose comme elle est, et ne me déguise rien. »

Sidi Nouman comprit aisément ce que le khalyfe exigeait de lui. Ce récit lui faisait de la peine : il changea de couleur plusieurs fois, et fit voir malgré lui combien était grand l'embarras où il se trouvait. Il fallut pourtant se résoudre à en dire le sujet. Ainsi, avant de parler, il se prosterna devant le trône du khalyfe ; et après s'être relevé, il essaya de commencer pour satisfaire le khalyfe ; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majesté du khalyfe, devant lequel il paraissait, que de la nature du récit qu'il avait à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le khalyfe eût

d'être obéi dans ses volontés, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du silence de Sidi Nouman : il vit bien qu'il fallait, ou qu'il manquât de hardiesse devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avait parlé, ou enfin que dans ce qu'il avait à lui dire, il pouvait y avoir des choses qu'il eût bien voulu cacher.

« Sidi Nouman, lui dit le khalyfe pour le rassurer, reprends tes esprits, et fais état que ce n'est pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelque ami qui t'en prie. S'il y a quelque chose dans ce récit qui te fasse de la peine, et dont tu croies que je pourrais être offensé, je te le pardonne dès à présent. Défais-toi donc de toutes tes inquiétudes; parle-moi à cœur ouvert, et ne me dissimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis. »

Sidi Nouman, rassuré par les derniers mots du khalyfe, prit enfin la parole : « Commandeur des croyans, dit-il, quelque saisissement dont tout mortel doive être frappé à la seule approche de votre majesté et de l'éclat de son trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira pas la parole, jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je lui dois, en lui donnant satisfaction sur toute autre chose que ce qu'elle exige de moi présentement. Je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes ; je ne suis pas assez méchant pour avoir commis, et même pour avoir eu la volonté de commettre rien contre les lois qui puisse me donner lieu d'en redouter la sévérité.

Quelque bonne néanmoins que soit mon intention, je reconnais que je ne suis pas exempt de pécher par ignorance, cela m'est arrivé. En ce cas-là je ne dis pas que j'aie confiance au pardon qu'il a plu à votre majesté de m'accorder, sans m'avoir entendu. Je me soumets au contraire à sa justice, et à être puni, si je l'ai mérité. J'avoue que la manière dont je traite ma cavale depuis quelque temps, comme votre majesté en a été témoin, est étrange, cruelle et de très-mauvais exemple; mais j'espère qu'elle en trouvera le motif bien fondé, et qu'elle jugera que je suis plus digne de compassion que de châtiment. Mais je ne dois pas la tenir en suspens plus long-temps par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'est arrivé: »

CCCLX^e NUIT.

HISTOIRE DE SIDI NOUMAN.

« Commandeur des croyans, continua Sidi Nouman, je ne parle pas à votre majesté de ma naissance; elle n'est pas d'un assez grand éclat pour mériter qu'elle y fasse attention. Pour ce qui est des biens de la fortune, mes ancêtres par leur bonne économie, m'en ont laissé autant que j'en pouvais

souhaiter pour vivre en honnête homme sans ambition, et sans être à charge à personne.

« Avec ces avantages, la seule chose que je pouvais désirer, pour rendre mon bonheur accompli, était de trouver une femme aimable, qui eût toute ma tendresse, et qui en m'aimant véritablement, voulût bien le partager avec moi; mais il n'a pas plu à Dieu de me l'accorder. Au contraire, il m'en a donné une qui, dès le lendemain de mes noces, a commencé à exercer ma patience d'une manière qui ne peut être concevable que pour ceux qui auraient été exposés à une pareille épreuve.

« Comme la coutume veut que nos mariages se fassent sans voir et sans connaître celles que nous devons épouser, votre majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre, quand il trouve que la femme qui lui est échue, n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite, et que les bonnes mœurs, le bon esprit et la bonne conduite corrigent quelque légère imperfection du corps qu'elle pourrait avoir.

« La première fois que je vis ma femme, le visage découvert, après qu'on l'eut amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avait pas trompé dans le rapport qu'on m'avait fait de sa beauté : je la trouvai à mon gré, et elle me plut.

« Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîner de plusieurs mets; je me rendis où la table était mise; et, comme je n'y vis pas ma femme, je la fis

appeler. Après m'avoir fait attendre long-temps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, et nous nous mîmes à table.

«Je commençai par le riz, que je pris avec une cuiller comme à l'ordinaire. Ma femme au contraire, au lieu de se servir d'une cuiller, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avait dans sa poche, une espèce de cure-oreille, avec lequel elle commença à prendre du riz et à le porter à sa bouche grain à grain; car il ne pouvait pas en tenir davantage.

« Surpris de cette manière de manger : « Amine, lui dis-je, car c'était son nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la sorte ? Le faites-vous ainsi parce que vous êtes une petite mangeuse, ou bien voulez-vous en compter les grains afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre ? Si vous en usez ainsi par épargne et pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là; et je puis vous assurer que nous ne nous ruinerons jamais par là. Nous avons par la grace de Dieu de quoi vivre aisément sans nous priver du nécessaire. Ne vous contraignez pas, ma chère Amine, et mangez comme vous me voyez manger. »

« L'air affable avec lequel je lui faisais ces remontrances, semblait devoir m'attirer quelque réponse obligeante; mais, sans me dire un seul mot, elle continua toujours à manger de la même manière; et afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de riz que de loin en loin; et au lieu de manger

des autres mets avec moi, elle se contenta de porter à sa bouche de temps en temps un peu de pain émietté, à peu près autant qu'un moineau en eût pu prendre.

« Son opiniâtreté me scandalisa. Je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaisir et pour l'excuser, qu'elle n'était pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avait peut-être enseigné qu'elle devait avoir une retenue qu'elle poussait trop loin par simplicité. Je crus aussi qu'elle pouvait avoir déjeuné; ou si elle ne l'avait pas fait, qu'elle se réservait pour manger seule en liberté. Ces considérations m'empêchèrent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîner, je la quittai avec le même air que si elle ne m'eût pas donné sujet d'être très-mal satisfait de ses manières extraordinaires, et je la laissai seule.

« Le soir au souper ce fut la même chose; le lendemain, et toutes les fois que nous mangions ensemble, elle se comportait de la même manière. Je voyais bien qu'il n'était pas possible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenait, et qu'il y avait là-dessous quelque mystère qui m'était inconnu. Cela me fit prendre le parti de dissimuler. Je fis semblant de ne pas faire attention à ses actions dans l'espérance qu'avec le temps elle s'accoutumerait à vivre avec moi, comme je le souhaitais; mais mon espérance était vaine, et je ne fus pas long-temps à en être convaincu.

« Une nuit qu'Amine me croyait fort endormi, elle se leva tout doucement, et je remarquai qu'elle s'habillait avec de grandes précautions pour ne pas faire du bruit, de crainte de m'éveiller. Je ne pouvais comprendre à quel dessein elle troublait ainsi son repos; et la curiosité de savoir ce qu'elle voulait devenir, me fit feindre un profond sommeil. Elle acheva de s'habiller, et un moment après elle sortit de la chambre sans faire le moindre bruit.

« Dès qu'elle fut sortie, je me levai en jetant ma robe sur mes épaules; j'eus le temps d'apercevoir par une fenêtre qui donnait sur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue, et qu'elle sortit.

« Je courus aussitôt à la porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte; et à la faveur du clair de lune, je la suivis, jusqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetière qui était voisin de notre maison. Alors je gagnai le bout d'un mur qui se terminait au cimetière; et, après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'aperçus Amine avec une goule (1).

« Votre majesté n'ignore pas que les goules de l'un et de l'autre sexe sont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils se jettent par surprise sur les pas-

(1) Goule ou Goul: ce sont, suivant la religion musulmane, des espèces de larves, qui répondent aux Empuses des anciens, et qui n'en diffèrent qu'en ce que ces derniers étaient toujours du sexe féminin. La Goule diffère des Vampires, en ce que l'on suppose qu'elle se repaît de la chair des cadavres, tandis que ceux-ci se contentent de sucer le sang.

sans qu'ils tuent et dont ils mangent la chair. Au défaut des passans, il vont la nuit dans les cimetières, se repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

« Je fus dans une surprise épouvantable, lorsque je vis ma femme avec cette goule. Elles déterrèrent un mort qu'on avait enterré le même jour, et la goule en coupa, à plusieurs reprises, des morceaux de chair qu'elles mangèrent ensemble, assises sur le bord de la fosse. Elles s'entretenaient fort tranquillement, en faisant un repas si cruel et si inhumain; mais j'étais trop éloigné, et il ne me fut pas possible de rien comprendre de leur entretien, qui devait être aussi étrange que leur repas, dont le souvenir me fait encore frémir.

« Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetèrent le reste du cadavre dans la fosse, qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avaient ôtée. Je les laissai faire, et je regagnai en diligence notre maison. En entrant, je laissai la porte de la rue entr'ouverte; et, après être entré dans ma chambre, je me recouchai, et je fis semblant de dormir.

« Amine rentra peu de temps après sans faire de bruit; elle se déshabilla, et elle se recoucha de même avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir si bien réussi, sans que je m'en fusse aperçu.....»

CCCLXIe NUIT.

« L'ESPRIT rempli de l'idée d'une action aussi barbare et aussi abominable que celle dont je venais d'être témoin, avec la répugnance que j'avais de me voir couché près de celle qui l'avait commise, je fus long-temps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant, mais d'un sommeil si léger, que la première voix qui se fit entendre pour appeler à la prière publique de la pointe du jour, me réveilla. Je m'habillai, et je me rendis à la mosquée.

« Après la prière, je sortis hors de la ville, et je passai la matinée à me promener dans les jardins, et à songer au parti que je prendrais pour obliger ma femme à changer de manière de vivre. Je rejetai toutes les voies de violence qui se présentèrent à mon esprit, et je résolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuse inclination qu'elle avait. Ces pensées me conduisirent insensiblement jusque chez moi, où je rentrai justement à l'heure du dîner.

« Dès qu'Amine me vit, elle fit servir, et nous nous mîmes à table. Comme je vis qu'elle persistait toujours à ne manger le riz que grain à grain : « Amine, lui dis-je avec toute la modération possible, vous savez combien j'eus lieu d'être surpris le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne

mangiez que du riz en si petite quantité, et d'une manière dont tout autre mari que moi eût été offensé ; vous savez aussi que je me contentai de vous faire connaître la peine que cela me faisait, en vous priant de manger aussi des autres viandes qui nous sont servies, et que l'on a soin d'accommoder de différentes manières, afin de tâcher de trouver votre goût. Depuis ce temps-là, vous avez vu notre table toujours servie de la même manière, en changeant pourtant quelques-uns des mets, afin de ne pas manger toujours des mêmes choses. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, et jusqu'à ce jour vous n'avez cessé d'en user de même, et de me faire la même peine. J'ai gardé le silence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre, et je serais fâché que ce que je vous en dis présentement vous fît la moindre peine ; mais, Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous sert ici, ne valent-elles pas mieux que de la chair de mort ? »

« Je n'eus pas plus tôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avais observée la nuit, entra dans une fureur qui surpasse l'imagination : son visage s'enflamma, les yeux lui sortirent presque hors de la tête, et elle écuma de rage !

« Cet état affreux où je la voyais, me remplit d'épouvante : je devins comme immobile, et hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditait contre moi, et dont votre majesté va être surprise. Dans le fort de son emportement, elle prit

UNIV. OF MICH.

Ch. Chasselat delt. Aug. Delvaux sc.

HISTOIRE DE SIDI NOUMAN.

un vase d'eau qu'elle trouva sous sa main, elle y plongea ses doigts, en marmottant entre ses dents quelques paroles que je n'entendis pas; et en me jetant de cette eau au visage, elle me dit d'un ton furieux :

« MALHEUREUX, REÇOIS LA PUNITION DE TA CURIOSITÉ, ET DEVIENS CHIEN! »

« A peine Amine, que je n'avais pas encore connue pour magicienne, eut-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout à coup je me vis changé en chien. L'étonnement et la surprise où j'étais d'un changement si subit et si peu attendu, m'empêchèrent de songer d'abord à me sauver, ce qui lui donna le temps de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de si grands coups, que je ne sais comment je ne demeurai pas mort sur la place. Je crus échapper à sa rage en fuyant dans la cour, mais elle m'y poursuivit avec la même fureur, et de quelque souplesse que je pusse me servir en courant de côté et d'autre pour les éviter, je ne fus pas assez adroit pour m'en défendre, et il fallut en essuyer beaucoup d'autres. Lassée enfin de me frapper et de me poursuivre, et au désespoir de ne m'avoir pas assommé, comme elle en avait envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire : elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraser au moment où je la passerais pour m'enfuir. Tout chien que j'étais, je me doutai de son pernicieux dessein; et, comme le danger présent donne souvent de l'esprit pour se conserver la vie, je pris si bien mon temps,

en observant sa contenance et ses mouvemens, que je trompai sa vigilance, et que je passai assez vite pour me sauver la vie et éluder sa méchanceté : j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

« La douleur que j'en ressentis ne laissa pas de me faire crier et aboyer en courant le long de la rue, ce qui fit sortir sur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter leurs poursuites, je me jetai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues et de pieds de moutons cuits, où je me sauvai.

« Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compassion, en chassant les chiens qui me poursuivaient, et qui voulaient pénétrer jusque dans sa maison. Pour moi, mon premier soin fut de me fourrer dans un coin où je me dérobai à leur vue. Je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'asile et la protection que j'avais espérés. C'était un de ces superstitieux à outrance, qui, sous prétexte que les chiens sont immondes, ne trouvent pas assez d'eau ni de savon pour laver leur habit, quand par hasard un chien les a touchés en passant près d'eux (1). Après que les chiens qui m'avaient donné la chasse furent retirés, il fit tout ce qu'il put à plusieurs fois, pour me chasser dès le même jour ; mais j'étais caché et hors de ses atteintes. Ainsi, je passai la nuit dans sa boutique malgré lui, et j'avais besoin de ce repos

(1) La religion musulmane déclare immonde, tout animal qui mange de la chair.

pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avait fait.

« Afin de ne pas ennuyer votre majesté par des circonstances de peu de conséquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariser les tristes réflexions que je fis alors sur ma métamorphose ; je lui ferai remarquer seulement que le lendemain, mon hôte étant sorti avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues et de pieds de moutons, et qu'après avoir ouvert sa boutique, et pendant qu'il étalait sa marchandise, je sortis de mon coin, et je m'en allais, lorsque je vis plusieurs chiens du voisinage, attirés par l'odeur de ces viandes, assemblés autour de la boutique de mon hôte; en attendant qu'il leur jetât quelque chose, je me mêlai avec eux en posture de suppliant.

« Mon hôte, autant qu'il me le parut, par la considération que je n'avais pas mangé depuis que je m'étais sauvé chez lui, me distingua en me jetant des morceaux plus gros et plus souvent qu'aux autres chiens. Quand il eut achevé ses libéralités, je voulus rentrer dans sa boutique, en le regardant et remuant la queue d'une manière qui pouvait lui marquer que je le suppliais de me faire encore cette faveur ; mais il fut inflexible, et il s'opposa à mon dessein le bâton à la main, et d'un air si impitoyable, que je fus contraint de m'éloigner.

« A quelques maisons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger qui tout au contraire

du vendeur de têtes de moutons que la mélancolie dévorait, me parut un homme gai et de bonne humeur, et qui l'était en effet. Il déjeunait alors ; et, quoique je ne lui eusse point laissé voir que j'avais besoin de manger, il ne laissa pas néanmoins de me donner un morceau de pain. Avant que de me jeter dessus avec avidité comme font les autres chiens, je le regardai avec un signe de tête et un mouvement de queue, pour lui témoigner ma reconnaissance. Il me sut bon gré de cette espèce de civilité, et il sourit. Je n'avais pas besoin de manger ; cependant, pour lui faire plaisir, je pris le morceau de pain et je le mangeai assez lentement pour lui faire connaître que je le faisais par honneur. Il remarqua tout cela, et voulut bien me souffrir près de sa boutique. J'y demeurai assis et tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le présent je ne lui demandais autre chose que sa protection.

« Il me l'accorda, et même il me fit des caresses qui me donnèrent l'assurance que je pourrais m'introduire dans sa maison. Je le fis d'une manière à lui faire comprendre que ce n'était qu'avec sa permission. Il ne le trouva pas mauvais. Au contraire, il me montra un endroit où je pouvais me placer sans lui être incommode, et je me mis en possession de la place que je conservai tout le temps que je demeurai chez lui.

« J'y fus toujours fort bien traité ; et il ne déjeunait, dînait et soupait pas, que je n'eusse ma part à

suffisance. De mon côte, j'avais pour lui tout l'attachement et toute la fidélité qu'il pouvait exiger de ma reconnaissance.

« Mes yeux étaient toujours attachés sur lui, et il ne faisait pas un pas dans la maison que je ne fusse derrière lui à le suivre. Je faisais la même chose quand le temps lui permettait de faire quelque voyage dans la ville pour ses affaires. J'y étais d'autant plus exact, que je m'étais aperçu que mon attention lui plaisait, et que souvent, quand il avait dessein de sortir, sans me donner lieu de m'en apercevoir, il m'appelait par le nom de Rougeau qu'il m'avait donné.

CCCLXII^e NUIT.

« A ce nom, je m'élançais aussitôt de ma place dans la rue; je sautais, je faisais des gambades et des courses devant la porte. Je ne cessais toutes ces caresses que quand il était sorti; et alors je l'accompagnais fort exactement en le suivant ou en courant devant lui, et en le regardant de temps en temps pour lui marquer ma joie.

« Il y avait déja du temps que j'étais dans cette maison, lorsqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce d'argent fausse avec d'autres bonnes. Le bou-

langer qui s'aperçut de la pièce fausse, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

« La femme refusa de la reprendre, et prétendit qu'elle était bonne. Mon hôte soutint le contraire; et dans la contestation : « La pièce, dit-il à cette femme, est si visiblement fausse, que je suis assuré que mon chien, qui n'est qu'une bête, ne s'y tromperait pas. Viens-çà, Rougeau, dit-il aussitôt en m'appelant. » A sa voix, je sautai légèrement sur le comptoir; et le boulanger en jetant devant moi les pièces d'argent : « Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une pièce fausse? » Je regarde toutes ces pièces, et en mettant la patte dessus la fausse, je la séparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

« Le boulanger qui ne s'en était rapporté à mon jugement que par manière d'acquit, et pour se divertir, fut extrêmement surpris de voir que j'avais si bien rencontré sans hésiter. La femme, convaincue de la fausseté de sa pièce, n'eut rien à dire, et fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle fut partie, mon maître appela ses voisins, et leur exagéra fort ma capacité en leur racontant ce qui s'était passé.

« Les voisins en voulurent avoir l'expérience, et de toutes les pièces fausses qu'ils me montrèrent mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y en eut pas une sur laquelle je ne misse la patte et que je ne séparasse d'avec les bonnes.

« La femme, de son côté, ne manqua pas de ra-

conter à toutes les personnes de sa connaissance qu'elle rencontra dans son chemin, ce qui venait de lui arriver. Le bruit de mon habileté à distinguer la fausse monnaie, se répandit en peu de temps, non-seulement dans le voisinage, mais même dans tout le quartier, et insensiblement dans toute la ville.

« Je ne manquais pas d'occupation toute la journée : il fallait contenter tous ceux qui venaient acheter du pain chez mon maître, et leur faire voir ce que je savais faire. C'était un attrait pour tout le monde, et l'on venait des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine pouvait-il suffire à les contenter. Cela dura long-temps, et mon maître ne put s'empêcher d'avouer à ses voisins et à ses amis, que je lui valais un trésor.

« Mon petit savoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dressa des embûches pour m'enlever, et il était obligé de me garder à vue. Un jour une femme attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire était alors sur le comptoir ; elle y jeta six pièces d'argent devant moi, parmi lesquelles il y en avait une fausse. Je la débrouillai d'avec les autres ; et en mettant la patte sur la pièce fausse, je la regardai comme pour lui demander si ce n'était pas celle-là.

« Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'est la fausse, tu ne t'es pas trompé. »

« Elle continua long-temps à me regarder et à me considérer avec admiration, pendant que je la regar-

dais de même. Elle paya le pain qu'elle était venue acheter; et quand elle voulut se retirer, elle me fit signe de la suivre à l'insu du boulanger.

« J'étais toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphose aussi étrange que la mienne. J'avais remarqué l'attention avec laquelle cette femme m'avait examiné. Je m'imaginai qu'elle avait peut-être connu quelque chose de mon infortune et de l'état malheureux où j'étais réduit, et je ne me trompais pas. Je la laissai pourtant s'en aller, et je me contentai de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle se retourna et voyant que je ne faisais que la regarder sans bouger de ma place, elle me fit encore signe de la suivre.

« Alors, sans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger était occupé à nettoyer son four pour une cuisson, et qu'il ne prenait pas garde à moi, je sautai à bas du comptoir, et je suivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuse.

« Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à sa maison. Elle en ouvrit la porte; et quand elle fut entrée: « Entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir suivie. » Quand je fus entré et qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à sa chambre, où je vis une jeune demoiselle d'une grande beauté qui brodait. C'était la fille de la femme charitable qui m'avait amené, habile et expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bientôt.

« Ma fille, lui dit la mère, je vous amène le chien fameux du boulanger, qui sait si bien distinguer la

fausse monnaie d'avec la bonne. Vous savez que je vous ai dit ma pensée dès le premier bruit qui s'en est répandu, en vous témoignant que ce pouvait bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me suis avisée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on a publiée, et j'ai eu l'adresse de me faire suivre par ce chien si rare qui fait la merveille de Baghdad. Qu'en dites-vous, ma fille? Me suis-je trompée dans ma conjecture ? »

« Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, répondit la fille ; je vais vous le faire voir. »

« La demoiselle se leva ; elle prit un vase plein d'eau, dans lequel elle plongea la main ; et en me jetant de cette eau, elle dit :

« SI TU ES NÉ CHIEN, DEMEURE CHIEN ; MAIS SI TU ES NÉ HOMME, REPRENDS LA FORME D'HOMME PAR LA VERTU DE CETTE EAU. »

« A l'instant l'enchantement fut rompu ; je perdis la figure de chien, et je me vis homme comme auparavant.

CCCLXIII^e NUIT.

« PÉNÉTRÉ de la grandeur d'un pareil bienfait, je me jetai aux pieds de la demoiselle ; et après lui avoir baisé le bas de sa robe : « Ma chère libératrice, lui dis-je, je sens si vivement l'excès de votre bonté,

qui n'a pas d'égal, envers un inconnu tel que je suis, que je vous supplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en exprimer dignement ma reconnaissance, ou plutôt disposez de moi comme d'un esclave qui vous appartient à juste titre : je ne suis plus à moi, je suis à vous ; et afin que vous connaissiez celui qui vous est acquis, je vous dirai mon histoire en peu de mots. »

« Alors, après lui avoir dit qui j'étais, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaisance et de ma patience à supporter son humeur, de ses manières tout extraordinaires, et de l'indignité avec laquelle elle m'avait traité par une méchanceté inconcevable ; et je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venait de me procurer.

« Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez : la seule connaissance d'avoir fait plaisir à un honnête homme comme vous, me tient lieu de toute reconnaissance. Parlons d'Amine votre femme : je l'ai connue avant votre mariage ; et comme je savais qu'elle était magicienne, elle n'ignorait pas aussi que j'avais quelque connaissance du même art, puisque nous avions pris des leçons de la même maîtresse. Nous nous rencontrions même souvent au bain. Mais comme nos humeurs ne s'accordaient pas, j'avais un grand soin d'éviter toute occasion d'avoir aucune liaison avec elle ; en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réussir, que, par la même raison elle évitait de son côté d'en avoir avec moi. Je ne suis donc pas sur-

prise de sa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous, ne suffit pas; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'est pas assez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avait exclus si méchamment de la société des hommes, il faut que vous l'en punissiez comme elle le mérite, en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, et je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mère, je vais revenir. »

« Ma libératrice entra dans un cabinet; et, pendant qu'elle y resta, j'eus le temps de témoigner encore une fois à la mère combien je lui étais obligé, aussi bien qu'à sa fille.

« Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'est pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine; mais elle en fait un si bon usage, que vous seriez étonné d'appreudre tout le bien qu'elle a fait et qu'elle fait presque chaque jour par le moyen de la connaissance qu'elle en a. C'est pour cela que je l'ai laissée faire, et que je la laisse faire encore jusqu'à présent. Je ne le souffrirais pas si je m'apercevais qu'elle en abusât en la moindre chose. »

« La mère avait commencé à me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avait été témoin, quand sa fille rentra avec une petite bouteille à la main.

« Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres que je viens de consulter m'apprennent qu'Amine n'est pas chez vous à l'heure qu'il est, mais qu'elle doit y revenir incessamment. Ils m'apprennent aussi que la

perfide fait semblant devant vos domestiques, d'être dans une grande inquiétude de votre absence; et elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez souvenu d'une affaire qui vous avait obligé de sortir sans différer; qu'en sortant vous aviez laissé la porte ouverte, et qu'un chien était entré, et était venu jusque dans la salle où elle achevait de dîner, et qu'elle l'avait chassé à grands coups de bâton. Retournez donc à votre maison sans perdre de temps avec la petite bouteille que voici, et que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre : elle ne vous fera pas attendre long-temps. Dès qu'elle sera rentrée, descendez dans la cour, et présentez-vous à elle face à face. Dans la surprise où elle sera de vous revoir contre son attente, elle tournera le dos pour prendre la fuite ; alors jetez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête ; et en la jetant, prononcez hardiment ces paroles :

« REÇOIS LE CHATIMENT DE TA MÉCHANCETÉ. »

« Je ne vous en dis pas davantage : vous en verrez l'effet. »

« Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtait plus, je pris congé d'elle et de sa mère, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnaissance, et une protestation sincère que je me souviendrais éternellement de l'obligation que je leur avais, et je retournai chez moi.

« Les choses se passèrent comme la jeune magi-

cienne me l'avait prédit. Amine ne fut pas long-temps à rentrer. Comme elle s'avançait, je me présentai à elle, l'eau dans la main, prêt à la lui jeter. Elle fit un grand cri ; et comme elle se fut retournée pour regagner la porte, je lui jetai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avait enseignées ; et aussitôt elle fut changée en une cavale, et c'est celle que votre majesté vit hier.

« A l'instant et dans la surprise où elle était, je la saisis au crin ; et malgré sa résistance je la tirai dans mon écurie. Je lui passai un licou, et après l'avoir attachée en lui reprochant son crime et sa méchanceté, je la châtiai à grands coups de fouet, si long-temps, que la lassitude enfin m'obligea de cesser ; mais je me réservai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

« Commandeur des croyans, ajouta Sidi Nouman en achevant son histoire, j'ose espérer que votre majesté ne désapprouvera pas ma conduite, et qu'elle trouvera qu'une femme si méchante et si pernicieuse est traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.»

CCCLXIV^e NUIT.

Quand le khalyfe vit que Sidi Nouman n'avait plus rien à dire : « Ton histoire est singulière, lui dit le sulthan, et la méchanceté de ta femme n'est pas excusable. Aussi, je ne condamne pas absolument

le châtiment que tu lui en as fait sentir jusqu'à présent. Mais je veux que tu considères combien son supplice est grand d'être réduite au rang des bêtes, et je souhaite que tu te contentes de la laisser faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerais même d'aller t'adresser à la jeune magicienne qui l'a fait métamorphoser de la sorte, pour faire cesser l'enchantement, si l'opiniâtreté et la dureté incorrigible des magiciens et des magiciennes qui abusent de leur art, ne m'étaient connues, et que je ne craignisse de sa part contre toi un effet de sa vengeance, plus cruel que le premier. »

Le khalyfe, naturellement doux et plein de compassion envers ceux qui souffrent, même selon leurs mérites, après avoir déclaré sa volonté à Sidi Nouman, s'adressa au troisième que le grand vézyr Giafar avait fait venir.

« Khodjah Hassan, lui dit-il, en passant hier devant ton hôtel, il me parut si magnifique, que j'eus la curiosité de savoir à qui il appartenait. J'appris que tu l'avais fait bâtir, après avoir fait profession d'un métier qui te produisait à peine de quoi vivre. On me dit aussi que tu ne te méconnaissais pas, que tu faisais un bon usage des richesses que Dieu t'a données, et que tes voisins disaient mille biens de toi. Tout cela m'a fait plaisir, ajouta le khalyfe, et je suis bien persuadé que les voies dont il a plû à la Providence de te gratifier de ses dons, doivent être extraordinaires. Je suis curieux de les apprendre par toi-même, et c'est pour me donner cette satis-

tion que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec sincérité, afin que je me réjouisse en prenant part à ton bonheur avec plus de connaissance. Et afin que ma curiosité ne te soit point suspecte, et que tu ne croyes pas que j'y prenne autre intérêt que celui que je viens de te dire, je te déclare, que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté. »

Sur ces assurances du khalyfe, Khodjah Hassan se prosterna devant son trône, frappa de son front le tapis dont il était couvert, et après qu'il se fut relevé : « Commandeur des croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne se serait pas senti la conscience aussi pure et aussi nette que je me la sens, aurait pu être troublé en recevant l'ordre de venir paraître devant le trône de votre majesté; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentimens de respect et de vénération, et que je n'ai rien fait contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les lois, qui ait pu m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait fait de la peine, est la crainte dont j'ai été saisi, de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins sur la bonté avec laquelle la renommée publie que votre majesté reçoit et écoute le moindre de ses sujets, je me suis rassuré, et je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage et la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourrait exiger de moi. C'est, commandeur des croyans, ce que votre majesté vient de me faire éprouver, en m'accordant votre puissante protection, sans savoir si je la mérite. J'espère

néanmoins qu'elle demeurera dans des sentimens qui me sont si précieux, quand, pour satisfaire à son commandement, je lui aurai fait le récit de mes aventures. »

Après ce petit compliment, pour se concilier la bienveillance et l'attention du khalyfe, et après avoir, pendant quelques momens, rappelé dans sa mémoire ce qu'il avait à dire, Khodjah Hassan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE

DE KHODJAH HASSAN ALHABBAL.

« Commandeur des croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à votre majesté par quelles voies je suis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute chose commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Baghdad, qui vivent encore, et qui peuvent rendre témoignage de la vérité : c'est à eux que je suis redevable de mon bonheur après Dieu, le premier auteur de tout bien et de tout bonheur.

« Ces deux amis s'appellent, l'un Saadi, et l'autre Saad. Saadi qui est puissamment riche, a toujours pensé qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a de grandes richesses, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce soit.

« Saad est d'un autre sentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richesses, autant qu'elles

sont nécessaires à la vie ; mais il soutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes, sans d'autre attache aux biens du monde, que par rapport aux besoins qu'ils peuvent en avoir, et pour en faire des libéralités selon leur pouvoir. Saad est de ce nombre, et il vit très-heureux et très-content dans l'état où il se trouve. Quoique Saadi, pour ainsi dire, soit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins est très-sincère, et le plus riche ne s'estime pas plus que l'autre. Ils n'ont jamais eu de contestation, que sur ce seul point ; en toute chose leur union a toujours été très-uniforme.

« Un jour dans leur entretien, à-peu-près sur la même matière, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendait que les pauvres n'étaient pauvres, que parce qu'ils étaient nés dans la pauvreté, ou que nés avec des richesses, ils les avaient perdues ou par débauche, ou par quelqu'une des fatalités imprévues, qui ne sont pas extraordinaires.

« Mon opinion, disait-il, est que ces pauvres ne le sont, que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amasser une somme d'argent assez grosse pour se tirer de la misère, en employant leur industrie à la faire valoir ; et mon sentiment est, que s'ils venaient à ce point, et qu'ils fissent un usage convenable de cette somme, ils ne deviendraient pas seulement riches, mais même très-opulens avec le temps. »

« Saad ne convint pas de la proposition de Saadi.

« Le moyen que vous proposez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paraît pas

aussi certain que vous le croyez. Ce que vous en pensez est fort équivoque, et je pourrais appuyer mon sentiment de plusieurs bonnes raisons, qui nous mèneraient trop loin. Je crois, au moins avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une somme d'argent : on fait souvent, par un hasard, une fortune plus grande et plus surprenante qu'avec une somme d'argent, comme vous le prétendez, quelque ménagement et quelqu'économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit. »

CCCLXV^e NUIT.

« SAAD, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerais rien avec vous, en persistant à soutenir mon opinion contre la vôtre; je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant, par exemple, en pur don, une somme telle que je me l'imagine à un de ces artisans, pauvre de père en fils, qui vivent aujourd'hui au jour la journée, et qui meurent aussi gueux que quand ils sont nés. Si je ne réussis pas, nous verrons si vous réussirez mieux de la manière que vous l'entendez. »

« Quelques jours après cette contestation, il arriva que les deux amis, en se promenant, passèrent par le quartier où je travaillais de mon métier de cordier, que j'avais appris de mon père, et qu'il avait

appris lui-même de mon aïeul, et ce dernier de nos ancêtres. A voir mon équipage et mon habillement, il n'eut pas de peine à juger de ma pauvreté.

« Saad qui se souvint de l'engagement de Saadi, lui dit : « Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi, voilà un homme, ajouta-t-il en me désignant, qu'il y a long-temps que je vois faisant le métier de cordier, et toujours dans le même état de pauvreté. C'est un sujet digne de votre libéralité, et tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour. »

« Je m'en souviens si bien, reprit Saadi, que je porte sur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, et je n'attendais que l'occasion que nous nous trouvassions ensemble, et que vous en fussiez témoin. Abordons-le, et sachons si véritablement il en a besoin. »

« Les deux amis vinrent à moi ; et comme je vis qu'ils voulaient me parler, je cessai mon travail. Ils me donnèrent l'un et l'autre le salut ordinaire du souhait de paix ; et Saadi, en prenant la parole, me demanda comment je m'appelais.

« Je leur rendis le même salut ; et pour répondre à la demande de Saadi : « Seigneur, lui dis-je, mon nom est Hassan ; et à cause de ma profession, je suis connu communément sous le nom de Hassan Alhabbal. »

« Hassan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourrisse son maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous fasse gagner de quoi vivre à

votre aise, et même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelqu'épargne, et que vous n'ayez acheté une bonne provision de chanvre pour faire plus de travail, tant par vous-même, que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, et pour vous mettre insensiblement plus à l'aise.

« Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne, et que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir, moi et ma famille, de pain et de quelques légumes. J'ai une femme et cinq enfans dont pas un n'est en âge de m'aider en la moindre chose; il faut les entretenir et les habiller; et dans un ménage, si petit qu'il soit, il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer. Quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, et c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages; sans cela il ne me serait pas possible de fournir à la dépense de ma maison. Jugez, seigneur, ajoutai-je, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large, moi et ma famille. Il nous suffit que nous soyons contens du peu que Dieu nous donne, et qu'il nous ôte la connaissance et le désir de ce qui nous manque; mais nous trouvons que rien ne nous manque, quand nous avons pour vivre ce que nous avons accoutumé d'avoir, et que

nous ne sommes pas dans la nécessité d'en demander à personne. »

« Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : « Hassan, me dit-il, je ne suis plus dans l'étonnement où j'étais, et je comprends toutes les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais si je vous faisais présent d'une bourse de deux cents pièces d'or, n'en feriez-vous pas un bon usage, et ne croyez-vous pas qu'avec cette somme vous deviendriez bientôt au moins aussi riche que les principaux de votre profession ? »

« Seigneur, repris-je, vous me paraissez un si honnête homme, que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi, et que l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire, sans trop présumer de moi, qu'une somme beaucoup moindre me suffirait, non-seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession, mais même pour le devenir en peu de temps plus moi seul, qu'ils ne le sont tous ensemble dans cette grande ville de Baghdad, aussi grande et aussi peuplée qu'elle l'est. »

« Le généreux Saadi me fit voir sur-le-champ qu'il m'avait parlé sérieusement. Il tira la bourse de son sein, et en me la mettant entre les mains : « Prenez, dit-il, voilà la bourse ; vous y trouverez les deux cents pièces d'or bien comptées. Je prie Dieu qu'il y donne sa bénédiction, et qu'il vous fasse la grace d'en faire le bon usage que je souhaite ; et croyez que mon ami Saad que voici, et moi, nous aurons un

très-grand plaisir quand nous apprendrons qu'elles vous auront servi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes. »

« Commandeur des croyans, quand j'eus reçu la bourse, et que d'abord je l'eus mise dans mon sein, je fus dans un transport de joie si grande, et je fus si fort pénétré de ma reconnaissance, que la parole me manqua, et qu'il ne me fut pas possible d'en donner d'autre marque à mon bienfaiteur, que d'avancer la main pour lui prendre le bord de sa robe et la baiser; mais il la retira en s'éloignant; et ils continuèrent leur chemin lui et son ami.

CCCLXVI^e NUIT.

« En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la première pensée qui me vint, fut d'aviser où je mettrais la bourse pour qu'elle fût en sûreté. Je n'avais dans ma petite et pauvre maison, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni aucun lieu où je pusse m'assurer qu'elle ne serait pas découverte si je l'y cachais.

« Dans cette perplexité, comme j'avais coutume, de même que les pauvres gens de ma sorte, de cacher le peu de monnaie que j'avais, dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage et je rentrai chez moi sous prétexte de le raccommoder. Je pris si bien

mes précautions, que, sans que ma femme et mes enfans s'en aperçussent, je tirai dix pièces d'or de la bourse, que je mis à part pour les dépenses les plus pressées, et j'enveloppai le reste dans les plis de la toile qui entourait mon bonnet.

« La principale dépense que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne provision de chanvre. Ensuite, comme il y avait long-temps qu'on n'avait vu de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie, et j'en achetai pour le souper.

« En m'en revenant, je tenais ma viande à la main, lorsqu'un milan affamé, sans que je pusse me défendre, fondit dessus, et me l'eût arrachée de la main, si je n'eusse tenu ferme contre lui. Mais, hélas, j'aurais bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourse! Plus il trouvait en moi de résistance, plus il s'opiniâtrait à vouloir me l'enlever. Il me traînait de côté et d'autre, pendant qu'il se soutenait en l'air sans quitter prise; mais il arriva malheureusement que dans les efforts que je faisais mon turban tomba par terre.

« Aussitôt le milan lâcha prise et se jeta sur mon turban avant que j'eusse eu le temps de le ramasser, et l'enleva. Je poussai des cris si perçans, que les hommes, les femmes et les enfans du voisinage en furent effrayés, et joignirent leurs cris aux miens pour tâcher de faire quitter prise au milan.

« On réussit souvent, par ce moyen, à forcer ces sortes d'oiseaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé; mais les cris n'épouvantèrent pas le milan : il

emporta mon turban si loin, que nous le perdîmes tous de vue avant qu'il l'eût lâché. Ainsi, il eût été inutile de me donner la peine et la fatigue de courir après pour le recouvrer.

« Je retournai chez moi fort triste de la perte que je venais de faire de mon turban et de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pièces d'or que j'avais tirées de la bourse. J'en avais déja dépensé pour l'achat du chanvre, et ce qui me restait ne suffisait pas pour me donner lieu de remplir les belles espérances que j'avais conçues.

« Ce qui me fit le plus de peine fut le peu de satisfaction que mon bienfaiteur aurait d'avoir si mal placé sa libéralité, quand il apprendrait le malheur qui m'était arrivé, qu'il regarderait peut-être comme incroyable, et par conséquent comme une vaine excuse.

« Tant que dura le peu de pièces d'or qui me restait, nous nous en ressentîmes, ma petite famille et moi; mais je retombai bientôt dans le même état et dans la même impuissance de me tirer hors de misère, qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. « Dieu, disais-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le temps que je m'y attendais le moins; il me l'a ôté presque dans le même temps, parce qu'il lui a plu ainsi, et qu'il était à lui. Qu'il en soit loué, comme je l'avais loué jusqu'alors des bienfaits dont il m'a favorisé, tels qu'il lui avait plu aussi! Je me soumets à sa volonté. »

« J'étais dans ces sentimens pendant que ma femme, à qui je n'avais pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avais faite, et par quel endroit elle m'était venue, était inconsolable. Il m'était échappé aussi, dans le trouble où j'étais, de dire à mes voisins, qu'en perdant mon turban, je perdais une bourse de cent quatre-vingt-dix pièces d'or. Mais comme ma pauvreté leur était connue, et qu'ils ne pouvaient pas comprendre que j'eusse gagné une si grosse somme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, et les enfans plus qu'eux.

« Il y avait environ six mois que le milan m'avait causé le malheur que je viens de raconter à votre majesté, lorsque les deux amis passèrent peu loin du quartier où je demeurais. Le voisinage fit que Saad se souvint de moi. Il dit à Saadi : « Nous ne sommes pas loin de la rue où demeure Hassan Alhabbal ; passons-y, et voyons si les deux cents pièces d'or que vous lui avez données, ont contribué en quelque chose à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vu. »

« Je le veux bien, reprit Saadi : il y a quelques jours, ajouta-t-il, que je pensais à lui en me faisant un grand plaisir de la satisfaction que j'aurais en vous rendant témoin de la preuve de ma proposition. Vous allez voir un grand changement en lui, et je m'attends que nous aurons de la peine à le reconnaître. »

« Les deux amis s'étaient déja détournés, et ils

entraient dans la rue en même temps que Saadi parlait encore. Saad qui m'aperçut de loin le premier, dit à son ami : « Il me semble que vous prenez gain de cause trop tôt. Je vois Hassan Alhabbal, mais il ne me paraît aucun changement en sa personne. Il est aussi mal habillé qu'il l'était quand nous lui avons parlé ensemble. La différence que j'y vois c'est que son turban est un peu moins mal-propre. Voyez vous-même si je me trompe. »

« En approchant, Saadi qui m'avait aperçu aussi, vit bien que Saad avait raison ; et il ne savait sur quoi fonder le peu de changement qu'il voyait en ma personne. Il en fut même si fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le salut ordinaire : « Eh bien, Hassan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vu. Elles ont pris sans doute un meilleur train; les deux cents pièces d'or doivent y avoir contribué. »

« Seigneurs, repris-je, en m'adressant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre que vos souhaits, vos vœux et vos espérances, aussi bien que les miennes, n'ont pas eu le succès que vous aviez lieu d'attendre, et que je m'étais promis à moi-même. Vous aurez de la peine à ajouter foi à l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée. Je vous assure néanmoins en homme d'honneur, et vous devez me croire, que rien n'est plus véritable que ce que vous allez entendre. »

« Alors je leur racontai mon aventure avec les mêmes circonstances que je viens d'avoir l'honneur d'exposer à votre majesté.

« Saadi rejeta mon discours bien loin : « Hassan, dit-il, vous vous moquez de moi, et vous voulez me tromper. Ce que vous me dites est une chose incroyable. Les milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre sorte ont coutume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune qu'ils n'attendaient pas, leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils se divertissent, ils se régalent, ils font bonne chère tant que l'argent dure ; et dès qu'ils ont tout mangé, ils se trouvent dans la même nécessité et dans les mêmes besoins qu'auparavant. Vous ne croupissez dans votre misère, que parce que vous le méritez, et que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait. »

CCCLXVII^e NUIT.

« Seigneur, repris-je, je souffre tous ces reproches, et je suis prêt à en souffrir encore d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire ; mais je les souffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La chose est si publique dans le quartier, qu'il n'y a personne qui

ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impose pas. J'avoue que je n'avais pas entendu dire que des milans eussent enlevé des turbans ; mais la chose m'est arrivée, comme une infinité d'autres qui ne sont jamais arrivées, et qui cependant arrivent tous les jours. »

« Saad prit mon parti, et il raconta à Saadi tant d'autres histoires de milans, non moins surprenantes, dont quelques-unes ne lui étaient pas inconnues, qu'à la fin il tira sa bourse de son sein. Il me compta deux cents pièces d'or dans la main, que je mis à mesure dans mon sein faute de bourse. Quand Saadi eut achevé de me compter cette somme : « Hassan, me dit-il, je veux bien vous faire encore présent de ces deux cents pièces d'or ; mais prenez garde de les mettre dans un lieu si sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre aussi malheureusement que vous avez perdu les autres, et de faire en sorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premières devraient vous avoir procuré. »

« Je lui témoignai que l'obligation que je lui avais de cette seconde grace, était d'autant plus grande, que je ne la méritais pas après ce qui m'était arrivé, et que je n'oublierais rien pour profiter de son bon conseil. Je voulais poursuivre, mais il ne m'en donna pas le temps. Il me quitta, et il continua sa promenade avec son ami.

« Je ne repris pas mon travail après leur départ ; je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne

se trouvaient pas alors. Je mis à part dix pièces d'or des deux cents, et j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agissait de cacher le linge dans un lieu de sûreté. Après y avoir bien songé, je m'avisai de le mettre au fond d'un grand vase de terre, plein de son, qui était dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iraient pas le chercher. Ma femme revint peu de temps après ; et, comme il ne me restait que très-peu de chanvre, sans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allais en acheter.

« Je sortis ; mais pendant que j'étais allé faire cette emplette, un vendeur de terre à décrasser dont les femmes se servent au bain, vint à passer par la rue, et se fit entendre par son cri.

« Ma femme, qui n'avait plus de cette terre, appelle le vendeur ; et comme elle n'avait pas d'argent, elle lui demanda s'il voulait lui donner, de sa terre en échange pour du son. Le vendeur demande à voir le son ; ma femme lui montre le vase ; le marché se fait, il se conclut. Elle reçoit la terre à décrasser, et le vendeur emporte le vase avec le son.

« Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvais porter, suivi de cinq porteurs, chargés comme moi de la même marchandise, dont j'emplis une soupente que j'avais ménagée dans ma maison. Je satisfis les porteurs pour leur peine ; et après qu'ils furent partis, je pris quelques momens pour me remettre de ma lassitude. Alors je jetai les yeux du côté où j'avais laissé le vase de son, et je ne le vis plus.

« Je ne puis exprimer à votre majesté quelle fut ma surprise, ni l'effet qu'elle produisit en moi dans ce moment. Je demandai à ma femme avec précipitation ce qu'il était devenu ; et elle me raconta le marché qu'elle en avait fait, comme une chose en quoi elle croyait avoir beaucoup gagné.

« Ah, femme infortunée, m'écriai-je, vous ignorez le mal que vous nous avez fait, à moi, à vous-même et à vos enfans, en faisant un marché qui nous perd sans ressource ! Vous avez cru ne vendre que du son, et avec ce son, vous avez enrichi votre vendeur de terre à décrasser de cent quatre-vingt-dix pièces d'or, dont Saadi, accompagné de son ami, venait de me faire présent pour la seconde fois. »

« Il s'en fallut peu que ma femme ne se désespérât quand elle eut appris la grande faute qu'elle avait commise par ignorance. Elle se lamenta, se frappa la poitrine, s'arracha les cheveux, et déchirant l'habit dont elle était revêtue : « Malheureuse que je suis, s'écria-t-elle, suis-je digne de vivre après une méprise si cruelle ? Où chercherai-je ce vendeur de terre ? Je ne le connais pas ; il n'a passé par notre rue que cette seule fois, et peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah, mon mari, ajouta-t-elle, vous avez un grand tort, pourquoi avez-vous été si réservé à mon égard dans une affaire de cette importance ? Cela ne fût pas arrivé si vous m'eussiez fait part de votre secret. »

« Je ne finirais pas si je rapportais à votre majesté tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche.

Elle n'ignore pas combien les femmes sont éloquentes dans leurs afflictions.

« Ma femme, lui dis-je, modérez-vous; vous ne comprenez pas que vous nous allez attirer tous les voisins par vos cris et par vos pleurs : il n'est pas besoin qu'ils soient informés de nos disgraces. Bien loin de prendre part à notre malheur, ou de nous donner de la consolation, ils se feraient un plaisir de se railler de votre simplicité et de la mienne. Le parti le meilleur que nous ayons à prendre, c'est de dissimuler cette perte, de la supporter patiemment, de manière qu'il n'en paraisse pas la moindre chose, et de nous soumettre à la volonté de Dieu. Bénissons-le au contraire, de ce que de deux cents pièces d'or qu'il nous avait données, il n'en a retiré que cent quatre-vingt-dix, et qu'il nous en a laissé dix par sa libéralité, dont l'emploi que je viens de faire ne laisse pas de nous apporter quelque soulagement. »

« Quelque bonnes que fussent mes raisons, ma femme eut bien de la peine à les goûter d'abord. Mais le temps qui adoucit les maux les plus grands, et qui paraissent le moins supportables, fit qu'à la fin elle s'y rendit.

« Nous vivons pauvrement, lui disais-je, il est vrai; mais qu'ont les riches que nous n'ayons pas? Ne respirons-nous pas le même air? Ne jouissons-nous pas de la même lumière et de la même chaleur du soleil? Quelques commodités qu'ils ont plus que nous, pourraient nous faire envier leur bonheur s'ils ne mouraient pas comme nous mourons. A le bien

prendre, munis de la crainte de Dieu, que nous devons avoir sur toute chose, l'avantage qu'ils ont plus que nous est si peu considérable, que nous ne devons pas nous y arrêter. »

« Je n'ennuierai pas votre majesté plus long-temps par mes réflexions morales. Nous nous consolâmes, ma femme et moi, et je continuai mon travail, l'esprit aussi libre que si je n'eusse pas fait des pertes si mortifiantes, à peu de temps l'une de l'autre.

« La seule chose qui me chagrinait, et cela arrivait souvent, c'était quand je me demandais à moi-même comment je pourrais soutenir la présence de Saadi, lorsqu'il viendrait me demander compte de l'emploi de ses deux cents pièces d'or, et de l'avancement de ma fortune, par le moyen de sa libéralité, et que je n'y voyais autre remède que de me résoudre à la confusion que j'en aurais, quoique cette seconde fois, non plus que la première, je n'eusse en rien contribué à ce malheur par ma faute. »

CCCLXVIII^e NUIT.

« Les deux amis furent plus long-temps à revenir apprendre des nouvelles de mon sort que la première fois. Saad en avait parlé souvent à Saadi; mais Saadi avait toujours différé.

« Plus nous différerons, disait-il, plus Hassan se sera enrichi, et plus la satisfaction que j'en aurai sera grande. »

« Saad n'avait pas la même opinion de l'effet de la libéralité de son ami.

« Vous croyez donc, reprenait-il, que votre présent aura été mieux employé par Hassan cette fois que la première? Je ne vous conseille pas de vous en trop flatter, de crainte que votre mortification n'en fût plus sensible, si vous trouviez que le contraire fût arrivé. »

« Mais, répétait Saadi, il n'arrive pas tous les jours qu'un milan emporte un turban. Hassan y a été attrapé, il aura pris ses précautions pour ne pas l'être une seconde fois. »

« Je n'en doute pas, répliqua Saad; mais, ajouta-t-il, tout autre accident que nous ne pouvons imaginer, ni vous, ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, modérez votre joie, et n'inclinez pas plus à vous prévenir sur le bonheur de Hassan, que sur son malheur. Pour vous dire ce que je pense, et ce que j'ai toujours pensé, quelque mauvais gré que vous puissiez me savoir de ma persuasion, j'ai un pressentiment que vous n'aurez pas réussi, et que je réussirai mieux que vous, à prouver qu'un pauvre homme peut plutôt devenir riche, de toute autre manière qu'avec de l'argent. »

« Un jour enfin que Saad se trouvait chez Saadi, après une longue contestation ensemble : « C'en est trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en est. Voilà le temps de la promenade, ne le perdons pas, et allons savoir lequel de nous deux aura perdu la gageure. »

« Les deux amis partirent, et je les vis venir de loin. J'en fus tout ému, et je fus sur le point de quitter mon ouvrage et d'aller me cacher, pour ne point paraître devant eux. Attaché à mon travail, je fis semblant de ne les avoir pas aperçus ; et je ne levai les yeux pour les regarder, que quand ils furent si près de moi, et que m'ayant donné le salut de paix, je ne pus honnêtement m'en dispenser. Je les baissai aussitôt ; et en leur contant ma dernière disgrace dans toutes ses circonstances, je leur fis connaître pourquoi ils me trouvaient aussi pauvre que la première fois qu'ils m'avaient vu.

« Quand j'eus achevé : « Vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devais cacher les cent quatre-vingt-dix pièces d'or ailleurs que dans un vase de son, qui devait le même jour être emporté de ma maison. Mais il y avait plusieurs années que ce vase y était, qu'il servait à cet usage, et que toutes les fois que ma femme avait vendu le son, à mesure qu'il en était plein, le vase était toujours resté. Pouvais-je deviner que ce jour-là même, en mon absence, un vendeur de terre à décrasser passerait à point nommé ; que ma femme se trouverait sans argent, et qu'elle ferait avec lui l'échange qu'elle a fait ? Vous pourriez me dire que je devais avertir ma femme ; mais je ne croirai jamais que des personnes aussi sages que je suis persuadé que vous êtes, m'eussent donné ce conseil. Pour ce qui est de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude pouvais-je avoir qu'elles y eussent été en plus grande sûreté ? Seigneur, dis-je,

en m'adressant à Saadi, il n'a pas plu à Dieu que votre libéralité servît à m'enrichir, par un de ses secrets impénétrables, que nous ne devons pas approfondir. Il me veut pauvre, et non pas riche. Je ne laisse pas de vous en avoir la même obligation que si elle avait eu son effet entier, selon vos souhaits. »

« Je me tus, et Saadi qui prit la parole, me dit : « Hassan, quand je voudrais me persuader que tout ce que vous venez de nous dire est aussi vrai que vous prétendez nous le faire croire, et que ce ne serait pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaise économie, comme cela pourrait être, je me garderais bien néanmoins de passer outre, et de m'opiniâtrer à faire une expérience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cents pièces d'or dont je me suis privé, pour essayer de vous tirer de la pauvreté; je l'ai fait par rapport à Dieu, sans attendre autre récompense de votre part, que le plaisir de vous avoir fait du bien. Si quelque chose était capable de m'en faire repentir, ce serait de m'être adressé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en aurait mieux profité. » Et en se tournant du côté de son ami : « Saad, continua-t-il, vous pouvez connaître par ce que je viens de dire, que je ne vous donne pas entièrement gain de cause. Il vous est pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi depuis si long-temps. Faites-moi voir qu'il y ait d'autres moyens que l'argent capables de faire la fortune d'un homme pauvre, de la manière que je l'entends, et que vous l'entendez, et ne cherchez pas un

autre sujet que Hassan. Quoi que vous puissiez lui donner, je ne puis me persuader qu'il devienne plus riche qu'il n'a pu faire avec quatre cents pièces d'or. »

« Saad tenait un morceau de plomb dans la main, qu'il montrait à Saadi.

« Vous m'avez vu, reprit-il, ramasser à mes pieds ce morceau de plomb, je vais le donner à Hassan; vous verrez ce qu'il lui vaudra. »

« Saadi fit un éclat de rire en se moquant de Saad.

« Un morceau de plomb, s'écria-t-il! Hé, que peut-il valoir à Hassan qu'une obole, et que fera-t-il avec une obole? »

« Saad, en me présentant le morceau de plomb, me dit: « Laissez rire Saadi, et ne laissez pas de le prendre. Vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté. »

« Je crus que Saad ne parlait pas sérieusement, et que ce qu'il en faisait n'était que pour se divertir. Je ne laissai pas de recevoir le morceau de plomb, en le remerciant; et pour le contenter, je le mis dans ma veste, comme par manière d'acquit. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, et je continuai mon travail. »

CCCLXIX^e NUIT.

« Le soir, comme je me déshabillais pour me coucher, et que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avait donné, auquel je n'avais plus songé depuis, tomba par terre; je le ramassai et le mis dans le premier endroit que je trouvai.

« La même nuit il arriva qu'un pêcheur de mes voisins, en accommodant ses filets, trouva qu'il y manquait un morceau de plomb; il n'en avait pas d'autre pour le remplacer, et il n'était pas heure d'en envoyer acheter, les boutiques étaient fermées. Il fallait cependant, s'il voulait avoir pour vivre le lendemain, lui et sa famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour. Il témoigne son chagrin à sa femme, et il l'envoie en demander dans le voisinage pour y suppléer.

« La femme obéit à son mari : elle va de porte en porte, des deux côtés de la rue, et ne trouve rien. Elle rapporte cette réponse à son mari, qui lui demande en lui nommant plusieurs de ses voisins, si elle avait frappé à leur porte? Elle répondit qu'oui. « Et chez Hassan Alhabbal, ajouta-t-il; je gage que vous n'y avez pas été? »

« Il est vrai, reprit la femme, je n'ai pas été jusque-là, parce qu'il y a trop loin; et quand j'en aurais pris la peine, croyez-vous que j'en eusse trouvé?

Quand on n'a besoin de rien, c'est justement chez lui qu'il faut aller : je le sais par expérience. »

« N'importe, reprit le pêcheur, vous êtes une paresseuse, je veux que vous y alliez. Vous avez été cent fois chez lui sans trouver ce que vous cherchiez, vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai besoin ; encore une fois, je veux que vous y alliez. »

« La femme du pêcheur sortit en murmurant et en grondant, et vint frapper à ma porte. Il y avait déja quelque temps que je dormais ; je me réveillai en demandant ce qu'on voulait.

« Hassan Alhabbal, dit la femme en haussant la voix, mon mari a besoin d'un peu de plomb pour accommoder ses filets ; si par hasard vous en avez, il vous prie de lui en donner. »

« La mémoire du morceau de plomb que Saad m'avait donné, m'était si récente, surtout après ce qui m'était arrivé en me déshabillant, que je ne pouvais l'avoir oublié. Je répondis à la voisine que j'en avais, qu'elle attendît un moment, et que ma femme allait lui en donner un morceau.

« Ma femme qui s'était aussi éveillée au bruit, se lève, trouve à tâtons le plomb où je lui avais enseigné qu'il était, entr'ouvre la porte et le donne à la voisine.

« La femme du pêcheur ravie de n'être pas venue en vain : « Voisine, dit-elle à ma femme, le plaisir que vous nous faites à mon mari et à moi est si grand, que je vous promets tout le poisson que mon mari

amenera du premier jet de ses filets, et je vous assure qu'il ne me dédira pas. »

« Le pêcheur ravi d'avoir trouvé contre son espérance le plomb qui lui manquait, approuva la promesse que sa femme nous avait faite.

« Je vous sais bon gré, dit-il, d'avoir suivi en cela mon intention. »

« Il acheva d'accommoder ses filets, et il alla à la pêche deux heures avant le jour, selon sa coutume. Il n'amena qu'un seul poisson du premier jet de ses filets, mais long de plus d'une coudée, et gros à proportion. Il en fit ensuite plusieurs autres qui furent tous heureux ; mais il s'en fallut de beaucoup que de tout le poisson qu'il amena, il y en eût un seul qui approchât du premier.

« Quand le pêcheur eut achevé sa pêche, et qu'il fut revenu chez lui, le premier soin qu'il eut, fut de songer à moi ; et je fus extrêmement surpris, comme je travaillais, de le voir se présenter devant moi chargé de ce poisson.

« Voisin, me dit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poisson que j'amenerais du premier jet de mes filets, en reconnaissance du plaisir que vous nous avez fait, et j'ai approuvé sa promesse. Dieu ne m'a envoyé pour vous que celui-ci, je vous prie de l'agréer. S'il m'en eût envoyé plein mes filets, ils eussent de même tous été pour vous. Acceptez-le, je vous prie, tel qu'il est, comme s'il était plus considérable. »

« Voisin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé est si peu de chose, qu'il ne méritait

pas que vous le missiez à un si haut prix. Les voisins doivent se secourir les uns les autres dans leurs petits besoins; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvais en attendre dans une occasion semblable. Ainsi je refuserais de recevoir votre présent, si je n'étais persuadé que vous me le faites de bon cœur; je croirais même vous offenser si j'en usais de la sorte. Je le reçois donc puisque vous le voulez ainsi, et je vous en fais mon remercîment. »

« Nos civilités en demeurèrent là, et je portai le poisson à ma femme.

« Prenez, lui dis-je, ce poisson que le pêcheur notre voisin vient de m'apporter, en reconnaissance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander la nuit dernière. C'est, je crois, tout ce que nous pouvons espérer de ce présent que Saad me fit hier, en me promettant qu'il me porterait bonheur. »

« Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis, et de ce qui s'était passé entre eux et moi.

« Ma femme fut embarrassée de voir un poisson si grand et si gros.

« Que voulez-vous, dit-elle, que nous en fassions? Notre gril n'est propre que pour de petits poissons; et nous n'avons pas de vase assez grand pour le faire cuire au court-bouillon. »

« C'est votre affaire, lui dis-je, accommodez-le comme il vous plaira; rôti ou bouilli, j'en serai content. » En disant ces paroles je retournai à mon travail.

« En accommodant le poisson, ma femme tira avec

les entrailles un gros diamant qu'elle prit pour du verre, quand elle l'eut nettoyé. Elle avait bien entendu parler de diamans; mais si elle en avait vu ou manié, elle n'en avait pas assez de connaissance pour en faire la distinction. Elle le donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouet avec ses frères et ses sœurs qui voulaient le voir et le manier tour à tour, en se le donnant les uns aux autres pour en admirer la beauté, l'éclat et le brillant.

« Le soir, quand la lampe fut allumée, nos enfans qui continuèrent leur jeu, en se cédant le diamant pour le considérer l'un après l'autre, s'aperçurent qu'il rendait de la lumière à mesure que ma femme leur cachait la clarté de la lampe en se donnant du mouvement pour achever de préparer le soupé; et cela engageait les enfans à se l'arracher pour en faire l'expérience. Mais les petits pleuraient quand les plus grands ne le leur laissaient pas autant de temps qu'ils voulaient, et ceux-ci étaient contraints de le leur rendre pour les apaiser.

« Comme peu de chose est capable d'amuser les enfans et de causer de la dispute entre eux, et que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi nous ne fîmes pas d'attention à ce qui faisait le sujet du bruit et du tintamarre dont ils nous étourdissaient. Ils cessèrent enfin quand les plus grands se furent mis à table pour souper avec nous, et que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

« Après le souper, les enfans se rassemblèrent, et ils recommencèrent le même bruit qu'auparavant.

Alors je voulus savoir quelle était la cause de leur dispute. J'appelai l'aîné, et je lui demandai quel sujet ils avaient de faire ainsi grand bruit? Il me dit: « Mon père, c'est un morceau de verre qui jette de la lumière quand nous le regardons le dos tourné à la lampe. » Je me le fis apporter, et j'en fis l'expérience.

« Cela me parut extraordinaire, et me fit demander à ma femme ce que c'était que ce morceau de verre.

« Je ne sais, dit-elle, c'est un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poisson en le préparant. »

« Je ne m'imaginai pas, non plus qu'elle, que ce fût autre chose que du verre. Je poussai néanmoins l'expérience plus loin. Je dis à ma femme de cacher la lampe dans la cheminée; elle le fit, et je vis que le prétendu morceau de verre jetait une lumière si grande, que nous pouvions nous passer de la lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, et je mis moi-même le morceau de verre sur le bord de la cheminée pour nous éclairer (1).

« Voici, dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi m'a donné, nous procure, en nous épargnant d'acheter de l'huile. »

« Quand mes enfans virent que j'avais fait éteindre la lampe, et que le morceau de verre y suppléait,

(1) Il est inutile sans doute de faire observer ici, que jamais l'éclat d'un diamant, quelle que soit la grosseur de cette pierre précieuse, ne peut suffire pour éclairer un appartement.

sur cette merveille ils poussèrent des cris d'admiration si hauts et avec tant d'éclats, qu'ils retentirent bien loin dans le voisinage.

« Nous augmentâmes le bruit, ma femme et moi, à force de crier pour les faire taire, et nous ne pûmes le gagner entièrement sur eux que quand ils furent couchés et qu'ils se furent endormis, après s'être entretenus un temps considérable à leur manière de la lumière merveilleuse du morceau de verre.

« Nous nous couchâmes après eux, ma femme et moi; et le lendemain de grand matin, sans penser davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas être étrange que cela soit arrivé à un homme comme moi, qui étais accoutumé à voir du verre, et qui n'avais jamais vu de diamans; et si j'en avais vu, je ne m'étais jamais occupé d'en connaître la valeur.

« Je ferai remarquer à votre majesté en cet endroit, qu'entre ma maison et celle de mon voisin la plus prochaine, il n'y avait qu'une cloison de charpente et de maçonnerie fort légère pour toute séparation. Cette maison appartenait à un Juif fort riche, joaillier de profession; et la chambre où lui et sa femme couchaient, joignait à la cloison. Ils étaient déja couchés et endormis quand mes enfans avaient fait le plus grand bruit. Cela les avait éveillés, et ils avaient été long-temps à se rendormir.

« Le lendemain, la femme du Juif, tant de la part de son mari qu'en son propre nom, vint porter ses

plaintes à la mienne de l'interruption de leur sommeil dès le premier somme.

« Ma bonne Rachel, c'est ainsi que s'appelait la femme du Juif, lui dit ma femme, je suis bien fâchée de ce qui est arrivé, et je vous en fais mes excuses. Vous savez ce que c'est que les enfans : un rien les fait rire, de même que peu de chose les fait pleurer. Entrez, et je vous montrerai le sujet qui fait celui de vos plaintes. »

« La Juive entra, et ma femme prit le diamant, puisqu'enfin c'en était un, et un d'une grande singularité. Il était encore sur la cheminée ; et en le lui présentant : « Voyez, dit-elle, c'est ce morceau de verre qui est cause de tout le bruit que vous avez entendu hier au soir. » Pendant que la Juive, qui avait connaissance de toutes sortes de pierreries, examinait ce diamant avec admiration, elle lui raconta comment elle l'avait trouvé dans le ventre du poisson, et tout ce qui en était arrivé.

« Quand ma femme eut achevé, la Juive qui savait comment elle s'appelait : « Aïchah, dit-elle, en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'est que du verre ; mais, comme il est plus beau que le verre ordinaire, et que j'ai un morceau de verre à peu près semblable dont je me pare quelquefois, et qu'il y ferait un accompagnement, je l'acheterais si vous vouliez me le vendre. »

« Mes enfans qui entendirent parler de vendre leur jouet, interrompirent la conversation en se récriant contre, et en priant leur mère de le leur garder ; ce

qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les apaiser.

« La Juive, obligée de se retirer, sortit; et avant de quitter ma femme qui l'avait accompagnée jusqu'à la porte, elle la pria, en parlant bas, si elle avait dessein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à personne qu'auparavant elle ne lui en eût donné avis. »

CCCLXX^e NUIT.

« Le Juif était allé à sa boutique de grand matin, dans le quartier des joailliers. La Juive alla l'y trouver, et elle lui annonça la découverte qu'elle venait de faire; elle lui rendit compte de la grosseur, du poids à peu près, de la beauté, de la belle eau et de l'éclat du diamant, et surtout de sa singularité, qui était de rendre de la lumière la nuit, sur le rapport de ma femme, d'autant plus croyable, qu'il était naïf.

« Le Juif renvoya sa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord peu de chose, autant qu'elle le jugerait à propos, et d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouverait, et enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fût.

« La Juive, selon l'ordre de son mari, parla à ma femme en particulier, sans attendre qu'elle se fût

déterminée à vendre le diamant, et elle lui demanda si elle en voulait vingt pièces d'or. Pour un morceau de verre, comme elle le pensait, ma femme trouva la somme considérable. Elle ne voulut répondre néanmoins ni oui ni non. Elle dit seulement à la Juive qu'elle ne pouvait l'écouter qu'elle ne m'eût parlé auparavant.

« Dans ces entrefaites, je venais de quitter mon travail, et je voulais rentrer chez moi pour dîner, comme elles se parlaient à la porte. Ma femme m'arrête, et me demande si je consentais à vendre le morceau de verre qu'elle avait trouvé dans le ventre du poisson, pour vingt pièces d'or, que la Juive, notre voisine, en offrait.

« Je ne répondis pas sur-le-champ: je fis réflexion à l'assurance avec laquelle Saad m'avait promis, en me donnant le morceau de plomb, qu'il ferait ma fortune; et la Juive crut que c'était parce que je méprisais la somme qu'elle avait offerte, que je ne répondais rien.

« Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante, en êtes-vous content? »

« Comme je vis que de vingt pièces d'or, la Juive augmentait si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme, et je lui dis qu'elle était bien éloignée du prix auquel je prétendais le vendre.

« Voisin, reprit-elle, prenez-en cent pièces d'or: c'est beaucoup. Je ne sais même si mon mari m'avouera. »

« A cette nouvelle augmentation, je lui dis que

je voulais en avoir cent mille pièces d'or, que je voyais bien que le diamant valait davantage; mais que pour lui faire plaisir, à elle et à son mari, comme voisins, je me bornais à cette somme que je voulais en avoir absolument, et que s'ils le refusaient à ce prix-là, d'autres joailliers m'en donneraient davantage.

« La Juive me confirma elle-même dans ma résolution, par l'empressement qu'elle témoigna de conclure le marché, en m'en offrant à plusieurs reprises jusqu'à cinquante mille pièces d'or que je réfusai.

« Je ne puis, dit-elle, en offrir davantage sans le consentement de mon mari. Il reviendra ce soir; la grace que je vous demande, c'est d'avoir la patience qu'il vous ait parlé, et qu'il ait vu le diamant. » Ce que je lui promis.

« Le soir, quand le Juif fut revenu chez lui, il apprit de sa femme qu'elle n'avait rien avancé avec la mienne ni avec moi, l'offre qu'elle m'avait faite de cinquante mille pièces d'or, et la grace qu'elle m'avait demandée.

« Le Juif observa le temps que je quittai mon ouvrage et que je voulus rentrer chez moi. « Voisin Hassan, dit-il en m'abordant, je vous prie de me montrer le diamant que votre femme a montré à la mienne. » Je le fis entrer et je le lui montrai.

« Comme il faisait fort sombre, et que la lampe n'était pas encore allumée, il connut d'abord par la lumière que le diamant rendait, et par son grand éclat au milieu de ma main qui en était éclairée, que

sa femme lui avait fait un rapport fidèle. Il le prit; et, après l'avoir examiné long-temps, en ne cessant de l'admirer : « Eh bien, voisin, dit-il, ma femme, à ce qu'elle m'a dit, vous en a offert cinquante mille pièces d'or; afin que vous soyez content, je vous en offre vingt mille de plus. »

« Voisin, repris-je, votre femme a pu vous dire que je l'ai mis à cent mille : ou vous me les donnerez, ou le diamant me demeurera; il n'y a pas de milieu. »

« Il marchanda long-temps dans l'espérance que je le lui donnerais à quelque chose de moins; mais il ne put rien obtenir, et la crainte qu'il eut que je ne le fisse voir à d'autres joailliers, comme je l'eusse fait, fit qu'il ne me quitta pas sans conclure le marché, au prix que je demandais. Il me dit qu'il n'avait pas les cent mille pièces d'or chez lui; mais que le lendemain il me consignerait toute la somme avant qu'il fût la même heure, et il m'en apporta le même jour deux sacs, chacun de mille, pour que le marché fût conclu.

« Le lendemain, je ne sais si le Juif emprunta de ses amis, ou s'il fit société avec d'autres joailliers; quoi qu'il en soit, il me fit la somme de cent mille pièces d'or, qu'il m'apporta dans le temps qu'il m'en avait donné parole; et je lui mis le diamant entre les mains.

« La vente du diamant ainsi terminée, et riche infiniment au-dessus de mes espérances, je remerciai Dieu de sa bonté et de sa libéralité, et je fusse allé

me jeter aux pieds de Saad, pour lui témoigner ma reconnaissance, si j'eusse su où il demeurait. J'en eusse usé de même à l'égard de Saadi, à qui j'avais la première obligation de mon bonheur, quoiqu'il n'eût pas réussi dans la bonne intention qu'il avait pour moi.

« Je songeai ensuite au bon usage que je devais faire d'une somme aussi considérable. Ma femme, l'esprit déja rempli de la vanité ordinaire à son sexe, me proposa d'abord de riches habillemens pour elle et pour ses enfans, d'acheter une maison et de la meubler richement.

« Ma femme, lui dis-je, ce n'est point par ces sortes de dépenses que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi : ce que vous demandez viendra avec le temps. Quoique l'argent ne soit fait que pour le dépenser, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produise un fonds dont on puisse tirer sans qu'il tarisse. C'est à quoi je pense, et dès demain je commencerai à établir ce fonds. »

« Le jour suivant, j'employai la journée à aller chez une bonne partie de gens de mon métier, qui n'étaient pas plus à leur aise que je l'avais été jusqu'alors ; et en leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi à différentes sortes d'ouvrages de corderie, chacun selon son habileté et son pouvoir, avec promesse de ne pas les faire attendre, et d'être exact à les bien payer de leur travail, à mesure qu'ils m'apporteraient leur ouvrage. Le jour d'après, j'achevai d'engager de

même les autres cordiers de ce rang, à travailler pour moi; et depuis ce temps-là, tout ce qu'il y en a dans Baghdad, continuent ce travail, très-contens de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

« Comme ce grand nombre d'ouvriers devait produire des ouvrages à proportion, je louai des magasins en différens endroits; et dans chacun j'établis un commis, tant pour les recevoir, que pour la vente en gros et en détail; et bientôt par cette économie je me fis un gain et un revenu considérables.

« Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersés, j'achetai une grande maison, qui occupait un grand terrain, mais qui tombait en ruines. Je la fis mettre à bas; et, à la place, je fis bâtir celle que votre majesté vit hier. Mais quelque apparence qu'elle ait, elle n'est composée que des magasins qui me sont nécessaires, et de logemens qu'autant que j'en ai besoin pour moi et pour ma famille. »

CCCLXXI^e NUIT.

« Il y avait déja quelque temps que j'avais abandonné mon ancienne et petite maison, pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi et Saad, qui n'avaient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade; et, en pas-

sant par la rue où ils m'avaient vu, ils furent dans un grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme autrefois. Ils demandèrent ce que j'étais devenu, si j'étais mort ou vivant? Leur étonnement augmenta, quand ils eurent appris que celui qu'ils demandaient était devenu un gros marchand, et qu'on ne l'appelait plus simplement Hassan, mais Khodjah (1) Hassan Alhabbal, c'est-à-dire, le marchand Hassan le cordier, et qu'il s'était fait bâtir dans une rue qu'on leur nomma, une maison qui avait l'apparence d'un palais.

« Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue; et dans le chemin, comme Saadi ne pouvait s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avait donné, fût la cause d'une si haute fortune :

« J'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Hassan Alhabbal. Mais je ne puis approuver qu'il m'ait fait deux mensonges pour me tirer quatre cents pièces d'or, au lieu de deux cents : car, d'attribuer sa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'est ce que je ne puis penser, et personne non plus que moi ne l'y attribuerait. »

« C'est votre pensée, reprit Saad; mais ce n'est pas la mienne, et je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Khodjah Hassan l'injustice de le prendre pour un menteur. Vous me permettrez de croire

(1) Le titre de khodjah, signifie à la fois, maître, vieillard et eunuque. On le donne aussi aux marchands.

qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a pensé à rien moins qu'à nous la déguiser, et que c'est le morceau de plomb que je lui donnai, qui est la cause unique de son bonheur. C'est de quoi Khodjah Hassan va bientôt nous éclaircir vous et moi. »

« Ces deux amis arrivèrent dans la rue où est ma maison, en tenant de semblables discours. Ils demandèrent où elle était, on la leur montra; et, à en considérer la façade, ils eurent de la peine à croire que ce fût elle. Ils frappèrent à la porte, et mon portier ouvrit.

« Saadi qui craignait de commettre une incivilité, s'il prenait la maison de quelque seigneur de marque pour celle qu'il cherchait, dit au portier : « On nous a enseigné cette maison, pour celle de Khodjah Hassan Alhabbal; dites-nous si nous ne nous trompons pas ? »

« Non, seigneur, vous ne vous trompez pas, répondit le portier, en ouvrant la porte plus grande, c'est elle-même. Entrez; il est dans la salle, et vous trouverez parmi les esclaves quelqu'un qui vous annoncera. »

« Les deux amis me furent annoncés, et je les reconnus. Dès que je les vis paraître, je me levai de ma place, je courus à eux, et voulus leur prendre le bord de la robe pour la baiser. Ils m'en empêchèrent, et il fallut que je souffrisse malgré moi qu'ils m'embrassassent. Je les invitai à monter sur un grand sofa, en leur en montrant un plus petit à quatre personnes qui avançait sur mon jardin. Je les priai

de prendre place, et ils voulaient que je me misse à la place d'honneur.

« Seigneurs, leur dis-je, je n'ai pas oublié que je suis le pauvre Hassan Alhabbal; et quand je serais tout autre que je ne suis, et que je ne vous aurais pas les obligations que je vous ai, je sais ce qui vous est dû : je vous supplie de ne me pas couvrir plus long-temps de confusion. »

« Ils prirent la place qui leur était due, et je pris la mienne vis-à-vis d'eux.

« Alors Saadi en prenant la parole, et en me l'adressant : « Khodjah Hassan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ai de joie de vous voir à peu près dans l'état que je souhaitais, quand je vous fis présent, sans vous en faire un reproche, des deux cents pièces d'or, tant la première que la seconde fois ; et je suis persuadé que les quatre cents pièces ont fait en vous le changement merveilleux de votre fortune, que je vois avec plaisir. Une seule chose me fait de la peine; c'est que je ne comprends pas quelle raison vous pouvez avoir eue de me déguiser la vérité deux fois, en alléguant des pertes arrivées par des contretemps qui m'ont paru et qui me paraissent encore incroyables. Ne serait-ce pas que quand nous vous vîmes la dernière fois, vous aviez encore si peu avancé vos affaires, tant avec les deux cents premières, qu'avec les deux cents dernières pièces d'or, que vous eûtes honte d'en faire un aveu ? Je veux le croire ainsi par avance, et je m'attends que vous allez me confirmer dans mon opinion. »

« Saad entendit ce discours de Saadi avec grande impatience, pour ne pas dire avec indignation, et il le témoigna les yeux baissés en branlant la tête. Il le laissa parler néanmoins jusqu'à la fin, sans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé : « Saadi, reprit-il, pardonnez si avant que Hassan vous réponde, je le préviens pour vous dire que j'admire votre prévention contre sa sincérité, et que vous persistiez à ne vouloir pas ajouter foi aux assurances qu'il vous en a données ci-devant. Je vous ai déja dit, et je vous le répète, que je l'ai cru d'abord, sur le simple récit des deux accidens qui lui sont arrivés; et, quoique vous en puissiez dire, je suis persuadé qu'ils sont véritables. Mais, laissons-le parler, nous allons être éclaircis par lui-même, qui de nous deux lui rend justice. »

CCCLXXII^e NUIT.

« Après le discours de ces deux amis, je pris la parole, et en la leur adressant également : « Seigneurs, leur dis-je, je me condamnerais à un silence perpétuel sur l'éclaircissement que vous me demandez, si je n'étais certain que la dispute que vous avez à mon occasion, n'est pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer, puisque vous l'exigez de moi. Mais auparavant, je vous proteste que c'est avec la même

sincérité que je vous ai exposé ci-devant ce qui m'était arrivé. »

« Alors je leur racontai la chose de point en point, comme votre majesté l'a entendue, sans oublier la moindre circonstance.

« Mes protestations ne firent pas assez d'impression sur l'esprit de Saadi pour le guérir de sa prévention. Quand j'eus cessé de parler : « Khodjah Hassan, reprit-il, l'aventure du poisson, et du diamant trouvé dans son ventre, à point nommé, me paraît aussi peu croyable que l'enlèvement de votre turban par un milan, et que le vase de son échangé pour de la terre à décrasser. Quoi qu'il en puisse être, je n'en suis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre, mais riche, comme mon intention était que vous le devinssiez par mon moyen, et je m'en réjouis très-sincèrement. »

« Comme il était tard, il se leva pour prendre congé, et Saad en même temps que lui. Je me levai de même, et en les arrêtant : « Seigneurs, leur dis-je, trouvez bon que je vous demande une grace, et que je vous supplie de ne me la pas refuser ; c'est de souffrir que j'aie l'honneur de vous donner un soupé frugal, et ensuite à chacun un lit, pour vous mener demain par eau à une petite maison de campagne que j'ai achetée, pour y aller prendre l'air de temps en temps, d'où je vous ramenerai par terre le même jour, chacun sur un cheval de mon écurie. »

« Si Saad n'a pas d'affaire qui l'appelle ailleurs, j'y consens de bon cœur, dit Saadi. »

« Je n'en ai point, reprit Saad, dès qu'il s'agit de jouir de votre compagnie. Il faut donc, continua-t-il, envoyer chez vous et chez moi avertir qu'on ne nous attende pas. »

« Je leur fis venir un esclave ; et pendant qu'ils le chargèrent de cette commission, je pris le temps de donner ordre pour le soupé.

« En attendant l'heure du soupé, je fis voir ma maison et tout ce qui la compose à mes bienfaiteurs, qui la trouvèrent bien entendue, par rapport à mon état. Je les appelai mes bienfaiteurs l'un et l'autre sans distinction, parce que sans Saadi, Saad ne m'eût pas donné le morceau de plomb, et que sans Saad, Saadi ne se fût pas adressé à moi pour me donner les quatre cents pièces d'or, à quoi je rapporte la source de mon bonheur. Je les ramenai dans la salle, où ils me firent plusieurs questions sur le détail de mon négoce, et je leur répondis de manière qu'ils parurent contens de ma conduite.

« On vint enfin m'avertir que le soupé était servi. Comme la table était mise dans une autre salle, je les y fis passer. Ils se récrièrent sur l'éclat de l'illumination, sur la propreté du lieu, sur le buffet, et sur les mets qu'ils trouvèrent à leur goût. Je les régalai aussi d'un concert de voix et d'instrumens pendant le repas; et quand on eut desservi, d'une troupe de danseurs et danseuses, et d'autres divertissemens, en tâchant de leur faire connaître autant qu'il m'était possible, combien j'étais pénétré de reconnaissance à leur égard.

« Le lendemain, comme j'avais fait convenir Saadi et Saad de partir de grand matin, afin de jouir de la fraîcheur, nous nous rendîmes sur le bord de la rivière, avant que le soleil fût levé. Nous nous embarquâmes sur un bateau très-propre et garni de tapis, qu'on nous tenait prêt; et à la faveur de six bons rameurs et du courant de l'eau, environ en une heure et demie de navigation nous abordâmes à ma maison de campagne.

« En mettant pied à terre, les deux amis s'arrêtèrent, moins pour en considérer la beauté par le dehors, que pour en admirer la situation avantageuse, les belles vues, qui n'étaient ni trop bornées, ni trop étendues, et la rendaient agréable de tous les côtés. Je les menai dans les appartemens, je leur en fis remarquer les ornemens, les dépendances et les commodités, qui la leur firent trouver charmante.

« Nous entrâmes ensuite dans le jardin, où ce qui leur plut davantage, fut une forêt d'orangers et de citronniers de toute sorte d'espèces, chargés de fruits et de fleurs, dont l'air était embaumé, plantés par allées à distance égale, et arrosés par une rigole perpétuelle, d'une eau vive détournée de la rivière. L'ombrage, la fraîcheur dans la plus grande ardeur du soleil, le doux murmure de l'eau, le ramage harmonieux d'une infinité d'oiseaux, et plusieurs autres agrémens les frappèrent, de manière qu'ils s'arrêtaient presqu'à chaque pas, tantôt pour me témoigner l'obligation qu'ils m'avaient de les avoir amenés dans un lieu si délicieux, tantôt pour me fé-

liciter de l'acquisition que j'avais faite, et pour me faire d'autres complimens obligeans.

« Je les conduisis jusqu'au bout de cette forêt, qui est fort longue et fort large, où je leur fis remarquer un bois de grands arbres, qui termine mon jardin. Je les menai jusqu'à un cabinet ouvert de tous les côtés, mais ombragé par un bouquet de palmiers qui n'empêchaient pas qu'on n'y eût la vue libre, et je les invitai à y entrer, et à s'y reposer sur un sofa garni de tapis et de coussins.

« Deux de mes fils que nous avions trouvés dans la maison, et que j'y avais envoyés depuis quelque temps avec leur précepteur, pour y prendre l'air, nous avaient quittés pour entrer dans le bois ; et comme ils cherchaient des nids d'oiseaux, ils en aperçurent un entre les branches d'un grand arbre. Ils tentèrent d'abord d'y monter ; mais comme ils n'avaient ni la force, ni l'adresse pour l'entreprendre, ils le montrèrent à un esclave que je leur avais donné, qui ne les abandonnait pas, et ils lui dirent de leur dénicher les oiseaux.

« L'esclave monta sur l'arbre ; et quand il fut arrivé jusqu'au nid, il fut fort étonné de voir qu'il était pratiqué dans un turban. Il enlève le nid tel qu'il était, descend de l'arbre, et fait remarquer le turban à mes enfans ; mais comme il ne douta pas que ce ne fût une chose que je serais bien aise de voir, il le leur témoigna, et il le donna à l'aîné pour me l'apporter.

« Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux

enfans qui ont trouvé un nid ; et en me le présentant : « Mon père, me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban ?..... »

CCCLXXIII^e NUIT.

« Saadi et Saad ne furent pas moins surpris que moi de la nouveauté ; mais je le fus bien plus qu'eux, en reconnaissant que le turban était celui que le milan m'avait enlevé. Dans mon étonnement, après l'avoir bien examiné et tourné de tous les côtés, je demandai aux deux amis : « Seigneurs, avez-vous la mémoire assez bonne pour vous souvenir que c'est là le turban que je portais le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois ? »

« Je ne pense pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention non plus que moi, mais ni lui ni moi nous ne pourrons en douter, si les cent quatre-vingt-dix pièces d'or s'y trouvent. »

« Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne soit le même turban : outre que je le reconnais fort bien, je m'aperçois aussi à la pesanteur que ce n'en est pas un autre, et vous vous en apercevrez vous-même si vous prenez la peine de le manier. »

« Je le lui présentai après en avoir ôté les oiseaux que je donnai à mes enfans ; il le prit entre ses mains, et le présenta à Saadi, pour juger du poids qu'il pouvait avoir.

« Je veux croire que c'est votre turban, me dit Saadi; j'en serai néanmoins mieux convaincu, quand je verrai les cent quatre-vingt-dix pièces d'or en espèces. »

« Au moins, seigneurs, ajoutai-je, quand j'eus repris le turban, observez bien, je vous en supplie, avant que j'y touche, que ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'est trouvé sur l'arbre; et que l'état où vous le voyez, et le nid qui y est si proprement accommodé, sans que main d'homme y ait touché, sont des marques certaines qu'il s'y trouvait depuis le jour que le milan me l'a emporté, et qu'il l'a laissé tomber ou posé sur cet arbre dont les branches ont empêché qu'il ne soit tombé jusqu'à terre; et ne trouvez pas mauvais que je vous fasse faire cette remarque : j'ai un trop grand intérêt de vous ôter tout soupçon de fraude de ma part. »

« Saad me seconda dans mon dessein. « Saadi reprit-il, cela vous regarde, et non pas moi qui suis bien persuadé que Hassan ne nous en impose pas. »

« Pendant que Saad parlait, j'ôtai la toile qui environnait en plusieurs tours le bonnet qui faisait partie du turban, et j'en tirai la bourse que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avait donnée. Je la vidai sur le tapis devant eux, et je leur dis : « Seigneurs, voilà les pièces d'or, comptez-les vous-mêmes, et voyez si le compte n'y est pas. »

« Saad les arrangea par dixaines, jusqu'au nombre de cent quatre-vingt-dix; et alors Saadi qui ne pouvait nier une vérité si manifeste, prit la parole; et

en me l'adressant : « Hassan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt-dix pièces d'or n'ont pu servir à vous enrichir. Mais les cent quatre-vingt-dix autres que vous avez cachées dans un vase de son, comme vous voulez me le faire accroire, ont pu y contribuer. »

« Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité aussi bien à l'égard de cette dernière somme, qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me rétractasse pour vous dire un mensonge. »

« Hassan, me dit Saad, laissez Saadi dans son opinion. Je consens de bon cœur qu'il croie que vous lui êtes redevable de la moitié de votre bonne fortune, par le moyen de la dernière somme, pourvu qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié, par le moyen du morceau de plomb que je vous ai donné, et qu'il ne révoque pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poisson. »

« Saad, reprit Saadi, je veux ce que vous voulez, pourvu que vous me laissiez la liberté de croire qu'on n'amasse de l'argent qu'avec de l'argent. »

« Quoi, repartit Saad, si le hasard voulait que je trouvasse un diamant de cinquante mille pièces d'or, et qu'on m'en donnât la somme, aurais-je acquis cette somme avec de l'argent ? »

« La contestation en demeura là. Nous nous levâmes, et rentrant dans la maison, comme le dîner était servi, nous nous mîmes à table. Après le dîner, je laissai à mes hôtes la liberté de passer la grande chaleur du jour à se tranquilliser, pendant que j'allai donner mes ordres à mon concierge et à mon jar-

vable après Dieu. Je n'ai pas manqué d'aller les remercier chez eux chacun en particulier. Et depuis ce temps-là, je tiens à grand honneur la permission qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié et de continuer de les voir. »

Le khalyfe Haroun Arréchyd donnait à Khodjah Hassan une attention si grande, qu'il ne s'aperçut de la fin de son histoire que par son silence. Il lui dit : « Hassan, il y avait long-temps que je n'avais rien entendu qui m'ait fait un si grand plaisir que les voies toutes merveilleuses par lesquelles il a plu à Dieu de te rendre heureux dans ce monde. C'est à toi de continuer à lui rendre graces, par le bon usage que tu fais de ses bienfaits. Je suis bien aise que tu saches que le diamant qui a fait ta fortune est dans mon trésor; et de mon côté, je suis ravi d'apprendre par quel moyen il y est entré. Mais parce qu'il se peut faire qu'il reste encore quelque doute dans l'esprit de Saadi sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse et la plus digne d'être admirée de tout ce que je possède, je veux que tu l'amènes, avec Saad, afin que le garde de mon trésor le lui montre; et, pour peu qu'il soit encore incrédule, qu'il reconnaisse que l'argent n'est pas toujours un moyen certain à un pauvre homme pour acquérir de grandes richesses en peu de temps et sans beaucoup de peines. Je veux aussi que tu racontes ton histoire au garde de mon trésor, afin qu'il la fasse mettre par écrit, et qu'elle y soit conservée avec le diamant. »

reçues de votre main : je le connais au linge que vous voyez. »

« Je déliai le linge, et je comptai la somme devant eux. Je me fis aussi apporter le vase, je le reconnus, et je l'envoyai à ma femme pour lui demander si elle le connaissait, avec ordre de ne lui rien dire de ce qui venait d'arriver. Elle le reconnut d'abord, et elle m'envoya dire que c'était le même vase qu'elle avait échangé plein de son, pour de la terre à décrasser.

« Saadi se rendit de bonne foi; et, revenu de son incrédulité, il dit à Saad : « Je vous cède, et je reconnais avec vous que l'argent n'est pas toujours un moyen sûr pour en amasser d'autre, et devenir riche. »

« Quand Saadi eut achevé : « Seigneur, lui dis-je, je n'oserais vous proposer de reprendre les trois cent quatre-vingt pièces qu'il a plu à Dieu de faire reparaître aujourd'hui pour vous détromper de l'opinion de ma mauvaise foi. Je suis persuadé que vous ne m'en avez pas fait présent dans l'intention que je vous les rendisse. De mon côté, je ne prétends pas en profiter, aussi content que je le suis de ce qu'il m'a envoyé d'ailleurs; mais j'espère que vous approuverez que je les distribue demain aux pauvres, afin que Dieu nous en donne la récompense à vous et à moi. »

« Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit-là; et le lendemain, après m'avoir embrassé, ils retournèrent chacun chez soi, très-contens de la réception que je leur avais faite, et d'avoir connu que je n'abusais pas du bonheur dont je leur étais rede-

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de bonnes marchandises, et de biens en fonds de terre, qui le mirent tout à coup à son aise, et le rendirent un des marchands les plus riches de la ville.

Aly Baba, au contraire, qui avait épousé une femme aussi pauvre que lui, était logé fort pauvrement, et il n'avait d'autre industrie pour gagner sa vie, et de quoi s'entretenir lui et ses enfans, que d'aller couper du bois dans une forêt voisine, et de venir le vendre à la ville, chargé sur trois ânes qui faisaient toute sa possession.

Aly Baba était un jour dans la forêt, et il achevait d'avoir coupé à peu près assez de bois pour faire la charge de ses ânes, lorsqu'il aperçut une grosse poussière qui s'élevait en l'air, et qui avançait droit du côté où il était. Il regarde attentivement, et il distingue une troupe nombreuse de gens à cheval qui venaient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Aly Baba néanmoins eut la pensée que ces cavaliers pouvaient en être : sans considérer ce que deviendraient ses ânes, il songea à sauver sa personne. Il monta sur un gros arbre, dont les branches, à peu de hauteur, étaient extrêmement touffues. Il se posta au milieu avec d'autant plus d'assurance, qu'il pouvait voir sans être vu.

Les cavaliers, grands, puissans, tous bien montés et bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils

mirent pied à terre ; et Aly Baba, qui en compta quarante, ne douta pas, à leur mine et à leur équipement, qu'ils ne fussent des brigands. Il ne se trompait pas : en effet, c'étaient des voleurs, qui, sans faire aucun tort aux environs, allaient exercer leurs brigandages bien loin, et avaient là leur rendez-vous ; et ce qu'il les vit faire, le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge qu'il avait apporté sur la croupe, et se chargea de la valise ; la plupart de ces valises parurent si pesantes à Aly Baba, qu'il jugea qu'elles étaient pleines d'or et d'argent monnoyé.

Le plus apparent, chargé de sa valise comme les autres, qu'Aly Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'approcha du rocher, fort près du gros arbre où il s'était réfugié ; et, après qu'il se fut ouvert un chemin au travers de quelques arbrisseaux, il prononça ces paroles si distinctement, SÉSAME, OUVRE-TOI, qu'Aly Baba les entendit. Dès que le capitaine des voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit ; et, après qu'il eut fait passer tous ses gens devant lui, et qu'ils furent tous entrés, il entra aussi et la porte se ferma.

Les voleurs demeurèrent long-temps dans le rocher ; et Aly Baba qui craignait que quelqu'un d'eux, ou que tous ensemble ne sortissent au moment où il quitterait son poste pour se sauver, fut contraint de rester sur l'arbre, et d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de descendre pour se saisir de

deux chevaux, en monter un, mener l'autre par la bride, et gagner la ville en chassant ses trois ânes devant lui; mais l'incertitude de l'évènement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte se rouvrit enfin, les quarante voleurs sortirent; et le capitaine, qui était entré le dernier, sortit le premier, et les vit défiler devant lui. Aly Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : SÉSAME, REFERME-TOI. Chacun retourna à son cheval, le rebrida, rattacha sa valise, et remonta dessus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étaient tous prêts à partir, il se mit à la tête, et il reprit avec eux le chemin par où ils étaient venus.

Aly Baba ne descendit pas de l'arbre d'abord; il dit en lui-même : « Ils peuvent avoir oublié quelque chose qui les oblige de revenir, et je me trouverais attrapé si cela arrivait. » Il les conduisit de l'œil jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue, et il ne descendit que long-temps après, pour plus grande sûreté. Comme il avait retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avait fait ouvrir et refermer la porte, il eut la curiosité d'éprouver si en les prononçant elles feraient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux, et il aperçut la porte qu'ils cachaient. Il se présenta devant, dit : SÉSAME, OUVRE-TOI, et dans l'instant la porte s'ouvrit toute grande.....

CCCLXXV^e NUIT.

Aly Baba s'était attendu à voir un lieu de ténèbres et d'obscurité; mais il fut surpris d'en voir un bien éclairé, vaste et spacieux, creusé, de main d'homme, en voûte fort élevée qui recevait la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes provisions de bouche, des ballots de riches marchandises en piles, des étoffes de soie et de brocard, des tapis de grand prix, et surtout de l'or et de l'argent monnayé par tas, et dans des sacs ou grandes bourses de cuir, les unes sur les autres; à voir toutes ces choses, il lui parut qu'il y avait non pas de longues années, mais des siècles que cette grotte servait de retraite à des voleurs qui avaient succédé les uns aux autres.

Aly Baba ne balança pas sur le parti qu'il devait prendre : il entra dans la grotte, et dès qu'il y fut entré, la porte se referma; mais cela ne l'inquiéta pas : il savait le secret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnayé, et particulièrement à celui qui était dans des sacs. Il en enleva à plusieurs fois autant qu'il pouvait en porter et en quantité suffisante pour faire la charge de ses trois ânes qui étaient dispersés; quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des sacs; et, pour les cacher, il accommoda du bois par-dessus,

de manière qu'on ne pouvait les apercevoir. Quand il eut achevé, il se présenta devant la porte ; et il n'eut pas prononcé ces paroles : SÉSAME, REFERME-TOI, qu'elle se referma; car elle s'était fermée d'elle-même chaque fois qu'il y était entré, et était demeurée ouverte chaque fois qu'il en était sorti.

Cela fait, Aly Baba reprit le chemin de la ville ; et en arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour, et referma la porte avec grand soin. Il mit bas le peu de bois qui couvrait son trésor, et il porta dans sa maison les sacs qu'il posa et arrangea devant sa femme qui était assise sur un sofa.

Sa femme mania les sacs ; et comme elle se fut aperçue qu'ils étaient pleins d'argent, elle soupçonna son mari de les avoir volés; de sorte que quand il eut achevé de les apporter tous, elle ne put s'empêcher de lui dire :

« Aly Baba, seriez-vous assez malheureux pour....»

Aly Baba l'interrompit.

« Paix, ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas, je ne suis pas voleur, à moins que ce ne soit l'être que de prendre sur les brigands. Vous cesserez d'avoir cette mauvaise opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. »

Il vida les sacs, et fit un gros tas d'or dont sa femme fut éblouie ; il lui fit ensuite le récit de son aventure, depuis le commencement jusqu'à la fin ; et en achevant, il lui recommanda sur toute chose de garder le secret.

La femme, revenue et guérie de son épouvante,

se réjouit avec son mari du bonheur qui leur était arrivé, et elle voulut compter, pièce par pièce, tout l'or qui était devant elle.

« Ma femme, lui dit Aly Baba, vous n'êtes pas sage : que prétendez-vous faire? Quand auriez-vous achevé de compter? Je vais creuser une fosse et l'enfouir dedans ; nous n'avons pas de temps à perdre. »

« Il est bon, reprit la femme, que nous sachions au moins à peu près la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite mesure dans le voisinage, et je le mesurerai pendant que vous creuserez la fosse. »

« Ma femme, repartit Aly Baba, ce que vous voulez faire, n'est bon à rien ; vous vous en abstiendriez si vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira ; mais souvenez-vous de garder le secret. »

Pour se satisfaire, la femme d'Aly Baba sort, et elle va chez Cassim, son beau-frère, qui ne demeurait pas loin. Cassim n'était pas chez lui, et à son défaut, elle s'adresse à sa femme, qu'elle prie de lui prêter une mesure pour quelques momens. La belle-sœur lui demanda si elle la voulait grande ou petite, et la femme d'Aly Baba lui en demanda une petite.

« Très-volontiers, dit la belle-sœur ; attendez un moment, je vais vous l'apporter. »

La belle-sœur va chercher la mesure, elle la trouve ; mais comme elle connaissait la pauvreté d'Aly Baba, curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme voulait mesurer, elle s'avisa d'appliquer adroitement du suif au-dessous de la mesure. Elle revint, et en la présentant à la femme d'Aly Baba, elle s'excusa de

l'avoir fait attendre sur ce qu'elle avait eu de la peine à la trouver.

La femme d'Aly Baba revint chez elle ; elle posa la mesure sur le tas d'or, l'emplit et la vida un peu plus loin sur le sofa, jusqu'à ce qu'elle eût achevé, et elle fut contente du bon nombre de mesures qu'elle trouva.

Pendant qu'Aly Baba enfouit l'or, sa femme, pour marquer son exactitude et sa diligence à sa belle-sœur, lui reporte sa mesure ; mais sans prendre garde qu'une pièce d'or s'était attachée au-dessous.

« Belle-sœur, dit-elle en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé long-temps votre mesure ; je vous en suis bien obligée, je vous la rends. »

La femme d'Aly Baba n'eut pas tourné le dos, que la femme de Cassim regarda la mesure par le dessous ; et elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de son cœur dans le moment.

« Quoi ! dit-elle, Aly Baba a de l'or par mesure ! Et où le misérable a-t-il pris cet or ? »

Cassim son mari n'était pas à la maison, comme nous l'avons dit ; il était à sa boutique, d'où il ne devait revenir que le soir. Tout le temps qu'il se fit attendre fut un siècle pour elle, dans la grande impatience où elle était de lui apprendre une nouvelle dont il ne devait pas être moins surpris qu'elle.....

CCCLXXVI^e NUIT.

A l'arrivée de Cassim chez lui : « Cassim, lui dit sa femme, vous croyez être riche, vous vous trompez : Aly Baba l'est infiniment plus que vous ; il ne compte pas son or comme vous, il le mesure. »

Cassim demanda l'explication de cette énigme ; elle lui en donna l'éclaircissement en lui apprenant de quelle adresse elle s'était servie pour faire cette découverte, et elle lui montra la pièce de monnaie qu'elle avait trouvée attachée au-dessous de la mesure : pièce si ancienne, que le nom du prince qui y était marqué lui était inconnu.

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvait être arrivé à son frère pour se tirer de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il en passa presque la nuit sans dormir. Le lendemain il alla chez lui, avant que le soleil ne fût levé. Il ne le traita pas de frère : il avait oublié ce nom depuis qu'il avait épousé la riche veuve.

« Aly Baba, dit-il, en l'abordant, vous êtes bien réservé dans vos affaires, vous faites le pauvre, le misérable, le gueux ; et vous mesurez l'or ! »

« Mon frère, reprit Aly Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler ? Expliquez-vous. »

« Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim. » Et en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avait

mise entre les mains : « Combien avez-vous de pièces, ajouta-t-il, semblables à celle-ci que mon épouse a trouvée attachée au-dessous de la mesure que votre femme vint lui emprunter hier? »

A ce discours, Aly Baba connut que Cassim, et la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme), savaient déja ce qu'il avait un si grand intérêt de tenir caché ; mais la faute était faite : elle ne pouvait se réparer. Sans donner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose; il lui raconta par quel hasard il avait découvert la retraite des voleurs, et en quel endroit; et il lui offrit, s'il voulait garder le secret, de lui faire part du trésor.

« Je le prétends bien ainsi, reprit Cassim d'un air fier; mais, ajouta-t-il, je veux savoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques, et comment je pourrais y entrer moi-même, s'il m'en prenait envie; autrement je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non-seulement vous n'aurez plus à en espérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé. »

Aly Baba, plutôt par son bon naturel, qu'intimidé par les menaces insolentes d'un frère barbare, l'instruisit pleinement de ce qu'il souhaitait, et même des paroles dont il fallait qu'il se servît, tant pour entrer dans la grotte, que pour en sortir.

Cassim n'en demanda pas davantage à Aly Baba. Il le quitta, résolu de le prévenir ; et plein d'espé-

rance de s'emparer du trésor lui seul, il part le lendemain de grand matin, avant la pointe du jour, avec dix mulets chargés de grands coffres, qu'il se propose de remplir, en se réservant d'en mener un plus grand nombre dans un second voyage, à proportion des charges qu'il trouverait dans la grotte. Il prend le chemin qu'Aly Baba lui avait enseigné; il arrive près du rocher, et il reconnaît les enseignes, et l'arbre sur lequel Aly Baba s'était caché. Il cherche la porte, il la trouve; et pour la faire ouvrir, il prononce les paroles : SÉSAME, OUVRE-TOI. La porte s'ouvre, il entre, et aussitôt elle se referme. En examinant la grotte, il est dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richesses qu'il ne l'avait compris par le récit d'Aly Baba; et son admiration augmente à mesure qu'il examine chaque chose en particulier. Avare et amateur des richesses, comme il l'était, il eût passé la journée à se repaître les yeux de la vue de tant d'or, s'il n'eût songé qu'il était venu pour l'enlever et pour en charger ses dix mulets. Il en prend un nombre de sacs, autant qu'il en peut porter; et en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'esprit rempli de toute autre idée que ce qui lui importait davantage, il se trouve qu'il oublie le mot nécessaire, et au lieu de SÉSAME, il dit : ORGE, OUVRE-TOI; et il est bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeure fermée. Il nomme plusieurs autres noms de grains, et la porte ne s'ouvre pas.

Cassim ne s'attendait pas à cet évènement. Dans le grand danger où il se voit, la frayeur se saisit de

sa personne, et plus il fait d'efforts pour se souvenir du mot de SÉSAME, plus il embrouille sa mémoire, et bientôt ce mot est pour lui absolument comme si jamais il n'en avait entendu parler. Il jette par terre les sacs dont il était chargé, il se promène à grands pas dans la grotte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et toutes les richesses dont il se voit environné ne le touchent plus. Laissons Cassim déplorant son sort, il ne mérite pas de compassion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi; et quand ils furent à peu de distance, et qu'ils eurent vu les mulets de Cassim autour du rocher, chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils avancèrent à toute bride, et firent prendre la fuite aux dix mulets que Cassim avait négligé d'attacher, et qui paissaient librement; de manière qu'ils se dispersèrent de çà et de là dans la forêt, si loin qu'ils les eurent bientôt perdus de vue.

Les voleurs ne se donnèrent pas la peine de courir après les mulets: il leur importait davantage de trouver celui à qui ils appartenaient. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine, avec les autres, met pied à terre et va droit à la porte le sabre à la main, prononce les paroles, et la porte s'ouvre.

Cassim qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de sa perte prochaine. Résolu au moins à faire un effort pour échapper de leurs mains, et se sauver, il s'était tenu prêt à se jeter dehors dès

que la porte s'ouvrirait. Il ne la vit pas plutôt ouverte, après avoir entendu prononcer le mot de SÉSAME, qui était échappé de sa mémoire, qu'il s'élança en sortant si brusquement, qu'il renversa le capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avaient aussi le sabre à la main, et qui lui ôtèrent la vie sur-le-champ.....

CCCLXXVII^e NUIT.

LE premier soin des voleurs après cette exécution, fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte, les sacs que Cassim avait commencé d'enlever pour les emporter, et en charger ses mulets ; et ils les remirent à leur place sans s'apercevoir de ceux qu'Aly Baba avait emportés auparavant. En tenant conseil et en délibérant ensemble sur cet évènement, ils comprirent bien comment Cassim avait pu sortir de la grotte ; mais qu'il y eût pu entrer, c'est ce qu'ils ne pouvaient concevoir. Il leur vint à l'idée qu'il pouvait être descendu par le haut de la grotte ; mais l'ouverture par où le jour venait, était si élevée, et le haut du rocher était si inaccessible par dehors, qu'ils tombèrent d'accord que cela était hors de leur connaissance. Qu'il fût entré par la porte, c'est ce qu'ils ne pouvaient se persuader, à moins qu'il n'eût eu le secret de la faire ouvrir ; mais ils croyaient bien que personne, excepté eux, ne le possédait.

De quelque manière que la chose fût arrivée, comme il s'agissait de mettre leurs richesses communes en sûreté, ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Cassim, et de les exposer près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque aurait la hardiesse de faire une pareille entreprise; sauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque temps, après que la puanteur du cadavre serait exhalée. Cette résolution prise, ils l'exécutèrent; et quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laissèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval, et allèrent battre la campagne sur les routes fréquentées par les caravanes, pour les attaquer et exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Cassim cependant fut dans une grande inquiétude quand elle vit qu'il était nuit close et que son mari n'était pas revenu. Elle alla chez Aly Baba toute alarmée, et elle dit: « Beau-frère, vous n'ignorez pas, comme je le crois, que Cassim votre frère est allé à la forêt, et pour quel sujet. Il n'est pas encore revenu, et voilà la nuit avancée; je crains que quelque malheur ne lui soit arrivé. »

Aly Baba s'était douté de ce voyage de son frère, après le discours qu'il lui avait tenu; et ce fut pour cela qu'il s'était abstenu d'aller à la forêt ce jour là, afin de ne lui pas donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'offenser, ni son mari, s'il eût été vivant, il lui dit qu'elle ne devait pas encore s'alarmer, et que Cassim apparemment avait

jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit.

La femme de Cassim le crut ainsi, d'autant plus facilement, qu'elle considéra combien il était important que son mari fît la chose secrètement. Elle retourna chez elle, et elle attendit patiemment jusqu'à minuit. Mais après cela ses alarmes redoublèrent avec une douleur d'autant plus sensible, qu'elle ne pouvait la faire éclater, ni la soulager par des cris dont elle vit bien que la cause devait être cachée au voisinage. Alors, si sa faute était irréparable, elle se repentit de la folle curiosité qu'elle avait eue, par une envie condamnable de pénétrer dans les affaires de son beau-frère et de sa belle-sœur. Elle passa la nuit dans les pleurs; et, dès la pointe du jour, elle courut chez eux, et elle leur annonça le sujet qui l'amenait, plutôt par ses larmes que par ses paroles.

Aly-Baba n'attendit pas que sa belle-sœur le priât de se donner la peine d'aller voir ce que Cassim était devenu. Il partit sur-le-champ avec ses trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer son affliction, et il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vu dans le chemin ni son frère, ni les dix mulets, il fut étonné du sang répandu qu'il aperçut près de la porte, et il en tira un mauvais augure. Il se présenta devant la porte, prononça les paroles, et elle s'ouvrit; il fut frappé du triste spectacle du corps de son frère mis en quatre quartiers. Il n'hésita pas sur le parti qu'il devait prendre, pour lui rendre les

derniers devoirs malgré le peu d'amitié fraternelle qu'il avait eue pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il fit la charge d'un de ses ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de sacs pleins d'or et de bois par-dessus, comme la première fois, sans perdre de temps; et dès qu'il eut achevé, et qu'il eut commandé à la porte de se refermer, il reprit le chemin de la ville; mais il eut la précaution de s'arrêter à la sortie de la forêt assez de temps pour ne rentrer que de nuit. En arrivant, il ne fit entrer chez lui que les deux ânes chargés d'or; et après avoir laissé à sa femme le soin de les décharger, et lui avoir fait part en peu de mots de ce qui était arrivé à Cassim, il conduisit l'autre âne chez sa belle-sœur.

Aly Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane : cette Morgiane était une esclave adroite, entendue, et féconde en inventions pour faire réussir les choses les plus difficiles; et Aly Baba la connaissait pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois et des deux paquets; et en prenant Morgiane à part : « Morgiane, dit-il, la première chose que je te demande, c'est un secret inviolable : tu vas voir combien il nous est nécessaire autant à ta maîtresse qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets, il s'agit de le faire enterrer comme s'il était mort de sa mort naturelle. Fais-moi parler à ta maîtresse, et sois attentive à ce que je lui dirai. »

Morgiane avertit sa maîtresse, et Aly Baba qui la suivait, entra.

« Hé bien, beau-frère, demanda la belle-sœur à Aly Baba avec grande impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari? Je n'aperçois rien sur votre visage qui doive me consoler. »

« Belle-sœur, répondit Aly Baba, je ne puis vous rien dire, qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement jusqu'à la fin sans ouvrir la bouche. Il ne vous est pas moins important qu'à moi, dans ce qui est arrivé, de garder un grand secret pour votre bien, et pour votre repos. »

« Ah, s'écria la belle-sœur sans élever la voix, ce préambule me fait connaître que mon mari n'est plus; mais en même temps je connais la nécessité du secret que vous me demandez. Il faut bien que je me fasse violence : dites, je vous écoute. »

Aly Baba raconta à sa belle-sœur tout le succès de son voyage jusqu'à son arrivée avec le corps de Cassim.

« Belle-sœur, ajouta-t-il, voilà un sujet d'affliction pour vous d'autant plus grand que vous vous y attendiez moins. Quoique le mal soit sans remède, si quelque chose néanmoins est capable de vous consoler, je vous offre de joindre le peu de bien que Dieu m'a envoyé au vôtre, en vous épousant, et en vous assurant que ma femme n'en sera pas jalouse, et que vous vivrez bien ensemble. Si la proposition vous convient, il faut songer à faire en sorte qu'il

paraisse que mon frère est mort de sa mort naturelle; c'est un soin dont il me semble que vous pouvez vous reposer sur Morgiane, et sur moi. »

Quel meilleur parti pouvait prendre la veuve de Cassim, que celui qu'Aly Baba lui proposait. Avec les biens qui lui restaient par la mort de son premier mari, elle en trouvait un autre plus riche qu'elle, et qui pouvait le devenir davantage? Elle ne refusa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raisonnable de consolation. En essuyant ses larmes qu'elle avait commencé de verser en abondance, en cessant les cris perçans ordinaires aux femmes qui ont perdu leurs maris, elle témoigna suffisamment à Aly Baba qu'elle acceptait son offre.

Aly Baba laissa la veuve de Cassim dans cette disposition; et après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de son personnage, il retourna chez lui avec son âne.

Morgiane sortit en même temps qu'Aly Baba, et alla chez un apothicaire qui était dans le voisinage: elle frappe à la boutique, on ouvre, elle demande une sorte de tablette très-salutaire dans les maladies les plus dangereuses. L'apothicaire lui en donna pour l'argent qu'elle avait présenté, en demandant qui était malade chez son maître?

« Ah, dit-elle, avec un grand soupir, c'est Cassim lui-même, mon bon maître! On n'entend rien à sa maladie, il ne parle, ni ne peut manger. »

Avec ces paroles, elle emporte les tablettes dont véritablement Cassim n'était plus en état de faire usage.....

CCCLXXVIII^e NUIT.

Le lendemain, Morgiane retourne chez le même apothicaire, et demande, les larmes aux yeux, d'une essence dont on avait coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrémité.

« Hélas, dit-elle, avec une grande affliction, en la recevant des mains de l'apothicaire, je crains fort que ce remède ne fasse pas plus d'effet que les tablettes ! Ah, que je perds un bon maître ! »

D'un autre côté, comme on vit toute la journée Aly Baba et sa femme d'un air triste faire plusieurs allées et venues chez Cassim, on ne fut pas étonné sur le soir d'entendre des cris lamentables de la femme de Cassim, et surtout de Morgiane, qui annonçaient que Cassim était mort.

Le surlendemain de grand matin, le jour ne faisait que commencer à paraître, Morgiane qui savait qu'il y avait sur la place un bon-homme de savetier fort vieux, qui ouvrait tous les jours sa boutique le premier, long-temps avant les autres, sort, et va le trouver. En l'abordant, et en lui donnant le bon jour, elle lui mit une pièce d'or dans la main.

Ce savetier, connu de tout le monde sous le nom de Baba Moustafa, qui était naturellement gai, et qui avait toujours le mot pour rire, en regardant la pièce et en voyant que c'était de l'or ;

« Bonne étrenne ! dit-il ; de quoi s'agit-il ? Me voilà prêt à bien faire. »

« Baba Moustafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous est nécessaire pour coudre, et venez avec moi promptement ; mais à condition que je vous banderai les yeux, quand nous serons dans un tel endroit. »

A ces paroles, Baba Moustafa fit le difficile.

« Oh, oh ! reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque chose contre ma conscience, ou contre mon honneur ? »

En lui mettant une autre pièce d'or dans la main : « Dieu garde, reprit Morgiane, que j'exige rien de vous, que vous ne puissiez faire en tout honneur. Venez seulement, et ne craignez rien. »

Baba Moustafa se laissa mener ; et Morgiane, après lui avoir bandé les yeux avec un mouchoir à l'endroit qu'elle avait marqué, le mena chez défunt son maître, et elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avait mis le corps, chaque quartier à sa place. Quand elle le lui eut ôté : « Baba Moustafa, dit-elle, c'est pour vous faire coudre les pièces que voilà, que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps ; et quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or. »

Quand Baba Moustafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux dans la même chambre ; et après lui avoir donné la troisième pièce d'or qu'elle lui avait promise, et lui avoir recommandé le secret, elle le remena jusqu'à l'endroit où elle lui avait bandé les yeux en l'amenant ; et là, après lui avoir encore ôté

le mouchoir, elle le laissa retourner chez lui, en le conduisant de vue jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus, afin de lui ôter la curiosité de revenir sur ses pas pour l'observer elle-même.

Morgiane avait fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Cassim. Ainsi Aly Baba, qui arriva comme elle venait de rentrer, le lava, le parfuma d'encens, et l'ensevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuisier apporta aussi la bière, qu'Aly Baba avait pris le soin de commander.

Afin que le menuisier ne pût s'apercevoir de rien, Morgiane reçut la bière à la porte; et après l'avoir payé et renvoyé, elle aida à Aly Baba à mettre le corps dedans; et quand Aly Baba eut bien cloué les planches par-dessus, elle alla à la mosquée avertir que tout était prêt pour l'enterrement. Les gens de la mosquée destinés pour laver les corps morts, s'offrirent pour venir s'acquitter de leur fonction; mais elle leur dit que la chose était faite.

Morgiane de retour, ne faisait que rentrer, quand l'iman et d'autres ministres de la mosquée arrivèrent. Quatre voisins assemblés chargèrent la bière sur leurs épaules; et en suivant l'iman, qui récitait des prières, ils la portèrent au cimetière. Morgiane en pleurs, comme esclave du défunt, suivit la tête nue, en poussant des cris pitoyables, en se frappant la poitrine de grands coups, et en s'arrachant les cheveux; Aly Baba marchait après, accompagné des voisins qui se détachaient tour à tour, de temps en temps, pour relayer et soulager les autres voisins qui

portaient la bière, jusqu'à ce qu'on arrivât au cimetière.

Pour ce qui est de la femme de Cassim, elle resta dans sa maison, en se désolant et en poussant des cris lamentables avec les femmes du voisinage, qui, selon la coutume, y accoururent pendant la cérémonie de l'enterrement, et qui en joignant leurs lamentations aux siennes, remplirent tout le quartier de tristesse bien loin aux environs.

De la sorte, la mort funeste de Cassim fut cachée et dissimulée entre Aly Baba, sa femme, la veuve de Cassim et Morgiane, avec un ménagement si grand, que personne de la ville, loin d'en avoir connaissance, n'en eut pas le moindre soupçon.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Cassim, Aly Baba transporta le peu de meubles qu'il avait, avec l'argent qu'il avait enlevé du trésor des voleurs, qu'il ne porta que la nuit dans la maison de la veuve de son frère, pour s'y établir, ce qui fit connaître son nouveau mariage avec sa belle-sœur. Et comme ces sortes de mariages ne sont pas extraordinaires dans notre religion, personne n'en fut surpris.

Quant à la boutique de Cassim, Aly Baba avait un fils, qui depuis quelque temps avait achevé son apprentissage chez un autre gros marchand, qui avait toujours rendu témoignage de sa bonne conduite, il la lui donna avec promesse, s'il continuait de se gouverner sagement, qu'il ne serait pas long-temps à le marier avantageusement selon son état.

CCCLXXIX^e NUIT.

Laissons Aly Baba jouir des commencemens de sa bonne fortune, et parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt, dans le temps dont ils étaient convenus; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Cassim, et il augmenta quand ils se furent aperçus de la diminution de leurs sacs d'or.

« Nous sommes découverts et perdus, dit le capitaine, si nous n'y prenons garde. Et si nous ne cherchons promptement à y apporter le remède, insensiblement nous allons perdre tant de richesses, que nos ancêtres et nous avons amassées avec tant de peine et de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage qu'on nous a fait, c'est que le voleur que nous avons surpris a eu le secret de faire ouvrir la porte, et que nous sommes arrivés heureusement à point nommé dans le temps qu'il en allait sortir. Mais il n'était pas le seul, un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté et notre trésor diminué, en sont des marques incontestables. Et comme il n'y a pas d'apparence que plus de deux personnes aient eu ce secret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous fassions périr l'autre de même. Qu'en dites-vous, braves gens, n'êtes-vous pas de même avis que moi? »

La proposition du capitaine des voleurs fut trouvée si raisonnable par sa compagnie, qu'ils l'approuvèrent tous, et qu'ils tombèrent d'accord qu'il fallait abandonner toute autre entreprise, pour ne s'attacher uniquement qu'à celle-ci, et ne s'en départir qu'ils n'y eussent réussi.

« Je n'en attendais pas moins de votre courage et de votre bravoure, reprit le capitaine; mais avant toute chose, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit et entreprenant aille à la ville, sans armes, et en habit de voyageur et d'étranger, et qu'il emploie tout son savoir-faire pour découvrir si on n'y parle pas de la mort étrange de celui que nous avons massacré comme il le méritait, qui il était, et en quelle maison il demeurait ? C'est ce qu'il nous est important que nous sachions d'abord, pour ne rien faire dont nous ayons lieu de nous repentir, en nous découvrant nous-mêmes dans un pays où nous sommes inconnus depuis si long-temps, et où nous avons un si grand intérêt de continuer de l'être. Mais afin d'animer celui de vous qui s'offrira pour se charger de cette commission, et l'empêcher de se tromper, en nous venant faire un rapport faux, au lieu d'un véritable qui serait capable de causer notre ruine, je vous demande si vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il se soumette à la peine de la mort. »

Sans attendre que les autres donnassent leurs suffrages : « Je m'y soumets, dit l'un des voleurs, et je fais gloire d'exposer ma vie, en me chargeant de la commission. Si je n'y réussis pas, vous vous sou-

viendrez au moins que je n'aurai manqué ni de bonne volonté, ni de courage, pour le bien commun de la troupe. »

Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine et de ses camarades, se déguisa de manière que personne ne pouvait le prendre pour ce qu'il était. En se séparant de la troupe, il partit la nuit, et il prit si bien ses mesures, qu'il entra dans la ville dans le temps que le jour ne faisait que commencer à paraître. Il avança jusqu'à la place, où il ne vit qu'une seule boutique ouverte, et c'était celle de Baba Moustafa.

Baba Moustafa était assis sur son siége, l'alêne à la main, prêt à travailler de son métier. Le voleur alla l'aborder, en lui souhaitant le bon jour; et comme il se fut aperçu de son grand âge : « Bon-homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin ; il n'est pas possible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'êtes ; et quand il ferait plus clair, je doute que vous ayez d'assez bons yeux pour coudre ? »

« Qui que vous soyez, reprit Baba Moustafa, il faut que vous ne me connaissiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laisse pas d'avoir les yeux excellens ; et vous n'en douterez pas quand vous saurez qu'il n'y a pas long-temps que j'ai cousu un mort dans un lieu où il ne faisait guère plus clair qu'il fait présentement. »

Le voleur eut une grande joie de s'être adressé en

arrivant à un homme qui d'abord, comme il n'en douta pas, lui donnait de lui-même nouvelle de ce qui l'avait amené, sans le lui demander.

« Un mort, reprit-il, avec étonnement! » Et pour le faire parler : « Pourquoi coudre un mort, ajouta-t-il ? Vous voulez dire apparemment que vous avez cousu le linceul dans lequel il a été enseveli. »

« Non, non, reprit Baba Moustafa : je sais ce que je veux dire. Vous voudriez me faire parler, mais vous n'en saurez pas davantage. »

Le voleur n'avait pas besoin d'un éclaircissement plus ample pour être persuadé qu'il avait découvert ce qu'il était venu chercher. Il tira une pièce d'or ; et en la mettant dans la main de Baba Moustafa, il lui dit :

« Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre secret, quoique je puisse vous assurer que je ne le divulguerais pas, si vous me l'aviez confié. La seule chose dont je vous prie, c'est de me faire la grace de m'enseigner, ou de venir me montrer la maison où vous avez cousu ce mort ? »

« Quand j'aurais la volonté de vous accorder ce que vous me demandez, reprit Baba Moustafa, en tenant la pièce d'or prêt à la rendre, je vous assure que je ne pourrais pas le faire : vous devez m'en croire sur ma parole. En voici la raison : c'est qu'on m'a mené jusqu'à un certain endroit où l'on m'a bandé les yeux, et de là je me suis laissé conduire jusque dans la maison, d'où, après avoir fait ce que

je devais faire, on me ramena de la même manière jusqu'au même endroit. Vous voyez l'impossibilité qu'il y a que je puisse vous rendre service. »

« Au moins, repartit le voleur, vous devez vous souvenir à peu près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés. Venez, je vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, et nous marcherons ensemble par le même chemin et par les mêmes détours, que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché; et comme toute peine mérite récompense, voici une autre pièce d'or. Venez, faites-moi le plaisir que je vous demande. » Et en disant ces paroles il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Moustafa; il les garda quelque temps dans sa main sans dire mot, en se consultant pour savoir ce qu'il devait faire. Il tira enfin sa bourse de son sein, et en les mettant dedans : « Je ne puis vous assurer, dit-il au voleur, que je me souvienne précisément du chemin qu'on me fit faire; mais puisque vous le voulez ainsi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en souvenir. »

CCCLXXX^e NUIT.

Baba Moustafa se leva à la grande satisfaction du voleur; et sans fermer sa boutique, où il n'y avait rien de conséquence à perdre, il mena le voleur avec

lui jusqu'à l'endroit où Morgiane lui avait bandé les yeux. Quand ils furent arrivés : « C'est ici, dit Baba Moustafa, qu'on m'a bandé la vue, et j'étais tourné comme vous me voyez. » Le voleur qui avait son mouchoir prêt, le lui mit sur les yeux, et marcha à côté de lui, partie en le conduisant, et partie en se laissant conduire par lui, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât.

« Il me semble, dit Baba Moustafa, que je n'ai point passé plus loin. » Et il se trouva véritablement devant la maison de Cassim, où Aly Baba demeurait alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte avec de la craie qu'il tenait prête ; et quand il le lui eut ôté, il lui demanda s'il savait à qui appartenait la maison ? Baba Moustafa lui répondit qu'il n'était pas du quartier, et qu'ainsi il ne pouvait lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvait apprendre rien davantage de Baba Moustafa, il le remercia de la peine qu'il lui avait fait prendre ; et après qu'il l'eut quitté et laissé retourner à sa boutique, il reprit le chemin de la forêt, persuadé qu'il serait bien reçu.

Peu de temps après que le voleur et Baba Moustafa se furent séparés, Morgiane sortit de la maison d'Aly Baba pour quelqu'affaire ; et en revenant, elle remarqua la marque que le voleur y avait faite ; elle s'arrêta pour y faire attention.

« Que signifie cette marque, dit-elle en elle-même, quelqu'un voudrait-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on

faite pour se divertir? A quelque intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il est bon de se précautionner contre tout évènement. »

Elle prend aussitôt de la craie; et comme les deux ou trois portes au-dessus et au-dessous étaient semblables, elle les marqua au même endroit, et elle rentra dans la maison sans parler de ce qu'elle venait de faire, ni à son maître ni à sa maîtresse.

Le voleur cependant qui continuait son chemin, arriva à la forêt, et rejoignit sa troupe de bonne heure. En arrivant, il fit rapport du succès de son voyage, en exagérant le bonheur qu'il avait eu d'avoir trouvé d'abord un homme par lequel il avait appris le fait dont il était venu s'informer, ce que personne que lui n'eût pu lui apprendre. Il fut écouté avec une grande satisfaction; et le capitaine, en prenant la parole, après l'avoir loué de sa diligence: « Camarades, dit-il, en s'adressant à tous, nous n'avons pas de temps à perdre, partons bien armés, sans qu'il paraisse que nous le soyons; et quand nous serons entrés dans la ville séparément, les uns après les autres, pour ne pas donner de soupçon, que le rendez-vous soit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres de l'autre, pendant que j'irai reconnaître la maison avec notre camarade, qui vient de nous apporter une si bonne nouvelle, afin que là-dessus je juge du parti qui nous conviendra le mieux. »

Le discours du capitaine des voleurs fut applaudi, et ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois; et en marchant à une

distance raisonnable les uns des autres, ils entrèrent dans la ville sans donner aucun soupçon. Le capitaine et celui qui était venu le matin, y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avait marqué la maison d'Aly Baba; et quand il fut devant une des portes qui avait été marquée par Morgiane, il la lui fit remarquer, en lui disant que c'était celle-là. Mais en continuant leur chemin sans s'arrêter, afin de ne pas se rendre suspects, comme le capitaine eut observé que la porte qui suivait était marquée de la même marque et au même endroit, il le fit remarquer à son conducteur, et il lui demanda si c'était celle-ci ou la première? Le conducteur demeura confus, et il ne sut que répondre, encore moins quand il eut vu avec le capitaine que les quatre ou cinq portes qui suivaient, avaient aussi la même marque. Il assura au capitaine, avec serment, qu'il n'en avait marqué qu'une.

« Je ne sais, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de ressemblance; mais dans cette confusion, j'avoue que je ne peux distinguer laquelle est celle que j'ai marquée. »

Le capitaine qui vit son dessein avorté, se rendit à la grande place, où il fit dire à ses gens par le premier qu'il rencontra, qu'ils avaient perdu leur peine et fait un voyage inutile, et qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, et ils le suivirent tous dans le même ordre qu'ils étaient venus.

CCCLXXXI^e NUIT.

Quand la troupe se fut rassemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raison pour laquelle il les avait fait revenir. Aussitôt le conducteur fut déclaré digne de mort, tout d'une voix; il s'y condamna lui-même, en reconnaissant qu'il aurait dû prendre mieux ses précautions, et il présenta le col avec fermeté à celui qui s'avança pour lui couper la tête.

Comme il s'agissait, pour la conservation de la bande, de ne pas laisser sans vengeance le tort qui lui avait été fait, un autre voleur, qui se promit de mieux réussir que celui qui venait d'être châtié, se présenta, et demanda en grace d'être préféré. Il est écouté. Il marche; il corrompt Baba Moustafa, comme le premier l'avait corrompu, et Baba Moustafa lui fait connaître la maison d'Aly Baba, les yeux bandés. Il la marque de rouge dans un endroit moins apparent, en comptant que c'était un moyen sûr pour la distinguer d'avec celles qui étaient marquées de blanc.

Mais peu de temps après, Morgiane sortit de la maison comme le jour précédent; et, quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ses yeux clairvoyans. Elle fit le même raisonnement qu'elle avait fait, et elle ne manqua pas de faire la même marque

de crayon rouge aux autres portes voisines et aux mêmes endroits.

Le voleur à son retour vers sa troupe dans la forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avait prise comme infaillible, disait-il, pour ne pas confondre la maison désignée avec les autres. Le capitaine et ses gens croient avec lui que la chose doit réussir. Ils se rendent à la ville dans le même ordre et avec les mêmes soins qu'auparavant, armés aussi de même, prêts à faire le coup qu'ils méditaient; et le capitaine et le voleur, en arrivant, vont à la rue d'Aly Baba; mais ils trouvent la même difficulté que la première fois. Le capitaine en est indigné, et le voleur dans une confusion aussi grande que celui qui l'avait précédé avec la même commission.

Ainsi le capitaine fut contraint de se retirer encore ce jour-là avec ses gens, aussi peu satisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la méprise, subit pareillement le châtiment auquel il s'était soumis volontairement.

Le capitaine qui vit sa troupe diminuée de deux braves sujets, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuait de s'en rapporter à d'autres pour être informé sûrement de la maison d'Aly Baba. Leur exemple lui fit connaître qu'ils n'étaient propres, tous, qu'à des coups de main et nullement à agir de tête dans les occasions. Il se chargea de la chose lui-même; il vint à la ville, et avec l'aide de Baba Moustafa, qui lui rendit le même service qu'aux deux députés de sa troupe, il ne s'amusa pas à faire aucune

marque pour connaître la maison d'Aly Baba; mais il l'examina si bien, non-seulement en la considérant attentivement, mais même en passant et en repassant à diverses fois par-devant, qu'il n'était pas possible qu'il s'y méprît.

Le capitaine des voleurs, satisfait de son voyage, et instruit de ce qu'il avait souhaité, retourna à la forêt; et quand il fut arrivé dans la grotte, où sa troupe l'attendait : « Camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous empêcher de prendre une pleine vengeance du dommage qui nous a été fait. Je connais avec certitude la maison du coupable sur qui elle doit tomber; et dans le chemin, j'ai songé aux moyens de la lui faire sentir si adroitement, que personne ne pourra avoir connaissance du lieu de notre retraite, non plus que de notre trésor; car c'est le but que nous devons avoir dans notre entreprise; autrement, au lieu de nous être utile, elle nous serait funeste. Pour parvenir à ce but, continua le capitaine, voici ce que j'ai imaginé. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un sait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. »

Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendait s'y comporter; et comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea, en se partageant dans les bourgs et dans les villages d'alentour, et même dans les villes, d'acheter des mulets, jusqu'au nombre de dix-neuf, et trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein, et les autres vides.

En deux ou trois jours de temps, les voleurs eurent fait tout cet amas. Comme les vases vides étaient un peu étroits par la bouche pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir; et après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun avec les armes qu'il avait jugées nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avait fait découdre, afin de leur laisser la respiration libre, il les ferma de manière qu'ils paraissaient pleins d'huile; et pour les mieux déguiser, il les frotta par le dehors d'huile, qu'il prit du vase qui en était plein.

Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs, sans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vases, et du vase qui était plein d'huile, leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville, dans le temps qu'il avait résolu, et y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du soleil, comme il se l'était proposé. Il y entra, et il alla droit à la maison d'Aly Baba, dans le dessein de frapper à la porte, et de demander à y passer la nuit avec ses mulets, sous le bon plaisir du maître. Il n'eut pas la peine de frapper: il trouva Aly Baba à la porte qui prenait le frais après le soupé. Il fit arrêter ses mulets; et s'adressant à Aly Baba: « Seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez, de bien loin, pour la vendre demain au marché; et à l'heure qu'il est, je ne sais où aller loger. Si cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaisir de me recevoir chez vous pour y passer la nuit: je vous en aurai obligation. »

Quoiqu'Aly Baba eût vu dans la forêt celui qui lui parlait, et même entendu sa voix, comment eût-il pu le reconnaître pour le capitaine des quarante voleurs, sous le déguisement d'un marchand d'huile ?

« Vous êtes le bien-venu, lui dit-il, entrez. » Et en disant ces paroles, il lui fit place pour le laisser entrer avec ses mulets.

En même temps, Aly Baba appela un esclave qu'il avait, et lui commanda, quand les mulets seraient déchargés, de les mettre non-seulement à couvert dans l'écurie, mais même de leur donner du foin et de l'orge. Il prit aussi la peine d'entrer dans la cuisine, et d'ordonner à Morgiane d'apprêter promptement à souper pour l'hôte qui venait d'arriver, et de lui préparer un lit dans une chambre.

Aly Baba fit plus : pour faire à son hôte tout l'accueil possible, quand il vit que le capitaine des voleurs avait déchargé ses mulets, que les mulets avaient été menés dans l'écurie, comme il l'avait commandé, et qu'il cherchait une place pour passer la nuit à l'air, il alla le prendre pour le faire entrer dans la salle où il recevait son monde, en lui disant qu'il ne souffrirait pas qu'il couchât dans la cour. Le capitaine des voleurs s'en excusa fort, sous prétexte de ne vouloir pas être incommode, mais, dans le vrai, pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditait avec plus de liberté ; et il ne céda aux honnêtetés d'Aly Baba qu'après de fortes instances.

Aly Baba, non content de tenir compagnie à celui qui en voulait à sa vie, jusqu'à ce que Morgiane lui

eût servi le soupé, continua de l'entretenir de plusieurs choses qu'il crut pouvoir lui faire plaisir, et il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avait régalé.

« Je vous laisse le maître, lui dit-il : vous n'avez qu'à demander toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin, il n'y a rien chez moi qui ne soit à votre service. »

CCCLXXXII^e NUIT.

Le capitaine des voleurs se leva en même temps qu'Aly Baba, et l'accompagna jusqu'à la porte; pendant qu'Aly Baba alla dans la cuisine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour, sous prétexte d'aller à l'écurie voir si rien ne manquait à ses mulets.

Aly Baba, après avoir recommandé de nouveau à Morgiane de prendre un grand soin de son hôte, et de ne le laisser manquer de rien : « Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au bain avant le jour; prends soin que mon linge de bain soit prêt, remets-le à Abdallah (c'était le nom de son esclave), et fais-moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour. »

Après lui avoir donné ces ordres, il se retira pour se coucher.

Le capitaine des voleurs, cependant, à la sortie

de l'écurie, alla donner à ses gens l'ordre de ce qu'ils devaient faire. En commençant depuis le premier vase jusqu'au dernier, il dit à chacun :

« Quand je jeterai de petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire ouverture, en fendant le vase depuis le haut jusqu'en bas, avec le couteau dont vous êtes muni, et d'en sortir : aussitôt je serai à vous. »

Le couteau dont il parlait était pointu et affilé pour cet usage.

Cela fait, il revint ; et comme il se fut présenté à la porte de la cuisine, Morgiane prit de la lumière, et elle le conduisit à la chambre qu'elle lui avait préparée, où elle le laissa après lui avoir demandé s'il avait besoin de quelqu'autre chose. Pour ne pas donner de soupçon, il éteignit la lumière peu de temps après, et il se coucha tout habillé, prêt à se lever dès qu'il aurait fait son premier somme.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Aly Baba : elle prépare son linge de bain, elle en charge Abdallah qui n'était pas encore allé se coucher, elle met le pot au feu pour le bouillon, et pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avait plus d'huile dans la maison, et la chandelle y manquait aussi. Que faire ? Elle a besoin cependant de voir clair pour écumer son pot ; elle en témoigne sa peine à Abdallah.

« Te voilà bien embarrassée ! lui dit Abdallah. Va prendre de l'huile dans un des vases que voilà dans la cour. »

Morgiane remercie Abdallah de l'avis, et pendant qu'il va se coucher près de la chambre d'Aly Baba, pour le suivre au bain, elle prend la cruche à l'huile et elle va dans la cour. Comme elle se fut approchée du premier vase qu'elle rencontra, le voleur qui était caché dedans, demanda en parlant bas : « Est-il temps ? »

Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix d'autant plus facilement, que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ses mulets, avait ouvert, non-seulement ce vase, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ses gens, qui d'ailleurs y étaient fort mal à leur aise, sans y être cependant privés de la facilité de respirer.

Toute autre esclave que Morgiane, aussi surprise qu'elle le fut, en trouvant un homme dans un vase, au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchait, eût fait un vacarme capable de causer de grands malheurs. Mais Morgiane était au-dessus de ses semblables : elle comprit en un instant l'importance de garder ce secret, le danger pressant où se trouvait Aly Baba et sa famille, où elle se trouvait elle-même, et la nécessité d'y apporter promptement le remède, sans faire d'éclat; et par sa capacité elle en pénétra d'abord les moyens. Elle rentra donc en elle-même dans le moment; et sans faire paraître aucune émotion, en prenant la place du capitaine des voleurs, elle répondit à la demande, en disant : « Pas encore, mais bientôt. » Elle s'approcha du vase qui suivait, la même demande lui fut faite et ainsi de suite,

UNIV. OF MICH.

Ch. Chasselat del.t Leconte sc.

LES QUARANTE VOLEURS.

jusqu'à ce qu'elle arriva au dernier qui était plein d'huile ; et, à chaque demande, elle donna la même réponse.

Morgiane connut par-là que son maître Aly Baba, qui avait cru ne donner à loger chez lui qu'à un marchand d'huile, y avait donné entrée à trente-huit voleurs, en y comprenant le faux marchand leur capitaine. Elle remplit en diligence sa cruche d'huile, qu'elle prit du dernier vase ; elle revint dans sa cuisine, où, après avoir mis de l'huile dans la lampe et l'avoir allumée, elle prend une grande chaudière, elle retourne à la cour où elle l'emplit de l'huile du vase. Elle la rapporte, la met sur le feu, et met dessous force bois, parce que plutôt l'huile bouillira, plutôt elle aura exécuté ce qui doit contribuer au salut commun de la maison, qui ne demande pas de retardement. L'huile bout enfin, elle prend la chaudière, et elle va verser dans chaque vase assez d'huile toute bouillante, depuis le premier jusqu'au dernier, pour les étouffer et leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action digne du courage de Morgiane, exécutée sans bruit, comme elle l'avait projeté, elle revient dans la cuisine avec la chaudière vide, et ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avait allumé, et elle n'en laisse qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot du bouillon d'Aly Baba. Ensuite elle souffle la lampe, et elle demeure dans un grand silence, résolue à ne pas se coucher qu'elle n'eût observé ce qui arriverait, par une fenêtre de la

cuisine qui donnait sur la cour, autant que l'obscurité de la nuit pouvait le permettre.

Il n'y avait pas encore un quart d'heure que Morgiane attendait, quand le capitaine des voleurs s'éveilla. Il se lève, il regarde par la fenêtre qu'il ouvre; et comme il n'aperçoit aucune lumière et qu'il voit régner un grand repos et un profond silence dans la maison, il donne le signal en jetant de petites pierres,, dont plusieurs tombèrent sur les vases, comme il n'en douta point par le son qui lui en vint aux oreilles. Il prête l'oreille, et n'entend ni n'aperçoit rien qui lui fasse connaître que ses gens se mettent en mouvement. Il en est inquiet : il jette de petites pierres une seconde et une troisième fois; elles tombent sur les vases, et cependant pas un des voleurs ne donne le moindre signe de vie, et il n'en peut comprendre la raison. Il descend dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui est possible; il approche de même du premier vase, et quand il veut demander au voleur, qu'il croit vivant, s'il dort, il sent une odeur d'huile chaude et de brûlé, qui s'exhale du vase, ce qui lui fait connaître que son entreprise contre Aly Baba, pour lui ôter la vie, pour piller sa maison, et pour emporter s'il pouvait l'or qu'il avait enlevé à sa communauté, avait échoué. Il passe au vase qui suivait, et à tous les autres successivement il trouve que ses gens avaient péri par le même sort. La diminution de l'huile dans le vase qu'il avait apporté plein, lui fit voir la manière dont on s'y était pris pour le priver du secours qu'il en

attendait. Au désespoir d'avoir manqué son coup, il enfila la porte du jardin d'Aly Baba, qui donnait dans la cour, et de jardin en jardin, en passant par-dessus les murs, il se sauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit et qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs, après avoir attendu quelque temps, elle ne douta pas du parti qu'il avait pris, plutôt que de chercher à se sauver par la porte de la maison, qui était fermée à double tour. Satisfaite et dans une grande joie d'avoir si bien réussi à mettre toute la maison en sûreté, elle se coucha enfin, et elle s'endormit.

Aly Baba cependant sortit avant le jour, et alla au bain suivi de son esclave, sans rien savoir de l'évènement étonnant qui était arrivé chez lui pendant qu'il dormait, Morgiane n'ayant pas jugé à propos de l'éveiller, avec d'autant plus de raison, qu'elle n'avait pas de temps à perdre dans le moment du danger, et qu'il était inutile de troubler son repos, après qu'elle l'eut détourné.

CCCLXXXIII^e NUIT.

Lorsque Aly Baba revint des bains, et qu'il rentra chez lui, le soleil était levé. Il fut si surpris de voir encore les vases d'huile dans leur place, et que le marchand ne se fût pas rendu au marché avec ses mulets, qu'il en demanda la raison à Morgiane qui

lui était venue ouvrir, et qui avait laissé toutes choses dans l'état où il les voyait, pour lui en donner le spectacle, et lui expliquer plus sensiblement ce qu'elle avait fait pour sa conservation.

« Mon bon maître, dit Morgiane en répondant à Aly Baba, Dieu vous conserve, vous et toute votre maison! Vous apprendrez mieux ce que vous desirez de savoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir : prenez la peine de venir avec moi. »

Aly Baba suivit Morgiane. Quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vase : « Regardez dans ce vase, lui dit-elle, et voyez s'il y a de l'huile. »

Aly Baba regarda; et aussitôt qu'il eut vu un homme dans le vase, il se retira en arrière tout effrayé, avec un grand cri.

« Ne craignez rien, lui dit Morgiane, l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal; il en a fait, mais il n'est plus en état d'en faire, ni à vous, ni à personne : il n'a plus de vie. »

« Morgiane, s'écria Aly Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir? Explique-le-moi. »

« Je vous l'expliquerai, dit Morgiane; mais moderez votre étonnement, et n'éveillez pas la curiosité des voisins sur une chose qu'il est très-important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vases. »

Aly Baba regarda dans les autres vases l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier où il y avait de l'huile, dont il remarqua que l'huile était notablement diminuée; et quand il eut fait, il de-

meura comme immobile, tantôt en jetant les yeux sur les vases, tantôt en regardant Morgiane, sans dire mot, tant sa surprise était grande. A la fin, comme si la parole lui fût revenue : « Et le marchand, demanda-t-il, qu'est-il devenu ? »

« Le marchand, répondit Morgiane, est aussi peu marchand que je suis marchande. Je vous dirai qui il est, et ce qu'il est devenu. Mais vous apprendrez toute l'histoire plus commodément dans votre chambre ; car il est temps, pour le bien de votre santé, que vous preniez un bouillon après être sorti du bain. »

Pendant qu'Aly Baba se rendit dans sa chambre, Morgiane alla à la cuisine prendre le bouillon ; elle le lui apporta, et avant de le prendre, Aly Baba lui dit :

« Commence toujours à satisfaire l'impatience où je suis, et raconte-moi une histoire si étrange, avec toutes ses circonstances. »

Morgiane, pour obéir à Aly Bâba, lui dit :

« Seigneur, hier au soir, quand vous vous fûtes retiré pour vous coucher, je préparai votre linge de bain, comme vous veniez de me le commander, et j'en chargeai Abdallah. Ensuite je mis le pot au feu pour le bouillon ; et comme je l'écumais, la lampe, faute d'huile, s'éteignit tout à coup, et il n'y en avait pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelques bouts de chandelle, et je n'en trouvai pas un. Abdallah, qui me vit embarrassée, me fit souvenir des vases pleins d'huile qui étaient dans la cour, comme il n'en

doutait pas non plus que moi, et comme vous l'avez cru vous-même. Je pris la cruche et je courus au vase le plus voisin. Mais comme je fus près du vase, il en sortit une voix qui me demanda : « Est-il temps? » Je ne m'effrayai pas ; mais comprenant sur-le-champ la malice du faux marchand, je répondis sans hésiter : « Pas encore, mais bientôt. » Je passai au vase qui suivait ; et une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres vases l'un après l'autre : à pareille demande, pareille réponse, et je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vase, dont j'emplis la cruche. Quand j'eus considéré qu'il y avait trente-sept voleurs au milieu de votre cour, qui n'attendaient que le signal ou que le commandement de leur chef, que vous avez pris pour un marchand, et à qui vous aviez fait un si grand accueil, au point de mettre toute la maison en combustion, je ne perdis pas de temps, je rapportai la cruche, j'allumai la lampe ; et après avoir pris la chaudière la plus grande de la cuisine, j'allai l'emplir d'huile. Je la mis sur le feu, et quand elle fut bien bouillante, j'en allai verser dans chaque vase où étaient les voleurs, autant qu'il en fallut pour les empêcher tous d'exécuter le pernicieux dessein qui les avait amenés. La chose ainsi terminée de la manière que je l'avais méditée, je revins dans la cuisine, j'éteignis la lampe ; et avant que je me couchasse, je me mis à examiner tranquillement par la fenêtre quel parti prendrait le faux marchand d'huile. Au bout de quelque temps, j'entendis que

pour signal il jeta de sa fenêtre de petites pierres qui tombèrent sur les vases. Il en jeta une seconde et une troisième fois ; et comme il n'aperçut ou n'entendit aucun mouvement, il descendit ; je le vis aller de vase en vase jusqu'au dernier ; après quoi l'obscurité de la nuit fit que je le perdis de vue. J'observai encore quelque temps ; et comme je vis qu'il ne revenait pas, je ne doutai pas qu'il ne se fût sauvé par le jardin, désespéré d'avoir si mal réussi. Ainsi, persuadée que la maison était en sûreté, je me couchai. »

En achevant, Morgiane ajouta :

« Voilà quelle est l'histoire que vous m'avez demandée, et je suis convaincue que c'est la suite d'une observation que j'avais faite depuis deux ou trois jours, dont je n'avais pas cru devoir vous entretenir. Une fois en revenant de la ville de bon matin, j'aperçus que la porte de la rue était marquée de blanc, et le jour d'après de rouge, après la marque blanche ; et chaque fois, sans savoir à quel dessein cela pouvait avoir été fait, j'avais marqué de même et au même endroit, deux ou trois portes de nos voisins, au-dessus et au-dessous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de la forêt, dont je ne sais pourquoi la troupe est diminuée de deux. Quoi qu'il en soit, la voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'ils avaient juré votre perte, et qu'il est bon que vous vous teniez sur vos gardes, tant qu'il sera certain qu'il en restera quelqu'un au monde. Quant à moi,

je n'oublierai rien pour veiller à votre conservation comme j'y suis obligée. »

Quand Morgiane eut achevé, Aly Baba pénétré de la grande obligation qu'il lui avait, lui dit :

« Je ne mourrai pas que je ne t'aie récompensée, comme tu le mérites. Je te dois la vie ; et pour commencer à t'en donner une marque de reconnaissance, je te donne la liberté dès à présent, en attendant que je puisse exécuter ce que je me propose. Je suis persuadé avec toi que les quarante voleurs m'ont dressé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen. J'espère qu'il continuera de me préserver de leur méchanceté, et qu'en achevant de la détourner de ma tête, il délivrera le monde de leur persécution et de leur engeance maudite. Ce que nous avons à faire, c'est d'enterrer incessamment les corps de cette peste du genre humain, avec un si grand secret, que personne ne puisse rien soupçonner de leur destinée ; et c'est à quoi je vais travailler avec Abdallah. »

CCCLXXXIV^e NUIT.

Le jardin d'Aly Baba était d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans différer, il alla sous ces arbres avec son esclave, creuser une fosse longue et large à proportion des corps qu'ils avaient à y enterrer. Le terrain était aisé à remuer, et ils ne mirent pas un long temps à l'achever. Ils tirèrent

les corps hors des vases, et ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étaient munis. Ils transportèrent ces corps au bout du jardin; ils les arrangèrent dans la fosse, et après les avoir couverts de la terre qu'ils en avaient tirée, ils dispersèrent ce qui en restait aux environs, de manière que le terrain parut égal comme auparavant. Aly Baba fit cacher soigneusement les vases à l'huile et les armes; et quant aux mulets, dont il n'avait pas besoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par son esclave.

Pendant qu'Aly Baba prenait toutes ces mesures pour ôter à la connaissance du public le moyen par lequel il était devenu riche en peu de temps, le capitaine des quarante voleurs était retourné à la forêt avec une mortification inconcevable; et dans l'agitation, ou plutôt dans la confusion où il était d'un succès si malheureux et si contraire à ce qu'il s'était promis, il était rentré dans la grotte, sans avoir pu s'arrêter à aucune résolution dans le chemin sur ce qu'il devait faire ou ne pas faire à Aly Baba.

La solitude où il se trouva dans cette sombre demeure, lui parut affreuse.

« Braves gens, s'écria-t-il, compagnons de mes veilles, de mes courses et de mes travaux, où êtes-vous? Que puis-je faire sans vous? Vous avais-je assemblés et choisis pour vous voir périr tous à-la-fois par une destinée si fatale et si indigne de votre courage? Je vous regretterais moins si vous étiez morts le sabre à la main en vaillans hommes. Quand aurai-

je fait une autre troupe de gens de main comme vous? Et quand je le voudrais, pourrais-je l'entreprendre, et ne pas exposer tant d'or, tant d'argent, tant de richesses à la proie de celui qui s'est déja enrichi d'une partie? Je ne puis et je ne dois y songer, qu'auparavant je ne lui aie ôté la vie. Ce que je n'ai pu faire avec un secours si puissant, je le ferai moi seul; et quand j'aurai ainsi pourvu à ce que ce trésor ne soit plus exposé au pillage, je travaillerai à faire en sorte qu'il ne demeure ni sans successeurs ni sans maître après moi, qu'il se conserve et qu'il s'augmente dans toute la postérité.»

Cette résolution prise, il ne fut pas embarrassé à chercher les moyens de l'exécuter; alors plein d'espérance, et l'esprit tranquille, il s'endormit, et passa la nuit paisiblement.

Le lendemain, le capitaine des voleurs éveillé de grand matin, comme il se l'était proposé, prit un habit fort propre, conformément au dessein qu'il avait médité, et vint à la ville, où il prit un logement dans un khan. Comme il s'attendait que ce qui s'était passé chez Aly Baba, pouvait avoir fait de l'éclat, il demanda au concierge, par manière d'entretien, s'il y avait quelque chose de nouveau dans la ville, sur quoi le concierge parla de toute autre chose que de ce qu'il lui importait de savoir. Il jugea de là que la raison pour laquelle Aly Baba gardait un si grand secret, venait de ce qu'il ne voulait pas que la connaissance qu'il avait du trésor, et du moyen d'y entrer, fût divulguée, et de ce qu'il n'ignorait pas que c'était

pour ce sujet qu'on en voulait à sa vie. Cela l'anima davantage à ne rien négliger pour se défaire de lui par la même voie du secret.

Le capitaine des voleurs se pourvut d'un cheval, dont il se servit pour transporter à son logement plusieurs sortes de riches étoffes et de toiles fines, en faisant plusieurs voyages à la forêt avec les précautions nécessaires pour cacher le lieu où il les allait prendre. Pour débiter ces marchandises, quand il en eut amassé ce qu'il avait jugé à propos, il chercha une boutique. Il en trouva une; et après l'avoir prise à louage du propriétaire, il la garnit, et il s'y établit. La boutique qui se trouva vis-à-vis de la sienne, était celle qui avait appartenu à Cassim, et qui était occupée par le fils d'Aly Baba, depuis peu de temps.

Le capitaine des voleurs qui avait pris le nom de Khodjah Houssain, comme nouveau venu, ne manqua pas de faire civilité aux marchands ses voisins, selon la coutume. Mais comme le fils d'Aly Baba était jeune, bien fait, qu'il ne manquait pas d'esprit, et qu'il avait plus souvent occasion de lui parler qu'aux autres marchands, il eut bientôt fait amitié avec lui. Il s'attacha même à le cultiver plus fortement et plus assidument, quand trois ou quatre jours après son établissement, il eut reconnu Aly Baba qui vint voir son fils, qui s'arrêta à s'entretenir avec lui, comme il avait coutume de le faire de temps en temps, et qu'il eut appris du fils, après qu'Aly Baba l'eut quitté, que c'était son père. Il augmenta ses empressemens auprès de lui, il le caressa, il lui fit de petits

présens, il le régala même, et lui donna plusieurs fois à manger.

Le fils d'Aly Baba ne voulut pas avoir tant d'obligation à Khodjah Houssain sans lui rendre la pareille. Mais il était logé étroitement, et il n'avait pas la même commodité que lui pour le régaler comme il le souhaitait. Il parla de son dessein à Aly Baba son père, en lui faisant remarquer qu'il ne serait pas séant qu'il demeurât plus long-temps sans reconnaître les honnêtetés de Khodjah Houssain.

Aly Baba se chargea du régal avec plaisir.

« Mon fils, dit-il, c'est demain vendredi ; comme c'est un jour que les gros marchands, comme Khodjah Houssain et comme vous, tiennent leurs boutiques fermées, faites avec lui une partie de promenade pour l'après-dîné, et en revenant, faites en sorte que vous le fassiez passer par chez moi et que vous le fassiez entrer. Il sera mieux que la chose se fasse de la sorte, que si vous l'invitiez dans les formes. Je vais ordonner à Morgiane de faire le soupé, et de le tenir prêt. »

Le vendredi, le fils d'Aly Baba et Houssain se trouvèrent l'après-dîné au rendez-vous qu'ils s'étaient donné, et ils firent leur promenade. En revenant, comme le fils d'Aly Baba avait affecté de faire passer Houssain par la rue où demeurait son père, quand ils furent arrivés devant la porte de la maison, il l'arrêta, et en frappant : « C'est, lui dit-il, la maison de mon père, lequel, sur le récit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui pro-

curer l'honneur de votre connaissance. Je vous prie d'ajouter ce plaisir à tous les autres dont je vous suis redevable. »

Quoique Khodjah Houssain fût arrivé au but qu'il s'était proposé, qui était d'avoir entrée chez Aly Baba, et de lui ôter la vie, sans hasarder la sienne, en ne faisant pas d'éclat, il ne laissa pas néanmoins de s'excuser, et de faire semblant de prendre congé du fils; mais comme l'esclave d'Aly Baba venait d'ouvrir, le fils le prit obligeamment par la main, et en entrant le premier, il le tira et le força en quelque manière d'entrer, comme malgré lui.

CCCLXXXV^e NUIT.

Aly Baba reçut Khodjah Houssain avec un visage ouvert, et avec le bon accueil qu'il pouvait souhaiter. Il le remercia des bontés qu'il avait pour son fils. « L'obligation qu'il vous en a, et que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il, est d'autant plus grande, que c'est un jeune homme qui n'a pas encore l'usage du monde, et que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former. »

Khodjah Houssain rendit compliment pour compliment à Aly Baba, en lui assurant que si son fils n'avait pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avait un bon sens qui lui tenait lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée sur d'autres sujets indifférens, Houssain voulut prendre congé. Aly Baba l'arrêta.

« Seigneur, dit-il, où voulez-vous aller ? Je vous prie de me faire l'honneur de souper avec moi. Le repas que je veux vous donner est beaucoup au-dessous de ce que vous méritez ; mais, tel qu'il est, j'espère que vous l'agréerez d'aussi bon cœur que j'ai intention de vous le donner. »

« Seigneur Aly Baba, reprit Khodjah Houssain, je suis très-persuadé de votre bon cœur ; et si je vous demande en grace de ne pas trouver mauvais que je me retire sans accepter l'offre obligeante que vous me faites, je vous supplie de croire que je ne le fais ni par mépris, ni par incivilité, mais parce que j'en ai une raison que vous approuveriez si elle vous était connue. »

« Et quelle peut être cette raison, seigneur, reprit Aly Baba ? Peut-on vous la demander ? »

« Je puis la dire, répliqua Khodjah Houssain : c'est que je ne mange ni viande, ni ragoût où il y ait du sel ; jugez vous-même de la contenance que je ferais à votre table. »

« Si vous n'avez que cette raison, insista Aly Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous posséder à souper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas de sel dans le pain que l'on mange chez moi ; et quant à la viande et aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui sera servi devant vous, je vais y donner

ordre. Ainsi faites-moi la grace de demeurer, je reviens à vous dans un moment. »

Aly Baba alla à la cuisine, et il ordonna à Morgiane de ne pas mettre du sel sur la viande qu'elle avait à servir, et de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il lui avait commandés, où il n'y eût pas de sel.

Morgiane qui était prête à servir, ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement sur ce nouvel ordre, et de s'en expliquer à Aly Baba.

« Qui est donc, dit-elle, cet homme si difficile qui ne mange pas de sel? Votre soupé ne sera plus bon à manger si je le sers plus tard. »

« Ne te fâche pas, Morgiane, reprit Aly Baba, c'est un honnête homme. Fais ce que je te dis. »

Morgiane obéit, mais à contre-cœur. Elle eut la curiosité de connaître cet homme qui ne mangeait pas de sel. Quand elle eut achevé, et qu'Abdallah eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Houssain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des voleurs, malgré son déguisement; et en l'examinant avec attention, elle aperçut qu'il avait un poignard caché sous son habit.

« Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le scélérat ne veuille pas manger de sel avec mon maître: c'est son plus cruel ennemi, il veut l'assassiner; mais je l'en empêcherai. »

Quand Morgiane eut achevé de servir, ou de faire servir par Abdallah, elle prit le temps pendant que

l'on soupait, et fit les préparatifs nécessaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis; et elle venait d'achever lors qu'Abdallah vint l'avertir qu'il était temps de servir le fruit. Elle porta le fruit; et dès qu'Abdallah eut levé ce qui était sur la table, elle le servit. Ensuite elle posa près d'Aly Baba une petite table sur laquelle elle mit le vin avec trois tasses; et en sortant elle emmena Abdallah avec elle, comme pour aller souper ensemble, et donner à Aly Baba, selon la coutume, la liberté de s'entretenir et de se réjouir agréablement avec son hôte, et de le faire bien boire.

Alors, le faux Houssain, ou plutôt le capitaine des quarante voleurs, crut que l'occasion favorable pour ôter la vie à Aly Baba était venue.

« Je vais, dit-il en lui-même, faire enivrer le père et le fils; le fils, à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père, et je me sauverai par le jardin, comme je l'ai déja fait, pendant que la cuisinière et l'esclave n'auront pas encore achevé de souper ou seront endormis dans la cuisine. »

Au lieu de souper, Morgiane qui avait pénétré dans l'intention du faux Khodjah Houssain, ne lui donna pas le temps de venir à l'exécution de sa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danseuse fort propre, prit une coiffure convenable, se ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard, dont la gaîne et le manche étaient du même métal; et avec

cela elle appliqua un fort beau masque sur son visage. Quand elle se fut déguisée de la sorte, elle dit à Abdallah :

« Abdallah, prends ton tambour de basque, et allons donner à l'hôte de notre maître, et ami de son fils, le divertissement que nous lui donnons quelquefois. »

Abdallah prend le tambour de basque ; il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, et il entre dans la salle. Morgiane en entrant après lui, fait une profonde révérence d'un air délibéré et à se faire regarder, comme en demandant la permission de faire voir ce qu'elle savait faire.

Comme Abdallah vit qu'Aly Baba voulait parler, il cessa de toucher le tambour de basque.

« Entre, Morgiane, entre, dit Aly Baba : Houssain jugera de quoi tu es capable, et il nous dira ce qu'il en pensera. Au moins, seigneur, dit-il à Khodjah Houssain en se tournant de son côté, ne croyez pas que je me mette en dépense pour vous donner ce divertissement. Je le trouve chez moi, et vous voyez que ce sont mon esclave, et ma cuisinière et dépensière en même temps, qui me le donnent. J'espère que vous ne le trouverez pas désagréable. »

Khodjah Houssain ne s'attendait pas qu'Aly Baba dût ajouter ce divertissement au soupé qu'il lui donnait. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occasion qu'il croyait avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il se consola par l'espérance de la retrouver en continuant de ménager l'amitié du père et du fils. Ainsi, quoiqu'il eût mieux aimé qu'Aly Baba

eût bien voulu ne le lui pas donner, il fit semblant néanmoins de lui en avoir obligation, et il eut la complaisance de lui témoigner que ce qui lui faisait plaisir ne pourrait pas manquer de lui en faire aussi.

Quand Abdallah vit qu'Aly Baba et Houssain avaient cessé de parler, il recommença à toucher son tambour de basque et l'accompagna de sa voix sur un air à danser; Morgiane qui ne le cédait à aucune danseuse de profession, dansa d'une manière à se faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnait ce spectacle, dont il n'y avait peut-être que le faux Houssain qui y prêtât peu d'attention.

Après avoir dansé plusieurs danses avec le même agrément et de la même force, elle tira enfin le poignard; et en le tenant à la main elle en dansa une dans laquelle elle se surpassa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les sauts surprenans, et par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en présentant le poignard en avant, comme pour frapper, tantôt en faisant semblant de s'en frapper elle-même le sein.

Comme hors d'haleine enfin, elle arracha le tambour de basque des mains d'Abdallah de la main gauche, et en tenant le poignard de la droite, elle alla présenter le tambour de basque par le creux à Aly Baba, à l'imitation des danseurs et danseuses de profession, qui en usent ainsi pour solliciter la libéralité de leurs spectateurs.

Aly Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de

basque de Morgiane. Morgiane s'adressa ensuite au fils d'Aly Baba, qui suivit l'exemple de son père. Houssain qui vit qu'elle allait venir aussi à lui, avait déja tiré la bourse de son sein pour lui faire son présent, et il y mettait la main, dans le moment que Morgiane, avec un courage digne de la fermeté et de la résolution qu'elle avait montrées jusqu'alors, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, si avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

CCCLXXXVI^e NUIT.

Aly Baba et son fils épouvantés de cette action, poussèrent un grand cri :

« Ah, malheureuse, s'écria Aly Baba, qu'as-tu fait? Est-ce pour nous perdre, moi et ma famille? »

« Ce n'est pas vous perdre, répondit Morgiane : je l'ai fait pour votre conservation. »

Alors en ouvrant la robe de Houssain, et en montrant à Aly Baba le poignard dont il était armé : « Voyez, dit-elle, à quel fier ennemi vous aviez affaire, et regardez-le bien au visage, vous y reconnaîtrez le faux marchand d'huile, et le capitaine des quarante voleurs ! Ne considérez-vous pas aussi qu'il n'a pas voulu manger de sel avec vous? En voulez-vous davantage pour vous persuader de son dessein pernicieux? Avant que je l'eusse vu, le soupçon m'en était venu, du moment que vous m'avez fait connaître que

vous aviez un tel convive. Je l'ai vu, et vous voyez que mon soupçon n'était pas mal fondé. »

Aly Baba qui connut la nouvelle obligation qu'il avait à Morgiane de lui avoir conservé la vie une seconde fois, l'embrassa.

« Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, et alors je t'ai promis que ma reconnaissance n'en demeurerait pas là, et que bientôt j'y mettrais le comble. Ce temps est venu, et je te fais ma belle-fille. »

Et en s'adressant à son fils : « Mon fils, ajouta Aly Baba, je vous crois assez bon fils, pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme sans vous consulter. Vous ne lui avez pas moins d'obligation que moi. Vous voyez que Houssain n'avait recherché votre amitié que dans le dessein de mieux réussir à m'arracher la vie par sa trahison ; et s'il y eût réussi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût sacrifié aussi à sa vengeance. Considérez de plus qu'en épousant Morgiane, vous épousez le soutien de ma famille, tant que je vivrai, et l'appui de la vôtre jusqu'à la fin de vos jours. »

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il consentait à ce mariage, non-seulement parce qu'il ne voulait pas désobéir à son père, mais même parce qu'il y était porté par sa propre inclination.

On songea ensuite dans la maison d'Aly Baba à enterrer le corps du capitaine, auprès de ceux des autres voleurs; et cela se fit si secrètement, qu'on n'en eut connaissance qu'après de longues années,

lorsque personne ne se trouvait plus intéressé dans la publication de cette histoire mémorable.

Peu de jours après, Aly-Baba célébra les noces de son fils et de Morgiane avec grande solennité, et par un festin somptueux, accompagné de danses, de spectacles et des divertissemens accoutumés; il eut la satisfaction de voir que ses amis et ses voisins, qu'il avait invités, sans avoir connaissance des vrais motifs du mariage, mais qui d'ailleurs n'ignoraient pas les belles et bonnes qualités de Morgiane, le louèrent hautement de sa générosité et de son bon cœur.

Après le mariage, Aly Baba qui s'était abstenu de retourner à la grotte depuis qu'il en avait tiré et rapporté le corps de son frère Cassim sur un de ses trois ânes, avec l'or dont il les avait chargés, par la crainte d'y trouver les voleurs ou d'y être surpris, s'en abstint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant leur capitaine, parce qu'il supposa que les deux autres, dont le destin ne lui était pas connu, étaient encore vivans.

Mais au bout d'un an, comme il eut vu qu'il ne s'était fait aucune entreprise pour l'inquiéter, la curiosité le prit d'y faire un voyage, en prenant les précautions nécessaires pour sa sûreté. Il monta à cheval; et quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'aperçut aucun vestige ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre, il attacha son cheval, et en se présentant devant la porte, il prononça ces paroles : SÉSAME, OUVRE-TOI, qu'il n'avait pas oubliées. La porte s'ouvrit ; il entra, et

l'état où il trouva toutes choses dans la grotte, lui fit juger que personne n'y était entré depuis environ le temps que le faux Khodjah Houssain était venu lever boutique dans la ville, et ainsi, que la troupe des quarante voleurs était entièrement dissipée et exterminée depuis ce temps-là. Il ne douta plus qu'il ne fût le seul au monde qui eût le secret de faire ouvrir la grotte, et que le trésor qu'elle enfermait était à sa disposition. Il s'était muni d'une valise ; il la remplit d'autant d'or que son cheval en put porter, et il revint à la ville.

Depuis ce temps-là, Aly Baba, son fils qu'il mena à la grotte, et à qui il enseigna le secret pour y entrer, et après eux leur postérité à laquelle ils firent passer le même secret, en profitant de leur fortune avec modération, vécurent dans une grande splendeur, et honorés des premières dignités de la ville.

Après avoir achevé de raconter cette histoire au sulthan Chahriar, Chehérazade qui vit qu'il n'était pas encore jour, commença de lui faire le récit de celle que nous allons connaître.

HISTOIRE D'ALY KHODJAH (1),

MARCHAND DE BAGHDAD.

Sous le règne du khalyfe Haroun Arréchyd, dit la sulthane Chehérazade, il y avait à Baghdad un mar-

(1) Ce titre signifie, maître, précepteur, marchand, et quelquefois eunuque.

chand nommé Aly Khodjah, qui n'était ni des plus riches, ni aussi du dernier ordre, lequel demeurait dans la maison paternelle sans femme et sans enfans. Dans le temps que libre de ses actions il vivait content de ce que son négoce lui produisait, il eut trois jours de suite un songe, dans lequel un vieillard vénérable lui apparut avec un regard sévère, qui le réprimandait de ce qu'il ne s'était pas encore acquitté du pélerinage de la Mekke (1).

Ce songe troubla Aly Khodjah et le mit dans un grand embarras. Comme bon Musulman, il n'ignorait pas l'obligation où il était de faire ce pélerinage; mais comme il était chargé d'une maison, de meubles et d'une boutique, il avait toujours cru que c'étaient des motifs assez puissans pour qu'il pût s'en dispenser, en tâchant d'y suppléer par des aumônes, et par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le songe, sa conscience le pressait si vivement, que la crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur, le fit résoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour se mettre en état d'y satisfaire dans l'année qui courait, Aly commença par la vente de ses meubles; il vendit ensuite sa boutique et la plus grande partie des marchandises dont elle était garnie, en réservant celles qui pouvaient être de débit à la Mekke; et quant à la maison, il trouva un locataire à qui il en fit un bail. Les choses ainsi disposées, il se trouva

(1) Le Coran oblige tout Musulman qui en a les moyens, à faire au moins une fois dans sa vie le pélérinage de la Mekke, lieu de la naissance du prophète.

prêt à partir dans le temps que la caravane de Baghdad se mettrait en chemin pour la Mekké. La seule chose qui lui restait à faire, était de mettre en sûreté une somme de mille pièces d'or qui l'eût embarrassé dans le pélerinage, après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui, pour sa dépense et pour d'autres besoins.

CCCLXXXVII^e NUIT.

Aly Khodjah choisit un vase d'une capacité convenable ; il y mit les mille pièces d'or, et il acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vase, il le porte chez un marchand de ses amis. Il lui dit : « Mon frère, vous n'ignorez pas que dans peu de jours je pars comme pélerin de la Mekke avec la caravane ; je vous demande en grace de vouloir bien vous charger d'un vase d'olives que voici, et de me le conserver jusqu'à mon retour. »

Le marchand lui dit obligeamment : « Tenez, voilà la clé de mon magasin, portez-y vous-même votre vase, et mettez-le où il vous plaira ; je vous promets que vous l'y retrouverez. »

Le jour du départ de la caravane de Baghdad arrivé, Aly Khodjah, avec un chameau chargé des marchandises dont il avait fait choix, et qui lui servit de monture dans le chemin, s'y joignit ; et il arriva heureusement à la Mekke. Il y visita avec tous les

autres pélerins, le temple si célèbre et si fréquenté chaque année par toutes les nations musulmanes qui y abordent de tous les endroits de la terre où elles sont répandues, en observant très-religieusement les cérémonies qui leur sont prescrites. Quand il se fut acquitté des devoirs de son pélerinage, il exposa les marchandises qu'il avait apportées, pour les vendre et pour les échanger.

Deux marchands qui passaient et qui virent les marchandises d'Aly, les trouvèrent si belles, qu'ils s'arrêtèrent pour les considérer, quoiqu'ils n'en eussent pas besoin. Quand ils eurent satisfait leur curiosité, l'un dit à l'autre en se retirant : « Si ce marchand savait le gain qu'il ferait au Caire sur ses marchandises, il les y porterait, plutôt que de les vendre ici, où elles sont à bon marché. »

Aly entendit ces paroles ; et comme il avait ouï parler mille fois de l'Egypte, il résolut sur-le-champ de profiter de l'occasion et d'en faire le voyage. Ainsi, après avoir rempaqueté et remballé ses marchandises, au lieu de retourner à Baghdad, il prit le chemin de l'Egypte, en se joignant à la caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire, il n'eut pas lieu de se repentir du parti qu'il avait pris : il y trouva si bien son compte, qu'en très-peu de jours il eut achevé de vendre toutes ses marchandises avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avait espéré. Il en acheta d'autres dans le dessein de passer à Damas ; et en attendant la commodité d'une caravane qui devait partir dans six semaines, il ne se contenta pas de voir tout ce qui

était digne de sa curiosité dans le Caire, il alla aussi admirer les pyramides ; il remonta le Nil jusqu'à une certaine distance, et il y vit les villes les plus célèbres situées sur l'un et l'autre bord.

CCCLXXXVIII^e NUIT.

Dans le voyage de Damas, comme le chemin de la caravane était de passer par Jérusalem, notre marchand de Baghdad profita de l'occasion pour visiter le temple, regardé par tous les Musulmans comme le plus saint, après celui de la Mekke, d'où cette ville prend le titre de sainte Cité.

Aly Khodjah trouva la ville de Damas un lieu si délicieux par l'abondance de ses eaux, par ses prairies et par ses jardins enchantés, que tout ce qu'il avait lu de ses agrémens dans nos histoires, lui parut beaucoup au-dessous de la vérité, et qu'il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oubliait pas qu'il était de Baghdad, il en prit enfin le chemin, et il arriva à Halep, où il fit encore quelque séjour ; et de là, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Moussoul, dans l'intention d'abréger son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Aly fut arrivé à Moussoul, des marchands de Perse avec lesquels il était venu d'Halep, et avec qui il avait contracté une grande amitié, avaient pris un si grand ascendant sur son esprit, par

leurs honnêtetés et par leurs entretiens agréables, qu'ils n'eurent pas de peine à lui persuader de ne pas abandonner leur compagnie jusqu'à Chiraz, d'où il lui serait aisé de retourner à Baghdad, avec un gain considérable. Ils le menèrent par les villes de Sultanieh (1), de Reï, de Coam, de Cachan, d'Ispahan, et de là à Chiraz, d'où il eut encore la complaisance de les accompagner aux Indes et de revenir à Chiraz avec eux.

De la sorte, en comptant le séjour qu'il avait fait dans chaque ville, il y avait bientôt sept ans qu'Aly était parti de Baghdad, quand enfin il résolut d'en prendre le chemin; et jusqu'alors l'ami auquel

(1) Cette ville autrefois très-florissante, est située dans l'Irai Adjem. Elle contient à peine aujourd'hui quarante maisons, au-dessus desquelles s'élèvent les ruines imposantes d'une mosquée magnifique.

Reï; cette ville a cessé d'exister.

Koum ou Com, ville de l'Irai Adjem, bien fortifiée et assez bien peuplée : un grand nombre des familles qui l'habitent prétendent descendre d'Aly.

Kachan ou Cachan est célèbre par ses fabriques de soieries, et ses manufactures de cuivre.

Ispahan ; quoique cette ville ait cessé d'être la capitale de la Perse, elle est encore la plus peuplée et la plus agréable de ce pays.

Chyraz ou Chiraz; cette ville célèbre par l'agrément de ses jardins, l'aménité de ses habitans et les ressources de son commerce, est située dans le Persistan. C'est par ses murs que passent les caravanes qui se rendent à Bouchyr sur le golfe Persique pour se rendre dans l'Inde.

il avait confié le vase d'olives avant son départ, pour le lui garder, n'avait songé ni à lui ni au vase. Dans le temps qu'il était en chemin avec une caravane partie de Chiraz; un soir que ce marchand son ami soupait en famille, on vint à parler d'olives, et sa femme témoigna quelque désir d'en manger, en disant qu'il y avait long-temps qu'on n'en avait vu dans la maison.

« A propos d'olives, dit le mari, vous me faites souvenir qu'Aly Khodjah m'en laissa un vase en allant à la Mekke il y a sept ans, qu'il mit lui-même dans mon magasin, pour le reprendre à son retour. Mais où est Aly depuis qu'il est parti? Il est vrai qu'au retour de la caravane, quelqu'un me dit qu'il avait passé en Egypte. Il faut qu'il y soit mort, puisqu'il n'est pas revenu depuis tant d'années : nous pouvons désormais manger les olives si elles sont bonnes. Qu'on me donne un plat et de la lumière, j'en irai prendre, et nous en goûterons. »

« Mon mari, reprit la femme, gardez-vous bien, au nom de Dieu, de commettre une action si noire; vous savez que rien n'est plus sacré qu'un dépôt. Il y a sept ans, dites-vous, qu'Aly Khodjah est allé à la Mekke, et qu'il n'est pas revenu; mais l'on vous a dit qu'il était allé en Égypte; et d'Egypte, que savez-vous s'il n'est pas allé plus loin? Il suffit que vous n'ayez pas de nouvelles de sa mort : il peut revenir demain, après-demain. Quelle infamie ne serait-ce pas pour vous et pour votre famille s'il revient, et que vous ne lui rendissiez pas son vase dans le même

état et tel qu'il vous l'a confié! Je vous déclare que je n'ai pas envie de ces olives, et que je n'en mangerai pas. Si j'en ai parlé, je ne l'ai fait que par manière d'entretien. Croyez-vous, de plus, qu'après tant de temps les olives soient encore bonnes? Elles sont pourries et gâtées. Et si Aly revient, comme un pressentiment me le dit, et qu'il s'aperçoive que vous y ayez touché, quel jugement fera-t-il de votre amitié et de votre fidélité? Abandonnez votre dessein, je vous en conjure.»

La femme ne tint un si long discours à son mari, que parce qu'elle lisait son obstination sur son visage. En effet, il n'écouta pas de si bons conseils; il se leva, et il alla à son magasin avec de la lumière et un plat.

«Alors, souvenez-vous au moins, lui dit sa femme, que je ne prends pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attribuiez pas la faute s'il vous arrive de vous en repentir.»

Le marchand eut encore les oreilles fermées, et il persista dans son dessein. Quand il est dans son magasin, il prend le vase, il le découvre, et il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir si le dessous était aussi gâté que le dessus, il en verse dans le plat, et de la secousse avec laquelle il les versa, quelques pièces d'or y tombèrent avec bruit.

A la vue de ces pièces, le marchand naturellement avide, regarde dans le vase, et aperçoit qu'il avait versé presque toutes les olives dans le plat, et que le reste était tout or en belle monnaie. Il remet dans le

vase ce qu'il avait versé d'olives, il le recouvre, et il revient.

« Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez raison : les olives sont pourries, et j'ai rebouché le vase, de manière qu'Aly ne s'apercevra pas que j'y ai touché, si jamais il revient. »

« Vous eussiez mieux fait de me croire, reprit la femme, et de n'y pas toucher. Dieu veuille qu'il n'en arrive aucun mal ! »

Le marchand fut aussi peu touché de ces dernières paroles de sa femme, que de la remontrance qu'elle lui avait faite. Il passa la nuit presqu'entière à songer au moyen de s'approprier l'or d'Aly Khodjah, et à faire en sorte qu'il lui demeurât au cas qu'il revînt et lui redemandât le vase. Le lendemain de grand matin il va acheter des olives de l'année ; il revient, il jette les vieilles du vase d'Aly, il en prend l'or, il le met en sûreté ; et, après l'avoir rempli des olives qu'il venait d'acheter, il le recouvre du même couvercle, et il le remet à la même place où Aly l'avait mis.

CCCLXXXIX^e NUIT.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action si lâche, et qui devait lui coûter cher, Aly arriva à Baghdad. Comme il avait loué sa maison avant son départ, il mit pied à terre dans un khan, où il prit un logement en attendant qu'il eût

signifié son arrivée à son locataire, et que le locataire se fût pourvu ailleurs d'un logement.

Le lendemain, Aly Khodjah alla trouver le marchand son ami, qui le reçut en l'embrassant, et en lui témoignant la joie qu'il avait de son retour, après une absence de tant d'années, qui, disait-il, avait commencé de lui faire perdre l'espérance de jamais le revoir.

Après les complimens accoutumés dans une semblable rencontre, Aly Khodjah pria le marchand de vouloir bien lui rendre le vase d'olives qu'il avait confié à sa garde, et de l'excuser de la liberté qu'il avait prise de l'en embarrasser.

« Aly, mon cher ami, reprit le marchand, vous avez tort de me faire des excuses, je n'ai été nullement embarrassé de votre vase; et dans une pareille occasion, j'en eusse usé avec vous de la même manière que vous en avez usé avec moi. Tenez, voilà la clé de mon magasin : allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis. »

Aly Khodjah alla au magasin du marchand, il en apporta son vase; et après lui avoir rendu la clé, l'avoir bien remercié du plaisir qu'il en avait reçu, il retourne au khan où il avait pris logement. Il découvre le vase; et en y mettant la main à la hauteur où les mille pièces d'or qu'il y avait cachées, devaient être, il est dans une grande surprise de ne les y pas trouver. Il crut se tromper; et pour se tirer hors de peine promptement, il prend une partie des plats et autres vases de sa cuisine de voyage, et il verse tout

le vase d'olives sans y trouver une seule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement; et en élevant les mains et les yeux au ciel : « Est-il possible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardais comme mon bon ami, m'ait fait une infidélité si insigne! »

Aly, très-alarmé par la crainte d'avoir fait une perte si considérable, revient chez le marchand.

« Mon ami, lui dit-il, ne soyez pas surpris de ce que je viens sur mes pas : j'avoue que j'ai reconnu le vase d'olives que j'ai repris dans votre magasin pour celui que j'y avais placé; mais avec les olives, j'y avais mis mille pièces d'or que je n'y trouve pas. Peut-être en avez-vous eu besoin, et vous en êtes-vous servi pour votre négoce? Si cela est, elles sont à votre service. Je vous prie seulement de me tirer hors de peine et de m'en donner une reconnaissance, après quoi vous me les rendrez à votre commodité. »

Le marchand qui s'était attendu qu'Aly Khodjah viendrait lui faire ce compliment, avait médité aussi ce qu'il devait lui répondre.

« Aly, mon ami, dit-il, quand vous m'avez apporté votre vase d'olives, y ai-je touché? Ne vous ai-je pas donné la clé de mon magasin? Ne l'y avez-vous pas porté vous-même; et ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis, dans le même état, et couvert de même? Si vous y aviez mis de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Vous m'avez dit qu'il y avait des olives, je l'ai cru. Voilà tout ce que j'en sais. Vous m'en croirez si vous voulez, mais je n'y ai pas touché. »

Aly Khodjah prit toutes les voies de douceur pour

faire en sorte que le marchand se rendît justice à lui-même.

« Je n'aime, dit-il, que la paix, et je serais fâché d'en venir à des extrémités qui ne vous feraient pas honneur dans le monde, et dont je ne me servirais qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous, doivent abandonner tout intérêt pour conserver leur bonne réputation. Encore une fois, je serais au désespoir si votre opiniâtreté m'obligeait de prendre les voies de la justice, moi qui ai toujours mieux aimé de perdre quelque chose de mon droit, que d'y recourir. »

« Aly, reprit le marchand, vous convenez que vous avez mis chez moi un vase d'olives en dépôt ; vous l'avez repris ; vous l'avez emporté, et vous venez me demander mille pièces d'or ! M'avez-vous dit qu'elles fussent dans le vase ? J'ignore même qu'il y ait des olives, vous ne me les avez pas montrées. Je m'étonne que vous ne me demandiez des perles ou des diamans plutôt que de l'or. Croyez-moi, retirez-vous, et ne faites pas assembler le monde devant la boutique. »

Quelques personnes s'y étaient déja arrêtées ; et ces dernières paroles du marchand, prononcées du ton d'un homme qui sortait hors des bornes de la modération, firent que non-seulement il s'y en arrêta un plus grand nombre, mais même que les marchands voisins sortirent de leurs boutiques et vinrent pour prendre connaissance de la dispute qui était entre lui et Aly Khodjah, et tâcher de les mettre d'accord. Quand Aly leur eut exposé le sujet, les plus consi-

dérables demandèrent au marchand ce qu'il avait à répondre.

Le marchand avoua qu'il avait gardé le vase d'Aly dans son magasin; mais il nia qu'il y eût touché, et il fit serment qu'il ne savait qu'il y eût des olives, que parce qu'Aly Khodjah le lui avait dit, et qu'il les prenait tous à témoins de l'affront et de l'insulte qu'il venait de lui faire jusque chez lui.

« Vous vous l'attirez vous-même l'affront, dit alors Aly en prenant le marchand par le bras; mais puisque vous en usez si méchamment, je vous cite à la loi de Dieu: voyons si vous aurez le front de dire la même chose devant le cadi (1). »

A cette sommation, à laquelle tout bon Musulman doit obéir, à moins de se rendre rebelle à la religion, le marchand n'eut pas la hardiesse de faire résistance.

« Allons, dit-il, c'est ce que je vous demande: nous verrons qui a tort de vous ou de moi. »

Aly amena le marchand devant le tribunal du cadi, où il l'accusa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en exposant le fait de la manière que nous le venons de voir. Le cadi lui demanda s'il avait des témoins. Il répondit que c'était une précaution qu'il n'avait pas prise, parce qu'il avait cru que celui à qui il confiait son dépôt, était son ami, et que jusqu'alors il l'avait reconnu pour honnête homme.

Le marchand ne dit autre chose pour sa défense

(1) Dans les pays voués à l'islamisme, toutes les lois civiles et criminelles ont pour base le Coran.

que ce qu'il avait déja dit à Aly Khodjah, et en présence de ses voisins; et il acheva en disant qu'il était prêt à affirmer par serment (1), non-seulement qu'il était faux qu'il eût pris les mille pièces d'or, comme on l'en accusait, mais même qu'il n'en avait aucune connaissance. Le cadi exigea de lui le serment; après quoi il le renvoya absous.

Aly extrêmement mortifié de se voir condamné à une perte si considérable, protesta contre le jugement, en déclarant au cadi qu'il en porterait sa plainte au khalyfe Haroun Arréchyd, qui lui ferait justice; mais le cadi ne s'étonna point de la protestation, il la regarda comme l'effet du ressentiment ordinaire à tous ceux qui derdent leurs procès, et il crut avoir fait son devoir en renvoyant absous un accusé contre lequel on ne lui avait pas produit de témoins.

Pendant que le marchand retournait chez lui en triomphant d'Aly avec la joie d'avoir ses mille pièces d'or à si bon marché, Aly Khodjah alla dresser un placet; et dès le lendemain, après avoir pris le temps que le khalyfe devait retourner de la mosquée après la prière de midi, il se mit dans une rue sur le chemin, et au moment où il passait, il éleva le bras en tenant le placet à la main; et un officier chargé de cette fonction, qui marchait devant le khalyfe, et qui se détacha de son rang, vint le prendre pour le lui donner.

(1) La jurisprudence musulmane admet, comme la nôtre, le serment, *litis decisio*, que l'une des parties défère à l'autre,

Comme Aly savait que la coutume du khalyfe Haroun Arréchyd, en rentrant dans son palais, était de lire lui-même les placets qu'on lui présentait de la sorte, il suivit la marche, entra dans le palais et attendit que l'officier qui avait pris le placet, sortît de l'appartement du khalyfe. En sortant, l'officier lui dit que le khalyfe avait lu son placet, lui marqua l'heure à laquelle il lui donnerait audience le lendemain; et après avoir appris de lui la demeure du marchand, il envoya lui signifier de se trouver aussi le lendemain à la même heure.

Le soir du même jour, le khalyfe avec le grand vézyr Giafar, et Mesrour le chef des eunuques, l'un et l'autre déguisés comme lui, alla faire sa tournée dans la ville, comme j'ai déja fait remarquer à votre majesté, qu'il avait coutume de le faire de temps en temps.

En passant par une rue, le khalyfe entendit du bruit; il pressa le pas, et il arriva à une porte qui donnait entrée dans une cour où dix ou douze enfans, qui n'étaient pas encore retirés, jouaient au clair de la lune, de quoi il s'aperçut en regardant par une fente.

Le khalyfe, curieux de savoir à quel jeu ces enfans jouaient, s'assit sur un banc de pierre qui se trouva à propos à côté de la porte; et comme il continuait à regarder par la fente, il entendit qu'un des enfans, le plus vif et le plus éveillé de tous, dit aux autres: «Jouons au cadi. Je suis le cadi: amenez-moi Aly Khodjah et le marchand qui lui a volé mille pièces d'or.»

A ces paroles de l'enfant, le khalyfe se souvint du placet qui lui avait été présenté le même jour, et qu'il avait lu; cela lui fit redoubler son attention, pour voir quel serait le succès du jugement.

Comme l'affaire d'Aly et du marchand était nouvelle, et qu'elle faisait grand bruit dans la ville de Baghdad jusque parmi les enfans, les autres acceptèrent la proposition avec joie, et convinrent du personnage que chacun devait jouer. Personne n'empêcha celui qui s'était offert de faire le cadi, d'en représenter le rôle. Quand il eut pris séance avec la gravité d'un cadi, un autre comme officier compétent du tribunal, lui en présenta deux; il appela l'un Aly Khodjah, et l'autre le marchand contre qui Aly portait sa plainte.

Alors le faux cadi prit la parole; et en interrogeant gravement le feint Aly Khodjah :

« Aly, dit-il, que demandez-vous au marchand que voilà? »

Le feint Aly, après une profonde révérence, informa le cadi du fait de point en point; et en achevant, il conclut en le suppliant, qu'il lui plût d'interposer l'autorité de son jugement, pour empêcher qu'il ne fît une perte aussi considérable.

Le faux cadi, après avoir écouté Aly Khodjah, se tourna du côté du feint marchand, et lui demanda pourquoi il ne rendait pas à Aly la somme qu'il lui demandait.

Le feint marchand apporta les mêmes raisons que

le véritable avait alléguées devant le cadi de Baghdad; et il demanda de même à affirmer par serment que ce qu'il disait était la vérité.

« N'allons pas si vite, reprit le feint cadi : avant que nous en venions à votre serment, je suis bien aise de voir le vase d'olives. Aly Khodjah, ajouta-t-il, en s'adressant au feint marchand de ce nom, avez-vous apporté le vase ? »

Comme il eut répondu qu'il ne l'avait pas apporté : « Allez le prendre, reprit-il, et apportez-le-moi ? »

Le faux Aly Khodjah disparaît pour un moment; et en revenant, il feint de poser un vase devant le feint cadi, en disant que c'était le même vase qu'il avait mis chez l'accusé, et qu'il avait retiré de chez lui. Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnaissait aussi pour le même vase ? Et comme le marchand eut témoigné par son silence qu'il ne pouvait le nier, il commanda qu'on le découvrît. Aly Khodjah fit semblant d'ôter le couvercle, et le cadi en faisant semblant de regarder dans le vase : « Voilà de belles olives, dit-il, que j'en goûte. »

Il fit semblant d'en prendre une et d'en goûter, et il ajouta : « Elles sont excellentes. »

« Mais, continua le feint cadi, il me semble que les olives gardées pendant sept ans ne devraient pas être si bonnes. Qu'on fasse venir des marchands d'olives, et qu'ils voient ce qui en est. »

Deux enfans lui furent présentés en qualité de marchands d'olives.

« Êtes-vous marchands d'olives, leur demanda le feint cadi ? »

Comme ils eurent répondu que c'était leur profession :

« Dites-moi, reprit-il, savez-vous combien de temps les olives accommodées par des gens qui s'y entendent, peuvent se conserver bonnes à manger ? »

« Seigneur, répondirent les supposés marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troisième année : elles n'ont plus ni saveur, ni couleur ; elles ne sont bonnes qu'à jeter. »

« Si cela est, reprit le cadi, voyez le vase que voilà, et dites-moi combien il y a de temps qu'on y a mis les olives qui y sont ? »

Les marchands firent semblant d'examiner les olives et d'en goûter, et dirent au cadi qu'elles étaient récentes et bonnes.

« Vous vous trompez, reprit le feint cadi : voilà Aly Khodjah qui dit qu'il les a mises dans le vase il y a sept ans. »

« Seigneur, repartirent les faux marchands appelés comme experts, ce que nous pouvons assurer, c'est que les olives sont de cette année ; et nous maintenons que de tous les marchands de Baghdad, il n'y en a pas un seul qui ne rende le même témoignage que nous. »

Le marchand accusé par le feint Aly Khodjah, voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts ; mais le feint cadi ne lui en donna pas le temps.

« Tais-toi, dit-il, tu es un voleur. Qu'on le pende. »

De-la sorte, les enfans mirent fin à leur jeu avec une grande joie, en frappant des mains, et en se jetant sur le feint criminel, comme pour le mener pendre.

CCCXC^e NUIT.

On ne peut exprimer combien le khalyfe Haroun Arréchyd admira la sagesse et l'esprit de l'enfant qui venait de rendre un jugement si sage, sur l'affaire qui devait être plaidée devant lui le lendemain. En cessant de regarder par la fente, et en se levant, il demanda à son grand vézyr, qui avait été attentif aussi à ce qui venait de se passer, s'il avait entendu le jugement que l'enfant venait de rendre, et ce qu'il en pensait ?

« Commandeur des croyans, répondit le grand vézyr Giafar, on ne peut être plus surpris que je le suis d'une si grande sagesse, dans un âge si peu avancé! »

« Mais, reprit le khalyfe, sais-tu une chose, qui est que j'ai à prononcer demain sur la même affaire, et que le véritable Aly Khodjah m'en a présenté le placet aujourd'hui ? »

« Je l'apprends de votre majesté, répond le grand vézyr. »

« Crois-tu, reprit encore le khalyfe, que je puisse en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre ? »

« Si l'affaire est la même, repartit le grand vézyr,

il ne me paraît pas possible que votre majesté puisse y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement. »

« Remarque donc bien cette maison, lui dit le khalyfe et amène-moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire en ma présence. Mande aussi au cadi qui a renvoyé absous le marchand voleur de s'y trouver, afin qu'il apprenne son devoir de l'exemple d'un enfant, et qu'il se corrige. Je veux aussi que tu prennes le soin de faire avertir Aly Khodjah d'apporter son vase d'olives, et que deux marchands d'olives se trouvent à mon audience. »

Le khalyfe lui donna cet ordre, en continuant sa tournée, qu'il acheva sans rencontrer autre chose digne de son attention.

Le lendemain, le grand vézyr Giafar vint à la maison où le khalyfe avait été témoin du jeu des enfans, et il demanda à parler au maître. Au défaut du maître, qui était sorti, on le fit parler à la maîtresse. Il lui demanda si elle avait des enfans? Elle répondit qu'elle en avait trois, et elle les fit venir devant lui.

« Mes enfans, leur demanda le grand vézyr, qui de vous faisait le cadi hier au soir que vous jouiez ensemble? »

Le plus grand, qui était l'aîné, répondit que c'était lui; et comme il ignorait pourquoi il lui faisait cette demande, il changea de couleur.

« Mon fils, lui dit le grand vézyr, venez avec moi, le commandeur des croyans veut vous voir. »

La mère fut dans de grandes alarmes quand elle

vit que le grand vézyr voulait emmener son fils. Elle lui demanda : « seigneur, est-ce pour enlever mon fils, que le commandeur des croyans le demande ? »

Le grand vézyr la rassura, en lui promettant que son fils lui serait renvoyé en moins d'une heure, et qu'elle apprendrait à son retour le sujet pour lequel il était appelé.

« Si cela est ainsi, seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre, et qui le rende plus digne de paraître devant le commandeur des croyans. » Et elle le lui fit prendre sans perdre de temps.

Le grand vézyr emmena l'enfant, et il le présenta au kahlyfe à l'heure qu'il avait donnée à Aly Khodjah et au marchand pour les entendre.

Le khalyfe qui vit l'enfant un peu interdit, et qui voulut le préparer à ce qu'il attendait de lui :

« Venez, mon fils, dit-il, approchez. Est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Aly Khodjah, et du marchand qui lui a volé son or? Je vous ai vu, et je vous ai entendu : je suis bien content de vous. »

L'enfant ne se déconcerta pas : il répondit modestement que c'était lui.

« Mon fils, reprit le khalyfe, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Aly Khodjah et le véritable marchand. Venez vous asseoir près de moi. »

Alors le khalyfe prit l'enfant par la main, monta et s'assit sur son trône ; et quand il l'eut fait asseoir auprès de lui, il demanda où étaient les parties. On les fit avancer, et on les lui nomma pendant qu'ils se

prosternaient et qu'ils frappaient de leur front le tapis qui couvrait le trône. Quand ils se furent relevés, le khalyfe leur dit :

« Plaidez chacun votre cause : l'enfant que voici vous écoutera et vous fera justice ; et s'il manque en quelque chose j'y suppléerai. »

Aly Khodjah et le marchand parlèrent l'un après l'autre ; et quand le marchand vint à demander à faire le même serment qu'il avait fait dans son premier jugement, l'enfant dit qu'il n'était pas encore temps, et qu'auparavant il était à propos de voir le vase d'olives.

A ces paroles, Aly Khodjah présenta le vase, le posa aux pieds du khalyfe, et le découvrit. Le khalyfe regarda les olives, et il en prit une dont il goûta. Le vase fut donné à examiner aux marchands experts qui avaient été appelés ; et leur rapport fut que les olives étaient bonnes, et de l'année. L'enfant leur dit qu'Aly Khodjah assurait quelles y avaient été mises il y avait sept ans ; à quoi ils firent la même réponse que les enfans feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venaient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas néanmoins de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier ; mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre ; il regarda le khalyfe :

« Commandeur des croyans, dit-il, ceci n'est pas un jeu : c'est à votre majesté de condamner à mort

sérieusement, et non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire. »

Le khalyfe instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice pour le faire pendre ; ce qui fut exécuté, après qu'il eut déclaré où il avait caché les mille pièces d'or, qui furent rendues à Aly Khodjah. Ce monarque enfin, plein de justice et d'équité, après avoir averti le cadi qui avait rendu le premier jugement, et qui était présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans ses fonctions, embrassa l'enfant, et le renvoya avec une bourse de cent pièces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de sa libéralité.

CCCXCI^e NUIT.

HISTOIRE DU CHEVAL ENCHANTÉ.

Chehérazade, en continuant de raconter au sulthan des Indes ses histoires si agréables, et auxquelles il prenait un si grand plaisir, lui raconta celle du cheval enchanté.

Sire, dit-elle, comme votre majesté ne l'ignore pas, le Nourouz, c'est-à-dire le nouveau jour, qui est le premier de l'année et du printemps, ainsi nommé par excellence, est une fête si solennelle et si ancienne

dans toute l'étendue de la Perse, dès les premiers temps même de l'idolâtrie, que la religion de notre prophète, toute pure qu'elle est, et que nous tenons pour la véritable, en s'y introduisant, n'a pu jusqu'à nos jours venir à bout de l'abolir, quoique l'on puisse dire qu'elle est toute païenne, et que les cérémonies qu'on y observe sont superstitieuses. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne soit célébrée avec des réjouissances extraordinaires.

Mais les réjouissances qui se font à la cour les surpassent toutes par la variété des spectacles surprenans et nouveaux, et les étrangers des états voisins, et même des plus éloignés, sont attirés par les récompenses et par la libéralité des rois envers ceux qui excellent par leurs inventions et par leur industrie; de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles et les plus ingénieux du pays, avec les étrangers qui s'étaient rendus à Chyraz, où la cour était alors, eurent donné au roi et à toute sa cour le divertissement de leurs spectacles, le roi fit ses largesses à chacun, selon ce qu'il avait mérité, et ce qu'il avait fait paraître de plus extraordinaire, de plus merveilleux et de plus satisfaisant, de manière qu'il n'y en avait pas un qui ne s'estimât dignement récompensé. Dans le temps qu'il se préparait à se retirer et à congédier la grande assemblée, un Indien parut au pied de son trône, en faisant avancer un

cheval sellé, bridé, et richement harnaché, représenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eût pris d'abord pour un véritable cheval.

L'Indien se prosterna devant le trône ; et quand il se fut relevé, en montrant le cheval au roi :

« Sire, dit-il, quoique je me présente le dernier devant votre majesté pour entrer en lice, je puis l'assurer néanmoins que dans ce jour de fête elle n'a rien vu d'aussi merveilleux et d'aussi surprenant que le cheval sur lequel je la supplie de jeter les yeux. »

« Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre chose que l'art et l'industrie de l'ouvrier à lui donner la ressemblance d'un de ces animaux vivants. Mais un autre ouvrier pourrait en faire un semblable, qui le surpasserait même en perfection. »

« Sire, reprit l'Indien, ce n'est pas aussi par sa construction, ni par ce qu'il paraît à l'extérieur, que j'ai dessein de faire regarder mon cheval par votre majesté comme une merveille ; c'est par l'usage que j'en sais faire, et que tout homme comme moi peut en faire, avec le secret que je puis lui communiquer. Quand je le monte, en quelqu'endroit de la terre, si éloigné qu'il puisse être, que je veuille me transporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très-peu de temps. En peu de mots, sire, voilà en quoi consiste la merveille de mon cheval : merveille dont personne n'a jamais entendu parler, et dont je m'offre de faire voir l'expérience à votre majesté, si elle me le commande. »

Le roi de Perse qui était curieux de tout ce qui

tenait du merveilleux, et qui après tant de choses de cette nature qu'il avait vues, et qu'il avait cherché et désiré de voir, n'avait rien vu qui en approchât, ni entendu dire qu'on eût vu rien de semblable, dit à l'Indien qu'il n'y avait que l'expérience qu'il venait de lui proposer qui pouvait le convaincre de la prééminence de son cheval, et qu'il était prêt à en voir la vérité.

L'Indien mit aussitôt le pied dans l'étrier, se jeta sur le cheval avec une grande légèreté; et quand il eut mis le pied dans l'autre étrier, et qu'il se fut bien assuré sur la selle, il demanda au roi de Perse où il lui plaisait de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Chyraz, il y avait une haute montagne qu'on découvrait très-bien de la grande place où le roi de Perse était devant son palais : « Vois-tu cette montagne, dit le roi en la montrant à l'Indien, c'est où je souhaite que tu ailles; la distance n'est pas longue, mais elle suffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller et pour revenir. Et parce qu'il n'est pas possible de te conduire des yeux jusque-là, pour marque certaine que tu y seras allé, j'entends que tu m'apportes une branche d'un palmier qui est au pied de la montagne. »

A peine le roi de Perse eut achevé de déclarer sa volonté par ces paroles, que l'Indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevait un peu au défaut du cou du cheval, en approchant du pommeau de la selle. Dans l'instant le cheval s'éleva de terre, et enleva le cavalier en l'air comme un éclair, si haut qu'en peu

de momens ceux qui avaient les yeux les plus perçans, le perdirent de vue; et cela se fit avec une grande admiration du roi et de ses courtisans, et de grands cris d'étonnement de la part de tous les spectateurs assemblés.

Il n'y avait presque pas un quart d'heure que l'Indien était parti, quand on l'aperçut au haut de l'air qui revenait la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la place où il fit plusieurs caracoles aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudissait, jusqu'à ce qu'il vînt se poser devant le trône du roi, à la même place d'où il était parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre; et en s'approchant du trône, il se prosterna, et il posa la palme au pied du roi.

Le roi de Perse qui fut témoin, avec non moins d'admiration que d'étonnement, du spectacle inouï que l'Indien venait de lui donner, conçut en même temps une forte envie de posséder le cheval. Et comme il se persuadait qu'il ne trouverait pas de difficulté à en traiter avec l'Indien, résolu, quelque somme qu'il lui en demandât, à la lui accorder, il le regardait déja comme la pièce la plus précieuse de son trésor.

« A juger de ton cheval par son apparence extérieure, dit-il à l'Indien, je ne comprenais pas qu'il dût être considéré autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai obligation de m'avoir désabusé; et pour te marquer combien j'en fais d'estime, je suis prêt à l'acheter, s'il est à vendre. »

« Sire, reprit l'Indien, je n'ai pas douté que votre majesté, qui passe entre tous les rois qui règnent aujourd'hui sur la terre, pour celui qui sait juger le mieux de toutes choses, et les estimer selon leur juste valeur, rendrait à mon cheval la justice qu'elle lui rend, dès que je lui aurais fait connaître combien il était digne de son attention. J'avais même prévu qu'elle ne se contenterait pas de l'admirer et de le louer, mais même qu'elle désirerait d'abord d'en être possesseur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, sire, quoique j'en connaisse le prix, autant qu'on peut le connaître, et que sa possession me donne les moyens de rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache si forte, que je ne veuille bien m'en priver pour satisfaire la noble passion de votre majesté. Mais en lui faisant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire touchant la condition sans laquelle je ne puis me résoudre à le laisser passer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part. Votre majesté aura donc pour agréable, continua l'Indien, que je lui avoue que je n'ai pas acheté ce cheval : je ne l'ai obtenu de l'inventeur et du fabricateur, qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda ; et en même temps il exigea de moi que je ne le vendrais pas, et que si j'avais à lui donner un autre possesseur, ce serait par un échange tel que je le jugerais à propos. »

L'Indien voulait poursuivre; mais au mot d'échange, le roi de Perse l'interrompit :

« Je suis prêt, repartit-il, à t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu sais que mon royaume est grand, qu'il est rempli de grandes villes, puissantes, riches et peuplées. Je laisse à ton choix celle qu'il te plaira de choisir en pleine puissance et souveraineté pour le reste de tes jours. »

CCCXCII^e NUIT.

Cet échange parut véritablement royal à toute la cour de Perse; mais il était fort au-dessous de ce que l'Indien s'était proposé. Il avait porté ses vues à quelque chose de beaucoup plus élevé. Il répondit au roi :

« Sire, je suis infiniment obligé à votre majesté de l'offre qu'elle me fait, et je ne puis assez la remercier de sa générosité. Je la supplie néanmoins de ne pas s'offenser si je prends la hardiesse de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en sa possession, qu'en recevant de sa main la princesse sa fille pour épouse. Je suis résolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix. »

Les courtisans qui environnaient le roi de Perse, ne purent s'empêcher de faire un grand éclat de rire à la demande extravagante de l'Indien. Mais le prince Firouz (1) Chah, fils aîné du roi, et héritier présomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indigna-

(1) Ce nom signifie printemps.

tion. Le roi pensa tout autrement, et il crut qu'il pouvait sacrifier la princesse de Perse à l'Indien pour satisfaire sa curiosité. Il balança néanmoins, avant de se déterminer à prendre ce parti.

Le prince Firouz Chah qui vit que le roi son père hésitait sur la réponse qu'il devait faire à l'Indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandait : chose qu'il eût regardée comme également injurieuse à la dignité royale, à la princesse sa sœur, et à sa propre personne. Il prit donc la parole, et en le prévenant :

« Sire, dit-il, que votre majesté me pardonne si j'ose lui demander s'il est possible qu'elle balance un moment sur le refus qu'elle doit faire à la demande insolente d'un homme de rien, et d'un bateleur infame, et qu'elle lui donne lieu de se flatter un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puissans monarques de la terre ! Je la supplie de considérer ce qu'elle se doit non-seulement à elle-même, mais même à son sang et à la haute noblesse de ses aïeux. »

« Mon fils, reprit le roi de Perse, je prends votre remontrance en bonne part, et je vous sais bon gré du zèle que vous témoignez pour conserver la splendeur de votre naissance avec le même éclat que vous l'avez reçue ; mais vous ne considérez pas assez l'excellence de ce cheval, ni que l'Indien qui me propose cette voie pour l'acquérir, peut, si je le rebute, aller faire la même proposition ailleurs, où l'on passera par-dessus le point d'honneur. Je serais au désespoir, si un autre monarque pouvait se vanter de m'avoir

surpassé en générosité, et de m'avoir privé de la gloire de posséder le cheval, que j'estime la chose la plus singulière et la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je consente à lui accorder ce qu'il demande. Peut-être n'est-il pas bien d'accord avec lui-même, sur l'exagération de sa prétention; et la princesse ma fille à part, je ferai telle autre convention qu'il voudra. Mais avant que je vienne à la dernière discussion du marché, je suis bien aise que vous examiniez le cheval, et que vous en fassiez l'essai vous-même, afin que vous m'en disiez votre sentiment. Je ne doute pas qu'il ne veuille bien le permettre. »

Comme il est naturel de se flatter dans ce que l'on souhaite, l'Indien qui crut entrevoir dans le discours qu'il venait d'éntendre, que le roi de Perse n'était pas absolument éloigné de le recevoir dans son alliance, en acceptant le cheval à ce prix, et que le prince au lieu de lui être contraire, comme il venait de le faire paraître, pourrait lui devenir favorable, loin de s'opposer au désir du roi, en témoigna de la joie; et pour marque qu'il y consentait avec plaisir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, et l'avertit ensuite de ce qu'il fallait qu'il fît pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Chah, avec une adresse merveilleuse, monta le cheval sans le secours de l'Indien; et il n'eut pas plutôt le pied assuré dans l'un et l'autre étrier, que sans attendre aucun avis de l'Indien, il tourna la cheville qu'il lui avait vu tourner peu de

temps auparavant lorsqu'il l'avait monté. Du moment qu'il l'eut retournée, le cheval l'enleva avec la vitesse d'une flèche tirée par l'archer le plus fort et le plus adroit ; et de la sorte, en peu de momens, le roi, toute la cour, et toute la nombreuse assemblée le perdirent de vue.

Le cheval ni le prince Firouz Chah ne paraissaient plus dans l'air, et le roi de Perse faisait des efforts inutiles pour l'apercevoir, quand l'Indien alarmé de ce qui venait d'arriver se prosterna devant le trône, et obligea le roi de jeter les yeux sur lui, et de faire attention au discours qu'il lui tint en ces termes :

« Sire, dit-il, votre majesté elle-même a vu que le prince ne m'a pas permis par sa promptitude de lui donner l'instruction nécessaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vu faire, il a voulu marquer qu'il n'avait pas besoin de mon avis pour partir et s'élever en l'air ; mais il ignore l'avis que j'avais à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière, et pour le faire revenir au lieu d'où il est parti. Ainsi, la grace que je demande à votre majesté, c'est de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de sa personne. Elle est trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut survenir. »

Le discours de l'Indien affligea fort le roi de Perse, qui comprit que le danger où était le prince son fils était inévitable, s'il était vrai, comme l'Indien le disait, qu'il y eût un secret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faisait partir et élever en l'air.

Il lui demanda pourquoi il ne l'avait pas rappelé dans le moment qu'il l'avait vu partir.

« Sire, répondit l'Indien, votre majesté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval et le prince ont été enlevés : la surprise où j'en ai été, et où j'en suis encore, m'a d'abord ôté la parole ; et quand j'ai été en état de m'en servir, il était déja si éloigné qu'il n'eût pas entendu ma voix ; et quand il l'eût entendue, il n'eût pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puisqu'il n'en savait pas le secret, et qu'il ne s'est pas donné la patience de l'apprendre de moi. Mais, sire, ajouta-t-il, il y a lieu d'espérer néanmoins que le prince, dans l'embarras où il se trouvera, s'apercevra d'une autre cheville, et qu'en la tournant le cheval aussitôt cessera de s'élever, et descendra du côté de la terre, où il pourra se poser en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride. »

Nonobstant le raisonnement de l'Indien, qui avait toute la justesse possible, le roi de Perse alarmé du péril évident où était le prince son fils : « Je suppose, reprit-il, chose néanmoins très-incertaine, que le prince mon fils s'aperçoive de l'autre cheville, et qu'il en fasse l'usage que tu dis, le cheval au lieu de descendre jusqu'en terre ne peut-il pas tomber sur des rochers, ou se précipiter avec lui jusqu'au plus profond de la mer ? »

« Sire, repartit l'Indien, je puis délivrer votre majesté de cette crainte, en l'assurant que le cheval

passe les mers sans jamais y tomber, et qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de se rendre; et votre majesté peut s'assurer que pour peu que le prince s'aperçoive de l'autre cheville dont j'ai parlé, le cheval ne le portera qu'où il voudra se rendre; et il n'est pas croyable qu'il se rende ailleurs que dans un lieu où il pourra trouver du secours, et se faire connaître. »

A ces paroles de l'Indien:

« Quoi qu'il en soit, répliqua le roi de Perse, comme je ne puis me fier à l'assurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, si dans trois mois je ne le vois revenir sain et sauf, ou que je n'apprenne certainement qu'il soit vivant. »

CCCXCIII^e NUIT.

Il commanda qu'on s'assurât de sa personne, et qu'on le resserrât dans une prison étroite; après quoi il se retira dans son palais extrêmement affligé de ce que la fête du Nourouz, si solennelle dans la Perse, s'était terminée d'une manière si triste pour lui et pour sa cour.

Cependant le prince Firouz Chah fut enlevé dans l'air avec la rapidité que nous avons dit; et en moins d'une heure il se vit si haut, qu'il ne distinguait plus rien sur la terre, où les montagnes et les vallées lui paraissaient confondues avec les plaines. Ce fut alors

qu'il songea à revenir au lieu d'où il était parti. Pour y réussir, il s'imagina qu'en tournant la même cheville à contre-sens, et en tournant la bride en même temps, il réussirait; mais son étonnement fut extrême, quand il vit que le cheval l'enlevait toujours avec la même rapidité. Il la tourna et retourna plusieurs fois, mais inutilement. Ce fut alors qu'il reconnut la grande faute qu'il avait commise, de ne pas prendre de l'Indien tous les renseignemens nécessaires pour bien gouverner le cheval avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il était, mais cette connaissance ne lui fit pas perdre le jugement : il se recueillit en lui-même, avec tout le bon sens dont il était capable; et en examinant la tête et le cou du cheval avec attention, il aperçut une autre cheville plus petite et moins apparente que la première, à côté de l'oreille droite du cheval. Il tourna la cheville, et dans le moment il remarqua qu'il descendait vers la terre, par une ligne semblable à celle par laquelle il avait monté, mais moins rapidement.

Il y avait une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvraient la terre à l'endroit où le prince Firouz Chah se trouvait perpendiculairement, quand il tourna la cheville. Mais comme le cheval continua de descendre, le soleil se coucha aussi pour lui en peu de temps, jusqu'à ce qu'il se trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De la sorte, loin de choisir un lieu où aller mettre pied à terre à sa commodité, il fut contraint de lâcher la bride sur le col du cheval,

en attendant avec patience qu'il achevât de descendre, non sans inquiétude, du lieu où il s'arrêterait, savoir si ce serait un lieu habité, un désert, un fleuve ou la mer.

Le cheval enfin s'arrêta et se posa; il était plus de minuit; et le prince Firouz Chah mit pied à terre, mais avec grande faiblesse, qui venait de ce qu'il n'avait rien pris depuis le matin du jour qui venait de finir, avant qu'il sortît du palais avec le roi son père, pour assister aux spectacles de la fête. La première chose qu'il fit dans l'obscurité de la nuit, fut de reconnaître le lieu où il était, et il se trouva sur le toit en terrasse d'un palais magnifique, couronné d'une balustrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terrasse, il rencontra l'escalier par où on y montait du palais; la porte n'était pas fermée, mais entr'ouverte.

Tout autre que le prince Firouz Chah n'eût peut-être pas hasardé de descendre dans la grande obscurité qui régnait alors dans l'escalier, outre l'incertitude où il était de savoir s'il trouverait amis ou ennemis: cette considération ne fut pas capable de l'arrêter.

« Je ne viens pas pour faire mal à personne, se dit-il à lui-même; et apparemment ceux qui me verront les premiers, et qui ne me verront pas les armes à la main, auront l'humanité de m'écouter avant qu'ils attentent à ma vie. »

Il ouvrit la porte davantage sans faire de bruit, et il descendit de même avec grande précaution, pour s'empêcher de faire quelque faux pas, dont le bruit

eût pu éveiller quelqu'un. Il réussit; et dans une partie de l'escalier il trouva ouverte la porte d'une grande salle, où il y avait de la lumière.

Le prince Firouz Chah s'arrêta à la porte; et en prêtant l'oreille, il n'entendit que des gens qui dormaient très-profondément, et qui ronflaient en différentes manières. Il avança un peu dans la salle; et à la lumière d'une lanterne, il vit que ceux qui dormaient étaient des eunuques noirs, chacun avec le sabre nu près de soi; et cela lui fit connaître que c'était la garde de l'appartement d'une reine ou d'une princesse, et il se trouva que ses conjectures étaient fondées.

La chambre où couchait la princesse suivait après cette salle, et la porte qui était ouverte le faisait connaître par la grande lumière dont elle était éclairée, qui se laissait voir au travers d'une portière d'une étoffe de soie fort légère.

Le prince Firouz Chah s'avança légèrement jusqu'à la portière, sans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit; et quand il fut entré, sans s'arrêter à considérer la magnificence de la chambre, qui était toute royale, circonstance qui lui importait peu dans l'état où il était, il ne fit attention qu'à ce qui lui importait davantage. Il vit plusieurs lits, un seul sur le sofa, et les autres au bas. Des femmes de la princesse étaient couchées dans ceux-ci pour lui tenir compagnie, et l'assister dans ses besoins; la princesse était dans le premier.

A cette distinction, le prince Firouz Chah ne se trompa pas dans le choix qu'il avait à faire pour s'a-

dresser à la princesse elle-même. Il s'approcha de son lit sans l'éveiller, ni pas une de ses femmes. Quand il fut assez près, il vit une beauté si extraordinaire et si surprenante, qu'il en fut charmé dès la première vue.

« Ciel! s'écria-t-il en lui-même, ma destinée m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté que j'ai conservée entière jusqu'à présent! Ne dois-je pas m'attendre à un esclavage certain, dès qu'elle aura ouvert les yeux, si ces yeux, comme je dois m'y attendre, achèvent de donner le lustre et la perfection à un assemblage d'attraits et de charmes si merveilleux! Il faut bien m'y résoudre, puisque je ne puis reculer sans me rendre homicide de moi-même, et que la nécessité l'ordonne ainsi. »

En achevant ces réflexions, le prince Firouz Chah se mit sur les deux genoux, et en prenant l'extrémité de la manche pendante de la chemise de la princesse, d'où sortait un bras blanc comme la neige et fait au tour, il la tira fort légèrement.

CCCXCIVe NUIT.

La princesse ouvrit les yeux; et dans la surprise où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis, et de bonne mine, elle demeura interdite, sans donner néanmoins aucun signe de frayeur ou d'épouvante.

Le prince profita de ce moment favorable; il baissa la tête presque jusque sur le tapis de pied, et en la relevant :

« Respectable princesse, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire et la plus merveilleuse qu'on puisse imaginer, vous voyez à vos pieds un prince suppliant, fils du roi de Perse, qui se trouvait hier au matin près du roi son père, au milieu des réjouissances d'une fête solennelle, et qui se trouve à l'heure qu'il est dans un pays inconnu, où il est en danger de périr si vous n'avez la bonté et la générosité de l'assister de votre secours et de votre protection. Je l'implore cette protection, adorable princesse, avec la confiance que vous ne me la refuserez pas. Il n'est pas possible que l'inhumanité se rencontre avec tant de beauté, tant de charmes et tant de majesté. »

La princesse, à qui le prince Firouz Chah s'était adressé si heureusement, était la princesse de Bengale, fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avait fait bâtir ce palais peu éloigné de la capitale, où elle venait souvent prendre le divertissement de la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvait désirer, elle lui répondit avec la même bienveillance :

« Prince, rassurez-vous, vous n'êtes pas dans un pays barbare : l'hospitalité, l'humanité et la politesse ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale que dans le royaume de Perse. Ce n'est pas moi qui vous accorde la protection que vous me demandez; vous l'avez trouvée tout acquise non-seulement dans

mon palais, mais même dans tout le royaume : vous pouvez m'en croire, et vous fier à ma parole. »

Le prince de Perse voulait remercier la princesse de Bengale de son honnêteté, et de la grace qu'elle venait de lui accorder si obligeamment, et il avait déja baissé la tête fort bas pour lui en faire son compliment; mais elle ne lui donna pas le temps de parler.

« Quelque forte envie, ajouta-t-elle, que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis si peu de temps à venir de la capitale de Perse, et par quel enchantement vous avez pu pénétrer jusqu'à vous présenter devant moi si secrètement que vous avez trompé la vigilance de ma garde, comme néanmoins il n'est pas possible que vous n'ayez besoin de nourriture, vous regardant en qualité d'un hôte qui est le bien-venu, j'aime mieux attendre jusqu'à demain matin, et donner ordre à mes femmes de vous loger dans une de mes chambres, de vous y bien traiter, et de vous y laisser reposer et délasser, jusqu'à ce que vous soyez en état de satisfaire ma curiosité. »

Les femmes de la princesse qui s'étaient éveillées dès les premières paroles que le prince Firouz Chah avait adressées à la princesse leur maîtresse, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de la princesse, qu'elles ne concevaient pas comment il avait pu y arriver sans les éveiller ni elles ni les eunuques; ces femmes, dis-je, n'eurent pas plus tôt compris l'intention de la princesse, qu'elles s'habillèrent en diligence, et qu'elles furent prêtes à

exécuter ses ordres dès le moment qu'elle les leur eut donnés. Elles prirent chacune une des nombreuses bougies, qui éclairaient la chambre de la princesse; et quand le prince eut pris congé en se retirant très-respectueusement, elles marchèrent devant lui et le conduisirent dans une très-belle chambre, où les unes lui préparèrent un lit, pendant que les autres allèrent à la cuisine et à l'office.

Quoiqu'à une heure indue, ces dernières femmes de la princesse de Bengale ne firent pas néanmoins attendre long-temps le prince Firouz Chah. Elles apportèrent plusieurs sortes de mets en grande affluence. Il choisit ce qui lui plut; et quand il eut mangé suffisamment, selon le besoin qu'il en avait, elles desservirent, et le laissèrent en liberté de se coucher, après lui avoir montré plusieurs armoires où il trouverait toutes les choses qui pouvaient lui être nécessaires.

La princesse de Bengale, remplie des charmes, de l'esprit, de la politesse et de toutes les manières aimables du prince de Perse, dont elle avait été frappée dans le court entretien qu'elle venait d'avoir avec lui, n'avait encore pu se rendormir quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elle leur demanda si elles avaient eu bien soin de lui, si elles l'avaient laissé content, si rien ne lui manquait, et sur toutes choses ce qu'elles pensaient de ce prince.

Les femmes de la princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier:

« Princesse, nous ne savons pas ce que vous en

pensez vous-même. Pour nous, nous vous estimerions très-heureuse si le roi votre père vous donnait pour époux un prince si aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puisse lui être comparé, et nous ne croyons pas qu'il y en ait dans les états voisins qui soient aussi dignes de vous. »

Ce discours flatteur ne déplut pas à la princesse de Bengale; mais comme elle ne voulait pas déclarer son sentiment, elle leur imposa silence.

« Vous êtes des radoteuses, dit-elle, recouchez-vous et laissez-moi me rendormir. »

CCCXCV^e NUIT.

Le lendemain, la première chose que fit la princesse quand elle fut levée, fut de se mettre à sa toilette. Jusqu'alors elle n'avait pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour se coiffer et s'ajuster, en consultant son miroir. Jamais ses femmes n'avaient eu besoin de plus de patience pour faire et défaire plusieurs fois la même chose, jusqu'à ce qu'elle fût contente.

« Je n'ai pas déplu au prince de Perse en déshabillé, je m'en suis bien aperçue, disait-elle en elle-même : il verra autre chose quand je serai dans mes atours. »

Elle s'orna la tête des diamans les plus gros et les

plus brillans, avec un collier, des bracelets, et une ceinture de pierreries semblables, le tout d'un prix inestimable; et l'habit qu'elle prit était d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travaillait que pour les rois, les princes et les princesses, et d'une couleur qui achevait de la parer avec tous ses avantages. Après qu'elle eut encore consulté son miroir plusieurs fois, et qu'elle eut demandé à ses femmes l'une après l'autre, s'il manquait quelque chose à son ajustement, elle envoya savoir si le prince de Perse était éveillé, et comme elle ne doutait pas qu'il ne demandât de venir se présenter devant elle, elle ordonna de lui annoncer qu'elle allait venir elle-même, et qu'elle avait ses raisons pour en user de la sorte.

Le prince de Perse qui avait gagné sur le jour ce qu'il avait perdu de la nuit, et qui s'était remis parfaitement de son voyage pénible, venait d'achever de s'habiller, quand il reçut le bonjour de la princesse de Bengale par une de ses femmes.

Le prince, sans donner à la femme de la princesse le temps de lui faire part de ce qu'elle avait à lui dire, lui demanda si la princesse pouvait lui permettre de lui rendre ses devoirs et ses respects. Mais quand la femme se fut acquittée auprès de lui de l'ordre qu'elle avait :

« La princesse, dit-il, est la maîtresse, et je ne suis chez elle que pour exécuter ses commandemens. »

La princesse de Bengale n'eut pas plutôt appris que le prince de Perse l'attendait, qu'elle vint le

trouver. Après les complimens réciproques de la part du prince, sur ce qu'il avait éveillé la princesse au plus fort de son sommeil, ce dont il lui demanda mille pardons; et de la part de la princesse, qui lui demanda comment il avait passé la nuit, et en quel état il se trouvait, la princesse s'assit sur le sofa, et le prince fit la même chose, en se plaçant à quelque distance par respect.

Alors la princesse, en prenant la parole :

« Prince, dit-elle, j'eusse pu vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvée couchée cette nuit. Mais comme le chef de mes eunuques a la liberté d'y entrer, et que jamais il ne pénètre ici sans ma permission, dans l'impatience où je suis d'apprendre de vous l'aventure surprenante qui me procure le bonheur de vous voir, j'ai mieux aimé venir vous la demander, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne serons pas interrompus. Obligez-moi donc, je vous en conjure, de me donner la satisfaction que je vous prie de m'accorder. »

Pour satisfaire à la princesse de Bengale, le prince Firouz Chah commença son discours par la fête solennelle et annuelle du Nourouz, dans tout le royaume de Perse, avec le récit de tous les spectacles dignes de sa curiosité, qui avaient fait le divertissement de la cour de Perse, et presque généralement de la ville de Chyraz. Il vint ensuite au cheval enchanté, dont il fit la description. Le récit des merveilles que l'Indien monté dessus avait fait voir devant une assemblée si célèbre, convainquit la princesse qu'on ne

pouvait rien imaginer au monde de plus surprenant en ce genre.

« Princesse, continua le prince de Perse, vous jugez bien que le roi mon père qui n'épargne aucune dépense pour augmenter ses trésors des choses les plus rares et les plus curieuses dont il peut avoir connaissance, doit avoir été enflammé d'un grand désir d'y ajouter un cheval de cette nature. Il le fut en effet, et il n'hésita pas à demander à l'Indien ce qu'il l'estimait.

« La réponse de l'Indien fut des plus extravagantes. Il dit qu'il n'avait pas acheté le cheval, mais qu'il l'avait acquis en échange d'une fille unique qu'il avait, et que comme il ne pouvait s'engager à s'en priver que sous une condition semblable, il ne pouvait le lui céder qu'en épousant, avec son consentement, la princesse ma sœur.

« La foule des courtisans qui environnaient le trône du roi mon père, en entendant l'extravagance de cette proposition, s'en moquèrent hautement, et en mon particulier j'en conçus une indignation si grande, qu'il ne me fut pas possible de la dissimuler, d'autant plus que je m'aperçus que le roi mon père balançait sur ce qu'il devait répondre. En effet, je crus voir le moment où il allait lui accorder ce qu'il demandait, si je ne lui eusse représenté vivement le tort qu'il allait faire à sa gloire. Mes remontrances néanmoins ne furent pas capables de lui faire abandonner entièrement le dessein de sacrifier la princesse ma sœur à un homme si méprisable. Il crut que je pour-

rais entrer dans son sentiment, si une fois je pouvais comprendre comme lui, à ce qu'il s'imaginait, combien ce cheval était estimable par sa singularité. Dans cette vue, il voulut que je l'examinasse, que je le montasse, et que j'en fisse l'essai moi-même.

« Pour complaire au roi mon père, je montai le cheval; et dès que je fus dessus, comme j'avais vu l'Indien mettre la main à une cheville et la tourner, pour se faire enlever avec le cheval, sans prendre d'autre renseignement de lui, je fis la même chose, et dans l'instant je fus enlevé en l'air avec une vitesse beaucoup plus grande, que celle d'une flèche décochée par l'archer le plus robuste et le plus expérimenté.

CCCXCVI^e NUIT.

« En peu de temps je fus si fort éloigné de la terre, que je ne distinguais plus aucun objet, et il me semblait que j'approchais si fort de la voûte du ciel, que je craignais d'aller m'y briser la tête. Dans le mouvement rapide dont j'étais emporté, je fus long-temps comme hors de moi-même, et hors d'état de faire attention au danger présent auquel j'étais exposé en plusieurs manières. Je voulus tourner à contre-sens la cheville que j'avais tournée d'abord, mais je n'en aperçus pas l'effet que j'avais attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le ciel, et ainsi de m'éloigner de la terre de plus en plus. Je m'aperçus enfin

d'une autre cheville : je la tournai; et le cheval au lieu de s'élever davantage, commença à décliner vers la terre; et comme je me trouvai bientôt dans les ténèbres de la nuit, et qu'il n'était pas possible de gouverner le cheval pour me faire poser dans un lieu où je ne courusse aucun danger, je tins la bride en un même état, et je me remis à la volonté de Dieu sur ce qui pourrait arriver de moi.

« Le cheval enfin se posa, je mis pied à terre; et en examinant le lieu, je me trouvai sur la terrasse de ce palais; j'aperçus la porte de l'escalier qui était entr'ouverte, je descendis sans bruit, et une porte ouverte, avec un peu de lumière, se présenta devant moi. J'avançai la tête; et comme j'eus vu des eunuques endormis, et une grande lumière au travers d'une portière, la nécessité pressante où j'étais, nonobstant le danger inévitable dont j'étais menacé si les eunuques se fussent éveillés, m'inspira la hardiesse, pour ne pas dire la témérité, d'avancer légèrement et d'ouvrir la portière.

« Il n'est pas besoin, princesse, de vous dire le reste; vous le savez. Il ne me reste qu'à vous remercier de votre bonté et de votre générosité, et vous supplier de me marquer comment je puis vous témoigner ma reconnaissance d'un si grand bienfait, de manière que vous en soyez satisfaite. Comme, selon le droit des gens, je suis déja votre esclave, et que je ne puis plus vous offrir ma personne, il ne me reste plus que mon cœur. Que dis-je, il n'est plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos char-

mes, et bien loin de vous le redemander, je vous l'abandonne. Ainsi, permettez-moi de vous déclarer que je ne vous connais pas moins pour maîtresse de mon cœur que de mes volontés. »

Ces dernières paroles du prince Firouz Chah furent prononcées d'un ton et d'un air qui ne laissèrent pas douter la princesse de Bengale un seul moment de l'effet qu'elle avait attendu de ses attraits. Elle ne fut pas scandalisée de la déclaration du prince de Perse, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au visage, ne servit qu'à la rendre plus belle et plus aimable aux yeux du prince.

Quand le prince Firouz Chah eut achevé de parler :

« Prince, reprit la princesse de Bengale, si vous m'avez fait un grand plaisir en me racontant les choses surprenantes et merveilleuses que je viens d'entendre, d'un autre côté, je n'ai pu vous regarder sans frayeur dans la plus haute région de l'air; et quoique j'eusse le bien de vous voir devant moi sain et sauf, je n'ai cessé néanmoins de craindre, que dans le moment où vous m'avez appris que le cheval de l'Indien était venu se poser si heureusement sur la terrasse de mon palais. La même chose pouvait arriver en mille autres endroits; mais je suis ravie de ce que le hasard m'a donné la préférence et l'occasion de vous faire connaître que le même hasard pouvait vous adresser ailleurs; mais nulle part vous n'auriez pu être reçu plus agréablement, et avec plus de plaisir.

« Ainsi, prince, je me tiendrais offensée très-sen-

siblement, si je voulais croire que la pensée que vous m'avez témoignée d'être mon esclave, fût sérieuse, et que je ne l'attribuasse pas à votre honnêteté plutôt qu'à un sentiment sincère ; la réception que je vous fis hier, doit vous faire connaître suffisamment que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la cour de Perse.

« Quant à votre cœur, ajouta la princesse de Bengale d'un ton qui ne marquait rien moins qu'un refus, comme je suis bien persuadée que vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à en disposer, et que vous ne devez avoir fait choix que d'une princesse qui le mérite, je serais très-fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidélité. »

Le prince Firouz Chah voulut protester à la princesse de Bengale qu'il était venu de Perse maître de son cœur ; mais dans le moment qu'il allait prendre la parole, une des femmes de la princesse, qui en avait l'ordre, vint avertir que le dîné était servi.

Cette interruption délivra le prince et la princesse d'une explication qui les eût embarrassés également, et dont ils n'avaient pas besoin. La princesse de Bengale demeura pleinement convaincue de la sincérité du prince de Perse ; et quant au prince, quoique la princesse ne se fût pas expliquée, il jugea néanmoins par ses paroles, et à la manière favorable dont il avait été écouté, qu'il avait lieu d'être content de son bonheur.

Comme la femme de la princesse tenait la portière ouverte, la princesse de Bengale, en se levant, dit

au prince de Perse, qui fit la même chose, qu'elle n'avait pas coutume de dîner de si bonne heure; mais que, comme elle ne doutait pas qu'on ne lui eût fait faire un méchant soupé, elle avait donné ordre qu'on servît le dîné plus tôt qu'à l'ordinaire; et en disant ces paroles, elle le conduisit dans un salon magnifique, où la table était préparée et chargée d'une grande abondance d'excellens mets. Ils se mirent à table; et dès qu'ils eurent pris place, des femmes esclaves de la princesse, en grand nombre, belles et richement habillées, commencèrent un concert agréable d'instrumens et de voix, qui dura pendant tout le repas.

Comme le concert était des plus doux et ménagé de manière qu'il n'empêchait pas le prince et la princesse de s'entretenir, ils passèrent une grande partie du repas, la princesse à servir le prince et à l'inviter de manger, et le prince de son côté à servir à la princesse ce qui lui paraissait le meilleur, afin de la prévenir avec des manières et des paroles qui lui attiraient de nouvelles honnêtetés et de nouveaux complimens de la part de la princesse; et dans ce commerce réciproque de civilités et d'attentions, l'amour fit plus de progrès, de part et d'autre, que dans un tête-à-tête qui eût été prémédité.

Tous les deux se levèrent enfin de table. La princesse mena le prince de Perse dans un cabinet grand et magnifique par sa structure et par l'or et l'azur qui l'embellissaient avec symétrie, et richement meublé. Ils s'assirent sur le sofa, qui avait une vue

très-agréable sur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Chah, par la variété des fleurs, des arbustes et des arbres, tous différens de ceux de Perse, auxquels ils ne cédaient pas en beauté. En prenant occasion de lier la conversation avec la princesse sur ce sujet :

« Princesse, dit le prince, j'avais cru qu'il n'y avait au monde que la Perse où il y eût des palais superbes et des jardins admirables, dignes de la majesté des rois ; mais je vois que partout où il y a de grands rois, ils savent se faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur et à leur puissance ; et s'il y a de la différence dans la manière de bâtir et dans les accessoires, elles se ressemblent dans la grandeur et dans la magnificence. »

« Prince, reprit la princesse de Bengale, comme je n'ai aucune idée des palais de Perse, je ne puis porter mon jugement sur la comparaison que vous en faites avec le mien, pour vous en dire mon sentiment ; mais quelque sincère que vous puissiez être, j'ai de la peine à me persuader qu'elle soit juste : vous voudrez bien que je croie que la complaisance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriser mon palais devant vous : vous êtes d'un trop bon goût pour n'en pas juger sainement ; mais je vous assure que je le trouve très-médiocre, quand je le mets en parallèle avec celui du roi mon père, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté et en richesses. Vous m'en direz vous-même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vu. Puisque le hasard vous a amené

jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir, et y saluer le roi mon père, afin qu'il vous rende les honneurs dus à un prince de votre rang et de votre mérite. »

CCCXCVII^e NUIT.

En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale et d'y saluer le roi son père, la princesse se flattait que si elle pouvait y réussir, son père, en voyant un prince si bien fait, si sage et si accompli et doué de toutes sortes de qualités, pourrait peut-être se résoudre à lui proposer une alliance, en offrant de la lui donner pour épouse; et comme elle était bien persuadée qu'elle n'était pas indifférente au prince, et que le prince ne refuserait pas d'entrer dans cette alliance, elle espérait parvenir ainsi à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui voulait paraître soumise aux volontés du roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit pas sur ce point conformément à ce qu'elle en avait espéré.

« Princesse, reprit le prince, je ne doute nullement, d'après votre témoignage, que le palais du roi de Bengale ne mérite la préférence que vous lui donnez sur le vôtre. Quant à la proposition que vous me faites de rendre mes respects au roi votre père, je

me ferais non-seulement un plaisir, mais même un grand honneur de m'en acquitter. Mais, princesse, ajouta-t-il, je vous en fais juge vous-même : me conseillerez-vous de me présenter devant la majesté d'un si grand monarque comme un aventurier, sans suite et sans un train convenable à mon rang ? »

« Prince, repartit la princesse, que cela ne vous fasse pas de peine, vous n'avez qu'à vouloir : l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira, je vous en fournirai. Nous avons ici des négocians de votre nation en grand nombre ; vous pouvez en choisir autant que vous le jugerez à propos pour vous former une maison qui vous fera honneur. »

Le prince Firouz Chah pénétra l'intention de la princesse de Bengale ; et le témoignage visible qu'elle lui donnait de son amour, augmenta la passion qu'il avait conçue pour elle ; mais quelque forte qu'elle fût, elle ne lui fit pas oublier son devoir. Il lui répliqua sans hésiter :

« Princesse, j'accepterais de bien bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis assez vous marquer ma reconnaissance, si l'inquiétude où le roi mon père doit être de mon éloignement, ne m'en empêchait absolument. Je serais indigne des bontés et de la tendresse qu'il a toujours eues pour moi, si je ne retournais au plus tôt, et ne me rendais auprès de lui pour les faire cesser. Je le connais ; et pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princesse si aimable, je suis persuadé qu'il est plongé dans des douleurs mortelles, et qu'il a perdu

l'espérance de me revoir. J'espère que vous me ferez la justice de comprendre que je ne puis sans ingratitude, et même sans crime, me dispenser d'aller lui rendre la vie, dont un retour différé trop long-temps, pourrait lui causer la perte.

« Après cela, princesse, continua le prince de Perse, si vous me jugiez digne d'aspirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne voulait pas me contraindre dans le choix d'une épouse, je n'aurais pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en inconnu, mais en prince, demander de sa part au roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je suis persuadé qu'il s'y portera de lui-même dès que je l'aurai informé de la générosité avec laquelle vous m'avez accueilli dans ma disgrace. »

D'après la manière dont le prince de Perse venait de s'expliquer, la princesse de Bengale était trop raisonnable pour insister afin de lui persuader de se faire voir au roi de Bengale, et d'exiger de lui de rien faire contre son devoir et contre son honneur ; mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditait, et elle craignit, s'il prenait congé d'elle si tôt, que bien loin de lui tenir la promesse qu'il lui faisait, il ne l'oubliât dès qu'il aurait cessé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit :

« Prince, en vous faisant la proposition de contribuer à vous mettre en état de voir le roi mon père, mon intention n'a pas été de m'opposer à une excuse aussi légitime que celle que vous m'apportez,

et que je n'avais pas prévue. Je me rendrais complice moi-même de la faute que vous commettriez si j'en avais la pensée; mais je ne puis approuver que vous songiez à partir aussi promptement que vous semblez vous le proposer. Accordez au moins à mes prières la grace que je vous demande, de vous donner le temps de vous reconnaître; et puisque mon bonheur a voulu que vous soyez arrivé dans le royaume de Bengale plutôt qu'au milieu d'un désert, ou que sur le sommet d'une montagne si escarpée, qu'il vous eût été impossible d'en descendre, je vous engage à y faire un séjour suffisant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perse.»

Ce discours de la princesse de Bengale avait pour but, que le prince Firouz, en faisant avec elle un séjour de quelque durée, devînt insensiblement plus passionné pour ses charmes : elle espérait que par ce moyen, l'ardent désir qu'elle apercevait en lui de retourner en Perse, se ralentirait, et qu'alors il pourrait se déterminer à paraître en public et à se faire voir au roi de Bengale. Le prince de Perse ne put honnêtement lui refuser la grace qu'elle lui demandait, après la réception et l'accueil favorable qu'il en avait reçu. Il eut la complaisance d'y condescendre; et la princesse ne songea plus qu'à lui rendre son séjour agréable par tous les divertissemens qu'elle put imaginer.

Pendant plusieurs jours, ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que festins ou collations magnifiques, que promenades dans les jardins, et que

chasses dans le parc du palais, où il y avait toutes sortes de bêtes fauves, des cerfs, des biches, des daims, des chevreuils, et d'autres semblables, particulières au royaume de Bengale, dont la chasse, sans danger, pouvait convenir à la princesse.

A la fin de ces chasses, le prince et la princesse se rejoignaient dans quelque endroit du parc, où on leur étendait un grand tapis avec des coussins, afin qu'ils fussent assis plus commodément. Là, en reprenant leurs esprits, et en se remettant de l'exercice violent qu'ils venaient de se donner, ils s'entretenaient sur divers sujets. Sur toutes choses, la princesse de Bengale prenait un grand soin de faire tomber la conversation sur la grandeur, la puissance, les richesses et le gouvernement de la Perse, afin que du discours du prince Firouz Chah, elle pût à son tour prendre occasion de lui parler du royaume de Bengale et de ses avantages, et par-là gagner sur son esprit de le faire résoudre à s'y arrêter; mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'était proposé.

En effet, le prince de Perse, sans rien exagérer, lui fit un détail si avantageux de la grandeur du royaume de Perse, de la magnificence et de l'opulence qui y régnaient, de ses forces militaires, de son commerce par terre et par mer jusqu'aux pays les plus éloignés, dont quelques-uns lui étaient inconnus, et de la multitude de ses grandes villes, presqu'aussi peuplées que celle qu'il avait choisie pour sa résidence, où il avait même des palais tout meublés, prêts à le recevoir, selon les différentes saisons, de

manière qu'il était à son choix de jouir d'un printemps perpétuel, qu'avant qu'il eût achevé, la princesse regarda le royaume de Bengale comme de beaucoup inférieur à celui de Perse. Il arriva même que quand il eut fini son discours, et qu'il l'eut priée de l'entretenir à son tour des avantages du royaume de Bengale, elle ne put s'y résoudre qu'après plusieurs instances de la part du prince.

La princesse de Bengale donna donc cette satisfaction au prince Firouz Chah, mais en diminuant plusieurs avantages par où il était constant que le royaume de Bengale surpassait le royaume de Perse. Elle lui fit si bien connaître la disposition où elle était de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourrait y consentir à la première proposition qu'il lui en ferait; mais il crut qu'il ne serait à propos de la lui faire que quand il aurait eu la complaisance de demeurer avec elle assez de temps pour la mettre dans son tort, si elle voulait le retenir un peu plus long-temps, et l'empêcher de satisfaire au devoir indispensable de se rendre auprès du roi son père.

CCCXCVIII^e NUIT.

Pendant deux mois entiers, le prince Firouz Chah s'abandonna entièrement aux volontés de la princesse de Bengale, en se présentant à tous les divertissemens qu'elle put imaginer, et qu'elle voulut bien lui donner comme si jamais il n'eût dû faire autre chose

que de passer la vie avec elle de la sorte. Mais dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara sérieusement qu'il n'y avait que trop long-temps qu'il manquait à son devoir, et il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promesse qu'il lui avait déja faite de revenir incessamment, et dans un équipage digne d'elle et digne de lui, la demander en mariage au roi de Bengale.

« Princesse, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous seront suspectes; et peut-être aussi sur la permission que je vous demande, vous m'avez déja mis au rang de ces faux amans qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils en sont éloignés; mais pour marque de la vérité et de la sincérité de la passion que j'éprouve pour une princesse aussi aimable que vous l'êtes, et qui m'aime, comme je ne veux pas en douter, j'oserais vous demander la grace de vous emmener avec moi, si je ne craignais que vous ne priasiez ma demande pour une offense. »

Comme le prince Firouz Chah se fut aperçu que la princesse avait rougi à ces dernières paroles, et que sans aucune marque de colère elle hésitait sur le parti qu'elle devait prendre :

« Princesse, continua-t-il, pour ce qui est du consentement du roi mon père, et de l'accueil avec lequel il vous recevra dans son alliance, je puis vous en assurer. Quant à ce qui regarde le roi de Bengale, après les marques de tendresse, d'amitié et de considération qu'il a toujours eues et qu'il conserve encore pour vous, il faudrait qu'il fût tout autre que vous ne

me l'avez dépeint, c'est-à-dire, ennemi de votre repos et de votre bonheur, s'il ne recevait avec bienveillance l'ambassade que le roi mon père lui enverrait, pour obtenir de lui l'approbation de notre mariage. »

La princesse de Bengale ne répondit rien à ce discours du prince de Perse; mais son silence et ses yeux baissés lui firent connaître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avait pas de répugnance à l'accompagner en Perse, et qu'elle y consentait. La seule difficulté qu'elle parut y trouver, fut que le prince de Perse ne fût pas assez expérimenté pour gouverner le cheval, et qu'elle craignait de se trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avait fait l'essai. Mais le prince Firouz Chah la délivra si bien de cette crainte, en lui persuadant qu'elle pouvait s'en fier à lui, et qu'après ce qui lui était arrivé, il pouvait défier l'Indien même de le gouverner avec plus d'adresse que lui, qu'elle ne songea plus qu'à prendre avec lui des mesures pour partir si secrètement, que personne ne pût avoir le moindre soupçon de leur dessein.

Elle réussit; et dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout son palais était encore enseveli dans un profond sommeil, comme elle se fut rendue sur la terrasse avec le prince, le prince tourna le cheval du côté de la Perse, dans un endroit où la princesse pouvait elle-même s'asseoir en croupe aisément. Il monta le premier; et quand la princesse se fut assise derrière lui à sa commodité, qu'elle l'eut embrassé de la main, pour une plus grande sûreté,

et qu'elle lui eut marqué qu'il pouvait partir, il tourna la même cheville qu'il avait tournée dans la capitale de la Perse; et le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit sa diligence ordinaire; et le prince Firouz Chah le gouvêrna de manière, qu'environ en deux heures et demie, il découvrit la capitale de la Perse. Il n'alla pas descendre dans la grande place d'où il était parti, ni dans le palais du sulthan, mais dans un palais de plaisance peu éloigné de la ville. Il mena la princesse dans le plus bel appartement, où il lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étaient dus, il allait avertir le sulthan son père de leur arrivée, et qu'elle le reverrait incessamment; que cependant il donnait ordre au concierge du palais, qui était présent, de ne lui laisser manquer de rien de toutes les choses dont elle pouvait avoir besoin.

Après avoir laissé la princesse dans l'appartement, le prince Firouz Chah commanda au concierge de lui faire seller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta; et après avoir renvoyé le concierge auprès de la princesse, avec ordre sur toute chose, de la faire déjeûner avec ce qui pouvait lui être servi le plus promptement, il partit; et dans le chemin et dans les rues de la ville par où il passa pour se rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea sa tristesse en joie, après avoir désespéré de le revoir jamais, depuis qu'il avait disparu. Le sulthan son père donnait audience quand il se présenta devant lui au milieu de son conseil, qui était tout en

habit de deuil, comme le sulthan, depuis le jour que le cheval l'avait emporté. Il le reçut en l'embrassant avec des larmes de joie et de tendresse; il lui demanda avec empressement ce que le cheval de l'Indien était devenu.

Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occasion de raconter au sulthan son père, l'embarras et le danger où il s'était trouvé, après que le cheval l'eut enlevé dans l'air; de quelle manière il s'en était tiré, et comment il était arrivé ensuite au palais de la princesse de Bengale; la bonne réception qu'elle lui avait faite; le motif qui l'avait obligé de faire avec elle un plus long séjour qu'il ne devait, et la complaisance qu'elle avait eue de ne le pas désobliger, jusqu'à obtenir d'elle enfin de venir en Perse avec lui, après lui avoir promis de l'épouser.

« Et, sire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même temps que vous ne me refuseriez pas votre consentement, je viens de l'amener avec moi sur le cheval de l'Indien. Elle attend dans un des palais de plaisance de votre majesté, où je l'ai laissée, que j'aille lui annoncer que je ne lui en ai pas fait la promesse en vain. »

A ces paroles, le prince se prosterna devant le sulthan son père, pour le fléchir; mais le sulthan l'en empêcha, le retint, et en l'embrassant une seconde fois :

« Mon fils, dit-il, non-seulement je consens à votre mariage avec la princesse de Bengale, je veux même aller au-devant d'elle en personne, la remercier de

l'obligation que je lui ai, l'amener dans mon palais, et célébrer ses noces dès aujourd'hui. »

Ainsi le sulthan, après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il voulait faire à la princesse de Bengale, ordonna que l'on quittât l'habit de deuil, et que les réjouissances commençassent par le concert des timbales, des trompettes et des tambours, avec les autres instrumens guerriers, il commanda qu'on allât faire sortir l'Indien de prison, et qu'on le lui amenât.

L'Indien lui fut amené; et quand on le lui eut présenté :

« Je m'étais assuré de ta personne lui dit le sulthan, afin que ta vie, qui cependant n'eût pas été une victime suffisante, ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondît de celle du prince mon fils. Rends graces à Dieu de ce que je l'ai retrouvé. Va, reprends ton cheval, et ne parais plus devant moi. »

Quand l'Indien fut hors de la présence du sulthan de Perse, comme il avait appris de ceux qui étaient venus le délivrer de prison, que le prince Firouz Chah était de retour avec la princesse qu'il avait amenée avec lui sur le cheval enchanté, le lieu où il avait mis pied à terre, et où il l'avait laissée, et que le sulthan se disposait à aller la prendre et l'amener à son palais, il n'hésita pas à le devancer lui et le prince de Perse, et sans perdre de temps il se rendit en diligence au palais de plaisance; et en s'adressant au concierge, il dit qu'il venait de la part du sulthan et du prince de Perse, pour prendre la princesse de Bengale en croupe sur le cheval, et la mener en l'air

au sulthan qui l'attendait, disait-il, dans la place de son palais pour la recevoir, et donner ce spectacle à sa cour et à la ville de Chyraz.

L'Indien était connu du concierge, qui savait que le sulthan l'avait fait arrêter ; et le concierge fit d'autant moins de difficulté d'ajouter foi à sa parole, qu'il le voyait en liberté. Il se présenta à la princesse de Bengale, et la princesse n'eut pas plus tôt appris qu'il venait particulièrement de la part du prince de Perse, qu'elle consentit à ce que le prince souhaitait, comme elle se le persuadait.

L'Indien ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvait à faire réussir sa méchanceté, monta le cheval, prit la princesse en croupe, avec l'aide du concierge : il tourna la cheville, et aussitôt le cheval les enleva lui et la princesse au plus haut de l'air.

CCCXCIX^e NUIT.

Dans le même moment le sulthan de Perse, suivi de sa cour, sortait de son palais pour se rendre au palais de plaisance, et le prince de Perse venait de prendre le devant pour préparer la princesse de Bengale à le recevoir, comme l'Indien affectait de passer au-dessus de la ville avec sa proie, pour braver le sulthan et le prince, et pour se venger du traitement injuste qui lui avait été fait.

Quand le sulthan de Perse eut aperçu le ravisseur

qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus sensible, qu'il n'était pas possible de le faire repentir de l'affront insigne qu'il lui faisait avec un si grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ses courtisans, et avec tous ceux qui furent témoins d'une insolence si signalée, et de cette méchanceté sans égale.

L'Indien peu touché de ces malédictions, dont le bruit arriva jusqu'à lui, continua sa route pendant que le sulthan de Perse rentra dans le palais, extrêmement mortifié de recevoir une injure aussi atroce, et de se voir dans l'impuissance d'en punir l'auteur.

Mais quelle fut la douleur du prince Firouz Chah, quand il vit qu'à ses propres yeux, sans pouvoir y apporter empêchement, l'Indien lui enlevait la princesse de Bengale, qu'il aimait si passionnément, qu'il ne pouvait plus vivre sans elle. A cet objet auquel il ne s'était pas attendu, il demeura comme immobile. Et avant qu'il eût délibéré s'il se déchaînerait en injures contre l'Indien, ou s'il plaindrait le sort déplorable de la princesse, et s'il lui demanderait pardon du peu de précaution qu'il avait pris pour se la conserver, elle qui s'était livrée à lui d'une manière qui marquait si bien combien il en était aimé, le cheval qui emportait l'un et l'autre avec une rapidité incroyable, les avait dérobés à sa vue. Quel parti prendre? Retournera-t-il au palais du sulthan son père, se renfermer dans son appartement, pour se plonger dans l'affliction, sans se donner aucun mouvement à la poursuite du ravisseur, pour délivrer la

princesse de ses mains et le punir comme il le méritait? Sa générosité, son amour, son courage ne le permettent pas. Il continue son chemin jusqu'au palais de plaisance.

A son arrivée, le concierge qui s'était aperçu de sa crédulité, et qu'il s'était laissé tromper par l'Indien, se présente devant le prince les larmes aux yeux, se jette à ses pieds, s'accuse lui-même du crime qu'il croit avoir commis, et se condamne à la mort qu'il attend de sa main.

« Lève-toi, lui dit le prince, ce n'est pas à toi que j'impute l'enlèvement de la princesse, je ne l'impute qu'à moi-même et qu'à ma simplicité. Sans perdre de temps, va-moi chercher un habillement de dervyche, et prends garde de dire que c'est pour moi. »

Peu loin du palais de plaisance, il y avait un couvent de dervyches, dont le cheïkh ou supérieur était ami du concierge. Le concierge alla le trouver; et en lui faisant une fausse confidence de la disgrace d'un officier de considération de la cour, auquel il avait de grandes obligations, et qu'il était bien aise de favoriser pour lui donner lieu de se soustraire à la colère du sulthan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandait; il apporta l'habillement complet de dervyche au prince Firouz Chah. Le prince s'en revêtit, après s'être dépouillé du sien. Déguisé de la sorte; et, pour la dépense et pour le besoin du voyage qu'il allait entreprendre, muni d'une boîte de perles et de diamans qu'il avait apportée pour en faire présent à la princesse de Bengale, il sortit du palais de

plaisance à l'entrée de la nuit, et incertain de la route qu'il devait prendre; mais résolu à ne pas revenir, qu'il n'eût retrouvé sa princesse, et qu'il ne la ramenât, il se mit en chemin.

Revenons à l'Indien, il gouverna le cheval enchanté, de manière que le même jour il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Cachemire (1). Comme il avait besoin de manger, et qu'il jugea que la princesse de Bengale pouvait éprouver le même besoin, il mit pied à terre dans ce bois, en un endroit où il laissa la princesse sur un gazon, près d'un ruisseau d'une eau très-fraîche et très-claire.

Pendant l'absence de l'Indien, la princesse de Bengale qui se voyait sous la puissance d'un indigne ravisseur, dont elle redoutait la violence, avait songé à se dérober et à chercher un lieu d'asile; mais comme elle avait mangé fort légèrement le matin, à son arrivée au palais de plaisance, elle se trouva dans une faiblesse si grande, quand elle eût voulu exécuter son dessein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner, et de demeurer sans autre ressource que dans son courage, avec une ferme résolution de souffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perse. Ainsi elle n'attendit pas que l'Indien l'invitât une seconde fois à manger, elle mangea, et elle reprit assez

(1) Le royaume de Cachemire situé dans la partie septentrionale du haut Hindoustan, est aujourd'hui sous la domination des Afghans.

de force pour répondre courageusement aux discours insolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après plusieurs menaces, comme elle vit que l'Indien se préparait à lui faire violence, elle se leva pour lui résister, en poussant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent elle et l'Indien.

C'était le sulthan du royaume de Cachemire, qui en revenant de la chasse avec sa suite, passait par cet endroit-là, heureusement pour la princesse de Bengale, et qui était accouru au bruit qu'il avait entendu. Il s'adressa à l'Indien, et il lui demanda qui il était, et ce qu'il prétendait de la dame qu'il voyait. L'Indien répondit avec imprudence que c'était sa femme, et qu'il n'appartenait à personne d'entrer en connaissance du démêlé qu'il avait avec elle.

La princesse qui ne connaissait ni la qualité, ni la dignité de celui qui se présentait si à propos pour la délivrer, démentit l'Indien.

« Seigneur, qui que vous soyez, reprit-elle, que le ciel envoie à mon secours, ayez compassion d'une princesse, et n'ajoutez pas foi à un imposteur : Dieu me garde d'être femme d'un Indien aussi vil et aussi méprisable. C'est un magicien abominable, qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perse, auquel j'étais destinée pour épouse, et qui m'a amenée ici sur le cheval enchanté que vous voyez. »

La princesse de Bengale n'eut pas besoin d'un plus long discours pour persuader au sulthan de Cachemire qu'elle disait la vérité. Sa beauté, son air de

dignité, ses larmes parlaient pour elle; elle voulut poursuivre, mais au lieu de l'écouter, le sulthan de Cachemire justement indigné de l'insolence de l'Indien, le fit environner sur-le-champ, et commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité, que l'Indien qui avait commis ce rapt à la sortie de sa prison, n'avait aucune arme pour se défendre.

La princesse de Bengale délivrée de la persécution de l'Indien tomba dans une autre qui ne lui fut pas moins douloureuse. Le sulthan, après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à son palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le sien, et il lui donna un grand nombre de femmes esclaves pour être auprès d'elle, et pour la servir, avec des eunuques pour sa garde. Il la mena lui-même jusque dans cet appartement, où sans lui donner le temps de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avait:

« Princesse, lui dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez besoin de repos, je vous laisse en liberté de le prendre. Demain vous serez plus en état de m'entretenir des circonstances de l'étrange aventure qui vous est arrivée. » En achevant ces paroles, il se retira.

ÇD^e NUIT.

La princesse de Bengale était dans une joie inexprimable de se voir en si peu de temps délivrée de la persécution d'un homme qu'elle ne pouvait regarder qu'avec horreur; et elle se flatta que le sulthan de Cachemire voudrait bien mettre le comble à sa générosité, en la renvoyant au prince de Perse, quand elle lui aurait appris de quelle manière elle était à lui, et qu'elle l'aurait supplié de lui faire cette grace. Mais elle était bien éloignée de voir l'accomplissement de l'espérance qu'elle avait conçue.

En effet, le roi de Cachemire avait résolu de l'épouser le lendemain, et il en avait fait annoncer les réjouissances dès la pointe du jour par le son des timbales, des tambours, des trompettes, et d'autres instrumens propres à inspirer la joie, qui retentissaient non-seulement dans le palais, mais même par toute la ville. La princesse de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, et elle en attribua la cause à tout autre motif que celui pour lequel ils se faisaient entendre. Mais quand le sulthan de Cachemire, qui avait donné ordre qu'on l'avertît lorsqu'elle serait en état de recevoir visite, fut venu la lui rendre, et qu'après s'être informé de sa santé, il lui eut fait connaître que les fanfares qu'elle entendait étaient pour rendre leurs noces plus solennelles, et l'eut priée

en même temps d'y prendre part, sa consternation fut si grande, qu'elle tomba évanouie.

Les femmes de la princesse qui étaient présentes, accoururent à son secours, et le sulthan lui-même s'employa pour la faire revenir; mais elle demeura longtemps dans cet état avant qu'elle retrouvât ses esprits. Elle les reprit enfin; et alors plutôt que de manquer à la foi qu'elle avait promise au prince Firouz Chah, en consentant aux noces que le sulthan de Cachemire avait résolues sans la consulter, elle prit le parti de feindre que l'esprit venait de lui tourner dans l'évanouissement. Dès-lors elle commença à dire des extravagances en présence du sulthan, elle se leva même comme pour se jeter sur lui; de manière que le sulthan fut fort surpris et fort affligé de ce contre-temps fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenait pas en son bon sens, il la laissa avec ses femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner, et de prendre un grand soin de sa personne. Pendant la journée il prit celui d'envoyer souvent s'informer de l'état où elle se trouvait, et chaque fois on lui rapporta, ou qu'elle était dans le même état, ou que le mal augmentait plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent sur le soir que pendant le jour; et de la sorte le sulthan de Cachemire ne fut pas cette nuit-là aussi heureux qu'il se l'était promis.

La princesse de Bengale ne continua pas seulement le lendemain ses discours extravagans, et d'autres marques d'une grande aliénation d'esprit. Ce fut la même chose les jours suivans, jusqu'à ce que le sul-

than de Cachemire fut contraint d'assembler les médecins de sa cour, de leur parler de cette maladie, et de leur demander s'ils ne savaient pas de remèdes pour la guérir.

Les médecins, après une consultation entre eux, répondirent d'un commun accord, qu'il y avait plusieurs sortes et plusieurs degrés de cette maladie, dont les unes, selon leur nature, pouvaient se guérir, et les autres étaient incurables, et qu'ils ne pouvaient juger de quelle nature était celle de la princesse de Bengale sans la voir. Le sulthan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princesse, l'un après l'autre, chacun selon son rang.

La princesse qui avait prévu ce qui arrivait, et qui craignit que si elle laissait approcher des médecins de sa personne, et qu'ils vinssent à lui tâter le pouls, le moins expérimenté ne pût connaître qu'elle était en bonne santé, et que sa maladie n'était qu'une feinte; à mesure qu'il en paraissait, elle entrait dans des transports d'aversion si grands, prête à les dévisager s'ils approchaient, que pas un n'eut la hardiesse de s'y exposer.

Quelques-uns de ceux qui se prétendaient plus habiles que les autres, et qui se vantaient de juger des maladies à la seule vue des malades, lui ordonnèrent de certaines potions qu'elle faisait d'autant moins de difficulté de prendre, qu'elle était sûre qu'il était en son pouvoir d'être malade autant qu'il lui plairait et qu'elle le jugerait à propos, et que ces potions ne pouvaient pas lui faire de mal.

CDI^e NUIT.

Quand le sulthan de Cachemire vit que les médecins de sa cour n'avaient rien opéré pour la guérison de la princesse, il appela ceux de sa capitale, dont la science, l'habileté et l'expérience n'eurent pas un meilleur succès. Ensuite il fit appeler les médecins des autres villes de son royaume, particulièrement les plus renommés dans la pratique de leur profession. La princesse ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers; et tout ce qu'ils ordonnèrent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans les états, dans les royaumes et dans les cours des princes voisins, des exprès avec des consultations en forme pour être distribuées aux médecins les plus fameux, avec promesse de bien payer le voyage de ceux qui viendraient se rendre à la capitale de Cachemire, et d'une récompense magnifique à celui qui guérirait la malade.

Plusieurs de ces médecins entreprirent le voyage; mais pas un ne put se vanter d'avoir été plus heureux que ceux de sa cour et de son royaume; pas un ne put lui remettre l'esprit dans son assiette : chose qui ne dépendait ni d'eux, ni de leur art, mais de la volonté de la princesse elle-même.

Dans cet intervalle, le prince Firouz Chah, déguisé sous l'habit de dervyche, avait parcouru plusieurs provinces et les principales villes de ces provinces

avec d'autant plus de peine d'esprit, sans mettre les fatigues du chemin en compte, qu'il ignorait s'il ne tenait pas un chemin opposé à celui qu'il eût dû prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchait.

Attentif aux nouvelles qu'on débitait dans chaque lieu par où il passait, il arriva enfin dans une grande ville des Indes, où l'on s'entretenait fort d'une princesse de Bengale, à qui l'esprit avait tourné le même jour que le sulthan de Cachemire avait destiné pour la célébration de ses noces avec elle. Au nom de princesse de Bengale, en supposant que c'était celle qui faisait le sujet de son voyage, avec d'autant plus de vraisemblance, qu'il n'avait pas appris qu'il y eût à la cour de Bengale une autre princesse que la sienne; et sur la foi du bruit commun qui s'en était répandu, il prit la route du royaume et de la capitale de Cachemire. A son arrivée dans cette capitale, il se logea dans un khan, où il apprit dès le même jour l'histoire de la princesse de Bengale, et la fin si malheureuse et si méritée de l'Indien qui l'avait amenée sur le cheval enchanté : circonstance qui lui fit connaître, à ne pouvoir pas s'y tromper, que la princesse était celle qu'il venait chercher, et enfin la dépense inutile que le sulthan avait faite en médecins, qui n'avaient pu la guérir.

Le prince de Perse bien informé de toutes ces particularités, se fit faire un habit de médecin dès le lendemain ; et avec cet habit et la longue barbe qu'il s'était laissé croître dans le voyage, il se fit connaître pour médecin en marchant par les rues. Dans l'im-

patience où il était de voir sa princesse, il ne différa pas d'aller au palais du sulthan, où il demanda à parler à un officier. On l'adressa au chef des huissiers, auquel il marqua qu'on pourrait peut-être regarder en lui comme une témérité, quil vînt en qualité de médecin se présenter pour tenter la guérison de la princesse après que tant d'autres avant lui n'avaient pu y réussir; mais qu'il espérait, par la vertu de quelques remèdes spécifiques qui lui étaient connus et dont il avait l'expérience, de lui procurer la guérison qu'ils n'avaient pu lui donner. Le chef des huissiers lui dit qu'il était bien venu, que le sulthan le verrait avec plaisir; et, s'il réussissait à lui donner la satisfaction de voir la princesse dans sa première santé, qu'il pouvait s'attendre à une récompense convenable à la libéralité du sulthan son seigneur et maître.

« Attendez-moi, ajouta-t-il, je serai à vous dans un moment. »

Il y avait du temps qu'aucun médecin ne s'était présenté; et le sulthan de Cachemire, avec grande douleur, avait presque perdu l'espérance de revoir la princesse de Bengale dans l'état de santé où il l'avait vue, et en même temps celle de lui témoigner en l'épousant jusqu'à quel point il l'aimait. Cela fit qu'il commanda au chef des huissiers de lui amener promptement le médecin qu'il venait de lui annoncer.

Le prince de Perse fut présenté au sulthan de Cachemire sous l'habit et le déguisement de médecin; et le sulthan sans perdre de temps en des discours superflus, après lui avoir marqué que la princesse de

Bengale ne pouvait supporter la vue d'un médecin sans entrer dans des transports qui ne faisaient qu'augmenter son mal, le fit monter dans un cabinet en soupente, d'où il pouvait la voir par une jalousie sans être vu.

Le prince Firouz Chah monta ; et il aperçut son aimable princesse assise négligemment, qui chantait, les larmes aux yeux, une chanson par laquelle elle déplorait la malheureuse destinée, qui la privait peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimait si tendrement.

Le prince, attendri de la triste situation où il vit sa chère princesse, n'eut pas besoin d'autres marques pour comprendre que sa maladie était feinte, et que c'était pour l'amour de lui qu'elle se trouvait dans une contrainte si affligeante. Il descendit du cabinet; et après avoir rapporté au sulthan de quelle nature était la maladie de la princesse, et qu'elle n'était pas incurable, il lui dit, que pour parvenir à sa guérison, il était nécessaire qu'il lui parlât en particulier, et seul à seul; et quant aux emportemens où elle entrait à la vue des médecins, il espérait qu'elle le recevrait et l'écouterait favorablement.

CDII^e NUIT.

Le sulthan fit ouvrir la porte de la chambre de la princesse, et le prince Firouz Chah entra. Dès que la princesse le vit paraître, comme elle le prenait

pour un médecin, dont il avait l'habit, elle se leva comme en furie, en le menaçant et en le chargeant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher; et quand il fut assez près pour se faire entendre, comme il ne voulait être entendu que d'elle seule, il lui dit d'un ton bas, et d'un air respectueux :

« Princesse, je ne suis pas médecin. Reconnaissez, je vous en supplie, le prince de Perse qui vient vous mettre en liberté. »

Au ton de voix et aux traits du haut du visage qu'elle reconnut en même temps, nonobstant la longue barbe que le prince s'était laissé croître, la princesse de Bengale se calma, et en un instant elle fit paraître sur son visage la joie que ce que l'on désire le plus et ce que l'on attend le moins, est capable de causer quand il arrive. La surprise agréable où elle se trouva, lui ôta la parole pour un temps, et donna lieu au prince Firouz Chah de lui raconter le désespoir dans lequel il s'était trouvé plongé dans le moment qu'il avait vu l'Indien la ravir et l'enlever à ses yeux; la résolution qu'il avait prise dès lors d'abandonner toute chose pour la chercher en quelqu'endroit de la terre qu'elle pût être, et de ne pas cesser qu'il ne l'eût trouvée et arrachée des mains du perfide; et par quel bonheur enfin, après un voyage ennuyeux et fatigant, il avait la satisfaction de la retrouver dans le palais du sulthan de Cachemire. Quand il eut achevé, en moins de paroles qu'il lui fut possible, il pria la princesse de l'informer de ce qui lui était arrivé depuis son enlèvement, jusqu'au moment où il avait le

bonheur de lui parler, en lui témoignant qu'il désirait avoir ces renseignemens, afin de prendre de justes mesures pour ne la pas laisser plus long-temps sous la tyrannie du sulthan de Cachemire.

La princesse de Bengale s'empressa de raconter au prince de Perse de quelle manière elle avait été délivrée de la violence de l'Indien, par le sulthan de Cachemire, en revenant de la chasse; comment elle avait été traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il était venu lui faire, du dessein précipité qu'il avait pris de l'épouser le même jour, sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son consentement : cette conduite violente et tyrannique, lui avait causé, ajouta-t-elle, un évanouissement, après lequel elle n'avait vu de parti à prendre que celui qu'elle avait pris, comme le meilleur pour se conserver au prince auquel elle avait donné son cœur et sa foi, de mourir plutôt que de se livrer à un sulthan qu'elle n'aimait pas et qu'elle ne pouvait aimer.

Le prince de Perse, à qui la princesse n'avait en effet autre chose à dire, lui demanda si elle savait ce que le cheval enchanté était devenu après la mort de l'Indien.

« J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sulthan peut avoir donné là-dessus; mais après ce que je lui en ai dit, il est à croire qu'il ne l'aura pas négligé. »

Comme le prince Firouz Chah ne douta pas que le sulthan de Cachemire n'eût fait garder le cheval soigneusement, il communiqua à la princesse le dessein

qu'il avait de s'en servir pour la ramener en Perse. Après être convenu avec elle des moyens qu'ils devaient prendre pour y réussir, afin que rien n'empêchât l'exécution; et après lui avoir particulièrement recommandé qu'au lieu d'être en déshabillé, comme elle était alors, elle s'habillât le lendemain pour recevoir le sulthan avec civilité, quand il le lui amenerait, sans l'obliger néanmoins de lui parler, le prince de Perse se retira.

Le sulthan de Cachemire fut dans une grande joie quand le prince de Perse lui eut appris ce qu'il avait opéré dès la première visite, pour l'avancement de la guérison de la princesse de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princesse l'eut reçu d'une manière qui lui persuada que véritablement sa guérison était bien avancée, comme il le lui avait fait entendre.

En la voyant en cet état, il se contenta de lui marquer combien il était ravi de la voir en disposition de recouvrer bientôt sa santé parfaite; et après qu'il l'eut exhortée à concourir avec un médecin si habile pour achever ce qu'il avait si bien commencé, en lui donnant toute sa confiance, il se retira sans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Perse qui avait accompagné le sulthan de Cachemire, sortit avec lui de la chambre de la princesse; et en l'accompagnant, il lui demanda, si sans manquer au respect qui lui était dû, il pouvait lui faire cette demande, par quelle aventure une princesse de Bengale se trouvait seule dans le royaume de

Cachemire, si fort éloignée de son pays, comme s'il l'eût ignoré, et que la princesse ne lui en eût rien dit; mais il le fit pour le faire tomber sur le discours du cheval enchanté, et apprendre de sa bouche ce qu'il en avait fait.

Le sulthan de Cachemire qui ne pouvait pénétrer par quel motif le prince de Perse lui faisait cette demande, ne lui en fit pas un mystère : il lui dit à peu près la même chose que ce qu'il avait appris de la princesse de Bengale; et quand au cheval enchanté, il l'avait fait porter dans son trésor, comme une grande rareté, quoiqu'il ignorât comment on pouvait s'en servir.

« Sire, reprit le feint médecin, la connaissance que votre majesté vient de me donner, me fournit le moyen d'achever la guérison de la princesse. Comme elle a été portée sur ce cheval, et que le cheval est enchanté, elle a contracté quelque chose de l'enchantement, qui ne peut être dissipé que par de certains parfums qui me sont connus. Si votre majesté veut en avoir le plaisir, et donner un spectacle des plus surprenans à sa cour, et au peuple de sa capitale, que demain elle fasse apporter le cheval au milieu de la place devant son palais, et qu'elle s'en remette sur moi pour le reste : je promets de faire voir à ses yeux et à toute l'assemblée, en très-peu de momens, la princesse de Bengale aussi saine d'esprit et de corps qu'elle l'a jamais été de sa vie; et afin que la chose se fasse avec tout l'éclat qu'elle mérite, il est à propos que la princesse soit habillée le plus magnifiquement qu'il

sera possible, avec les joyaux les plus précieux que votre majesté peut avoir. »

Le sulthan de Cachemire eût fait des choses plus difficiles que celles que le prince de Perse lui proposait, pour arriver à la jouissance de ses désirs qu'il regardait si prochaine.

Le lendemain le cheval enchanté fut tiré du trésor par son ordre, et posé de grand matin dans la grande place du palais; et le bruit se répandit bientôt dans toute la ville que ces préparatifs annonçaient quelque chose d'extraordinaire qui devait s'y passer; l'on y accourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du sulthan y furent disposés pour empêcher le désordre, et pour laisser un grand vide autour du cheval.

Le sulthan de Cachemire parut; et quand il eut pris place sur un échafaud, environné des principaux seigneurs et officiers de sa cour, la princesse de Bengale accompagnée de toute la troupe des femmes que le sulthan lui avait assignée, s'approcha du cheval enchanté, et ses femmes l'aidèrent à monter dessus. Quand elle fut sur la selle, les pieds dans l'un et dans l'autre étrier, avec la bride à la main, le feint médecin fit poser autour du cheval plusieurs cassolettes pleines de feu, qu'il avait fait apporter; et en tournant à l'entour il jeta dans chacune un parfum composé de plusieurs sortes d'odeurs les plus exquises. Ensuite, recueilli en lui-même, les yeux baissés et les mains appliquées sur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval, en faisant semblant de pro-

noncer certaines paroles; et dans le moment que les cassolettes exhalaient à la fois une fumée la plus épaisse, d'une odeur très-suave, et que la princesse en était environnée, de manière qu'on avait de la peine à la voir, ainsi que le cheval, il prit son temps, il se jeta légèrement en croupe derrière la princesse, porta la main à la cheville du départ qu'il tourna; et dans le moment que le cheval les enlevait en l'air, il prononça ces paroles à haute voix, si distinctement que le sulthan lui-même les entendit :

« SULTHAN DE CACHEMIRE, QUAND TU VOUDRAS ÉPOUSER DES PRINCESSES QUI IMPLORERONT TA PROTECTION, APPRENDS AUPARAVANT A OBTENIR LEUR CONSENTEMENT. »

Ce fut de la sorte que le prince de Perse recouvra et délivra la princesse de Bengale, et la ramena le même jour en peu de temps à la capitale de Perse, où il n'alla pas mettre pied à terre au palais de plaisance, mais au milieu du palais, devant l'appartement du roi son père; et le roi de Perse ne différa la solennité de son mariage avec la princesse du Bengale, qu'autant de temps qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuse, et marquer davantage la part qu'il y prenait.

CDIII^e NUIT.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouissances fut accompli, le premier soin que le roi de Perse se donna, fut de nommer et d'envoyer une

ambassade solennelle au roi de Bengale pour lui rendre compte de tout ce qui s'était passé, et pour lui demander l'approbation et la ratification de l'alliance qu'il venait de contracter avec lui par ce mariage : ratification que le roi de Bengale bien informé de toutes choses, se fit un honneur et un plaisir d'accorder.

HISTOIRE DU PRINCE AHMED,

ET DE LA FÉE PARI-BANOU.

La sulthane Chehérazade fit suivre l'histoire du cheval enchanté par celle du prince Ahmed, et de la fée Pari-Banou (1); et en prenant la parole, elle dit :

Sire, un sulthan, l'un des prédécesseurs de votre majesté, qui occupait paisiblement le trône des Indes depuis plusieurs années, avait dans sa vieillesse la satisfaction de voir que trois princes ses fils, dignes imitateurs de ses vertus, avec une princesse sa nièce, faisaient l'ornement de sa cour. L'aîné des princes se nommait Houssain, le second Aly, le plus jeune Ahmed, et la princesse sa nièce Nourounnihar (2).

La princesse Nourounnihar était fille d'un prince, cadet du sulthan, que le sulthan avait doté d'un apanage d'un grand revenu, mais qui était mort peu

(1) Ce sont deux mots persans, qui signifient la même chose, c'est-à-dire, GÉNIE FEMELLE, FÉE.

(2) Mot arabe composé, qui signifie LUMIÈRE DU JOUR.

d'années après avoir été marié, en la laissant dans un âge encore tendre. Le sulthan, en considération de ce que le prince son frère avait toujours répondu à son amitié par un attachement sincère à sa personne, s'était chargé de l'éducation de sa fille, et l'avait fait venir dans son palais pour être élevée avec les trois princes. Avec une beauté singulière, et avec toutes les perfections du corps qui pouvaient la rendre accomplie, cette princesse avait aussi infiniment d'esprit; et sa vertu sans reproche, la distinguait entre toutes les princesses de son temps.

Le sulthan, oncle de la princesse, qui s'était proposé de la marier dès qu'elle serait en âge, et de faire alliance avec quelque prince de ses voisins, en la lui donnant pour épouse, y songeait sérieusement, lorsqu'il s'aperçut que les trois princes ses fils l'aimaient passionnément. Il en eut une grande douleur. Cette douleur ne venait pas tant de ce que leur passion l'empêcherait de contracter l'alliance qu'il avait méditée, que de la difficulté d'obtenir d'eux qu'ils s'accordassent, et que les deux cadets au moins consentissent à la céder à leur aîné. Il leur parla à chacun en particulier; et après leur avoir remontré l'impossibilité qu'une seule princesse devînt l'épouse de trois hommes à la fois, et les troubles qu'ils allaient causer s'ils persistaient dans leur passion, il n'oublia rien pour leur persuader, ou de s'en rapporter à la déclaration que la princesse en ferait en faveur de l'un des trois, ou de se désister de leurs prétentions, et de songer à d'autres noces dont il leur laissait le

choix, et de convenir entre eux de permettre qu'elle fût mariée à un prince étranger. Mais quand il eut trouvé en eux une opiniâtreté insurmontable, il les fit venir tous trois devant lui, et il leur tint ce discours :

« Mes enfans, dit-il, puisque pour votre bien et pour votre repos je n'ai pu réussir à vous persuader de ne plus aspirer à la main de la princesse ma nièce et votre cousine ; comme je ne veux pas user de mon autorité en la donnant à l'un de vous préférablement aux autres, il me semble que j'ai trouvé un moyen propre à vous rendre contens, et à conserver l'union qui doit exister entre vous, si vous voulez m'écouter, et si vous exécutez ce que vous allez entendre. Je trouve donc à propos que vous alliez voyager chacun séparément dans un pays différent, de manière que vous ne puissiez pas vous rencontrer ; et comme vous savez que je suis très-curieux, de tout ce qui peut passer pour rare et singulier, je promets la princesse ma nièce en mariage à celui de vous qui m'apportera la rareté la plus extraordinaire. De la sorte, comme le hasard fera que vous jugerez vous-mêmes de la singularité des choses que vous aurez apportées, par la comparaison que vous en ferez, vous n'aurez pas de peine à vous faire justice, en cédant la préférence à celui de vous qui l'aura méritée. Pour les frais du voyage et pour l'achat de la rareté dont vous aurez à faire l'acquisition, je vous donnerai à chacun une même somme convenable à votre naissance, mais que vous n'emploierez pas néanmoins en dépense de suite

et d'équipage, qui, en vous faisant connaître pour ce que vous êtes, vous priverait de la liberté dont vous avez besoin, non-seulement pour vous bien acquitter du projet que vous avez à vous proposer, mais même pour mieux observer les choses qui mériteront votre attention, et enfin pour tirer une plus grande utilité de votre voyage. »

CDIV^e NUIT.

Comme les trois princes avaient toujours été très-soumis aux volontés du sulthan leur père, et que chacun de son côté se flattait que la fortune lui serait favorable, et lui assurerait la possession de Nourounnihar, ils lui répondirent qu'ils étaient prêts à obéir. Sans différer, le sulthan leur fit compter la somme qu'il venait de leur promettre; et dès le même jour ils donnèrent les ordres pour les préparatifs de leur voyage; ils prirent même congé du sulthan pour être en état de partir de grand matin dès le lendemain. Ils sortirent par la même porte de la ville, bien montés et bien équipés, habillés en marchands, chacun avec un seul officier de confiance, déguisé en esclave, et ils se rendirent ensemble au premier gîte, où le chemin se partageait en trois, par l'un desquels ils devaient continuer leur voyage chacun de son côté. Le soir, en mangeant un soupé qu'ils s'étaient fait préparer, ils convinrent que leur voyage serait d'un

an, et se donnèrent rendez-vous au même gîte, à la charge que le premier qui arriverait attendrait les deux autres, et les deux premiers le troisième, afin que comme ils avaient pris congé du sulthan leur père tous ensemble, ils se présentassent de même devant lui à leur retour. Le lendemain à la pointe du jour, après s'être embrassés et souhaité réciproquement un heureux voyage, ils montèrent à cheval, et prirent chacun l'un des trois chemins, sans se rencontrer dans leur choix.

Le prince Houssain, l'aîné des trois frères, qui avait entendu dire des merveilles de la grandeur, des forces, des richesses et de la splendeur du royaume de Bisnagar, prit sa route du côté de la mer des Indes; et après une marche d'environ trois mois, en se joignant à différentes caravanes, tantôt par des déserts et par des montagnes stériles, tantôt par des pays très-peuplés, les mieux cultivés et les plus fertiles qu'il y eût en aucun autre endroit de la terre, il arriva à Bisnagar, ville qui donne le nom à tout le royaume, dont elle est la capitale, et qui est la demeure ordinaire de ses rois (1). Il se logea dans un khan destiné pour les marchands étrangers; et comme il avait appris qu'il y avait quatre quartiers principaux où les marchands de toutes les sortes de marchandises avaient leurs boutiques, dès le lendemain il se rendit

(1) Bisnagar, grande ville d'Asie dans les Indes, capitale du royaume du même nom, appelé aussi le royaume de Carnate. Cette ville est aujourd'hui au pouvoir des Anglais.

à l'un de ces quartiers; au milieu d'eux était situé le château, ou plutôt le palais des rois, lequel occupait un terrain très-vaste, comme au centre de la ville, qui avait trois enceintes, et deux lieues en tous sens d'une porte à l'autre.

Le prince Houssain ne put voir le quartier où il se trouva, sans admiration : il était vaste, coupé et traversé par plusieurs rues toutes voûtées contre l'ardeur du soleil, et néanmoins très-bien éclairées. Les boutiques étaient d'une même grandeur et d'une même symétrie, et celles des marchands d'une même sorte de marchandise n'étaient pas dispersées, elles étaient rassemblées dans une même rue, et il en était de même des boutiques des artisans.

La multitude des boutiques, remplies d'une même sorte de marchandise, comme des toiles les plus fines de différens endroits des Indes, des toiles peintes des couleurs les plus vives qui représentaient au naturel des personnages, des paysages, des arbres, des fleurs, des étoffes de soie et de brocard, tant de la Perse que de la Chine et d'autres lieux, des porcelaines du Japon, des tapis de pied de toutes les grandeurs, le surprirent si fortement, qu'il ne savait s'il devait s'en rapporter à ses propres yeux. Mais quand il fut arrivé aux boutiques des orfèvres et des joailliers, car les deux professions étaient exercées par les mêmes marchands, il fut ravi en extase à la vue de la quantité prodigieuse d'excellens ouvrages en or et en argent, et comme ébloui par l'éclat des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes, des saphirs et d'autres

pierreries qui y étaient en vente et en profusion. S'il fut étonné de tant de richesses réunies en un seul endroit, il le fut bien davantage quand il vint à juger de la richesse du royaume en général, en considérant qu'à la réserve des Brahmanes et des ministres des idoles, qui faisaient profession d'une vie éloignée de la vanité du monde, il n'y avait dans toute son étendue ni Indien ni Indienne qui n'eût des colliers, des bracelets et des ornemens aux jambes et aux pieds, des perles ou des pierreries, qui paraissaient avec d'autant plus d'éclat, qu'ils étaient tous d'un noir à en relever parfaitement le brillant.

Une autre particularité qui fut admirée par le prince Houssain, fut le grand nombre de vendeurs de roses, qui faisaient foule dans les rues par leur multitude. Il comprit qu'il fallait que les Indiens fussent grands amateurs de cette fleur, puisqu'il n'y en avait pas un qui n'en portât un bouquet à la main, ou à la tête en guirlande, ni de marchand qui n'en eût plusieurs vases garnis dans sa boutique, de manière que le quartier, si grand qu'il était, en était tout embaumé (1).

Le prince Houssain, enfin, après avoir parcouru le quartier de rue en rue, l'idée remplie de tant de richesses qui s'étaient présentées à ses yeux, éprouva le besoin de se reposer. Il le témoigna à un marchand, et le marchand fort civilement l'invita à en-

(1) Les guirlandes de roses sont portées encore aujourd'hui par les brahmanes.

trer et à s'asseoir dans sa boutique, ce qu'il accepta. Il n'y avait pas long-temps qu'il y était assis quand il vit passer un crieur avec un tapis d'environ six pieds en quarré, qui le criait à trente bourses à l'enchère. Il appela le crieur, et il demanda à voir le tapis, qui lui parut d'un prix exorbitant, non-seulement pour sa petitesse, mais même pour sa qualité. Quand il eut bien examiné ce tapis, il dit au crieur qu'il ne comprenait pas comment un tapis de pied si petit et de si peu d'apparence, était mis à un si haut prix?

CDV^e NUIT.

Le crieur, qui prenait le prince Houssain pour un marchand, lui répondit :

« Seigneur, si ce prix vous paraît excessif, votre étonnement sera beaucoup plus grand quand vous saurez que j'ai ordre de le faire monter jusqu'à quarante bourses, et de ne le livrer qu'à ce prix et argent comptant. »

« Il faut donc, reprit le prince Houssain, qu'il soit précieux par quelque qualité qui ne m'est pas connue. »

« Vous l'avez deviné, seigneur, repartit le crieur, et vous en conviendrez quand vous saurez qu'en s'asseyant sur ce tapis, on est aussitôt transporté avec lui où l'on souhaite d'aller, et l'on s'y trouve presque dans le moment, sans que l'on soit arrêté par aucun obstacle. »

Ce discours du crieur fit que le prince des Indes, en considérant que le motif principal de son voyage, était de rapporter au sulthan son père quelque rareté, jugea qu'il n'en pouvait acquérir aucune dont le sulthan dût être plus satisfait.

« Si le tapis, dit-il au crieur, avait la vertu que tu lui donnes, non-seulement je ne trouverais pas que ce serait l'acheter trop chèrement que d'en donner les quarante bourses qu'on en demande, je pourrais même me résoudre à m'en accommoder pour le prix, et avec cela, je te ferais un présent dont tu aurais lieu d'être content. »

« Seigneur, reprit le crieur, je vous ai dit la vérité, et il sera aisé de vous en convaincre dès que vous aurez arrêté le marché à quarante bourses, en y mettant la condition que je vous en ferai faire l'expérience. Alors, comme vous n'avez pas ici les quarante bourses, et qu'il faudrait que pour les recevoir je vous accompagnasse jusqu'au khan où vous devez être logé comme étranger, avec la permission du maître de la boutique, nous entrerons dans l'arrière-boutique, j'y étendrai le tapis, et quand nous y serons assis vous et moi, que vous aurez formé le souhait d'être transporté avec moi dans l'appartement que vous avez pris dans le khan, si nous n'y sommes pas transportés sur-le-champ, il n'y aura pas de marché fait, et vous ne serez tenu à rien. Quant au présent, comme c'est au vendeur à me récompenser de ma peine, je le recevrai comme une grace que vous aurez bien voulu me faire, et dont je vous aurai l'obligation. »

Sur la bonne foi du crieur, le prince accepta le parti. Il conclut le marché sous la condition proposée, et il entra dans l'arrière-boutique du marchand, après en avoir obtenu la permission. Le crieur étendit le tapis, ils s'assirent dessus l'un et l'autre; et dès que le prince eut formé le désir d'être transporté au khan dans son appartement, il s'y trouva avec le crieur dans la même situation. Comme il n'avait pas besoin d'autre certitude de la vertu du tapis, il compta au crieur la somme des quarante bourses en or, et il ajouta un présent de vingt pièces d'or dont il le gratifia particulièrement.

De la sorte, le prince Houssain demeura possesseur du tapis avec une joie extrême d'avoir acquis à son arrivée à Bisnagar une pièce si rare, qui devait, comme il n'en doutait pas, lui valoir la possession de Nourounnihar. En effet, il tenait comme une chose impossible que les princes ses cadets rapportassent rien de leur voyage qui pût entrer en comparaison avec ce qu'il avait rencontré si heureusement. Sans faire un plus long séjour à Bisnagar, il pouvait, en s'asseyant sur le tapis, se rendre le même jour au rendez-vous dont il était convenu avec eux; mais il eût été obligé de les attendre trop long-temps : cela fit que, curieux de voir le roi de Bisnagar et sa cour, et de prendre connaissance des forces, des lois, des coutumes, de la religion et de l'état de tout le royaume, il résolut d'employer quelques mois à satisfaire sa curiosité.

La coutume du roi de Bisnagar était de donner

accès auprès de sa personne une fois la semaine aux marchands étrangers. Ce fut sous ce titre que le prince Houssain, qui ne voulait point passer pour ce qu'il était, le vit plusieurs fois; et comme ce prince, qui d'ailleurs était très-bien fait de sa personne, avait infiniment d'esprit, et de politesse (c'était par là qu'il se distinguait des marchands avec lesquels il paraissait devant le roi), c'était à lui, préférablement aux marchands, qu'il adressait la parole pour s'informer de la personne du sulthan des Indes, des forces, des richesses et du gouvernement de son empire.

Les autres jours, le prince les employait à voir ce qu'il y avait de plus remarquable dans la ville et aux environs. Entre autres choses dignes d'être admirées, il vit un temple d'idoles, dont la structure était particulière, en ce qu'elle était toute de bronze; il avait dix coudées en quarré dans son assiette, et quinze en hauteur; et ce qui en faisait la plus grande beauté, était une idole d'or massif, de la hauteur d'un homme, dont les yeux étaient deux rubis, appliqués avec tant d'art, qu'il semblait à ceux qui la regardaient, qu'elle avait les yeux sur eux, de quel côté qu'ils se tournassent pour la voir. Il en vit une autre qui n'était pas moins admirable. C'était dans un village : il y avait une plaine d'environ dix arpens, laquelle n'était qu'un jardin délicieux, parsemé de roses et d'autres fleurs agréables à la vue, et tout cet espace était environné d'un petit mur environ à hauteur d'appui, pour empêcher que les animaux n'en approchassent. Au milieu de la plaine, il s'élevait une terrasse à hau-

teur d'homme, revêtue de pierres jointes ensemble, avec tant de soin et d'industrie, qu'il semblait que ce ne fût qu'une seule pierre. Le temple, qui était en dôme, posé au milieu de la terrasse, était haut de cinquante coudées, de sorte qu'on le découvrait de plusieurs lieues à l'entour. La longueur était de trente, et la largeur de vingt; et le marbre rouge dont il était bâti, était extrêmement poli. La voûte du dôme était ornée de trois rangs de peintures fort vives et de bon goût; et tout le temple était généralement rempli de tant d'autres peintures, de bas-reliefs et d'idoles, qu'il n'y avait aucun endroit où il n'y en eût depuis le haut jusqu'au bas.

Le soir et le matin, on faisait des cérémonies superstitieuses dans ce temple, lesquelles étaient suivies de jeux, de concerts d'instrumens, de danses, de chants et de festins; et les ministres du temple et les habitans du lieu, ne subsistent que des offrandes que les pélerins en foule y apportent des endroits les plus éloignés du royaume, pour s'acquitter de leurs vœux.

CDVI^e NUIT.

Le prince Houssain fut encore spectateur d'une fête solennelle qui se célèbre tous les ans à la cour de Bisnagar, à laquelle les gouverneurs des provinces, les commandans des places fortifiées, les gouverneurs et les juges des villes, et les Brahmanes les plus cé-

lèbres par leur doctrine, sont obligés de se trouver : il y en a de si éloignés, qu'ils ne mettent pas moins de quatre mois à s'y rendre. L'assemblée, composée d'une multitude innombrable d'Indiens, se tient dans une plaine d'une vaste étendue, où ils présentent un spectacle surprenant, tant que la vue peut s'étendre. Au centre de cette plaine il y avait une place d'une grande longueur et très-large, fermée d'un côté par un bâtiment superbe en forme d'échafaudage à neuf étages, soutenu par quarante colonnes, et destiné pour le roi, pour sa cour, et pour les étrangers qu'il honorait de son audience une fois la semaine; en dedans, il était orné et meublé magnifiquement, et au dehors, peint de paysages, où l'on voyait toutes sortes d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, et même de mouches et de moucherons, le tout au naturel; d'autres échafauds, hauts au moins de quatre ou de cinq étages, et peints à peu près les uns de même que les autres, formaient les trois autres côtés; et ces échafauds avaient cela de particulier, qu'on les faisait tourner et changer de face et de décoration d'heure en heure.

De chaque côté de la place, à peu de distance les uns des autres, étaient rangés mille éléphans, avec des harnais d'une grande somptuosité, chargés chacun d'une tour quarrée de bois doré, et des joueurs d'instrumens ou des baladins dans chaque tour. La trompe de ces éléphans, leurs oreilles et le reste du corps étaient peints de cinabre et d'autres couleurs qui représentaient des figures grotesques.

Dans tout ce spectacle, ce qui fit admirer davan-

tage au prince Houssain l'industrie, l'adresse et le génie inventif des Indiens, fut de voir un des éléphans le plus puissant et le plus gros, les quatre pieds posés sur l'extrémité d'un poteau enfoncé perpendiculairement, et hors de terre d'environ deux pieds, jouer en battant l'air de sa trompe, à la cadence des instrumens. Il n'admira pas moins un autre éléphant, non moins puissant, au bout d'une poutre posée en travers sur un poteau, à la hauteur de dix pieds, avec une pierre d'une grosseur prodigieuse attachée et suspendue à l'autre bout qui lui servait de contre-poids, par le moyen duquel, tantôt haut, tantôt bas, en présence du roi et de sa cour, il marquait par les mouvemens de son corps et de sa trompe, les cadences des instrumens, de même que l'autre éléphant. Les Indiens, après avoir attaché la pierre de contre-poids, avaient attiré l'autre bout jusqu'en terre à force d'hommes, et y avaient fait monter l'éléphant.

Le prince Houssain eût pu faire un plus long séjour à la cour et dans le royaume de Bisnagar : une infinité d'autres merveilles eussent pu l'y arrêter agréablement jusqu'au dernier jour de l'année révolue dont les princes ses frères et lui étaient convenus pour se rejoindre; mais pleinement satisfait de ce qu'il avait vu, comme il était continuellement occupé de l'objet de son amour, et que depuis l'acquisition qu'il avait faite, la beauté et les charmes de la princesse Nourounnihar augmentaient de jour en jour la violence de sa passion, il lui sembla qu'il aurait l'esprit plus tranquille, et qu'il serait plus près de

son bonheur quand il se serait approché d'elle. Après avoir satisfait le concierge du khan pour le loyer de l'appartement qu'il y avait occupé, et lui avoir désigné l'heure à laquelle il pourrait venir prendre la clé qu'il laisserait à la porte, sans lui avoir dit de quelle manière il partirait, il y rentra en fermant la porte sur lui et en y laissant la clé. Il étendit le tapis, et s'y assit avec l'officier qu'il avait amené avec lui. Alors il se recueillit en lui-même; et après avoir souhaité sérieusement d'être transporté au gîte où les princes ses frères devaient se rendre comme lui, il s'aperçut bientôt qu'il y était arrivé. Il s'y arrêta, et se faisant connaître pour un marchand, il les attendit.

Le prince Aly, frère puîné du prince Houssain, qui avait projeté de voyager en Perse, pour se conformer à l'intention du sulthan des Indes, en avait pris la route avec une caravane, à laquelle il s'était réuni à la troisième journée après sa séparation d'avec les deux princes ses frères. Après une marche de près de quatre mois il arriva enfin à Chyraz, qui était alors la capitale du royaume de Perse. Comme il avait fait amitié et société en chemin avec un petit nombre de marchands, sans se faire connaître, il prit logement avec eux dans un même khan.

Le lendemain, pendant que les marchands ouvraient leurs ballots de marchandises, le prince Aly qui ne voyageait que pour son plaisir, et qui ne s'était embarrassé que des choses nécessaires pour le faire commodément, après avoir changé d'habit, se fit conduire au quartier où se vendaient les pierre-

ries, les ouvrages en or et en argent, brocards, étoffes de soie, toiles fines, et les autres marchandises les plus rares et les plus précieuses. Ce lieu qui était spacieux et bâti solidement, était voûté, et la voûte était soutenue de gros piliers, autour desquels les boutiques étaient ménagées de même que le long des murs, tant en dedans qu'en dehors, et il était connu communément à Chyraz sous le nom de bezestin. D'abord le prince Aly parcourut le bezestin en long et en large de tous les côtés, et il jugea avec admiration, des richesses qui y étaient renfermées par la quantité prodigieuse des marchandises les plus précieuses qu'il y vit étalées. Parmi tous les crieurs qui allaient et venaient, chargés de différentes pièces, en les criant à l'encan, il ne fut pas peu surpris d'en voir un qui tenait à la main un tuyau d'ivoire, long d'environ un pied, et de la grosseur d'un peu plus d'un pouce, qu'il criait à trente bourses (1). Il s'imagina d'abord que le crieur n'était pas dans son bon sens. Pour s'en éclaircir, en s'approchant de la boutique d'un marchand :

« Seigneur, dit-il au marchand, en lui montrant le crieur, dites-moi, je vous prie, si je me trompe? Cet homme qui crie un petit tuyau d'ivoire à trente bourses, a-t-il l'esprit bien sain? »

« Seigneur, répondit le marchand, à moins qu'il ne l'ait perdu depuis hier, je puis vous assurer que c'est le plus sage de tous nos crieurs, et le plus em-

(1) La bourse vaut environ 1500 francs.

ployé, comme celui en qui l'on a le plus de confiance, quand il s'agit de la vente de quelque chose de prix; et quant au tuyau qu'il crie à trente bourses, il faut qu'il les vaille et même davantage, par quelque motif que nous ne connaissons pas. Il va repasser dans un moment, nous l'appellerons, et vous vous en informerez par vous-même; asseyez-vous cependant sur mon sofa, et reposez-vous. »

Le prince Aly ne refusa pas l'offre obligeante du marchand; et peu de temps après qu'il se fut assis, le crieur repassa. Comme le marchand l'eut appelé par son nom, il s'approcha. Alors en lui montrant le prince Aly, il lui dit :

« Répondez à ce seigneur qui demande si vous êtes dans votre bon sens, de crier à trente bourses un tuyau d'ivoire qui paraît de si peu de valeur. J'en serais étonné moi-même, si je ne savais pas que vous êtes un homme sage. »

Le crieur, en s'adressant au prince Aly, lui dit :

« Seigneur, vous n'êtes pas le seul qui me traite de fou, à l'occasion de ce tuyau; mais vous jugerez vous-même si je le suis quand je vous en aurai dit la propriété, j'espère qu'alors vous y mettrez une enchère, comme ceux à qui je l'ai déja montré, qui avaient une aussi mauvaise opinion de moi que vous.

« Premièrement, seigneur, poursuivit le crieur, en présentant le tuyau au prince, remarquez que ce tuyau est garni d'un verre à chaque extrémité, et considérez qu'en regardant par l'un des deux, quelque chose qu'on puisse souhaiter de voir, on la voit aussitôt.

« Je suis prêt à vous faire réparation d'honneur, reprit le prince Aly, si vous me faites connaître la vérité de ce que vous avancez. » Et comme il avait le tuyau à la main, après avoir observé les deux verres: « Montrez-moi, continua-t-il, par où il faut regarder, afin que je m'en éclaircisse. »

Le crieur le lui montra. Le prince regarda, et en souhaitant de voir le sulthan des Indes son père, il le vit en parfaite santé, assis sur son trône au milieu de son conseil. Ensuite, comme après le sulthan il n'avait rien de plus cher au monde que la princesse Nourounnihar, il souhaita de la voir, et il la vit assise à sa toilette, environnée de ses femmes, riante et de belle humeur.

Le prince Aly n'eut pas besoin d'autre preuve pour se persuader que ce tuyau était la chose la plus précieuse qu'il y eut alors, non-seulement dans la ville de Chyraz, mais même dans tout l'univers; et il crut que s'il négligeait de l'acheter, jamais il ne rencontrerait une rareté pareille à remporter de son voyage, ni à Chyraz, quand il y demeurerait dix ans ni ailleurs. Il dit au crieur :

« Je me rétracte de la pensée déraisonnable que j'ai eue de votre peu de bon sens, mais je crois que vous serez pleinement satisfait de la réparation que je suis prêt à vous en faire, en achetant le tuyau. Comme je serais fâché qu'un autre que moi le possédât, dites-moi au juste à quel prix le vendeur le fixe : sans vous donner la peine de le crier davantage, et de vous fatiguer à aller et venir, vous

n'aurez qu'à venir avec moi, je vous compterai la somme. »

Le crieur lui assura avec serment qu'il avait ordre de le vendre quarante bourses; et que pour peu qu'il en doutât, il était prêt à le mener à lui-même. Le prince Indien ajouta foi à sa parole : il l'emmena avec lui; et quand ils furent arrivés au khan où était son logement, il lui compta les quarante bourses en belle monnaie d'or, et il demeura ainsi possesseur du tuyau d'ivoire.

Quand le prince Aly eut fait cette acquisition, la joie qu'il en eut fut d'autant plus grande, qu'il se persuada que les princes ses frères n'auraient rencontré rien d'aussi rare et aussi digne d'admiration; et qu'ainsi la princesse Nourounnihar serait la récompense des fatigues de son voyage. Il ne songea plus qu'à prendre connaissance de la cour de Perse sans se faire connaître, et qu'à voir ce qu'il y avait de plus curieux à Chyraz et aux environs, en attendant que la caravane avec laquelle il était venu, reprît la route des Indes. Il avait complètement satisfait sa curiosité quand la caravane fut en état de partir. Le prince ne manqua pas de s'y joindre, et elle se mit en chemin. Aucun accident ne troubla ni n'interrompit la marche; et sans autre incommodité que la longueur ordinaire des journées et la fatigue du voyage, il arriva heureusement au rendez-vous, où le prince Houssain était déja arrivé. Le prince l'y trouva, et il resta avec lui en attendant le prince Ahmed.

des vertus de la pomme artificielle, plusieurs personnes s'arrêtèrent et les environnèrent; la plupart confirmèrent tout le bien qu'il en disait; et comme l'un d'eux eut témoigné qu'il avait un ami malade si dangereusement, qu'on n'espérait plus rien de sa vie, et que c'était une occasion présente et favorable pour en faire l'expérience, le prince Ahmed prit la parole, et dit au crieur qu'il en donnerait quarante bourses si elle guérissait le malade qui la flairerait.

Le crieur qui avait ordre de la vendre ce prix-là :

« Seigneur, dit-il au prince, allons faire cette expérience, la pomme sera pour vous; car il est indubitable qu'elle ne fera pas moins son effet que toutes les fois qu'elle a été employée pour faire revenir des portes de la mort tant de malades dont la vie était désespérée. »

L'expérience réussit; et le prince, après avoir compté les quarante bourses au crieur qui lui consigna la pomme artificielle, attendit avec grande impatience le départ de la première caravane pour retourner aux Indes. Il employa ce temps-là à voir à Samarcande et aux environs tout ce qui était digne de sa curiosité, et principalement la vallée de la Sogde, ainsi nommée de la rivière du même nom, qui l'arrose, et que les Arabes reconnaissent pour l'un des quatre paradis de l'univers par la beauté de ses campagnes et de ses jardins accompagnés de palais, par sa fertilité en toutes sortes de fruits, et par les délices dont on y jouit dans la belle saison.

Le prince Ahmed enfin ne perdit pas l'occasion de la première caravane qui prit la route des Indes. Il partit; et nonobstant les incommodités inévitables dans un long voyage, il arriva en parfaite santé au gîte où les princes Houssain et Aly l'attendaient.

Le prince Aly arrivé quelque temps avant le prince Ahmed, avait demandé au prince Houssain, qui était venu le premier, combien il y avait de temps qu'il était arrivé? Comme il eut appris de lui qu'il y avait près de trois mois :

« Il faut donc, reprit-il, que vous ne soyez pas allé bien loin? »

« Je ne vous dirai rien présentement, repartit le prince Houssain, du lieu où je suis allé; mais je puis vous assurer que j'ai mis plus de trois mois à m'y rendre. »

« Si cela est, répliqua le prince Aly, il faut donc que vous y ayez fait fort peu de séjour? »

« Mon frère lui dit le prince Houssain, vous vous trompez : le séjour que j'y ai fait a été de quatre à cinq mois, et il n'a tenu qu'à moi de le faire plus long. »

« A moins que vous ne soyez revenu en volant, reprit encore le prince Aly, je ne comprends pas comment il peut y avoir trois mois que vous êtes de retour, comme vous voulez me le faire accroire? »

« Je vous ai dit la vérité, ajouta le prince Houssain; et c'est une énigme dont je ne vous donnerai l'explication qu'à l'arrivée du prince Ahmed, notre frère, en déclarant en même temps quelle est la ra-

reté que j'ai rapportée de mon voyage. Pour vous, je ne sais pas ce que vous avez rapporté, il faut que ce soit peu de chose : en effet, je ne vois pas que vos charges soient augmentées. »

« Et vous, prince, reprit le prince Aly, à la réserve d'un tapis d'assez peu d'apparence, dont votre sofa est garni, et dont vous paraissez avoir fait acquisition, il me semble que je pourrais vous rendre raillerie pour raillerie. Mais comme il paraît que vous voulez faire un mystère de la rareté que vous avez rapportée, vous trouverez bon que j'en use de même pour celle dont j'ai fait acquisition. »

Le prince repartit :

« Je tiens la rareté que j'ai apportée si fort au-dessus de toute autre, quelle qu'elle puisse être, que je ne ferais pas cette difficulté de vous la montrer, et de vous en faire tomber d'accord en vous déclarant ce qui la rend telle, sans craindre que celle que vous apportez, comme je le suppose, puisse lui être préférée. Mais il est à propos que nous attendions que le prince Ahmed, notre frère, soit arrivé ; alors nous pourrons nous faire part avec plus d'égard et de bienséance les uns pour les autres, de la bonne fortune qui nous sera échue. »

Le prince Aly ne voulut pas entrer plus avant en contestation avec le prince Houssain sur la préférence qu'il donnait à la rareté qu'il avait apportée ; il se contenta d'être bien persuadé que si le tuyau qu'il avait à lui montrer n'était pas préférable, il n'était pas possible au moins qu'il fût inférieur, et il convint

avec lui d'attendre pour le produire que le prince Ahmed fût arrivé.

CDVIII^e NUIT.

Quand le prince Ahmed eut rejoint les deux princes ses frères, qu'ils se furent embrassés avec beaucoup de tendresse, et qu'il se furent complimentés sur le bonheur qu'ils avaient de se revoir dans le même lieu où ils s'étaient séparés, le prince Houssain comme l'aîné, prit la parole, et dit :

« Mes frères, nous aurons du temps de reste à nous entretenir des particularités de nos divers voyages; parlons de ce qui nous est le plus important de savoir; et comme je tiens pour certain que vous vous êtes souvenus comme moi du principal motif qui nous y a engagés, ne nous cachons pas ce que nous apportons, et nous le montrant, faisons-nous justice par avance, et voyons auquel le sulthan notre père pourra adjuger la préférence.

« Pour donner l'exemple, continua le prince Houssain, je vous dirai que la rareté que j'ai rapportée du voyage que j'ai fait au royaume de Bisnagar, est le tapis sur lequel je suis assis : il est commun et sans apparence, comme vous le voyez; mais quand je vous aurai déclaré quelle est sa vertu, vous serez dans une admiration d'autant plus grande, que jamais vous n'avez rien entendu de pareil; et vous allez en con-

venir. En effet, tel qu'il vous paraît, si l'on est assis dessus, comme nous y sommes, et que l'on désire d'être transporté en quelque lieu, si éloigné qu'il puisse être, on se trouve dans ce lieu presque dans le moment. J'en ai fait l'expérience avant de compter les quarante bourses qu'il m'a coûtées, sans les regretter; et quand j'eus satisfait ma curiosité pleinement à la cour et dans le royaume de Bisnagar, et que je voulus revenir, je ne me suis pas servi d'autre voiture que de ce tapis merveilleux pour me ramener ici, moi et mon compagnon de voyage, qui peut vous dire combien de temps j'ai mis à m'y rendre. Je vous en ferai voir l'expérience à l'un et à l'autre quand vous le jugerez à propos. J'attends que vous m'appreniez si ce que vous avez apporté, peut entrer en comparaison avec mon tapis. »

Le prince Houssain acheva ici d'exalter l'excellence de son tapis; et le prince Aly, en prenant la parole, la lui adressa en ces termes:

« Mon frère, dit-il, il faut avouer que votre tapis est une des choses les plus merveilleuses que l'on puisse imaginer, s'il a, comme je ne veux pas en douter, la propriété que vous venez de nous dire. Mais vous avouerez qu'il peut y avoir d'autres choses, je ne dis pas plus, mais au moins aussi merveilleuses dans un autre genre; et pour vous en faire tomber d'accord, continua-t-il, le tuyau d'ivoire que voici, non plus que votre tapis, ne paraît pas une rareté qui mérite une grande attention. Je ne l'ai pas moins payé aussi cher que votre tapis, et je ne suis pas moins

content de mon marché que vous l'êtes du vôtre. Équitable comme vous l'êtes, vous conviendrez que je n'ai pas été trompé, quand vous saurez par expérience, qu'en regardant par un des bouts, on voit tel objet que l'on souhaite de voir. Je ne veux pas que vous m'en croyiez sur ma parole, ajouta le prince Aly en lui présentant le tuyau : le voilà, voyez si je vous en impose. »

Le prince Houssain prit le tuyau d'ivoire de la main du prince Aly; et comme il eut approché l'œil du bout que le prince Aly avait marqué en le lui présentant, avec intention de voir la princesse Nourounnihar, et d'apprendre comment elle se portait, le prince Aly et le prince Ahmed, qui avaient les yeux sur lui, furent extrêmement étonnés de le voir tout à coup changer de visage, d'une manière qui marquait une surprise extraordinaire, jointe à une grande affliction. Le prince Houssain ne leur donna pas le temps de lui en demander le sujet.

« Princes, s'écria-t-il, c'est inutilement que vous et moi nous avons entrepris un voyage si pénible dans l'espérance d'en être récompensés par la possession de la charmante Nourounnihar : dans peu de momens cette aimable princesse ne sera plus en vie; je viens de la voir dans son lit, environnée de ses femmes et de ses eunuques qui sont en pleurs, et qui paraissent s'attendre de moment en moment à la voir rendre l'ame. Tenez, voyez-la vous-mêmes dans ce pitoyable état, et joignez vos larmes aux miennes. »

Le prince Aly reçut le tuyau d'ivoire de la main

du prince Houssain; il regarda : après avoir vu le même objet avec un sensible déplaisir, il le présenta au prince Ahmed, afin qu'il vît aussi un spectacle si triste et si affligeant, qui devait les intéresser tous également.

Quand le prince Ahmed eut pris le tuyau d'ivoire des mains du prince Aly, qu'il eut regardé, et qu'il eut vu la princesse Nourounnihar si près de la mort, il prit la parole, et en l'adressant aux deux princes ses frères :

« Princes, dit-il, la princesse Nourounnihar, qui est également l'objet de nos vœux, est véritablement dans un état inquiétant; mais autant qu'il me le paraît, pourvu que nous ne perdions pas de temps, il y a encore lieu d'éloigner le moment fatal. »

Alors le prince Ahmed tira de son sein la pomme artificielle qu'il avait acquise; et en la montrant aux princes ses frères, il leur dit :

« La pomme que vous voyez ne m'a pas moins coûté que le tapis et que le tuyau d'ivoire que vous avez apporté chacun de votre voyage. L'occasion qui se présente de vous en faire voir la vertu merveilleuse, fait que je ne regrette pas les quarante bourses qu'elle m'a coûtées. Pour ne vous pas tenir en suspens, elle a cette vertu qu'un malade en la sentant, même à l'agonie, recouvre sur-le-champ la santé : l'expérience que j'en ai faite m'empêche d'en douter; et je puis vous en faire voir l'effet à vous-mêmes, en la personne de la princesse Nourounnihar, si nous faisons la diligence que nous devons pour la secourir. »

« Si cela est ainsi, reprit le prince Houssain, nous ne pouvons faire une plus grande diligence, qu'en nous transportant à l'instant jusque dans la chambre de la princesse, par le moyen de mon tapis. Ne perdons pas de temps, approchez-vous, asseyez-vous-y comme moi; il est assez grand pour nous contenir tous trois sans nous presser; mais avant toute chose, donnons chacun ordre à notre domestique de partir ensemble de suite, et de venir nous trouver au palais. »

Quant cet ordre fut donné, le prince Aly et le prince Ahmed s'assirent sur le tapis avec le prince Houssain; et comme ils avaient tous trois le même intérêt, ils formèrent aussi tous trois le même désir d'être transportés dans la chambre de la princesse Nourounnihar. Leur désir fut exécuté; et ils furent transportés si promptement, qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient arrivés au lieu où ils avaient souhaité, et nullement qu'ils étaient partis de celui qu'ils venaient de quitter.

La présence des trois princes si peu attendue, effraya les femmes et les eunuques de la princesse, qui ne comprenaient pas par quel enchantement trois hommes se trouvaient au milieu d'eux. Ils les méconnurent même d'abord, et les eunuques étaient près de se jeter sur eux comme sur des gens qui avaient pénétré jusque dans un lieu dont il ne leur était pas même permis d'approcher; mais ils revinrent bientôt de leur erreur, en les reconnaissant pour ce qu'ils étaient.

CDIX^e NUIT.

Le prince Ahmed ne se vit pas plus tôt dans la chambre de Nourounnihar, et il n'eut pas plus tôt aperçu cette princesse mourante, qu'il se leva de dessus le tapis, ce que firent aussi les deux autres princes, s'approcha du lit et lui mit la pomme merveilleuse sous les narines. Quelques momens après la princesse ouvrit les yeux, tourna la tête de côté et d'autre, en regardant les personnes qui l'environnaient, et elle se mit sur son séant en demandant à s'habiller, avec la même liberté et la même connaissance que si elle n'eût fait que de se réveiller après un long sommeil. Ses femmes lui eurent bientôt appris, que c'était aux trois princes ses cousins, et particulièrement au prince Ahmed, qu'elle avait l'obligation du recouvrement si subit de sa santé. Aussitôt, en témoignant la joie qu'elle avait de les revoir, elle les remercia tous ensemble, et le prince Ahmed en particulier. Comme elle avait demandé à s'habiller, les princes se contentèrent de lui témoigner combien était grand le plaisir qu'ils avaient d'être arrivés assez à temps pour contribuer chacun en quelque chose à la tirer du danger évident où ils l'avaient vue, et les vœux ardens qu'ils faisaient pour la longue durée de sa vie, après quoi ils se retirèrent.

Pendant que la princesse s'habillait, les princes,

en sortant de son appartement, allèrent se jeter aux pieds du sulthan leur père et lui rendre leurs respects; et en paraissant devant lui, trouvèrent qu'ils avaient été prévenus par le principal eunuque de la princesse qui lui annonçait leur arrivée imprévue, et de quelle manière la princesse venait d'être guérie parfaitement par eux. Le sulthan les embrassa avec une joie d'autant plus grande, qu'en même temps qu'il les voyait de retour, il apprenait que la princesse sa nièce, qu'il aimait comme si elle eût été sa propre fille, après avoir été abandonnée par les médecins, venait de recouvrer la santé d'une manière toute merveilleuse. Après les complimens ordinaires dans une pareille occasion, les princes lui présentèrent chacun la rareté qu'ils avaient apportée: le prince Houssain, le tapis qu'il avait eu soin de reprendre en sortant de la chambre de la princesse; le prince Aly, le tuyau d'ivoire; et le prince Ahmed, la pomme artificielle; et après en avoir fait l'éloge, en la lui mettant entre les mains, chacun à son rang, ils le supplièrent de prononcer sur celle à laquelle il donnait la préférence, et de déclarer ainsi auquel des trois il donnait la princesse Nourounnihar pour épouse, selon sa promesse.

Le sulthan des Indes, après avoir écouté avec bienveillance tout ce que les princes voulurent lui représenter à l'avantage de ce qu'ils avaient apporté, sans les interrompre, et bien informé de ce qui venait de se passer dans la guérison de la princesse Nourounnihar, demeura quelque temps dans le silence, comme

s'il eût pensé à ce qu'il avait à leur répondre. Il l'interrompit enfin, et il leur tint ce discours plein de sagesse :

« Mes enfans, dit-il, je nommerais l'un de vous, avec un grand plaisir, si je pouvais le faire avec justice; mais considérez vous-mêmes si je le puis. Vous, prince Ahmed, il est vrai que la princesse ma nièce est redevable de sa guérison à votre pomme artificielle; mais je vous demande, la lui eussiez-vous procurée, si auparavant le tuyau d'ivoire du prince Aly ne vous eût donné lieu de connaître le danger où elle était, et si le tapis du prince Houssain ne vous eût servi à venir la secourir promptement? Vous, prince Aly, votre tuyau d'ivoire a servi à vous faire connaître, à vous et aux princes vos frères, que vous alliez perdre la princesse votre cousine, et en cela il faut convenir qu'elle vous a grande obligation. Il faut aussi que vous conveniez que cette connaissance serait demeurée inutile pour le bien qui lui en est arrivé, sans la pomme artificielle et sans le tapis. Et vous enfin, prince Houssain, la princesse serait une ingrate si elle ne vous marquait sa reconnaissance en considération de votre tapis, qui s'est trouvé si nécessaire pour lui procurer la guérison. Mais considérez qu'il n'eût été d'aucun usage pour y contribuer, si vous n'eussiez eu connaissance de la maladie par le moyen du tuyau d'ivoire du prince Aly, et que le prince Ahmed n'eût employé sa pomme artificielle pour la guérir. Ainsi, comme ni le tapis, ni le tuyau d'ivoire, ni la pomme artificielle ne donnent pas la

moindre préférence à l'un plus qu'à l'autre, mais au contraire une parfaite égalité à chacun, et que je ne puis accorder la princesse Nourounnihar qu'à un seul, vous voyez vous-mêmes que le seul fruit que vous avez retiré de votre voyage, est la gloire d'avoir contribué également à lui rendre la santé.

« Si cela est vrai, ajouta le sulthan, vous voyez aussi que c'est à moi à recourir à une autre voie, pour me déterminer certainement au choix que je dois faire entre vous. Comme il y a encore du temps jusqu'à la nuit, c'est ce que je veux faire dès aujourd'hui. Allez donc, prenez chacun un arc et une flèche, et rendez-vous hors de la ville à la grande plaine des exercices de chevaux; je vais me préparer pour m'y rendre, et je déclare que je donnerai la princesse Nourounnihar pour épouse à celui de vous qui aura tiré le plus loin.

« Au reste, je n'oublie pas que je dois vous remercier en général, et chacun en particulier, du présent que vous m'avez apporté. J'ai bien des raretés dans mon cabinet, mais il n'y a rien qui approche de la singularité du tapis, du tuyau d'ivoire et de la pomme artificielle, dont je vais l'augmenter et l'enrichir. Ce sont trois pièces qui vont y tenir la première place, et que j'y conserverai précieusement, non pas par simple curiosité, mais pour en tirer dans les occasions l'usage avantageux que l'on peut en faire. »

Les trois princes n'eurent rien à répondre à la décision que le sulthan venait de prononcer. Quand ils furent hors de sa présence, on leur fournit à chacun

un arc et une flèche, qu'ils remirent à un de leurs officiers qui s'étaient assemblés dès qu'ils avaient appris la nouvelle de leur arrivée, et ils se rendirent, suivis d'une foule innombrable de peuple, à la plaine des exercices des chevaux.

Le sulthan ne se fit pas attendre; et dès qu'il fut arrivé, le prince Houssain, comme l'aîné, prit son arc et la flèche, et tira le premier; le prince Aly tira ensuite, et l'on vit tomber la flèche plus loin que celle du prince Houssain; le prince Ahmed tira le dernier, mais on perdit la sienne de vue, et personne ne la vit tomber; on courut, on chercha; mais quelque diligence que l'on fît, et que le prince Ahmed fît lui-même, il ne fut pas possible de trouver la flèche, ni près, ni loin (1). Quoiqu'il fût croyable que c'était lui qui avait tiré le plus loin, et qu'ainsi il avait mérité que la princesse Nourounnihar lui fût accordée, comme néanmoins il était nécessaire que la flèche se trouvât pour rendre la chose évidente et certaine, quelque remontrance qu'il fît au sulthan, ce prince ne laissa pas de juger en faveur de son frère Aly. Ainsi il donna les ordres pour les préparatifs de la solennité des noces; et peu de jours après elles se célébrèrent avec une grande magnificence.

(1) Sir Walter Scott a imité ce passage dans un des chapitres de son roman intitulé *le Monastère*.

CDX^e NUIT.

Le prince Houssain n'honora pas la fête de sa présence. Comme sa passion pour la princesse Nourounnihar était très-sincère et très-vive, il ne se sentit pas assez de force pour soutenir avec patience la mortification de la voir passer entre les bras du prince Aly, lequel, disait-il, ne la méritait pas mieux, ni ne l'aimait plus parfaitement que lui. Il en éprouva au contraire un si vif déplaisir, qu'il abandonna la cour, et qu'il renonça au droit qu'il avait de succéder à la couronne pour aller se faire dervyche et se mettre sous la discipline d'un cheikh très-fameux, lequel était dans une grande réputation par sa vie exemplaire, et qui avait établi sa demeure et celle de ses nombreux disciples, dans une agréable solitude.

Le prince Ahmed, par le même motif que le prince Houssain, n'assista pas aux noces du prince Aly et de la princesse Nourounnihar; mais il ne renonça pas au monde comme lui. Comme il ne pouvait comprendre comment la flèche qu'il avait tirée, était pour ainsi dire devenue invisible, il se déroba à ses gens; et résolu à la chercher de manière à n'avoir rien à se reprocher, il se rendit à l'endroit où celles des princes Houssain et Aly avaient été ramassées. De là, en marchant droit devant lui, et en regardant à droite et à gauche, il alla si loin sans trouver ce qu'il cher-

chait, qu'il jugea sa peine inutile. Attiré néanmoins comme malgré lui, il ne laissa pas de poursuivre son chemin jusqu'à des rochers fort élevés où il eût été obligé de se détourner quand il eût voulu passer outre, et ces rochers extrêmement escarpés, étaient situés dans un lieu stérile, à quatre lieues loin d'où il était parti.

En approchant de ces rochers, le prince Ahmed aperçoit une flèche, il la ramasse, il la considère, et il est dans un grand étonnement de voir que c'était la même qu'il avait tirée.

« C'est elle, dit-il en lui-même; mais ni moi, ni aucun mortel au monde, nous n'avons la force de tirer une flèche si loin. »

Comme il l'avait trouvée couchée par terre, et non pas enfoncée par la pointe, il jugea qu'elle avait donné contre le rocher, et qu'elle avait été renvoyée par sa résistance.

« Il y a du mystère, dit-il encore, dans une chose si extraordinaire, et ce mystère ne peut être qu'avantageux pour moi. La fortune après m'avoir affligé en me privant de la possession d'un bien qui devait, comme je l'espérais, faire le bonheur de ma vie, m'en réserve peut-être un autre pour ma consolation. »

Dans cette pensée, comme la face de ces rochers s'avançait en pointes et se reculait en plusieurs enfoncemens, le prince entra dans un de ces enfoncemens; et comme il jetait les yeux de coin en coin, une porte de fer se présenta sans apparence de serrure. Il craignit qu'elle ne fût fermée, mais en la

poussant elle s'ouvrit en dedans, et il vit un chemin en pente douce, sans degrés, par où il descendit avec la flèche à la main. Il crut qu'il allait entrer dans des ténèbres; mais bientôt une autre lumière toute différente succéda à celle qu'il quittait; et en entrant dans une place spacieuse, à cinquante ou soixante pas ou environ, il aperçut un palais magnifique, dont il n'eut pas le temps d'admirer la structure merveilleuse. En effet, en même temps une dame d'un air et d'un port majestueux, et d'une beauté à laquelle la richesse des étoffes dont elle était habillée, et les pierreries dont elle était ornée, n'ajoutaient aucun avantage, s'avança jusque sur le vestibule, accompagnée d'une troupe de femmes, dont il eut peu de peine à distinguer la maîtresse.

Dès que le prince Ahmed eut aperçu la dame, il pressa le pas pour aller lui rendre ses respects; et la dame de son côté, qui le vit venir, le prévint par ces paroles, en élevant la voix :

« Prince Ahmed, dit-elle, approchez, vous êtes le bien venu. »

La surprise du prince ne fut pas médiocre, quand il s'entendit nommer dans un pays dont il n'avait jamais entendu parler, quoique ce pays fût si voisin de la capitale du sulthan son père; et il ne comprenait pas comment il pouvait être connu d'une dame qu'il ne connaissait pas. Il aborde enfin la dame en se jetant à ses pieds :

« Madame, dit-il, à mon arrivée dans un lieu j'avais à craindre que ma curiosité ne m'eût fait pé-

nétrer imprudemment, je vous rends mille graces de l'assurance que vous me donnez d'être le bien venu; mais oserais-je, sans commettre une incivilité, vous demander par quelle aventure il arrive, que je ne vous sois pas inconnu, à vous, qui êtes dans notre voisinage, sans que j'en aie eu connaissance qu'aujourd'hui ? »

« Prince, lui dit la dame, entrons dans le salon : j'y satisferai à votre demande plus commodément pour vous et pour moi. »

En achevant ces paroles, la dame, pour montrer le chemin au prince Ahmed, le mena dans un salon. Sa structure merveilleuse, l'or et l'azur qui embellissaient le dôme de la voûte, et la richesse inestimable des meubles, lui parurent une nouveauté si grande, qu'il en témoigna son admiration en s'écriant qu'il n'avait rien vu de semblable, et qu'il ne croyait pas qu'on pût rien voir qui en approchât.

« Je vous assure néanmoins, reprit la dame, que c'est la moindre pièce de mon palais, et vous en tomberez d'accord quand je vous aurai fait voir tous les appartemens. »

Elle monta, et elle s'assit sur un sofa; et quand le prince eut pris place auprès d'elle, à la prière qu'elle lui en fit :

« Prince, dit-elle, vous êtes surpris, dites-vous, de ce que je vous connais sans que vous me connaissiez; votre surprise cessera quand vous saurez qui je suis. Vous n'ignorez pas, sans doute, une chose que votre religion vous enseigne; le monde est habité

par des génies, aussi bien que par des hommes. Je suis fille d'un de ces génies, des plus puissans et des plus distingués parmi eux, et mon nom est Pari-Banou. Ainsi vous devez cesser d'être surpris que je vous connaisse, vous, le sulthan votre père, les princes vos frères et la princesse Nourounnihar. Je suis informée de même de votre amour et de votre voyage, dont je pourrais vous dire toutes les circonstances, puisque c'est moi qui ai fait mettre en vente à Samarqande la pomme artificielle que vous y avez achetée; à Bisnagar, le tapis que le prince Houssain y a trouvé, et à Chyraz, le tuyau d'ivoire que le prince Aly en a rapporté. Cela doit suffire pour vous faire comprendre que je n'ignore rien de ce qui vous touche. La seule chose que j'ajoute, c'est que vous m'avez paru digne d'un sort plus heureux que celui de posséder la princesse Nourounnihar; et que pour vous y faire parvenir, comme je me trouvais présente dans le temps que vous tirâtes la flèche, que je vois que vous tenez, et que je prévis qu'elle ne passerait pas même au-delà de celle du prince Houssain, je la pris en l'air, et lui donnai le mouvement nécessaire pour venir frapper les rochers près desquels vous venez de la trouver. Il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occasion qu'elle vous présente, de devenir plus heureux. »

CDXI^e NUIT.

Comme la fée Pari-Banou prononça ces dernières paroles d'un ton différent, en regardant même le prince Ahmed d'un air tendre, et en baissant aussitôt les yeux par modestie, avec une rougeur qui lui monta au visage, le prince n'eut pas de peine à comprendre de quel bonheur elle entendait parler. Il considéra que la princesse Nourounnihar ne pouvait plus être à lui, et que la fée Pari-Banou la surpassait infiniment en beauté, en appas, en agrémens, de même que par un esprit transcendant et par des richesses immenses, autant qu'il pouvait en juger par la magnificence du palais où il se trouvait; et il bénit le moment où la pensée lui était venue de chercher une seconde fois la flèche qu'il avait tirée; cédant alors au penchant qui l'entraînait du côté du nouvel objet qui l'enflammait :

« Madame, reprit-il, quand je n'aurais toute ma vie que le bonheur d'être votre esclave et l'admirateur de tant de charmes qui me ravissent à moi-même, je m'estimerais le plus heureux de tous les mortels. Pardonnez-moi la hardiesse qui m'inspire de vous demander cette grace, et ne dédaignez pas, en me la refusant, d'admettre dans votre cour un prince qui se dévoue tout à vous. »

« Prince, repartit la fée, comme il y a long-temps

que je suis maîtresse de mes volontés, du consentement de mes parens, ce n'est pas comme esclave que je veux vous admettre à ma cour, mais comme maître de ma personne et de tout ce qui m'appartient et peut m'appartenir conjointement avec moi, en me donnant votre foi, et en voulant bien m'agréer pour votre épouse. J'espère que vous ne prendrez pas en mauvaise part que je vous prévienne par cette offre. Je vous ai déja dit que je suis maîtresse de mes volontés : j'ajouterai qu'il n'en est pas de même chez les fées que chez les dames envers les hommes, lesquelles n'ont pas coutume de faire de telles avances, et tiendraient à grand déshonneur d'en user ainsi. Pour nous, nous les faisons, et nous pensons qu'on doit nous en avoir obligation. »

Le prince Ahmed ne répondit rien à ce discours de la fée ; mais pénétré de reconnaissance, il crut ne pouvoir mieux la lui marquer qu'en s'approchant pour lui baiser le bas de sa robe. Elle ne lui en donna pas le temps ; elle lui présenta la main qu'il baisa ; et en retenant et en serrant la sienne :

« Prince Ahmed, dit-elle, ne me donnez-vous pas votre foi, comme je vous donne la mienne ? »

« Eh, madame, reprit le prince ravi de joie, que pourrais-je faire de mieux et qui me fît plus de plaisir ? Oui, ma sulthane, ma reine, je vous la donne avec mon cœur, sans réserve. »

« Si cela est, repartit la fée, vous êtes mon époux, et je suis votre épouse. Les mariages ne se contractent pas parmi nous avec d'autres cérémonies : ils sont plus

fermes et plus indissolubles que parmi les hommes, nonobstant les formalités qu'ils y apportent. Présentement, poursuivit-elle, pendant qu'on préparera le festin de nos noces pour ce soir, et comme apparemment vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, on va vous apporter de quoi faire un léger repas, après cela je vous ferai voir les appartemens de mon palais, et vous jugerez s'il n'est pas vrai, comme je vous l'ai dit, que ce salon en est la moindre pièce. »

Quelques-unes des femmes de la fée, qui étaient entrées dans ce salon avec elle, et qui comprirent quelle était son intention, sortirent, et peu de temps après apportèrent quelques mets et d'excellent vin.

Quand le prince Ahmed eut mangé et bu autant qu'il voulut, la fée Pari-Banou le mena d'appartement en appartement, où il vit le diamant, le rubis, l'émeraude et toutes sortes de pierreries fines, employés avec les perles, l'agate, le jaspe, le porphyre, et toutes sortes de marbres les plus précieux, sans parler des ameublemens qui étaient d'une richesse inestimable: le tout employé avec une profusion si étonnante, que bien loin d'avoir rien vu qui approchât de cette magnificence, il avoua qu'il ne pouvait rien y avoir de pareil au monde.

« Prince, lui dit la fée, si vous admirez si fort mon palais, qui, à la vérité, a de grandes beautés, que diriez-vous du palais des chefs de nos génies, qui sont tout autrement beaux, spacieux et magnifiques? Je pourrais vous faire admirer aussi mon jardin; mais, ajouta-t-elle, ce sera pour une autre fois:

la nuit approche, et il est temps de nous mettre à table. »

La salle où la fée fit entrer le prince Ahmed, et où la table était servie, était la dernière pièce du palais qui restait à faire voir au prince; elle n'était inférieure à aucune de celles qu'il venait de voir. En entrant, il admira l'illumination d'une infinité de bougies parfumées d'ambre, dont la multitude, loin de faire de la confusion, était dans une symétrie bien entendue, qui faisait plaisir à voir. Il admira de même un grand buffet chargé de vaisselle d'or, que l'art rendait plus précieuse que la matière; plusieurs chœurs de femmes, toutes d'une beauté ravissante et richement habillées, qui commencèrent un concert de voix et de toutes sortes d'instrumens les plus harmonieux qu'il eût jamais entendus. Ils se mirent à table; et comme Pari-Banou prit un grand soin de servir au prince Ahmed des mets les plus délicats, qu'elle lui nommait à mesure, en l'invitant à en goûter; et comme le prince n'en avait jamais entendu parler, et qu'il les trouvait exquis, il en faisait l'éloge, en s'écriant que la bonne chère qu'elle lui faisait faire, surpassait toutes celles que l'on faisait parmi les hommes. Il se récria de même sur l'excellence du vin qui lui fut servi, dont ils ne commencèrent à boire, la fée et lui, qu'au dessert, formé de fruits, de gâteaux et d'autres choses propres à le faire trouver meilleur.

CDXII^e NUIT.

Après le dessert, la fée Pari-Banou et le prince Ahmed s'éloignèrent de la table, qui fut emportée sur-le-champ, et s'assirent sur le sofa à leur commodité, le dos appuyé de coussins d'étoffe de soie à grands fleurons de différentes couleurs : ouvrages à l'aiguille d'une grande délicatesse. Aussitôt un grand nombre de génies et de fées entrèrent dans la salle, et commencèrent un bal des plus surprenans, qu'ils continuèrent jusqu'à ce que la fée et le prince Ahmed se levèrent. Alors les génies et les fées, en continuant de danser, sortirent de la salle, et marchèrent devant les nouveaux mariés, jusqu'à la porte de la chambre où le lit nuptial était préparé. Quand ils y furent arrivés, ils se rangèrent en haie pour les laisser entrer ; après quoi ils se retirèrent, et les laissèrent dans la liberté de se coucher.

La fête des noces fut continuée le lendemain ; ou plutôt les jours qui en suivirent la célébration, furent une fête continuelle que la fée Pari-Banou, à qui la chose était aisée, sut diversifier par de nouveaux ragoûts et de nouveaux mets dans les festins, de nouveaux concerts, de nouvelles danses, de nouveaux spectacles et de nouveaux divertissemens, tous si extraordinaires, que le prince Ahmed n'eût pu se les

imaginer en toute sa vie parmi les hommes, quand elle eût été de mille ans.

L'intention de la fée ne fut pas seulement de donner au prince des marques certaines de la sincérité de son amour et de l'excès de sa passion; elle voulut aussi lui faire connaître par là que comme il n'avait plus rien à prétendre à la cour du sulthan son père, et qu'en aucun endroit du monde, sans parler de sa beauté, ni des charmes qui l'accompagnaient, il ne trouverait rien de comparable au bonheur dont il jouissait auprès d'elle, il devait s'attacher à elle entièrement, et ne s'en séparer jamais. Elle réussit parfaitement dans ce qu'elle s'était proposé : l'amour du prince Ahmed ne diminua pas par la possession; il augmenta au point qu'il n'était plus en son pouvoir de cesser de l'aimer, quand elle-même elle eût pu se résoudre à devenir indifférente pour lui.

Au bout de six mois, le prince Ahmed, qui avait toujours aimé et honoré le sulthan son père, conçut un grand désir d'apprendre de ses nouvelles; et comme il ne pouvait se satisfaire qu'en s'absentant pour en aller apprendre lui-même, il en parla à Pari-Banou dans un entretien, et il la pria de vouloir bien le lui permettre. Ce discours alarma la fée, et comme elle craignit que ce ne fût un prétexte pour l'abandonner; elle lui dit :

« En quoi puis-je vous avoir donné du mécontentement, pour vous obliger à me demander cette permission? Serait-il possible que vous eussiez oublié que vous m'avez donné votre foi, et que vous ne m'aimassiez

plus, moi qui vous aime si passionnément? Vous devez en être bien persuadé par les marques que je ne cesse de vous en donner. »

« Ma reine, reprit le prince Ahmed, je suis très-convaincu de votre amour, et je m'en rendrais indigne si je ne vous en témoignais pas ma reconnaissance par un amour réciproque. Si vous êtes offensée de ma demande, je vous supplie de me le pardonner; il n'y a pas de réparation que je ne sois prêt à vous en faire. Je ne l'ai pas faite pour vous déplaire : je l'ai faite uniquement par un motif de respect envers le sulthan mon père, que je souhaiterais délivrer de l'affliction où je dois l'avoir plongé par une absence si longue : car j'ai lieu de présumer, qu'il ne me croit plus en vie. Mais puisque vous n'agréez pas que j'aille lui donner cette consolation, je veux ce que vous voulez, et il n'y a rien au monde que je ne sois prêt à faire pour vous complaire. »

Le prince Ahmed qui ne dissimulait pas, et qui l'aimait dans son cœur aussi parfaitement qu'il venait de l'en assurer par ces paroles, cessa d'insister davantage sur la permission qu'il lui avait demandée, et la fée lui témoigna combien elle était satisfaite de sa soumission. Comme néanmoins il ne pouvait pas abandonner absolument le dessein qu'il avait formé, il affecta de l'entretenir de temps en temps des belles qualités du sulthan des Indes, et surtout des marques de tendresse qu'il lui avait toujours données, il espérait par là, qu'à la fin elle se laisserait fléchir.

Comme le prince Ahmed l'avait jugé, il était vrai

que le sulthan des Indes, au milieu des réjouissances à l'occasion des noces du prince Aly et de la princesse Nourounnihar, avait été affligé sensiblement de l'éloignement des deux autres princes ses fils. Il ne fut pas long-temps à être informé du parti que le prince Houssain avait pris d'abandonner le monde, et du lieu qu'il avait choisi pour y faire sa retraite. Comme un bon père, qui fait consister une partie de son bonheur à voir ses enfans, particulièrement quand ils se rendent dignes de sa tendresse, il eût mieux aimé qu'il fût demeuré à la cour, attaché à sa personne. Ne pouvant pas désapprouver néanmoins qu'il eût fait le choix de l'état de perfection auquel il s'était engagé, il supporta son absence avec patience. Il fit toutes les diligences possibles pour avoir des nouvelles du prince Ahmed; il dépêcha des courriers dans toutes les provinces de ses états, avec ordre aux gouverneurs de l'arrêter, et de l'obliger de revenir à la cour; mais les soins qu'ils se donna, n'eurent pas le succès qu'il avait espéré; et ses peines au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter. Souvent il s'en expliquait avec son grand vézyr.

« Vézyr, disait-il, tu sais qu'Ahmed est celui des princes mes fils que j'ai toujours aimé le plus tendrement, et tu n'ignores pas les voies que j'ai prises pour parvenir à le retrouver sans y réussir. La douleur que j'en ressens, est si vive, que j'y succomberai à la fin, si tu n'as pas compassion de moi. Pour peu que tu aies d'égards pour ma conservation, je te conjure de m'aider de ton secours et de tes conseils. »

Elle lui dit un jour :

« Prince, la permission que vous m'aviez demandée d'aller voir le sulthan votre père, m'avait donné une juste crainte que ce ne fût un prétexte pour me donner une marque de votre inconstance, et pour m'abandonner : je n'ai pas eu d'autre motif que celui-là pour vous la refuser ; mais aujourd'hui, aussi pleinement convaincue par vos actions que par vos paroles, que je puis me reposer sur votre constance et sur la fermeté de votre amour, je change de sentiment, et je vous accorde cette permission, sous une condition néanmoins, qui est de me jurer auparavant que votre absence ne sera pas longue, et que vous reviendrez bientôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine comme si je l'exigeais de vous par défiance ; je ne le fais que parce que je sais qu'elle ne vous en fera pas, après la conviction où je suis, de la sincérité de votre amour. »

Le prince Ahmed voulut se jeter aux pieds de la fée, pour lui mieux marquer combien il était pénétré de reconnaissance ; mais elle l'en empêcha.

« Ma sulthane, dit-il, je connais tout le prix de la grace que vous me faites ; mais les paroles me manquent pour vous en remercier aussi dignement que je le souhaiterais. Suppléez à mon impuissance, je vous en conjure ; et quoi que vous puissiez vous en dire à vous-même, soyez persuadée que j'en pense encore davantage. Vous avez eu raison de croire que le serment que vous exigez de moi, ne me ferait pas de peine. Je vous le fais d'autant plus volontiers,

qu'il n'est pas possible désormais que je vive sans vous. Je vais donc partir; et la diligence que j'apporterai à revenir, vous fera connaître que je l'aurai fait, non par la crainte de me rendre parjure si j'y manquais, mais parce que j'aurai suivi mon inclination, qui est de vivre avec vous toute ma vie; et si je m'en éloigne quelquefois sous votre bon plaisir, j'éviterai le chagrin que me pourrait causer une trop longue absence. »

Pari-Banou fut d'autant plus charmée de ces sentimens du prince Ahmed, qu'ils la délivrèrent des soupçons qu'elle avait formés contre lui, par la crainte que son empressement à vouloir aller voir le sulthan des Indes, ne fût un prétexte spécieux pour renoncer a la foi qu'il avait promise.

« Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira; mais auparavant, ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis sur la manière dont il est bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement, je ne crois pas qu'il soit à propos que vous parliez de notre mariage au sulthan votre père, ni de ma qualité, non plus que du lieu où vous vous êtes établi, et où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez-le de se contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne désirez rien davantage, et que le seul motif qui vous aura amené, est celui de faire cesser les inquiétudes où il pouvait être au sujet de votre destinée. »

CDXIVe NUIT.

Pour l'accompagner enfin, elle lui donna vingt cavaliers bien montés et bien équipés. Quand tout fut prêt, le prince Ahmed prit congé de la fée en l'embrassant et en renouvelant la promesse de revenir incessamment. On lui amena le cheval qu'elle lui avait fait tenir prêt : outre qu'il était richement harnaché, il était aussi beau et de plus grand prix qu'aucun qu'il y eût dans les écuries du sulthan des Indes. Il le monta de bonne grace, au grand plaisir de la fée ; et après lui avoir donné le dernier adieu, il partit.

Comme le chemin qui conduisait à la capitale des Indes n'était pas long, le prince Ahmed mit peu de temps à y arriver. Dès qu'il y entra, le peuple, joyeux de le revoir, le reçut avec acclamation ; et la plupart se détachèrent et l'accompagnèrent en foule jusqu'à l'appartement du sulthan. Le sulthan le reçut et l'embrassa avec une grande joie, en se plaignant néanmoins d'une manière qui partait de sa tendresse paternelle, de l'affliction où une longue absence l'avait jeté.

« Cette absence, ajouta-t-il, m'a été d'autant plus douloureuse, qu'après ce que le sort avait décidé à votre désavantage en faveur du prince Aly, votre frère, j'avais lieu de craindre que vous ne vous fussiez porté à quelqu'action de désespoir. »

« Sire, reprit le prince Ahmed, je laisse à considérer à votre majesté si après avoir perdu la princesse Nourounnihar, qui avait été l'unique objet de mes souhaits, je pouvais me résoudre à être témoin du bonheur du prince Aly. Si j'eusse été capable d'une indignité de cette nature, qu'eût-on pensé de mon amour à la cour et à la ville, et qu'en eût pensé votre majesté elle-même? L'amour est une passion qu'on n'abandonne pas quand on le veut : elle domine, elle maîtrise, et ne donne pas le temps à un véritable amant de faire usage de sa raison. Votre majesté sait qu'en tirant ma flèche, il m'arriva une chose si extraordinaire, que jamais elle n'est arrivée à personne : savoir, qu'il ne fut pas possible de trouver la flèche que j'avais tirée, quoique dans une plaine aussi unie et aussi dégagée que celle des exercices de chevaux ; ce qui fit que je perdis un bien dont la possession n'était pas moins due à mon amour qu'elle l'était aux princes mes frères. Vaincu par le caprice du sort, je ne perdis pas le temps en des plaintes inutiles. Pour satisfaire mon esprit inquiet sur cette aventure que je ne comprenais pas, je m'éloignai de mes gens sans qu'ils s'en aperçussent, et je retournai seul sur le lieu pour chercher ma flèche. Je la cherchai en-deça, au-delà, à droite, à gauche de l'endroit où je savais que celles du prince Houssain et du prince Aly avaient été ramassées, et où il me semblait que la mienne devait être tombée ; mais la peine que je pris fut inutile. Je ne me rebutai pas, je poursuivis ma recherche, en continuant de marcher en avant sur le terrain, à peu

près en droite ligne où je m'imaginais qu'elle pouvait être tombée. J'avais déja fait plus d'une lieue, toujours en jetant les yeux de côté et d'autre, et même en me détournant de temps en temps pour aller reconnaître la moindre chose qui me donnait l'idée d'une flèche, quand je fis réflexion qu'il n'était pas possible que la mienne fût venue si loin : je m'arrêtai, et je me demandai à moi-même si j'avais perdu l'esprit, et si j'étais dépourvu de bon sens au point de me flatter d'avoir la force de pousser une flèche à une si longue distance, qu'aucun de nos héros les plus anciens et les plus renommés par leur force, n'avait jamais eue. Je fis ce raisonnement, et j'étais prêt à abandonner mon entreprise; mais quand je voulus exécuter ma résolution, je me sentis entraîné comme malgré moi; et après avoir marché quatre lieues, jusqu'où la plaine est terminée par des rochers, j'aperçus une flèche; je courus, je la ramassai, et je reconnus que c'était celle que j'avais tirée, mais qui n'avait pas été trouvée ni dans le lieu, ni dans le temps qu'il le fallait. Ainsi, bien loin de penser que votre majesté m'eût fait une injustice en prononçant pour le prince Aly, j'interprêtai ce qui m'était arrivé tout autrement, et je ne doutai pas qu'en cela il n'y eût un mystère à mon avantage, et que je ne devais rien oublier pour en avoir l'éclaircissement sans trop m'éloigner; mais c'est un autre mystère sur lequel je supplie votre majesté de ne pas trouver mauvais que je demeure dans le silence; je la prie de se contenter d'apprendre par ma bouche, que je suis heureux et content de mon bonheur. Au

milieu de ce bonheur, comme la seule chose qui le troublait, et qui était capable de le troubler, était l'inquiétude où je ne doutais pas que votre majesté ne fût au sujet de ce que je pouvais être devenu depuis que j'ai disparu, et que je me suis éloigné de la cour, j'ai cru qu'il était de mon devoir de venir vous en délivrer, et je n'ai pas voulu y manquer. Voilà le motif unique qui m'amène. La seule grace que je demande à votre majesté, c'est de me permettre de venir de temps en temps lui rendre mes respects, et apprendre des nouvelles de l'état de sa santé. »

« Mon fils, répondit le sulthan des Indes, je ne puis vous refuser la permission que vous me demandez; j'aurais beaucoup mieux aimé néanmoins que vous eussiez pu vous résoudre à demeurer auprès de moi. Apprenez-moi au moins où je pourrais avoir de vos nouvelles toutes les fois que vous pourriez manquer à venir m'en apprendre vous-même, ou que votre présence serait nécessaire. »

« Sire, repartit le prince Ahmed, ce que votre majesté me demande, fait partie du mystère dont je lui ai parlé; je la supplie de vouloir bien que je garde aussi le silence sur ce point : je me rendrai si fréquemment à mon devoir, que je crains plutôt de me rendre importun, que de lui donner lieu de m'accuser de négligence, quand ma présence sera nécessaire. »

CDXV^e NUIT.

Le sulthan des Indes ne pressa pas davantage le prince Ahmed sur cet article; il lui dit :

« Mon fils, je ne veux pas pénétrer plus avant dans votre secret, je vous en laisse le maître entièrement, pour vous dire que vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de venir me rendre, par votre présence, la joie dont j'avais été privé depuis si long-temps, et que vous serez le bien venu toutes les fois que vous pourrez venir; sans préjudice de vos occupations ou de vos plaisirs. »

Le prince Ahmed ne demeura pas plus de trois jours à la cour du sulthan son père, il en partit le quatrième de bon matin; et la fée Pari-Banou le revit avec d'autant plus de joie, qu'elle ne s'attendait pas qu'il dût revenir si tôt; sa diligence fit qu'elle se condamna elle-même, de l'avoir soupçonné capable de manquer à la fidélité qu'il lui devait, et qu'il lui avait promise si solennellement. Elle ne dissimula pas au prince; elle lui avoua franchement sa faiblesse, et lui en demanda pardon. Alors l'union des deux amans fut si parfaite, que ce que l'un voulait, l'autre le voulait de même.

Un mois après le retour du prince Ahmed, comme la fée Pari-Banou eut remarqué que depuis ce temps-là, ce prince qui n'avait pas manqué de lui faire le

récit de son voyage et de lui parler de l'entretien qu'il avait eu avec le sulthan son père, dans lequel il lui avait demandé la permission de venir le voir de temps en temps; que ce prince, dis-je, ne lui avait parlé du sulthan non plus que s'il n'eût pas été au monde, au lieu qu'auparavant il lui en parlait si souvent, elle jugea qu'il s'en abstenait par la considération qu'il avait pour elle. De là elle prit occasion un jour de lui tenir ce discours :

« Prince, dites-moi, avez-vous mis le sulthan votre père en oubli? Ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous lui avez faite, d'aller le voir de temps en temps? Pour moi, je n'ai pas oublié ce que vous m'en avez dit à votre retour, et je vous en fais souvenir, afin que vous n'attendiez pas plus long-temps à vous acquitter de votre promesse pour la première fois. »

« Madame, reprit le prince Ahmed, sur le même ton enjoué que la fée, comme je ne me sens pas coupable de l'oubli dont vous me parlez, j'aime mieux souffrir le reproche que vous me faites, sans l'avoir mérité, que de m'être exposé à un refus, en vous montrant de l'empressement pour obtenir une chose qui eût pu vous faire de la peine. »

« Prince, lui dit la fée, je ne veux pas que vous ayez davantage ces égards pour moi; et afin que semblable chose n'arrive plus, puisqu'il y a un mois que vous n'avez vu le sulthan des Indes votre père, il me semble que vous ne devez pas mettre entre les visites que vous aurez à lui rendre un plus long intervalle

Elle lui dit un jour :

« Prince, la permission que vous m'aviez demandée d'aller voir le sulthan votre père, m'avait donné une juste crainte que ce ne fût un prétexte pour me donner une marque de votre inconstance, et pour m'abandonner : je n'ai pas eu d'autre motif que celui-là pour vous la refuser ; mais aujourd'hui, aussi pleinement convaincue par vos actions que par vos paroles, que je puis me reposer sur votre constance et sur la fermeté de votre amour, je change de sentiment, et je vous accorde cette permission, sous une condition néanmoins, qui est de me jurer auparavant que votre absence ne sera pas longue, et que vous reviendrez bientôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine comme si je l'exigeais de vous par défiance ; je ne le fais que parce que je sais qu'elle ne vous en fera pas, après la conviction où je suis, de la sincérité de votre amour. »

Le prince Ahmed voulut se jeter aux pieds de la fée, pour lui mieux marquer combien il était pénétré de reconnaissance ; mais elle l'en empêcha.

« Ma sulthane, dit-il, je connais tout le prix de la grace que vous me faites ; mais les paroles me manquent pour vous en remercier aussi dignement que je le souhaiterais. Suppléez à mon impuissance, je vous en conjure ; et quoi que vous puissiez vous en dire à vous-même, soyez persuadée que j'en pense encore davantage. Vous avez eu raison de croire que le serment que vous exigez de moi, ne me ferait pas de peine. Je vous le fais d'autant plus volontiers,

qu'il n'est pas possible désormais que je vive sans vous. Je vais donc partir; et la diligence que j'apporterai à revenir, vous fera connaître que je l'aurai fait, non par la crainte de me rendre parjure si j'y manquais, mais parce que j'aurai suivi mon inclination, qui est de vivre avec vous toute ma vie; et si je m'en éloigne quelquefois sous votre bon plaisir, j'éviterai le chagrin que me pourrait causer une trop longue absence. »

Pari-Banou fut d'autant plus charmée de ces sentimens du prince Ahmed, qu'ils la délivrèrent des soupçons qu'elle avait formés contre lui, par la crainte que son empressement à vouloir aller voir le sulthan des Indes, ne fût un prétexte spécieux pour renoncer a la foi qu'il avait promise.

« Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira; mais auparavant, ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis sur la manière dont il est bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement, je ne crois pas qu'il soit à propos que vous parliez de notre mariage au sulthan votre père, ni de ma qualité, non plus que du lieu où vous vous êtes établi, et où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez-le de se contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne désirez rien davantage, et que le seul motif qui vous aura amené, est celui de faire cesser les inquiétudes où il pouvait être au sujet de votre destinée. »

nous, elle a pu observer que toutes les fois qu'il arrive, lui et ses gens sont frais, leurs habillemens et les housses des chevaux, avec leurs ornemens, ont le même éclat que s'ils ne faisaient que de sortir de la main de l'ouvrier. Leurs chevaux mêmes ne sont pas plus harassés que s'ils ne venaient que de la promenade. Ces marques du voisinage du prince Ahmed sont si évidentes, que nous croirions manquer à notre devoir si nous ne lui en faisions notre humble remontrance, afin que pour sa propre conservation, et pour le bien de ses états, elle y ait tel égard qu'elle jugera à propos. »

Quand le favori eut achevé ce long discours, le sulthan, en mettant fin à l'entretien, dit :

« Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que mon fils Ahmed soit aussi méchant que vous voulez me le persuader; je ne laisse pas néanmoins de vous être obligé de vos conseils, et je ne doute pas que vous ne me les donniez avec bonne intention. »

CDXVI^e NUIT.

Le sulthan des Indes parla de la sorte à ses favoris, sans leur faire connaître que leurs discours eussent fait impression sur son esprit. Il ne laissa pas néanmoins d'en être alarmé, et il résolut de faire observer les démarches du prince Ahmed, sans en donner connaissance à son grand vézyr. Il fit venir la magi-

cienne, qui fut introduite par une porte secrète du palais, et amenée jusque dans son cabinet. Il lui dit :

« Tu m'as dit la vérité, quand tu m'as assuré que mon fils Ahmed n'était pas mort, et je t'en ai obligation ; il faut que tu me fasses un autre plaisir. Depuis que je l'ai retrouvé, et qu'il vient à ma cour, de mois en mois, je n'ai pu obtenir de lui qu'il m'apprît en quel lieu il s'est établi ; et je n'ai pas voulu le gêner pour lui tirer son secret malgré lui ; mais je te crois assez habile pour faire en sorte que ma curiosité soit satisfaite, sans que ni lui, ni personne de ma cour en sache rien. Tu sais qu'il est ici ; et comme il a coutume de s'en retourner sans prendre congé de moi, non plus que d'aucun de ma cour, ne perds pas de temps, va dès aujourd'hui sur son chemin, et observe-le si bien, que tu saches où il se retire, et que tu m'en apportes la réponse. »

En sortant du palais du sulthan, comme la magicienne avait appris en quel endroit le prince Ahmed avait trouvé sa flèche, dès l'heure même elle y alla, et elle se cacha près des rochers, de manière qu'elle ne pouvait pas être aperçue.

Le lendemain, le prince Ahmed partit dès la pointe du jour, sans avoir pris congé ni du sulthan, ni d'aucun courtisan, selon sa coutume. La magicienne le vit venir : elle le conduisit des yeux jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue lui et sa suite.

Comme les rochers formaient une barrière insurmontable aux mortels, soit à pied, soit à cheval, tant ils étaient escarpés, la magicienne jugea, de

deux choses l'une, ou que le prince se retirait dans une caverne, ou dans quelque lieu souterrain où des génies et des fées faisaient leur demeure. Quand elle eut jugé que le prince et ses gens devaient avoir disparu et être rentrés dans la caverne ou dans le souterrain, elle sortit du lieu où elle s'était cachée, et alla droit à l'enfoncement où elle les avait vus entrer; elle y entra, et en avançant jusqu'où il se terminait par plusieurs détours, elle regarda de tous les côtés, en allant et en revenant plusieurs fois sur ses pas. Mais nonobstant sa diligence, elle n'aperçut aucune ouverture de caverne, non plus que la porte de fer qui n'avait pas échappé à la recherche du prince Ahmed; c'est que cette porte était apparente pour les hommes seulement, et particulièrement pour certains hommes dont la présence pouvait être agréable à la fée Pari-Banou, et nullement pour les femmes.

La magicienne qui vit que la peine qu'elle se donnait était inutile, fut obligée de se contenter de la découverte qu'elle venait de faire. Elle revint en rendre compte au sulthan; et en achevant de lui faire le récit de ses démarches, elle ajouta :

« Sire, comme votre majesté peut le comprendre, après ce que je viens d'avoir l'honneur de lui marquer, il ne me sera pas difficile de lui donner toute la satisfaction qu'elle peut désirer touchant la conduite du prince Ahmed. Je ne lui dirai pas dès à-présent ce que j'en pense : j'aime mieux le lui faire connaître de manière qu'elle ne puisse pas en douter. Pour y parvenir, je ne lui demande que du temps et

de la patience, avec la permission de me laisser faire, sans s'informer des moyens dont j'ai besoin de me servir. »

Le sulthan prit en bonne part les mesures que la magicienne prenait avec lui, et lui dit :

« Tu es la maîtresse, vas, et fais comme tu le jugeras à propos, j'attendrai avec patience l'effet de tes promesses. »

Et afin de l'encourager, il lui fit présent d'un diamant d'un très-grand prix, en lui disant que c'était en attendant qu'il la récompensât pleinement quand elle aurait achevé de lui rendre le service important dont il se reposait sur son habileté.

Comme le prince Ahmed, depuis qu'il avait obtenu de la fée Pari-Banou la permission d'aller faire sa cour au sulthan des Indes, n'avait pas manqué d'être régulier à s'en acquitter une fois le mois, la magicienne qui ne l'ignorait pas, attendit que le mois qui courait fût achevé. Un jour ou deux avant qu'il finît, elle ne manqua pas de se rendre au pied des rochers, à l'endroit où elle avait perdu de vue le prince et ses gens, et elle attendit là dans l'intention d'exécuter le projet qu'elle avait imaginé.

Dès le lendemain le prince Ahmed sortit à son ordinaire par la porte de fer, avec la même suite qui avait coutume de l'accompagner, et il arriva près de la magicienne qu'il ne connaissait pas pour ce qu'elle était. Comme il eut aperçu qu'elle était couchée, la tête appuyée sur le roc, et qu'elle se plaignait comme une personne qui souffrait beaucoup, la compassion fit

qu'il se détourna pour s'approcher d'elle, et qu'il lui demanda quel était son mal, et ce qu'il pouvait faire pour la soulager.

CDXVII^e NUIT.

La magicienne artificieuse, sans lever la tête, en regardant le prince d'une manière à augmenter la compassion dont il était déja touché, répondit par des paroles entrecoupées, et comme pouvant à peine respirer, qu'elle était partie de chez elle pour aller à la ville, et que dans le chemin elle avait été attaquée d'une fièvre violente, que les forces à la fin lui avaient manqué, et qu'elle avait été contrainte de s'arrêter, et de demeurer dans l'état où il la voyait, dans un lieu éloigné de toute habitation, et par conséquent sans espérance d'être secourue.

« Bonne femme, reprit le prince Ahmed, vous n'êtes pas si éloignée du secours dont vous avez besoin que vous le croyez : je suis prêt à vous le faire éprouver, et à vous mettre fort près d'ici dans un lieu où on aura pour vous, non-seulement tout le soin possible, mais même où vous trouverez une prompte guérison. Pour cela, vous n'avez qu'à vous lever, et qu'à souffrir qu'un de mes gens vous prenne en croupe. »

A ces paroles du prince Ahmed, la magicienne qui ne feignait d'être malade que pour apprendre où il

UNIV. OF MICH.

Ch. Chasselat del. Fauchery sc.

HISTOIRE DES DEUX SŒURS JALOUSES
DE LEUR CADETTE.

demeurait, ce qu'il faisait, et quel était son sort, ne refusa pas le bienfait qu'il lui offrit de si bonne grace; et pour marquer qu'elle acceptait l'offre, plutôt par son action que par des paroles, en feignant que la violence de sa maladie prétendue l'en empêchait, elle fit des efforts pour se lever. En même temps deux cavaliers du prince mirent pied à terre, l'aidèrent à se lever sur ses pieds, et la mirent en croupe derrière un autre cavalier. Pendant qu'ils remontaient à cheval, le prince qui rebroussa chemin se mit à la tête de sa troupe, et arriva bientôt à la porte de fer, qui fut ouverte par un des cavaliers qui s'était avancé. Le prince entra; et quand il fut arrivé dans la cour du palais de la fée, sans mettre pied à terre, il détacha un de ses cavaliers pour l'avertir qu'il voulait lui parler.

La fée Pari-Banou fit d'autant plus de diligence, qu'elle ne comprenait pas quel motif avait pu obliger le prince Ahmed à revenir sitôt sur ses pas. Sans lui donner le temps de lui demander quel était ce motif:

« Ma princesse, lui dit le prince, en lui montrant la magicienne que deux de ses gens, après l'avoir mise à terre, soutenaient par-dessous les bras, je vous prie d'avoir pour cette bonne femme, la même compassion que moi. Je viens de la trouver dans l'état où vous la voyez, et je lui ai promis l'assistance dont elle a besoin. Je vous la recommande, persuadé que vous ne l'abandonnerez pas, autant par votre propre inclination, qu'en considération de ma prière. »

La fée Pari-Banou qui avait eu les yeux attachés

sur la prétendue malade, pendant que le prince Ahmed lui parlait, commanda à deux de ses femmes qui l'avaient suivie, de la prendre d'entre les mains des deux cavaliers, de la mener dans un appartement du palais, et de prendre pour elle le même soin qu'elles prendraient pour sa propre personne.

Pendant que les deux femmes exécutaient l'ordre qu'elles venaient de recevoir, Pari-Banou s'approcha du prince Ahmed, et en baissant la voix :

« Prince, dit-elle, je loue votre compassion; elle est digne de vous et de votre naissance, et je me fais un grand plaisir de correspondre à votre bonne intention; mais vous me permettrez de vous dire que je crains fort que cette bonne intention ne soit mal récompensée. Il ne me paraît pas que cette femme soit aussi malade qu'elle le fait paraître; et je suis fort trompée si elle n'est pas apostée exprès pour vous donner de grands chagrins. Mais que cela ne vous afflige pas ; et quoique l'on puisse machiner contre vous, persuadez-vous que je vous délivrerai de tous les piéges que l'on pourra vous tendre : allez, poursuivez votre voyage. »

Ce discours de la fée n'alarma pas le prince Ahmed :

« Ma princesse, reprit-il, comme je ne me souviens pas d'avoir fait mal à personne, et que je n'ai pas dessein d'en faire, je ne crois pas aussi que personne ait la pensée de m'en causer. Quoiqu'il en puisse être, je ne cesserai de faire le bien toutes les fois que l'occasion s'en présentera. »

En achevant, il prit congé de la fée; et en se sépa-

rant il reprit son chemin, qu'il avait interrompu à l'occasion de la magicienne; et en peu de temps il arriva avec sa suite à la cour du sulthan, qui le reçut à peu près à son ordinaire, en se contraignant, autant qu'il lui était possible, pour ne rien faire paraître du trouble causé par les soupçons que les discours de ses favoris lui avaient fait naître.

Les deux femmes cependant que la fée Pari-Banou avait chargées de ses ordres, avaient mené la magicienne dans un très-bel appartement et meublé richement. D'abord elles la firent asseoir sur un sofa, où, pendant qu'elle était appuyée contre un coussin de brocard à fond d'or, elles préparèrent devant elle, sur le même sofa, un lit dont les matelas de satin étaient relevés d'une broderie en soie, les draps d'une toile des plus fines, et la couverture de drap d'or. Quand elles l'eurent aidée à se coucher, car la magicienne continuait de feindre que l'accès de fièvre dont elle était attaquée la tourmentait de manière qu'elle ne pouvait s'aider elle-même; alors, dis-je, une des deux femmes sortit, et revint peu de temps après avec une porcelaine des plus fines à la main, pleine d'une liqueur. Elle la présenta à la magicienne, pendant que l'autre femme l'aidait à se mettre sur son séant :

« Prenez cette liqueur, dit-elle; c'est de l'eau de la FONTAINE DES LIONS, remède souverain pour quelque fièvre que ce soit. Vous en verrez l'effet en moins d'une heure de temps. »

La magicienne, pour mieux feindre, se fit prier long-temps, comme si elle eût eu une répugnance

insurmontable à prendre cette potion. Elle prit enfin la porcelaine, et elle avala la liqueur en secouant la tête, comme si elle se fût fait une grande violence. Quand elle se fut recouchée, les deux femmes la couvrirent bien :

« Demeurez en repos, lui dit celle qui avait apporté la potion, et même dormez si l'envie vous en prend. Nous allons vous laisser, et nous espérons de vous trouver parfaitement guérie quand nous reviendrons, environ dans une heure. »

CDXVIII^e NUIT.

La magicienne qui n'était pas venue pour faire la malade long-temps, mais uniquement pour épier où était la retraite du prince Ahmed, et ce qui pouvait l'avoir obligé de renoncer à la cour du sulthan son père, et qui en était déja informée suffisamment, eût volontiers déclaré dès lors que la potion avait fait son effet, tant elle avait d'envie de retourner et d'informer le sulthan du bon succès de la commission dont il l'avait chargée; mais comme on ne lui avait pas dit que la potion fît effet sur-le-champ, il fallut malgré elle qu'elle attendît le retour des deux femmes.

Les deux femmes vinrent dans le temps qu'elles avaient dit, et elles trouvèrent la magicienne lévée, habillée sur le sofa, qui se leva en les voyant entrer :

« O l'admirable potion, s'écria-t-elle, elle a fait son

effet bien plus tôt que vous ne me l'aviez dit, et je vous attendais avec impatience il y a déja du temps, pour vous prier de me mener à votre charitable maîtresse, afin que je la remercie de sa bonté, dont je lui serai obligée éternellement, et que guérie comme par un miracle, je ne perde pas de temps pour continuer mon voyage ! »

Les deux femmes, fées comme leur maîtresse, après avoir marqué à la magicienne la part qu'elles prenaient à la joie qu'elle avait de sa prompte guérison, marchèrent devant elle pour lui montrer le chemin, et la menèrent au travers de plusieurs appartemens, tous plus superbes que celui d'où elle sortait, dans le salon le plus magnifique et le plus richement meublé de tout le palais.

Pari-Banou était dans ce salon assise sur un trône d'or massif, enrichi de diamans, de rubis et de perles d'une grosseur extraordinaire ; et à droite et à gauche accompagnée d'un grand nombre de fées toutes d'une beauté charmante et habillées très-richement. A la vue de tant d'éclat et de majesté, la magicienne ne fut pas seulement éblouie, elle demeura même si fort interdite, qu'après s'être prosternée devant le trône, il ne lui fut pas possible d'ouvrir la bouche pour remercier la fée, comme elle se l'était proposé. Pari-Banou lui en épargna la peine :

« Bonne femme, dit-elle, je suis bien aise que l'occasion de vous obliger se soit présentée, et je vous vois, avec plaisir, en état de poursuivre votre chemin. Je ne vous retiens pas ; mais auparavant vous ne serez

pas fâchée de voir mon palais. Allez avec mes femmes: elles vous accompagneront et vous le feront voir. »

La magicienne toujours interdite, se prosterna une seconde fois le front sur le tapis qui couvrait le bas du trône, en prenant congé, sans avoir la force ni la hardiesse de proférer une seule parole, et elle se laissa conduire par les deux fées qui l'accompagnaient. Elle vit avec étonnement, et avec des exclamations continuelles, les mêmes appartemens pièce à pièce, les mêmes richesses, la même magnificence que la fée Pari-Banou elle-même avait fait observer au prince Ahmed la première fois qu'il s'était présenté devant elle, comme nous l'avons vu; et ce qui lui donna le plus d'admiration, fut qu'après avoir vu tout le contenu du palais, les deux fées lui dirent que tout ce qu'elle venait d'admirer n'était qu'un échantillon de la grandeur et de la puissance de leur maîtresse, et que dans l'étendue de ses états, elle avait d'autres palais, dont elles ne pouvaient dire le nombre, tous d'une achitecture et d'un modèle différent, non moins superbes et non moins magnifiques. En l'entretenant de plusieurs autres particularités, elles la conduisirent jusqu'à la porte de fer par où le prince Ahmed l'avait amenée, l'ouvrirent, et lui dirent qu'elles lui souhaitaient un heureux voyage, après qu'elle eut pris congé d'elles, et qu'elle les eut remerciées de la peine qu'elles s'étaient donnée.

Après avoir avancé quelques pas, la magicienne se retourna pour observer la porte et pour la reconnaître; mais elle la chercha en vain : elle était de-

venue invisible pour elle, de même que pour toute autre femme, comme nous l'avons remarqué. Ainsi, à la réserve de cette seule circonstance, elle se rendit auprès du sulthan, assez contente d'elle-même, de s'être si bien acquittée de la commission dont elle avait été chargée. Quand elle fut arrivée à la capitale, elle alla, par des rues détournées, se faire introduire par la même porte secrète du palais. Le sulthan, averti de son arrivée, la fit venir; et comme il la vit paraître avec un visage sombre, il jugea qu'elle n'avait pas réussi, et il lui dit :

« A te voir, je juge que ton voyage a été inutile, et que tu ne m'apportes pas l'éclaircissement que j'attendais de ta diligence? »

« Sire, reprit la magicienne, votre majesté me permettra de lui représenter que ce n'est pas à me voir qu'elle doit juger si je me suis bien comportée dans l'exécution de l'ordre dont elle m'a honorée, mais sur le rapport sincère de ce que j'ai fait et de tout ce qui m'est arrivé, en n'oubliant rien pour me rendre digne de son approbation. Ce qu'elle peut remarquer de sombre dans mon visage, vient d'une autre cause que celle de n'avoir pas réussi, en quoi j'espère que votre majesté trouvera qu'elle a lieu d'être contente. Je ne lui dis pas quelle est cette cause : le récit que j'ai à lui faire, si elle a la patience de m'écouter, la lui fera connaître. »

CDXIX^e NUIT.

Alors la magicienne raconta au sulthan des Indes de quelle manière, en feignant d'être malade, elle avait fait en sorte que le prince Ahmed, touché de compassion, l'avait fait mener dans un lieu souterrain, présenté et recommandé lui-même à une fée d'une beauté à laquelle il n'y en avait pas de comparable dans l'univers, en la priant de vouloir bien contribuer de ses soins à lui rendre la santé. Elle lui marqua ensuite avec quelle complaisance la fée avait aussitôt donné ordre à deux des fées qui l'accompagnaient de se charger d'elle, et de ne la pas abandonner qu'elle n'eût recouvré la santé; ce qui lui avait fait connaître qu'une si grande condescendance ne pouvait venir que de la part d'une épouse pour un époux. La magicienne ne manqua pas de lui exagérer la surprise où elle avait été à la vue de la façade du palais de la fée, à laquelle elle ne croyait pas qu'il y eût rien d'égal au monde, pendant que les deux fées l'y menaient par-dessous les bras, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comme une malade, telle qu'elle feignait de l'être, qui n'eût pu se soutenir ni marcher sans leur secours. Elle lui fit le détail de leur empressement à la soulager quand elle fut dans l'appartement où elles l'avaient conduite, de la potion qu'on lui avait fait prendre, de la prompte guérison qui

s'était ensuivie, mais feinte de même que la maladie, quoiqu'elle ne doutât pas de la vertu de la potion; de la majesté de la fée assise sur un trône tout brillant de pierreries, dont la valeur surpassait toutes les richesses du royaume des Indes; et enfin des autres richesses immenses et hors de toute supputation, tant en général qu'en particulier, qui étaient renfermées dans la vaste étendue du palais.

La magicienne acheva en cet endroit le récit du succès de sa commission; et en continuant son discours :

« Sire, poursuivit-elle, que pense votre majesté de ces richesses inouies de la fée? Peut-être dira-t-elle qu'elle en est dans l'admiration, et qu'elle se réjouit de la haute fortune du prince Ahmed son fils, qui en jouit en commun avec la fée? Pour moi, sire, je supplie votre majesté de me pardonner, si je prends la liberté de lui remontrer que j'en pense autrement, et même que j'en suis dans l'épouvante, quand je considère le malheur qui peut lui en arriver; et c'est ce qui fait le sujet de l'inquiétude où je suis, que je n'ai pu si bien dissimuler qu'elle ne s'en soit aperçue. Je veux croire que le prince Ahmed par son bon naturel n'est pas capable de lui-même de rien entreprendre contre votre majesté; mais qui peut répondre que la fée par ses attraits, par ses caresses et par le pouvoir qu'elle a déja acquis sur l'esprit de son époux, ne lui inspirera pas le pernicieux dessein de supplanter votre majesté, et de s'emparer de la couronne du royaume des Indes? C'est à votre majesté à faire toute l'atten-

tion que mérite une affaire d'une aussi grande importance. »

Quelque persuadé que fût le sulthan des Indes du bon naturel du prince Ahmed, il ne laissa pas d'être ému par le discours de la magicienne. Il lui dit, en la congédiant : « Je te remercie de la peine que tu t'es donnée, et de ton avis salutaire ; j'en connais toute l'importance, qui me paraît telle que je ne puis en délibérer sans prendre conseil. »

Quand on était venu annoncer au sulthan l'arrivée de la magicienne, il s'entretenait avec les mêmes favoris qui lui avaient déja inspiré contre le prince Ahmed les soupçons que nous avons dit. Il se fit suivre par la magicienne, et il vint retrouver ses favoris. Il leur fit part de ce qu'il venait d'apprendre; et après qu'il leur eut communiqué aussi le sujet qu'il y avait de craindre que la fée ne fît changer l'esprit du prince, il leur demanda de quels moyens ils croyaient qu'on pouvait se servir pour prévenir un si grand mal?

L'un des favoris, en prenant la parole pour tous, répondit :

« Pour prévenir ce mal, sire, puisque votre majesté connaît celui qui pourrait en devenir l'auteur, qu'il est au milieu de sa cour, et qu'il est en son pouvoir de le faire, elle ne devrait pas hésiter à le faire arrêter, et je ne dirai pas à lui faire ôter la vie, la chose ferait un trop grand éclat, mais au moins à le faire enfermer dans une prison étroite pour le reste de ses jours. » Les autres favoris applaudirent à ce sentiment tout d'une voix.

La magicienne qui trouva le conseil trop violent, demanda au sulthan la permission de parler; et quand il la lui eut accordée, elle dit :

« Sire, je suis persuadée que c'est le zèle pour les intérêts de votre majesté qui fait que ses conseillers lui proposent de faire arrêter le prince Ahmed; mais ils ne trouveront pas mauvais que je leur fasse considérer qu'en arrêtant ce prince, il faudrait donc en même temps faire arrêter ceux qui l'accompagnent; mais ceux qui l'accompagnent sont des génies. Croient-ils qu'il soit aisé de les surprendre, de mettre la main sur eux, et de se saisir de leurs personnes? Ne disparaîtraient-ils pas par la propriété qu'ils ont de se rendre invisibles? Et dans le moment n'iraient-ils pas informer la fée de l'insulte qu'on aurait faite à son époux; et la fée laisserait-elle l'insulte sans vengeance? Mais si par quelqu'autre moyen moins éclatant, le sulthan peut se mettre à couvert des mauvais desseins que le prince Ahmed pourrait avoir, sans que la gloire de sa majesté y fût intéressée, et que personne ne pût soupçonner qu'il y eût de la mauvaise intention de sa part, ne serait-il pas plus à propos qu'elle le mît en pratique? Si sa majesté avait quelque confiance en mon conseil, comme les génies et les fées peuvent des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes, elle piquerait le prince Ahmed d'honneur, en l'engageant à lui procurer certains avantages, par l'entremise de la fée, sous prétexte d'en tirer une grande utilité, dont il lui aurait obligation.

Par exemple, toutes les fois que votre majesté veut se mettre en campagne, elle est obligée de faire une dépense prodigieuse, non-seulement en pavillons et en tentes pour elle et pour son armée, mais même en chameaux, en mulets et autres bêtes de charge, seulement pour voiturer tout cet attirail; ne pourrait-elle pas l'engager, par le grand crédit qu'il doit avoir auprès de la fée, à lui procurer un pavillon qui puisse tenir dans la main, sous lequel cependant toute votre armée puisse demeurer à couvert? Je n'en dis pas davantage à votre majesté. Si le prince apporte le pavillon, il y a tant d'autres demandes de cette nature qu'elle pourra lui faire, qu'à la fin il faudra qu'il succombe dans les difficultés, ou dans l'impossibilité de l'exécution, quelque fertile en moyens et en inventions que puisse être la fée qui vous l'a enlevé par ses enchantemens. De la sorte, la honte fera qu'il n'osera plus paraître, et qu'il sera contraint de passer ses jours avec la fée, exclus du commerce de ce monde, d'où il arrivera que votre majesté n'aura plus rien à craindre de ses entreprises, et qu'on ne pourra pas lui reprocher une action aussi odieuse, que celle de l'effusion du sang d'un fils, ou de le confiner dans une prison perpétuelle. »

Quand la magicienne eut achevé de parler, le sulthan demanda à ses favoris s'ils avaient quelque chose de meilleur à lui proposer; et comme il vit qu'ils gardaient le silence, il se détermina à suivre le conseil de la magicienne, comme celui qui lui paraissait

le plus raisonnable, et qui d'ailleurs était conforme à la douceur qu'il avait toujours suivie dans sa manière de gouverner.

CDXX^e NUIT.

Le lendemain, comme le prince Ahmed se fut présenté devant le sulthan son père, qui s'entretenait avec ses favoris, et qu'il eut pris place près de sa personne, sa présence n'empêcha pas que la conversation sur plusieurs choses indifférentes ne continuât encore quelque temps. Ensuite le sulthan prit la parole; et en l'adressant au prince Ahmed :

« Mon fils, dit-il, quand vous vîntes me tirer de la profonde tristesse où la longueur de votre absence m'avait plongé, vous me fîtes un mystère du lieu que vous aviez choisi pour votre retraite; et satisfait de vous revoir et d'apprendre que vous étiez content de votre sort, je ne voulus pas pénétrer dans votre secret, dès que j'eus compris que vous ne le souhaitiez pas. Je ne sais quelle raison vous pouvez avoir eue pour en user de la sorte avec un père, qui dès-lors, comme je le fais aujourd'hui, vous eût témoigné la part qu'il prenait à votre bonheur. Je sais quel est ce bonheur, je m'en réjouis avec vous, et j'approuve le parti que vous avez pris d'épouser une fée si digne d'être aimée, si riche et si puissante, comme je l'ai appris de bonne part. Si puissant que je sois, il ne

m'eût pas été possible de vous procurer un mariage semblable. Dans le haut rang où vous êtes élevé, lequel pourrait être envié par tout autre que par un père comme moi, je vous demande non-seulement que vous continuiez de vivre avec moi en bonne intelligence, comme vous avez toujours fait jusqu'à présent, mais même d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir auprès de votre fée pour m'obtenir son assistance dans les besoins que je pourrais avoir, et dès aujourd'hui vous voudrez bien que je mette ce crédit à l'épreuve. Vous n'ignorez pas à quelle dépense excessive, sans parler de l'embarras, mes généraux, mes officiers subalternes, et moi-même, nous sommes obligés toutes les fois que j'ai à me mettre en campagne en temps de guerre, pour nous pourvoir de pavillons et de tentes, de chameaux et d'autres bêtes de charge pour les transporter. Si vous faites bien attention au plaisir que vous me ferez, je suis persuadé que vous n'aurez pas de peine à faire en sorte que votre fée vous accorde un pavillon qui tienne dans la main, et sous lequel toute mon armée puisse être à couvert, surtout quand vous lui aurez fait connaître qu'il sera destiné pour moi. La difficulté de la chose ne vous attirera pas un refus : tout le monde sait le pouvoir qu'ont les fées d'en faire de plus extraordinaires. »

Le prince Ahmed ne s'était pas attendu que le sulthan son père dût exiger de lui une chose pareille, qui lui parut d'abord très-difficile, pour ne pas dire impossible. En effet, quoiqu'il n'ignorât pas absolu-

ment combien le pouvoir des génies et des fées était grand, il douta néanmoins qu'il s'étendît à pouvoir lui faire fournir un pavillon tel qu'il le demandait. D'ailleurs, jusqu'alors il n'avait rien demandé d'approchant à Pari-Banou : il se contentait des marques continuelles qu'elle lui donnait de sa passion, et il n'oubliait rien de tout ce qui pouvait lui persuader qu'il y répondait de tout son cœur, sans autre intérêt que celui de se conserver dans ses bonnes graces. Ainsi il fut dans un grand embarras sur la réponse qu'il avait à faire.

« Sire, reprit-il, si j'ai fait un mystère à votre majesté de ce qui m'était arrivé, et du parti que j'avais pris après avoir trouvé ma flèche, c'est qu'il ne me parut pas qu'il lui importât d'en être informée. J'ignore par quel endroit ce mystère lui a été révélé. Je ne puis néanmoins lui cacher que le rapport qu'on lui a fait est véritable. Je suis époux de la fée dont on lui a parlé; je l'aime, et je suis persuadé qu'elle m'aime de même; mais pour ce qui est du crédit que j'ai auprès d'elle, comme votre majesté le croit, je ne puis en rien dire. C'est que non-seulement je ne l'ai pas mis à l'épreuve, je n'en ai pas même eu la pensée; et j'eusse fort souhaité que votre majesté eût voulu me dispenser de l'entreprendre, et me laisser jouir du bonheur d'aimer et d'être aimé, avec le désintéressement pour toute autre chose que je m'étais proposé. Mais ce qu'un père demande est un commandement pour un fils, qui, comme moi, se fait un devoir de lui obéir en toute chose. Quoique malgré moi, et avec

une répugnance que je ne puis exprimer, je ne laisserai pas de faire à mon épouse la demande que votre majesté souhaite que je lui fasse; mais je ne lui promets pas de l'obtenir; et si je cesse d'avoir l'honneur de venir lui rendre mes respects, ce sera une marque que je ne l'aurai pas obtenue; et par avance, je lui demande la grace de me le pardonner, et de considérer qu'elle-même m'aura réduit à cette extrémité.»

Le sulthan des Indes repartit au prince Ahmed:

«Mon fils, je serais bien fâché que ce que je vous demande pût vous donner lieu de me causer le déplaisir de ne vous plus voir; je vois bien que vous ne connaissez pas le pouvoir d'un mari sur une femme. La vôtre ferait voir qu'elle ne vous aimerait que très-faiblement, si avec le pouvoir qu'elle a comme fée, elle vous refusait une chose aussi peu importante que ce que je vous prie de lui demander pour l'amour de moi. Abandonnez votre timidité : elle ne vient que de ce que vous croyez n'être pas aimé autant que vous aimez. Allez, demandez seulement, vous verrez que la fée vous aime au-delà de ce que vous croyez, et souvenez-vous que faute de ne pas demander, on se prive de grands avantages. Pensez que de même que vous ne lui refuseriez pas ce qu'elle vous demanderait, parce que vous l'aimez, elle ne vous refusera pas aussi ce que vous lui demanderez, parce qu'elle vous aime.»

CDXXI^e NUIT.

Le sulthan des Indes ne persuada pas le prince Ahmed par son discours : le prince Ahmed eût mieux aimé qu'il lui eût demandé toute autre chose, que de l'exposer à déplaire à sa chère Pari-Banou ; et dans le chagrin qu'il conçut, il partit de la cour deux jours plus tôt qu'il n'avait coutume. Dès qu'il fut arrivé, la fée, qui jusqu'alors l'avait toujours vu se présenter devant elle avec un visage ouvert, lui demanda la cause du changement qu'elle y remarquait. Comme elle vit qu'au lieu de répondre, il lui demandait des nouvelles de sa santé, d'un air qui faisait connaître qu'il évitait de la satisfaire :

« Je répondrai, dit-elle, à votre demande quand vous aurez répondu à la mienne.» Le prince s'en défendit long-temps, en lui protestant que ce n'était rien; mais plus il se défendait, plus elle le pressait. « Je ne puis, dit-elle, vous voir dans l'état où vous êtes, que vous ne m'ayez déclaré ce qui vous fait de la peine, afin que j'en dissipe la cause, quelle qu'elle puisse être : il faudrait qu'elle fût bien extraordinaire si elle était hors de mon pouvoir, à moins que ce ne fût la mort du sulthan votre père ; en ce cas-là, outre que je tâcherais d'y contribuer de mon côté, le temps vous en apporterait la consolation. »

Le prince Ahmed ne put résister plus long-temps aux vives instances de la fée ; il lui dit :

« Madame, Dieu prolonge la vie du sulthan mon père, et le bénisse jusqu'à la fin de ses jours ! Je l'ai laissé plein de vie et en parfaite santé. Ainsi ce n'est pas là ce qui cause le chagrin dont vous vous êtes aperçue. C'est le sulthan lui-même qui en est la cause, et j'en suis d'autant plus affligé, qu'il me met dans la nécessité fâcheuse de vous être importun. Premièrement, madame, vous savez le soin que j'ai pris, avec votre approbation, de lui cacher le bonheur que j'ai eu de vous voir, de vous aimer, de mériter vos bonnes graces et votre amour, et de recevoir votre foi en vous donnant la mienne ; je ne sais néanmoins par quel endroit il en a été informé. »

La fée Pari-Banou interrompit le prince Ahmed en cet endroit.

« Et moi, reprit-elle, je le sais : souvenez-vous de ce que je vous ai prédit de la femme qui vous a fait accroire qu'elle était malade, et dont vous avez eu compassion ; c'est elle-même qui a rapporté au sulthan votre père ce que vous lui aviez caché. Je vous avais dit qu'elle était aussi peu malade que vous et que moi : elle en a fait voir la vérité. En effet, après que les deux femmes auxquelles je l'avais recommandée, lui eurent fait prendre d'une eau souveraine pour toutes sortes de fièvres, dont cependant elle n'avait pas besoin, elle feignit que cette eau l'avait guérie, et se fit amener pour prendre congé de moi, afin d'aller incessamment rendre compte du succès de son entreprise. Elle était même si pressée, qu'elle serait partie sans voir mon palais, si en commandant

à mes deux femmes de la conduire, je ne lui eusse fait comprendre qu'il valait la peine d'être vu. Mais poursuivez; et voyons en quoi le sulthan votre père vous a mis dans la nécessité de m'être importun : ce qui n'arrivera jamais, je vous prie d'en être persuadé. »

« Madame, poursuivit le prince Ahmed, vous avez pu remarquer que jusqu'à présent, satisfait d'être aimé de vous, je ne vous ai demandé aucune autre faveur. Après la possession d'une épouse si aimable, que pourrais-je désirer davantage ? Je n'ignore pas néanmoins quel est votre pouvoir; mais je m'étais fait un devoir de bien me garder de le mettre à l'épreuve. Considérez donc, je vous en conjure, que ce n'est pas moi, mais le sulthan mon père qui vous fait la demande indiscrète d'un pavillon qui le mette à couvert des injures du temps quand il est en campagne, lui, toute sa cour et toute son armée, et qui tienne dans la main. Encore une fois, ce n'est pas moi, c'est le sulthan mon père qui vous demande cette grace. »

« Prince, reprit la fée en souriant, je suis fâchée que si peu de chose vous ait causé l'embarras et le tourment d'esprit que vous me faites paraître. Je vois bien que deux choses y ont contribué : l'une est la loi que vous vous êtes imposée, de vous contenter de m'aimer et d'être aimé de moi, et de vous abstenir de la liberté de me faire la moindre demande qui mît mon pouvoir à l'épreuve; l'autre, que je ne doute pas, quoi que vous en puissiez dire, que vous vous êtes imaginé que la demande que le sulthan votre père a exigé que vous me fissiez, était au-delà de ce pou-

voir. Quant à la première, je vous en loue, et je vous en aimerais davantage s'il était possible. Quant à la seconde, je n'aurai pas de peine à vous faire connaître que ce que le sulthan me demande est une bagatelle, et dans l'occasion, que je puis toute autre chose plus difficile. Mettez-vous donc l'esprit en repos, et soyez persuadé que bien loin de m'importuner, je me ferai toujours un très-grand plaisir de vous accorder tout ce que vous pourrez souhaiter que je fasse pour l'amour de vous. »

En achevant, la fée commanda qu'on lui fît venir sa trésorière. La trésorière vint.

« Nourdjihan (1), lui dit la fée (c'était le nom de la trésorière), apporte-moi le pavillon le plus grand qui soit dans mon trésor. »

Nourdjihan revint peu de momens après, et elle apporta un pavillon, lequel tenait non-seulement dans la main, mais même que la main pouvait cacher en fermant, et elle le présenta à la fée sa maîtresse qui le prit et le mit entre les mains du prince Ahmed, afin qu'il le considérât.

CDXXII^e NUIT.

Quand le prince Ahmed vit ce que la fée Pari-Banou appelait un pavillon, le pavillon le plus grand, disait-elle, qu'il y eût dans son trésor, il crut qu'elle

(1) Ce nom composé de deux mots arabes, signifie *lumière du monde*.

voulait se moquer de lui, et les marques de sa surprise parurent sur son visage et dans sa contenance. Pari-Banou qui s'en aperçut, fit un grand éclat de rire.

« Quoi, prince, s'écria-t-elle, vous croyez donc que je veux me moquer de vous? Vous verrez tout à l'heure que je ne suis pas une moqueuse. Nourdjihan, dit-elle à sa trésorière, en reprenant le pavillon des mains du prince Ahmed, et en le lui remettant; va, dresse-le, que le prince juge si le sulthan son père le trouvera moins grand que celui qu'il lui a demandé. »

La trésorière sortit du palais, et s'en éloigna assez pour faire en sorte que quand elle l'aurait dressé, l'extrémité vînt d'un côté jusqu'au palais. Quand elle eut fait, le prince Ahmed le trouva, non pas plus petit, mais si grand, que deux armées aussi nombreuses que celle du sulthan des Indes, eussent pu y être à couvert.

« Alors, ma princesse, dit-il à Pari-Banou, je vous demande mille pardons de mon incrédulité : après ce que je vois, je ne crois pas qu'il y ait rien de tout ce que vous voudrez entreprendre, dont vous ne puissiez venir à bout. »

« Vous voyez, lui dit la fée, que le pavillon est plus grand qu'il n'est besoin; mais vous remarquerez une chose, qu'il a cette propriété, qu'il s'agrandit ou se rapetisse à proportion de ce qui doit y être à couvert, sans qu'il soit besoin qu'on y mette la main. »

La trésorière mit bas le pavillon, le réduisit dans

son premier état, l'apporta et le mit dans les mains du prince. Le prince Ahmed le prit; et le lendemain, sans différer plus long-temps, il monta à cheval, et accompagné de sa suite ordinaire, il alla le présenter au sulthan son père.

Le sulthan qui s'était persuadé qu'un pavillon tel qu'il l'avait demandé, était impossible à trouver, fût dans une grande surprise de la diligence du prince son fils. Il reçut le pavillon; et, après en avoir admiré la petitesse, il fut dans un étonnement dont il eut de la peine à revenir, quand il l'eut fait dresser dans la grande plaine que nous avons décrite, et qu'il eut connu que deux autres armées aussi grandes que la sienne pouvaient y être à couvert fort au large. Comme il eût pu regarder cette circonstance comme une superfluité, qui pouvait même être incommode dans l'usage, le prince Ahmed n'oublia pas de l'avertir que cette grandeur se trouverait toujours proportionnée à celle de son armée.

En apparence, le sulthan des Indes témoigna au prince l'obligation qu'il lui avait d'un présent si magnifique, en le priant d'en bien remercier la fée Pari-Banou de sa part; et pour lui marquer davantage l'état qu'il en faisait, il commanda qu'on le gardât soigneusement dans son trésor. Mais en lui-même il en conçut une jalousie plus outrée que celle que ses flatteurs et la magicienne lui avaient inspirée, en considérant qu'à la faveur de la fée, le prince son fils pouvait exécuter des choses qui étaient infiniment au-dessus de sa propre puissance, nonobstant

sa grandeur et ses richesses. Ainsi, plus animé qu'auparavant à ne rien oublier pour faire en sorte qu'il périt, il consulta la magicienne; et la magicienne lui conseilla d'engager le prince à lui apporter de l'eau de la FONTAINE DES LIONS.

Sur le soir, comme le sulthan tenait l'assemblée ordinaire de ses courtisans, et que le prince Ahmed s'y trouvait, il lui adressa la parole en ces termes :

« Mon fils, dit-il, je vous ai déja témoigné combien je me sens obligé, par le présent du pavillon que vous m'avez procuré, que je regarde comme la pièce la plus précieuse de mon trésor; il faut que pour l'amour de moi vous fassiez une autre chose qui ne me sera pas moins agréable. J'apprends que la fée votre épouse se sert d'une certaine eau de la FONTAINE DES LIONS, qui guérit toutes sortes de fièvres les plus dangereuses; comme je suis parfaitement persuadé que ma santé vous est très-chère, je ne doute pas aussi que vous ne veuillez bien lui en demander un vase et me l'apporter, comme un remède souverain dont je puis avoir besoin à chaque moment. Rendez-moi donc cet autre service important, et mettez par là le comble aux tendresses d'un bon fils envers son père. »

Le prince Ahmed qui avait cru que le sulthan son père se contenterait d'avoir à sa disposition un pavillon aussi singulier et aussi utile que celui qu'il venait de lui apporter, et qu'il ne lui imposerait pas une nouvelle charge, capable de le mettre mal avec la fée Pari-Banou, demeura comme interdit à cette

autre demande qu'il venait de lui faire, nonobstant l'assurance qu'elle lui avait donnée de lui accorder tout ce qui dépendrait de son pouvoir. Après un silence de quelques momens :

« Sire, dit-il, je supplie votre majesté de tenir pour certain qu'il n'y a rien que je ne sois prêt à faire ou à entreprendre pour contribuer à procurer tout ce qui sera capable de prolonger ses jours ; mais je souhaiterais que ce fût sans l'intervention de mon épouse : c'est pour cela que je n'ose promettre à votre majesté d'apporter de cette eau. Tout ce que je puis faire, c'est de l'assurer que j'en ferai la demande, mais en me faisant la même violence que je me suis faite au sujet du pavillon. »

Le lendemain, le prince Ahmed de retour auprès de la fée Pari-Banou, lui fit le récit sincère et fidèle de ce qu'il avait fait et de ce qui s'était passé à la cour du sulthan son père à la présentation du pavillon, qu'il avait reçu avec un grand sentiment de reconnaissance pour elle, et il ne manqua pas de lui exprimer la nouvelle demande qu'il était chargé de lui faire de sa part ; et en achevant, il ajouta :

« Ma princesse, je ne vous expose ceci que comme un simple récit de ce qui s'est passé entre le sulthan mon père et moi. Quant au reste, vous êtes la maîtresse de satisfaire à ce qu'il souhaite, ou de le rejeter, sans que j'y prenne aucun intérêt : je ne veux que ce que vous voudrez. »

Non, non, reprit la fée Pari-Banou, je suis bien aise que le sulthan des Indes sache que vous ne

m'êtes pas indifférent. Je veux le contenter; et quelques conseils que la magicienne puisse lui donner (car je vois bien que c'est elle qu'il écoute), qu'il ne nous trouve pas en défaut ni vous ni moi. Il y a de la méchanceté dans ce qu'il demande; et vous allez le comprendre dans le récit que vous allez entendre. La fontaine des Lions est au milieu de la cour d'un grand château, dont l'entrée est gardée par quatre lions des plus puissans, dont deux dorment alternativement pendant que les autres veillent; mais que cela ne vous épouvante pas, je vous donnerai le moyen de passer au milieu d'eux sans aucun danger. »

CDXXIII^e NUIT.

La fée Pari-Banou s'occupait alors à coudre; et comme elle avait près d'elle plusieurs pelotons de fil, elle en prit un, et en le présentant au prince Ahmed :

« Premièrement, dit-elle, prenez ce peloton; je vous dirai bientôt l'usage que vous en ferez. En second lieu, faites-vous préparer deux chevaux, un que vous monterez, et l'autre que vous menerez en main, chargé d'un mouton coupé en quatre quartiers, qu'il faut faire tuer dès aujourd'hui. En troisième lieu, vous vous munirez d'un vase que je vous ferai donner pour puiser de l'eau d'ici à demain. De bon

matin, montez à cheval, avec l'autre cheval en main; et quand vous serez sorti par la porte de fer, vous jeterez devant vous le peloton de fil: le peloton roulera, et ne cessera de rouler jusqu'à la porte du château. Suivez-le jusque là; et quand il sera arrêté, comme la porte sera ouverte, vous verrez les quatre lions: les deux qui veilleront éveilleront les deux autres par leur rugissement. Ne vous effrayez pas; mais jetez-leur à chacun un quartier de mouton, sans mettre pied à terre. Cela fait, sans perdre de temps, piquez votre cheval; et d'une course légère, rendez-vous promptement à la FONTAINE, emplissez votre vase, sans mettre encore pied à terre, et revenez avec la même légèreté: les lions encore occupés à manger, vous laisseront la sortie libre. »

Le prince Ahmed partit le lendemain à l'heure que la fée Pari-Banou lui avait marquée, et il exécuta de point en point ce qu'elle lui avait prescrit. Il arriva à la porte du château, il distribua les quartiers de mouton aux quatre lions; et après avoir passé au milieu d'eux avec intrépidité, il pénétra jusqu'à la FONTAINE; il puisa de l'eau. Le vase plein, il revint, et sortit du château sain et sauf comme il y était entré. Quand il fut un peu éloigné, en se retournant il aperçut deux des lions qui accouraient en venant à lui; sans s'effrayer il tira le sabre, il se mit en défense. Mais comme il eut vu, chemin faisant, que l'un s'était détourné à quelque distance, en marquant de la tête et de la queue qu'il ne venait pas pour lui faire du mal, mais pour mar-

cher devant lui; et que l'autre restait derrière pour le suivre, il rengaîna son sabre, et de la sorte, il poursuivit son chemin jusqu'à la capitale des Indes, où il entra accompagné des deux lions, qui ne le quittèrent qu'à la porte du palais du sulthan. Ils l'y laissèrent entrer; après quoi ils reprirent le même chemin par où ils étaient venus, non sans une grande frayeur de la part du menu peuple et de ceux qui les virent, lesquels se cachaient ou fuyaient, les uns les autres, ceux-ci d'un côté, ceux-là d'un autre, pour éviter leur rencontre, quoiqu'ils marchassent d'un pas égal, sans donner aucune marque de férocité.

Plusieurs officiers qui se présentèrent pour aider le prince Ahmed à descendre de cheval, l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement du sulthan, où il s'entretenait avec ses favoris. Là il s'approcha du trône, posa le vase aux pieds du sulthan, et baisa le riche tapis qui couvrait le marche-pied; et en se relevant:

« Sire, lui dit-il, voilà l'eau salutaire que votre majesté a souhaité de mettre au rang des choses précieuses et curieuses qui enrichissent et ornent son trésor. Je lui souhaite une santé toujours si parfaite, que jamais elle n'ait besoin d'en faire usage. »

Quand le prince eut achevé son compliment, le sulthan, lui fit prendre place à sa droite; et alors:

« Mon fils, dit-il, je vous ai une obligation de votre présent aussi grande que le péril auquel vous vous êtes exposé pour l'amour de moi. (Il en avait été informé par la magicienne, qui avait connais-

sance de la FONTAINE DES LIONS, et du danger auquel on s'exposait pour en aller puiser de l'eau.) Faites-moi le plaisir, continua-t-il, de m'apprendre par quelle adresse, ou plutôt par quelle force incroyable vous vous en êtes garanti?»

« Sire, reprit le prince Ahmed, je ne prends aucune part au compliment de votre majesté, il est dû tout entier à la fée mon épouse, et je ne m'en attribue d'autre gloire que celle d'avoir suivi ses bons conseils. »

Alors il lui fit connaître quels avaient été ces bons conseils, par le récit du voyage qu'il avait fait, et de quelle manière il s'y était comporté. Quand il eut achevé, le sulthan, après l'avoir écouté avec de grandes démonstrations de joie, mais en secret avec la même jalousie qui augmenta au lieu de diminuer, se leva et se retira seul dans l'intérieur de son palais, où la magicienne, qu'il envoya chercher d'abord, lui fut amenée.

La magicienne à son arrivée, épargna au sulthan la peine de lui parler de celle du prince Ahmed, et du succès de son voyage; elle en avait été informée d'abord par le bruit qui s'en était répandu, et elle avait déja préparé un moyen immanquable, à ce qu'elle prétendait. Elle communiqua ce moyen au sulthan et le lendemain dans l'assemblée de ses courtisans, le sulthan le déclara au prince Ahmed, en ces termes :

« Mon fils, dit-il, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, après laquelle je n'ai plus rien à exiger de

votre obéisssance, ni à demander à la fée votre épouse : c'est de m'amener un homme qui n'ait pas de hauteur, plus d'un pied et demi, avec la barbe longue de trente pieds, qui porte sur l'épaule une barre de fer du poids de cinq cents livres, dont il se serve comme d'un bâton à deux bouts, et qui sache parler. »

Le prince Ahmed qui ne croyait pas qu'il y eût au monde un homme fait comme le sulthan son père le demandait, voulut s'excuser; mais le sulthan persista dans sa demande, en lui répétant que la fée pouvait des choses encore plus incroyables.

Le jour suivant, comme le prince fut revenu au royaume souterrain de Pari-Banou, à laquelle il fit part de la nouvelle demande du sulthan son père, qu'il regardait, disait-il, comme une chose qu'il croyait encore moins possible qu'il n'avait cru d'abord les deux premières.

« Pour moi, ajouta-t-il, je ne puis imaginer que dans tout l'univers il y ait, ou qu'il puisse y avoir de cette sorte d'hommes. Il veut, sans doute, éprouver si j'aurai la simplicité de me donner du mouvement pour lui en trouver; ou, s'il y en a, il faut que son dessein soit de me perdre. En effet, comment peut-il prétendre que je me saisisse d'un homme si petit, qui soit armé de la manière qu'il l'entend? De quelles armes pourrais-je me servir pour le réduire à se soumettre à mes volontés? S'il y en a, j'attends que vous me suggériez un moyen pour me tirer de ce pas avec honneur. »

CDXXIVe NUIT.

« Mon prince, reprit la fée, ne vous alarmez pas : il y avait du risque à courir pour apporter de l'eau de la FONTAINE DES LIONS au sulthan votre père, il n'y en a aucun pour trouver l'homme qu'il demande. Cet homme est mon frère Chaïbar, lequel, bien loin de me ressembler, quoique nous soyons enfans du même père, est d'un naturel si violent, que rien n'est capable de l'empêcher de donner des marques sanglantes de son ressentiment, pour peu qu'on lui déplaise ou qu'on l'offense. D'ailleurs, il est le meilleur du monde, et il est toujours prêt à obliger en tout ce que l'on souhaite. Il est fait justement comme le sulthan votre père l'a décrit, et il n'a pas d'autres armes que la barre de fer de cinq cents livres pesant, sans laquelle jamais il ne marche, et qui lui sert à se faire porter respect. Je vais le faire venir, et vous jugerez si je dis la vérité ; mais sur toute chose, préparez-vous à ne vous pas effrayer de sa figure extraordinaire quand vous le verrez paraître. »

« Ma reine, reprit le prince Ahmed, Chaïbar, dites-vous, est votre frère ? De quelque laideur, et si contrefait qu'il puisse être, bien loin de m'effrayer en le voyant, cela suffit pour me le faire aimer, honorer et regarder comme mon allié le plus proche. »

La fée se fit apporter sur le vestibule de son palais

une cassolette d'or pleine de feu, et une boîte de même métal, qui lui fut présentée. Elle tira de la boîte des parfums qui y étaient conservés ; et comme elle les eut jetés dans la cassolette, il s'en éleva une fumée épaisse.

Quelques momens après cette cérémonie, la fée dit au prince Ahmed :

« Mon prince, voilà mon frère qui vient; le voyez-vous ? »

Le prince regarda, et il aperçut Chaïbar, qui n'était pas plus haut que d'un pied et demi et qui venait gravement avec la barre de fer de cinq cents livres pesant sur l'épaule, et la barbe bien fournie, longue de trente pieds, qui se soutenait en avant; la moustache épaisse à proportion, retroussée jusqu'aux oreilles, et qui lui couvrait presque le visage; ses yeux de cochon étaient enfoncés dans la tête qu'il avait d'une grosseur énorme, et couverte d'un bonnet en pointe; avec cela enfin, il était bossu par devant et par derrière.

Si le prince n'eût été prévenu que Chaïbar était frère de Pari-Banou, il n'eût pu le voir sans un grand effroi; mais rassuré par cette connaissance, il l'attendit de pied ferme avec la fée; et il le reçut sans aucune marque de faiblesse.

Chaïbar, qui, à mesure qu'il avançait, avait regardé le prince Ahmed d'un œil qui eût dû lui glacer l'ame dans le corps, demanda à Pari-Banou, en l'abordant, qui était cet homme?

« Mon frère, répondit-elle, c'est mon époux, son

nom est Ahmed, et il est fils du sulthan des Indes. La raison pour laquelle je ne vous ai pas invité à mes noces, c'est que je n'ai pas voulu vous détourner de l'expédition où vous étiez engagé, d'où j'ai appris avec bien du plaisir que vous êtes revenu victorieux; c'est à sa considération que j'ai pris la liberté de vous appeler. »

A ces paroles, Chaïbar, en regardant le prince Ahmed d'un œil gracieux, qui ne diminuait en rien néanmoins de sa fierté ni de son air farouche :

« Ma sœur, dit-il, y a-t-il quelque chose en quoi je puisse lui rendre service? il n'a qu'à parler. Il suffit qu'il soit votre époux pour m'obliger à lui faire plaisir en tout ce qu'il peut souhaiter. »

« Le sulthan son père, reprit Pari-Banou, a la curiosité de vous voir; je vous prie de vouloir bien qu'il soit votre conducteur. »

« Il n'a qu'à marcher devant, repartit Chaïbar, je suis prêt à le suivre. »

« Mon frère, reprit Pari-Banou, il est trop tard pour entreprendre ce voyage aujourd'hui; ainsi vous voudrez bien le remettre à demain matin. Cependant, comme il est bon que vous soyez instruit de ce qui s'est passé entre le sulthan des Indes et le prince Ahmed depuis notre mariage, je vous en entretiendrai ce soir. »

Le lendemain Chaïbar informé de ce qu'il était à propos qu'il n'ignorât pas, partit de bonne heure, accompagné du prince Ahmed, qui devait le présenter au sulthan. Ils arrivèrent à la capitale; et dès que

Chaïbar eut paru à la porte, tous ceux qui l'aperçurent, saisis de frayeur à la vue d'un objet si hideux, se cachèrent, les uns dans les boutiques ou dans les maisons, dont ils firent fermer les portes; et les autres, en prenant la fuite, communiquèrent la même frayeur à ceux qu'ils rencontrèrent, lesquels rebroussèrent chemin sans regarder derrière eux. De la sorte, à mesure que Chaïbar et le prince Ahmed avançaient à pas mesurés, ils trouvèrent une grande solitude dans toutes les rues et dans toutes les places publiques jusqu'au palais. Là, les portiers, au lieu de se mettre en état d'empêcher au moins que Chaïbar n'entrât, se sauvèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre, et laissèrent l'entrée de la porte libre. Le prince et Chaïbar avancèrent sans obstacle jusqu'à la salle du conseil, où le sulthan assis sur son trône donnait audience; et comme les huissiers avaient abandonné leur poste, dès qu'ils avaient vu paraître Chaïbar, ils entrèrent sans empêchement.

Chaïbar, la tête haute, s'approcha du trône fièrement, et sans attendre que le prince Ahmed le présentât, il apostropha le sulthan des Indes en ces termes:

« Tu m'as demandé, dit-il; me voici. Que veux-tu de moi? »

Le sulthan, au lieu de répondre, s'était mis les mains devant les yeux, et détournait la tête pour ne pas voir un objet si effroyable. Chaïbar indigné qu'on lui fît cet accueil incivil et offensant, après lui avoir donné la peine de venir, leva sa barre de fer, et en lui disant: « Parle donc, » il la lui déchargea sur la

tête et l'assomma; et il eût plutôt fait que le prince Ahmed n'eût pensé à lui demander grace. Tout ce qu'il put faire fut d'empêcher qu'il n'assommât aussi le grand vézyr qui n'était pas loin de la droite du sulthan, en lui représentant qu'il n'avait qu'à se louer des bons conseils qu'il avait donnés au sulthan son père.

« Ce sont donc ceux-ci, dit Chaïbar, qui lui en ont donné de mauvais. »

En prononçant ces paroles, il assomma les autres vézyrs à droite et à gauche, tous favoris et flatteurs du sulthan, et ennemis du prince Ahmed. Autant de coups, autant de morts, et il n'en échappa que ceux dont l'épouvante ne s'était pas emparée assez fortement pour les rendre immobiles, et les empêcher de se procurer la vie sauve par la fuite.

Cette exécution terrible achevée, Chaïbar sortit de la salle du conseil; et au milieu de la cour, la barre de fer sur l'épaule, en regardant le grand vézyr qui accompagnait le prince Ahmed, auquel il devait la vie :

« Je sais, dit-il, qu'il y a ici une certaine magicienne, plus ennemie du prince mon beau-frère, que les favoris indignes que je viens de châtier; je veux qu'on m'amène cette magicienne. »

Le grand vézyr l'envoya chercher, on l'amena; et Chaïbar, en l'assommant avec sa barre de fer :

« Apprends, dit-il, à donner des conseils pernicieux et à faire la malade. »

La magicienne demeura morte sur la place.

« Alors, ce n'est pas assez, ajouta Chaïbar, je vais

assommer de même toute la ville, si dans le moment elle ne reconnaît le prince Ahmed mon beau-frère pour son sulthan, et pour sulthan des Indes. »

Aussitôt ceux qui étaient présens, et qui entendirent cet arrêt, firent retentir l'air en criant à haute voix :

« Vive le sulthan Ahmed ! »

En peu de temps toute la ville retentit de la même acclamation et proclamation en même temps. Chaïbar le fit revêtir de l'habillement de sulthan des Indes, l'installa sur le trône ; et après lui avoir fait rendre l'hommage et le serment de fidélité qui lui était dû, il alla prendre sa sœur Pari-Banou, la mena en grande pompe, et la fit reconnaître de même pour sulthane des Indes.

CDXXV^e NUIT.

Quant au prince Aly et à la princesse Nouroun-nihar, comme ils n'avaient pris aucune part dans la conspiration contre le prince Ahmed qui venait d'être vengé, et dont même ils n'avaient pas eu connaissance, le prince Ahmed leur assigna pour apanage une province très-considérable, avec sa capitale, où ils allèrent passer le reste de leurs jours. Il envoya aussi un officier au prince Houssain son frère aîné, pour lui annoncer le changement qui venait d'arriver, et pour lui offrir de choisir dans tout le royaume telle pro-

vince qui lui plairait, pour en jouir en propriété. Mais le prince Houssain se trouvait si heureux dans sa solitude, qu'il chargea l'officier de bien remercier le sulthan son cadet, de sa part, de l'honnêteté qu'il avait bien voulu lui faire, de l'assurer de sa soumission, et de lui marquer que la seule grace qu'il lui demandait était de permettre qu'il continuât de vivre dans la retraite qu'il avait choisie.

HISTOIRE DES DEUX SŒURS

JALOUSES DE LEUR CADETTE.

La sulthane Chehérazade, en continuant de tenir le sulthan des Indes, par le récit de ses contes, dans l'incertitude de savoir s'il la ferait mourir, où s'il la laisserait vivre, lui en raconta un nouveau en ces termes :

Sire, dit-elle, il y avait un prince de Perse nommé Khosrous-Chah, lequel en commençant à prendre connaissance du monde, se plaisait fort aux aventures de nuit : il se déguisait souvent, accompagné d'un de ses officiers de confiance, déguisé comme lui ; et en parcourant les quartiers de la ville, il lui en arrivait alors d'assez particulières, dont je n'entreprendrai pas d'entretenir aujourd'hui votre majesté ; mais j'espère qu'elle écoutera avec plaisir celle qui lui arriva dès la première sortie qu'il fit peu de

jours après qu'il eut monté sur le trône à la place du sulthan son père, lequel en mourant dans une grande vieillesse, lui avait laissé le royaume de Perse pour héritage.

CDXXVI^e NUIT.

Après les cérémonies accoutumées, au sujet de son avènement à la couronne, et après celles des funérailles du sulthan son père, le nouveau sulthan Khosrous-Chah, autant par inclination que par devoir, pour prendre connaissance lui-même de ce qui se passait, sortit un soir de son palais environ à deux heures de nuit, accompagné de son grand vézyr, déguisé comme lui. Comme il se trouvait dans un quartier où il n'y avait que du menu peuple, en passant par une rue il entendit qu'on parlait assez haut : il s'approcha de la maison d'où venait le bruit; et en regardant par une fente de la porte, il aperçut de la lumière, et trois sœurs assises sur un sofa, qui s'entretenaient après le souper. Par le discours de la plus âgée, il eut bientôt appris que les souhaits faisaient le sujet de leur entretien.

« Puisque nous sommes sur les souhaits, disait-elle, le mien serait d'avoir le boulanger du sulthan pour mari, je mangerais tout mon soûl de ce pain si délicat, qu'on appelle par excellence pain du sulthan. Voyons si votre goût est aussi bon que le mien. »

« Et moi, reprit la seconde sœur, mon souhait serait d'être femme du chef de cuisine du sulthan, je mangerais d'excellens ragoûts; et comme je suis bien persuadée que le pain du sulthan est commun dans le palais, je n'en manquerais pas. Vous voyez, ma sœur, ajouta-t-elle, en s'adressant à son aînée, que mon goût vaut bien le vôtre. »

La sœur cadette, qui était d'une très-grande beauté, et qui avait beaucoup plus d'agrément et plus d'esprit que ses aînées, parla à son tour.

« Pour moi, mes sœurs, dit-elle, je ne borne pas mes désirs à si peu de chose, je prends un vol plus haut; et puisqu'il s'agit de souhaiter, je souhaiterais d'être l'épouse du sulthan, je lui donnerais un prince dont les cheveux seraient d'or d'un côté et d'argent de l'autre; quand il pleurerait, les larmes qui lui tomberaient des yeux seraient des perles; et autant de fois qu'il sourirait, ses lèvres vermeilles paraîtraient un bouton de rose quand il éclôt. »

Les souhaits des trois sœurs, et particulièrement celui de la cadette, parurent si singuliers au sulthan Khosrous-Chah, qu'il résolut de les contenter; et sans rien communiquer de ce dessein à son grand vézyr, il le chargea de bien remarquer la maison pour venir les prendre le lendemain, et les lui amener toutes trois.

Le grand vézyr en exécutant l'ordre du sulthan le lendemain, ne donna aux trois sœurs que le temps de s'habiller promptement pour paraître en sa présence, sans leur dire autre chose, sinon que sa ma-

jesté voulait les voir. Il les amena au palais; et quand il les eut présentées au sulthan, celui-ci leur demanda :

« Dites-moi, vous souvenez-vous des souhaits que vous faisiez hier au soir, que vous étiez de si bonne humeur? Ne dissimulez pas, je veux le savoir. »

A ces paroles du sulthan, les trois sœurs qui ne s'y attendaient pas, furent dans une grande confusion. Elles baissèrent les yeux, et le rouge qui leur monta au visage donna un agrément à la cadette, lequel acheva de gagner le cœur du sulthan. Comme la pudeur et la crainte d'avoir offensé le sulthan par leur entretien, leur faisaient garder le silence, le sulthan qui s'en aperçut, leur dit pour les rassurer :

« Ne craignez rien, je ne vous ai pas fait venir pour vous faire de la peine; et comme je vois que la demande que je vous ai faite, vous en fait contre mon intention, et que je sais quel est chacune votre souhait, je veux bien le faire cesser. Vous, ajouta-t-il, qui souhaitiez de m'avoir pour époux, vous serez satisfaite aujourd'hui; et vous, continua-t-il, en s'adressant de même à la première et à la seconde sœur, je fais aussi votre mariage avec le boulanger de ma bouche, et avec le chef de ma cuisine. »

Dès que le sulthan eut déclaré sa volonté, la cadette, en donnant l'exemple à ses aînées, se jeta aux pieds du sulthan pour lui marquer sa reconnaissance.

« Sire, dit-elle, mon souhait, puisqu'il est connu de votre majesté, n'a été que par manière d'entretien

et de divertissement : je ne suis pas digne de l'honneur qu'elle me fait, et je lui demande pardon de ma hardiesse. »

Les deux sœurs aînées voulurent s'excuser de même ; mais le sulthan en les interrompant :

« Non, non, dit-il, il n'en sera pas autre chose, le souhait de chacune sera accompli. »

Les noces furent célébrées le même jour, de la manière que le sulthan Khosrous-Chah l'avait résolu, mais avec une grande différence. Celles de la cadette furent accompagnées de la pompe et de toutes les marques de réjouissances qui convenaient à l'union conjugale d'un sulthan et d'une sulthane de Perse, pendant que celles des deux autres sœurs ne furent célébrées qu'avec l'éclat que l'on pouvait attendre de la qualité de leurs époux, c'est-à-dire, du premier boulanger et du chef de cuisine du sulthan.

Les deux sœurs aînées sentirent puissamment la disproportion infinie qu'il y avait entre leurs mariages et celui de leur cadette. Aussi cette considération fit que loin d'être contentes du bonheur qui leur était arrivé, même selon chacune son souhait, quoique beaucoup au delà de leurs espérances, elles se livrèrent à un excès de jalousie, qui ne troubla pas seulement leur joie, mais même qui causa de grands malheurs, des humiliations et des afflictions les plus mortifiantes à la sulthane leur cadette. Elles n'avaient pas eu le temps de se communiquer l'une à l'autre ce qu'elles avaient pensé d'abord de la préférence que le sulthan lui avait donnée à leur préjudice, à

ce qu'elles prétendaient; elles n'en avaient eu que pour se préparer à la célébration du mariage. Mais dès qu'elles purent se revoir quelques jours après dans un bain public où elles s'étaient donné rendez-vous :

« Hé bien, ma sœur, dit l'aînée à l'autre sœur, que dites-vous de notre cadette? N'est-ce pas un beau sujet pour être sulthane? »

« Je vous avoue, dit l'autre sœur, que je n'y comprends rien; je ne conçois pas quels attraits le sulthan a trouvés en elle pour se laisser fasciner les yeux comme il a fait. Ce n'est qu'une marmotte, et vous savez en quel état nous l'avons vue vous et moi. Était-ce une raison au sulthan pour ne pas jeter les yeux sur vous, qu'un air de jeunesse qu'elle a un peu plus que nous? Vous étiez digne de sa couche; et il devait vous faire la justice de vous préférer à elle. »

« Ma sœur, reprit la plus âgée, ne parlons pas de moi : je n'aurais rien à dire si le sulthan vous eût choisie; mais qu'il ait choisi un laidron, c'est ce qui désole; je m'en vengerai, ou je ne pourrai, et vous y êtes intéressée comme moi. C'est pour cela que je vous prie de vous joindre à moi, afin que nous agissions de concert dans une cause comme celle-ci qui nous intéresse également, et de me communiquer les moyens que vous imaginerez propres à la mortifier, en vous promettant de vous faire part de ceux que l'envie que j'ai de la mortifier de mon côté me suggérera. »

Après ce complot pernicieux, les deux sœurs se

virent souvent, et chaque fois elles ne s'entretenaient que des voies qu'elles pourraient prendre pour traverser, et même détruire le bonheur de la sulthane leur cadette. Elles s'en proposèrent plusieurs; mais en délibérant sur l'exécution, elles y trouvèrent des difficultés si grandes, qu'elles n'osèrent hasarder de s'en servir. De temps en temps cependant elles lui rendaient visite ensemble; et, avec une dissimulation condamnable, elles lui donnaient toutes les marques d'amitié qu'elles pouvaient imaginer pour lui persuader combien elles étaient ravies d'avoir une sœur dans une si haute élévation. De son côté, la sulthane les recevait toujours avec toutes les démonstrations d'estime et de considération qu'elles pouvaient attendre d'une sœur qui n'était pas entêtée de sa dignité, et qui ne cessait de les aimer avec la même cordialité qu'auparavant.

Quelques mois après son mariage, la sulthane se trouva enceinte; le sulthan en témoigna une grande joie; et cette joie après s'être communiquée dans le palais, se répandit encore dans tous les quartiers de la capitale de Perse. Les deux sœurs vinrent lui en faire leurs complimens; et dès lors en la prenant sur la sage-femme dont elle aurait besoin pour l'assister dans ses couches, elles la prièrent de n'en pas choisir d'autres qu'elles.

La sulthane leur dit obligeamment :

« Mes sœurs, je ne demanderais pas mieux, comme vous pouvez le croire, si le choix dépendait de moi absolument; je vous suis cependant infiniment obligée

de votre bonne volonté, je ne puis me dispenser de me soumettre à ce que le sulthan en ordonnera. Ne laissez pas néanmoins de faire en sorte que vos maris emploient leurs amis pour faire demander cette grace au sulthan; et si le sulthan m'en parle, soyez persuadées que non-seulement je lui marquerai le plaisir qu'il m'aura fait, mais même que je le remercierai du choix qu'il aura fait de vous. »

Les deux maris, sollicitèrent les courtisans leurs protecteurs, et les supplièrent de leur faire la grace d'employer leur crédit pour procurer à leurs femmes l'honneur auquel elles aspiraient; et ces protecteurs agirent si puissamment et si efficacement, que le sulthan leur promit d'y penser. Il leur tint sa promesse; et dans un entretien avec la sulthane, il lui dit qu'il lui paraissait que ses sœurs seraient plus propres à la secourir dans ses couches que toute autre sage-femme étrangère; mais qu'il ne voulait pas les nommer sans avoir auparavant son consentement. La sulthane sensible à la déférence dont le sulthan lui donnait une marque si obligeante, lui dit :

CDXXVII^e NUIT.

« Sire, j'étais disposée à ne faire que ce que votre majesté me commandera; mais puisqu'elle a eu la bonté de jeter les yeux sur mes sœurs, je la remercie de la considération qu'elle a pour elles pour l'amour

de moi, et je ne dissimulerai pas que je les recevrai de sa part avec plus de plaisir que des étrangères.»

Le sulthan Khosrous-Chah nomma donc les deux sœurs de la sulthane pour lui servir de sage-femmes; et dès lors l'une et l'autre passèrent au palais avec une grande joie d'avoir trouvé l'occasion telle qu'elles pouvaient la souhaiter, d'exécuter la méchanceté détestable qu'elles avaient méditée contre la sulthane leur sœur.

Le temps des couches arriva, et la sulthane se délivra heureusement d'un prince beau comme le jour. Ni sa beauté, ni sa délicatesse, ne furent capables de toucher le cœur des sœurs impitoyables. Elles enveloppèrent l'enfant de mauvaises langes, le mirent dans une petite corbeille, et l'abandonnèrent au courant de l'eau d'un canal qui passait au pied de l'appartement de la sulthane; elles produisirent ensuite un petit chien mort, en publiant que la sulthane en était accouchée. Cette nouvelle désagréable fut annoncée au sulthan; et il en conçut une indignation qui eût pu être funeste à la sulthane, si son grand vézyr ne lui eût représenté que sa majesté ne pouvait, sans injustice, la regarder comme responsable des bizarreries de la nature.

La corbeille dans laquelle le petit prince était exposé, fut emportée sur le canal jusque hors de l'enceinte d'un mur qui bornait la vue de l'appartement de la sulthane, d'où il continuait en passant au travers du jardin du palais. Par hasard l'intendant des jardins, l'un des officiers principaux et des plus con-

sidérés du royaume, se promenait dans le jardin le long du canal; apercevant la corbeille qui flottait, il appela un jardinier qui n'était pas loin :

« Va promptement, dit-il, en la lui montrant, et apporte-moi cette corbeille, que je voie ce qui est dedans. »

Le jardinier part; et du bord du canal il attire la corbeille adroitement avec la bêche qu'il tenait, l'enlève et l'apporte.

L'intendant des jardins fut extrêmement supris de voir un enfant enveloppé dans la corbeille. Quoiqu'il ne fît que de naître, comme il était aisé de le deviner, cet enfant ne laissait pas d'avoir des traits d'une grande beauté. Il y avait long-temps que cet homme était marié; mais quelqu'envie qu'il eût d'être père, le ciel n'avait pas encore exaucé ses vœux. Il interrompt sa promenade, se fait suivre par le jardinier chargé de la corbeille; et quand il fut arrivé à son hôtel qui avait entrée dans le jardin du palais, il le présenta dans l'appartement de sa femme :

« Ma femme, dit-il, nous n'avions point d'enfans; en voici un que Dieu nous envoie. Je vous le recommande; faites-lui chercher une nourrice promptement, et prenez-en soin comme de notre fils; je le reconnais pour tel dès à présent. »

La femme prit l'enfant avec joie, et elle se fit un grand plaisir de s'en charger. L'intendant des jardins ne voulut pas approfondir de qui cet orphelin pouvait tenir le jour.

« Je vois bien, se disait-il, qu'il est venu du côté

de l'appartement de la sulthane ; mais il ne m'appartient pas de contrôler ce qui s'y passe, ni de causer du trouble dans un lieu où la paix est si nécessaire. »

L'année suivante, la sulthane accoucha d'un autre prince. Les sœurs dénaturées n'eurent pas plus de compassion de lui que de son aîné : elles l'exposèrent de même dans une corbeille sur le canal, et elles prétendirent que la sulthane était accouchée d'un chat. Heureusement pour l'enfant, l'intendant des jardins étant près du canal, le fit enlever et porter à sa femme, en la chargeant d'en prendre le même soin que du premier : ce qu'elle fit, non moins par sa propre inclination, que pour se conformer à la bonne intention de son mari.

Le sulthan de Perse fut plus indigné de cet accouchement que du premier. Il eût fait éclater son ressentiment contre la sulthane, si les remontrances du grand vézyr n'eussent encore été assez persuasives pour l'apaiser.

La sulthane enfin accoucha une troisième fois, non pas d'un prince, mais d'une princesse : l'innocente eut le même sort que les princes ses frères. Les deux sœurs qui avaient résolu de ne pas mettre fin à leurs entreprises détestables, qu'elles ne vissent la sulthane leur cadette au moins rejetée, chassée et humiliée, exposèrent sa fille sur le canal. La princesse fut secourue et arrachée à une mort certaine, par la compassion et par la charité de l'intendant des jardins, comme les princes ses frères, avec lesquels elle fut nourrie et élevée.

A cette inhumanité les deux sœurs ajoutèrent le mensonge et l'imposture : elles montrèrent un morceau de bois, dont elles assurèrent que la sulthane était accouchée.

Le sulthan Khosrous-Chah ne put se contenir, quand il eut appris ce nouveau malheur.

« Quoi, dit-il, cette femme indigne de ma couche, remplirait donc mon palais de monstres, si je la laissais vivre davantage ? Non, cela n'arrivera pas, ajouta-t-il ; elle est un monstre elle-même, je veux en purger le monde. » Il prononça cet arrêt de mort, et il commanda à son grand vézyr de le faire exécuter.

Le grand vézyr et les courtisans qui étaient présens se jetèrent aux pieds du sulthan pour le supplier de révoquer l'arrêt. Le grand vézyr prit la parole :

« Sire, dit-il, que votre majesté me permette de lui représenter que les lois qui condamnent à mort n'ont été établies que pour punir les crimes. Les trois couches de la sulthane, si peu attendues, ne sont pas des crimes. En quoi peut-on dire qu'elle y a contribué ? Une infinité d'autres femmes en ont fait et en font tous les jours autant : elles sont à plaindre, mais elles ne sont pas punissables. Votre majesté peut s'abstenir de la voir, et la laisser vivre. L'affliction dans laquelle elle passera le reste de ses jours, après la perte de ses bonnes graces, lui sera un assez grand supplice. »

Le sulthan de Perse rentra en lui-même ; et comme il vit bien l'injustice qu'il y avait à condamner la sulthane à mort pour des couches malheureuses, quand

même elles eussent été véritables, comme il le croyait faussement :

« Qu'elle vive donc, dit-il, puisque cela est ainsi! Je lui donne la vie, mais à une condition qui lui fera désirer la mort plus d'une fois chaque jour. Qu'on lui construise une cabane à la porte de la principale mosquée, avec une fenêtre toujours ouverte; qu'on l'y renferme avec un habit des plus grossiers, et que chaque musulman qui ira à la mosquée faire sa prière, lui crache au nez en passant. Si quelqu'un y manque, je veux qu'il soit exposé au même châtiment; et afin que je sois obéi, vous, vézyr, je vous commande d'y mettre des surveillans. »

Le ton dont le sulthan prononça ce dernier arrêt, ferma la bouche au grand vézyr. Il fut exécuté avec un grand contentement des deux sœurs jalouses. Le réduit fut bâti et achevé; et la sulthane, véritablement digne de compassion, y fut renfermée dès qu'elle fut relevée de sa couche, et exposée ignominieusement à la risée et au mépris de tout un peuple : traitement qu'elle n'avait pas mérité, et qu'elle souffrit néanmoins avec une constance qui lui attira l'admiration, et en même temps la compassion de tous ceux qui jugeaient des choses plus sainement que le vulgaire.

Les deux princes et la princesse furent nourris et élevés par l'intendant des jardins et par sa femme, avec la tendresse de père et de mère. Cette tendresse augmenta à mesure qu'ils avancèrent en âge. Les marques de grandeur qui parurent dans ces enfans, et

surtout la beauté de la princesse, qui se développait de jour en jour, leur docilité mutuelle, leurs bonnes inclinations, et un certain air qui ne pouvait convenir qu'à des princes et à des princesses; tout augmentait l'intérêt qu'ils avaient inspiré. Pour distinguer les deux princes selon l'ordre de leur naissance, ils appelèrent le premier Bahman, et le second Perviz, noms que d'anciens rois de Perse avaient portés. A la princesse, ils donnèrent celui de Parizade (1), que plusieurs reines et princesses du royaume avaient porté de même.

Dès que les deux princes furent en âge, l'intendant des jardins leur donna un maître pour leur apprendre à lire et à écrire; et la princesse leur sœur qui se trouvait aux leçons qu'on leur donnait, montra une envie si grande d'en profiter, quoique plus jeune qu'eux, que l'intendant des jardins, ravi de cette disposition, lui donna le même maître. Piquée d'émulation par sa vivacité et par son esprit pénétrant, elle devint en peu de temps aussi habile que les princes ses frères.

Depuis ce temps-là, les frères et la sœur n'eurent plus que les mêmes maîtres dans les autres beaux-arts, dans la géographie, dans la poésie, dans l'histoire et dans les sciences; et comme ils n'y trouvaient rien de difficile, ils y firent un progrès si merveilleux, que les maîtres en étaient étonnés, et que bientôt ils

(1) Ce nom signifie, enfant de génie; les Grecs en ont fait Parysatis.

avouèrent sans déguisement qu'ils iraient plus loin qu'ils n'étaient allés eux-mêmes, pour peu qu'ils continuassent. Dans les heures de récréation, la princesse apprit aussi la musique, à chanter, et à jouer de plusieurs sortes d'instrumens. Quand les princes apprirent à monter à cheval, elle ne voulut pas qu'ils eussent cet avantage sur elle : elle fit ses exercices avec eux, de manière qu'elle savait monter à cheval, tirer de l'arc, jeter la canne ou le javelot avec la même adresse; et souvent même elles les devançait à la course.

L'intendant des jardins qui était au comble de sa joie de voir ses nourrissons si accomplis dans toutes les perfections du corps et de l'esprit, et qu'ils avaient répondu aux dépenses qu'il avait faites pour leur éducation, beaucoup au delà de ce qu'il s'en était promis, en fit une autre plus considérable à leur considération. Jusqu'alors content du logement qu'il avait dans l'enceinte du jardin du palais, il avait vécu sans maison de campagne; il en acheta une à peu de distance de la ville, qui avait de grandes dépendances en terres labourables, en prairies et en bois. Et comme la maison ne lui parut pas assez belle ni assez commode, il la fit mettre bas, et il n'épargna rien pour la rendre la plus magnifique des environs. Il y allait tous les jours pour faire hâter par sa présence le grand nombre d'ouvriers qu'il y mit en œuvre; et dès qu'il y eut un appartement achevé, propre à le recevoir, il y alla passer plusieurs jours de suite, autant que les fonctions et le devoir de sa charge le lui permettaient.

Par son assiduité, enfin, la maison fut achevée; et pendant qu'on la meublait des meubles les plus riches, et qui répondaient à la magnificence de l'édifice, il fit travailler au jardin, sur le dessin qu'il avait tracé lui-même, et à la manière qui était ordinaire en Perse parmi les grands seigneurs. Il y ajouta un parc d'une vaste étendue, qu'il fit enclore de bonnes murailles et remplir de toutes sortes de bêtes fauves, afin que les princes et la princesse y prissent le divertissement de la chasse quand il leur plairait.

Quand la maison de campagne fut entièrement achevée et en état d'être habitée, l'intendant des jardins alla se jeter aux pieds du sulthan; et après avoir représenté combien il y avait long-temps qu'il était dans le service, et les infirmités de la vieillesse où il se trouvait, il le supplia d'avoir pour agréable la démission de sa charge, qu'il faisait entre les mains de sa majesté, et qu'il se retirât. Le sulthan lui accorda cette grace avec d'autant plus de plaisir, qu'il était satisfait de ses longs services, tant sous le règne du sulthan son père, que depuis qu'il était monté lui-même sur le trône; et en la lui accordant, il demanda ce qu'il pouvait faire pour le récompenser.

CDXXVIII^e NUIT.

« SIRE, répondit l'intendant des jardins, je suis comblé des bienfaits de votre majesté et de ceux du sulthan son père, d'heureuse mémoire, au point qu'il

ne me reste plus à désirer que de mourir dans l'honneur de ses bonnes graces. »

Il prit congé du sulthan Khosrouchah, après quoi il passa à la maison de campagne qu'il avait fait bâtir, avec les deux princes Bahman et Perviz, et la princesse Parizade. Pour ce qui est de sa femme, il y avait quelques années qu'elle était morte. Il n'eut pas vécu cinq ou six mois avec eux, qu'il fut surpris par une mort si subite, qu'elle ne lui donna pas le temps de leur dire un mot de la vérité de leur naissance : ce qu'il avait néanmoins résolu de faire, pour les obliger de continuer de vivre comme ils avaient fait jusqu'alors, selon leur état et leur condition, conformément à l'éducation qu'il leur avait donnée, et au penchant qui les y portait.

Les princes Bahman et Perviz, et la princesse Parizade, qui ne connaissaient d'autre père que l'intendant des jardins, le regrettèrent comme tel, et ils lui rendirent tous les devoirs que l'amour et la reconnaissance filiale exigeaient d'eux. Contens des grands biens qu'il leur avait laissés, ils continuèrent de demeurer et de vivre ensemble dans la même union qu'ils avaient fait jusqu'alors, sans ambition de se produire à la cour, pour parvenir aux premières charges et dignités qu'il leur eût été aisé d'obtenir.

Un jour que les deux princes étaient à la chasse, et que la princesse Parizade était restée, une dévote musulmane, qui était fort âgée, se présenta à la porte, et pria qu'on lui permît d'entrer pour faire la prière dont il était l'heure. On alla demander la permission

à la princesse, et la princesse commanda qu'on la fît entrer, et qu'on lui montrât l'oratoire que l'intendant des jardins du sulthan avait eu soin de joindre à la maison au défaut de mosquée dans le voisinage. Elle commanda aussi que quand la dévote aurait fait sa prière, on lui fît voir l'appartement et le jardin, et qu'ensuite on la lui amenât.

La dévote musulmane entra; ellefit sa prière dans l'oratoire qu'on lui montra, et quand elle eut fait, deux femmes de la princesse, qui attendaient qu'elle sortît, l'invitèrent à voir la maison et le jardin. Comme elle leur eut marqué qu'elle était prête à les suivre, elles la menèrent d'appartement en appartement, et dans chacun elle considéra toutes choses en femme qui s'entendait en ameublement, et dans la belle disposition de chaque pièce. Elles la firent entrer aussi dans le jardin, dont elle trouva le dessin si nouveau et si bien entendu, qu'elle l'admira, en disant qu'il fallait que celui qui l'avait fait tracer, fût un excellent maître dans son art. Elle fut enfin amenée devant la princesse, qui l'attendait dans un grand salon, lequel surpassait en beauté, en propreté et en richesses tout ce qu'elle avait admiré dans les appartemens.

Dès que la princesse vit entrer la dévote :

« Ma bonne mère, lui dit-elle, approchez-vous, et venez vous asseoir près de moi. Je suis ravie du bonheur que l'occasion me présente de profiter pendant quelques momens de l'exemple et du pieux entretien d'une personne comme vous, qui a pris le bon

chemin en se donnant toute à Dieu, et que tout le monde devrait imiter s'il était sage. »

La dévote au lieu de monter sur le sofa, voulut s'asseoir sur le bord; mais la princesse ne le souffrit pas : elle se leva de sa place; et en s'avançant, elle la prit par la main et l'obligea de venir s'asseoir près d'elle à la place d'honneur. La dévote fut sensible à cette civilité :

« Madame, dit-elle, il ne m'appartient pas d'être traitée si honorablement, et je ne vous obéis que parce que vous le commandez, et que vous êtes maîtresse chez vous. »

Quand elle fut assise, avant d'entrer en conversation, une des femmes de la princesse servit devant elle et devant la princesse, une petite table basse, marquetée de nacre de perle et d'ébène, avec un bassin de porcelaine, garni de gâteaux et de plusieurs porcelaines remplies de fruits de la saison, et de confitures sèches et liquides.

La princesse prit un des gâteaux; et en le présentant à la dévote :

« Ma bonne mère, dit-elle, prenez, mangez, et choisissez de ces fruits ceux qui vous plairont; vous avez besoin de manger après le chemin que vous avez fait pour venir jusqu'ici. »

« Madame, reprit la dévote, je ne suis pas accoutumée à manger des choses si délicates; et, si j'en mange, c'est pour ne pas refuser ce que Dieu m'envoie par une main libérale comme la vôtre. »

Pendant que la dévote mangeait, la princesse qui mangea aussi quelque chose, pour l'exciter par son exemple, lui fit plusieurs questions sur les exercices de dévotion qu'elle pratiquait, et sur la manière dont elle vivait, auxquelles elle répondit avec beaucoup de modestie; et de discours en discours, elle lui demanda ce qu'elle pensait de la maison qu'elle voyait, et si elle la trouvait à son gré.

« Madame, répondit la dévote, il faudrait être d'un très-mauvais goût pour y trouver à reprendre. Elle est belle, riante, meublée magnifiquement, sans confusion, très-bien entendue; et les ornemens y sont ménagés on ne peut pas mieux. Quant à la situation, elle est dans un terrain agréable, et l'on ne peut imaginer un jardin qui fasse plus de plaisir à voir que celui dont elle est accompagnée. Si vous me permettez néanmoins de ne rien dissimuler, je prends la liberté de vous dire, madame, que la maison serait incomparable, si trois choses qui y manquent, à mon avis, s'y rencontraient. »

« Ma bonne, reprit la princesse Parizade, quelles sont ces trois choses? Dites-le-moi, je vous en conjure au nom de Dieu, je n'épargnerai rien pour les acquérir, s'il est possible. »

« Madame, reprit la dévote, la première de ces trois choses, est l'OISEAU QUI PARLE, c'est un oiseau singulier qu'on nomme BULBULHEZAR (1), et qui a de plus la propriété d'attirer des environs tous les

(1) *Les mille rossignols.*

oiseaux qui chantent, lesquels viennent accompagner son chant. La seconde, est l'ARBRE QUI CHANTE, dont les feuilles sont autant de bouches, qui font un concert harmonieux de voix différentes, lequel ne cesse jamais. La troisième enfin, est l'EAU JAUNE, couleur d'or, dont une seule goutte versée dans un bassin préparé exprès, en quelqu'endroit que ce soit d'un jardin, augmente de manière qu'elle le remplit d'abord, et s'élève dans le milieu en gerbe, qui ne cesse jamais de s'élever et de retomber dans le bassin, sans que le bassin déborde. »

« Ah, ma bonne mère, s'écria la princesse, que je vous ai d'obligation de la connaissance que vous me donnez de ces choses! Elles sont surprenantes, et je n'avais pas entendu dire qu'il y eût rien au monde de si curieux et d'aussi admirable. Mais comme je suis bien persuadée que vous n'ignorez pas le lieu où elles se trouvent, j'attends que vous me fassiez la grace de me l'enseigner. »

Pour donner satisfaction à la princesse, la bonne dévote lui dit :

« Madamé, je me rendrais indigne de l'hospitalité que vous venez d'exercer envers moi avec tant de bonté, si je me refusais à satisfaire votre curiosité sur ce que vous souhaitez d'apprendre. J'ai donc l'honneur de vous dire que les trois choses dont je viens de vous parler, se trouvent dans un même lieu aux confins de ce royaume, du côté des Indes. Le chemin qui y conduit passe devant votre maison. Celui que vous y enverrez de votre part n'a qu'à le suivre pendant

vingt jours; et le vingtième jour, qu'il demande où sont l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE et l'EAU JAUNE, le premier auquel il s'adressera les lui enseignera. »

En achevant ces paroles, elle se leva; et après avoir pris congé, elle se retira et poursuivit son chemin.

La princesse Parizade avait l'esprit si fort occupé à retenir les renseignemens que la dévote musulmane venait de lui donner de l'OISEAU QUI PARLAIT, de l'ARBRE QUI CHANTAIT, et de l'EAU JAUNE, qu'elle ne s'aperçut qu'elle était partie, que quand elle voulut lui faire quelques demandes pour prendre d'elle de nouveaux renseignemens. Il lui semblait en effet que ce qu'elle venait d'entendre de sa bouche, n'était pas suffisant pour ne pas s'exposer à entreprendre un voyage inutile. Elle ne voulut pas néanmoins envoyer après elle pour la faire revenir; mais elle fit un effort sur sa mémoire, pour se rappeler tout ce qu'elle avait entendu, et n'en rien oublier. Quand elle crut que rien ne lui était échappé, elle se fit un vrai plaisir de penser à la satisfaction qu'elle aurait si elle pouvait venir à bout de posséder des choses si merveilleuses; mais la difficulté qu'elle y trouvait, et la crainte de ne pas réussir, la plongeaient dans une grande inquiétude.

La princesse Parizade était abymée dans ces pensées, quand les princes ses frères arrivèrent de la chasse : ils entrèrent dans le salon; et au lieu de la trouver le visage ouvert et l'esprit gai, selon sa coutume, ils furent étonnés de la voir recueillie en elle-même, et comme affligée, sans qu'elle levât la tête,

pour marquer au moins qu'elle s'apercevait de leur présence.

Le prince Bahman prit la parole :

« Ma sœur, dit-il, où sont la joie et la gaieté qui ont été inséparables d'avec vous jusqu'à présent? Êtes-vous incommodée? Vous est-il arrivé quelque malheur? Vous a-t-on donné quelque sujet de chagrin? Apprenez-le-nous, afin que nous y prenions la part que nous devons, et que nous y apportions le remède, ou que nous nous vengions, si quelqu'un a eu la témérité d'offenser une personne comme vous, à laquelle tout respect est dû ? »

CDXXIX^e NUIT.

La princesse Parizade demeura quelque temps sans rien répondre et dans la même situation; elle leva les yeux enfin, en regardant les princes ses frères, et les baissa presque aussitôt, après leur avoir dit que ce n'était rien.

« Ma sœur, reprit le prince Bahman, vous nous dissimulez la vérité : il faut bien que ce soit quelque chose, et même quelque chose de grave. Il n'est pas possible que pendant le peu de temps que nous avons été éloignés de vous, un changement aussi grand et aussi peu attendu que celui que nous remarquons en vous, vous soit arrivé pour rien. Vous voudrez bien que nous ne vous en tenions pas quitte pour une réponse

qui ne nous satisfait point. Ne nous cachez donc pas ce que c'est, à moins que vous ne vouliez nous faire croire que vous renoncez à l'amitié et à l'union ferme et constante qui ont subsisté entre nous jusqu'aujourd'hui, dès notre plus tendre jeunesse. »

La princesse qui était bien éloignée de rompre avec les princes ses frères, ne voulut pas les laisser dans cette pensée.

« Quand je vous ai dit, reprit-elle, que ce qui me faisait de la peine n'était rien, je l'ai dit par rapport à vous, et non pas par rapport à moi, et puisque vous me pressez par le droit de notre amitié et de notre union qui me sont si chères, je vais vous dire ce que c'est. Vous avez cru, et je l'ai cru comme vous, que cette maison que feu notre père nous a fait bâtir était parfaite en toute manière et que rien n'y manquait; aujourd'hui cependant j'ai appris qu'il y manque trois choses, qui la mettraient hors de comparaison avec toutes les maisons de campagne qui sont au monde. Ces trois choses, sont l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE de couleur d'or. »

Après leur avoir expliqué en quoi consistait l'excellence de ces choses :

« C'est une dévote musulmane, ajouta-t-elle, qui m'a fait faire cette remarque, et qui m'a enseigné le lieu où elles sont et le chemin par où l'on peut s'y rendre. Vous trouverez peut-être que ce sont des choses peu nécessaires pour que notre maison soit accomplie. Vous en penserez ce qui vous plaira; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner qu'en

mon particulier je suis persuadée qu'elles y sont nécessaires, et que je ne serai pas contente que je ne les y voie placées. Ainsi, que vous y preniez intérêt, que vous n'y en preniez pas, je vous prie de m'aider de vos conseils, et de voir qui je pourrais envoyer à cette conquête? »

« Ma sœur, reprit le prince Bahman, rien ne peut vous intéresser qui ne nous intéresse également. Il suffit de votre empressement pour la conquête des choses que vous nous dites, pour nous obliger d'y prendre le même intérêt; mais indépendamment de ce qui vous regarde, nous nous y sentons portés de notre propre mouvement, et pour notre satisfaction particulière; car je suis bien persuadé que mon frère n'est pas d'un autre sentiment que moi; et nous devons tout entreprendre pour faire cette conquête, comme vous l'appelez: l'importance et la singularité dont il s'agit, méritent bien ce nom. Je me charge de la faire. Dites-moi seulement le chemin que je dois tenir, et le lieu, je ne différerai pas le voyage plus long-temps que jusqu'à demain? »

« Mon frère, reprit le prince Perviz, il ne convient pas que vous vous absentiez de la maison pour un si long temps, vous qui en êtes le chef et l'appui; je prie ma sœur de se joindre à moi pour vous obliger d'abandonner votre dessein, et de trouver bon que je fasse le voyage: je ne m'en acquitterai pas moins bien que vous, et la chose sera plus dans l'ordre. »

« Mon frère, repartit le prince Bahman, je suis

bien persuadé de votre bonne volonté, et que vous ne vous acquitteriez pas du voyage moins bien que moi; mais c'est une chose résolue : je le veux faire, et je le ferai. Vous resterez avec notre sœur, qu'il n'est pas besoin que je vous recommande. »

Il passa le reste de la journée à pourvoir aux préparatifs du voyage, et à se faire bien instruire par la princesse des renseignemens que la dévote lui avait donnés pour ne pas s'écarter du chemin.

Le lendemain de grand matin, le prince Bahman monta à cheval; et le prince Perviz et la princesse Parizade qui avaient voulu le voir partir, l'embrassèrent et lui souhaitèrent un heureux voyage. Mais au milieu de ces adieux, la princesse se souvint d'une chose qui ne lui était pas venue dans l'esprit.

« A propos, mon frère, dit-elle, je ne songeais pas aux accidens auxquels on est exposé dans les voyages! Qui sait si je vous reverrai jamais? Mettez pied à terre, je vous en conjure, et laissez là le voyage : j'aime mieux me priver de la vue et de la possession de l'OISEAU QUI PARLE, de l'ARBRE QUI CHANTE et de l'EAU JAUNE, que de courir le risque de vous perdre pour jamais. »

« Ma sœur, reprit le prince Bahman, en souriant de la frayeur soudaine de la princesse Parizade, la résolution en est prise, et quand cela ne serait pas, je la prendrais encore, et vous trouverez bon que je l'exécute. Les accidens dont vous parlez n'arrivent qu'aux malheureux. Il est vrai que je puis être du nombre; mais aussi je puis être des heureux,

qui sont en beaucoup plus grand nombre que les malheureux. Comme néanmoins les événemens sont incertains, et que je puis succomber dans mon entreprise, tout ce que je puis faire, c'est de vous laisser un couteau que voici. »

Alors le prince Bahman tira un couteau; en le présentant dans la gaîne à la princesse:

« Prenez, dit-il, et donnez-vous de temps en temps la peine de tirer le couteau de la gaîne; tant que vous le verrez net, comme vous le voyez, ce sera une marque que je serai vivant; mais si vous voyez qu'il en dégoutte du sang, croyez que je ne serai plus en vie, et accompagnez ma mort de vos prières. »

La princesse Parizade ne put obtenir autre chose du prince Bahman. Ce prince lui dit adieu, à elle et au prince Perviz, pour la dernière fois; et il partit bien monté, bien armé et bien équipé. Il se mit dans le chemin; et sans s'écarter ni à droite ni à gauche, il continua en traversant la Perse, et le vingtième jour de sa marche il aperçut sur le bord du chemin un vieillard hideux qui était assis sous un arbre à quelque distance d'une chaumière qui lui servait de retraite contre les injures du temps.

Les sourcils blancs comme de la neige, de même que les cheveux, la moustache et la barbe, lui venaient jusqu'au bout du nez; la moustache lui couvrait la bouche, et la barbe avec les cheveux lui tombaient presque jusqu'aux pieds. Il avait les ongles des mains et des pieds d'une longueur excessive,

avec une espèce de chapeau plat et fort large qui lui couvrait la tête en forme de parasol ; et pour tout habit, une natte dans laquelle il était enveloppé.

Ce bon vieillard était un dervyche, qui s'était retiré du monde depuis de longues années, et s'était négligé pour s'attacher à Dieu uniquement, de manière qu'à la fin il était fait comme nous venons de voir.

Le prince Bahman, qui depuis le matin avait été attentif à observer s'il rencontrerait quelqu'un auquel il pût s'informer du lieu où son dessein était de se rendre, s'arrêta quand il fut arrivé près du dervyche, comme le premier qu'il rencontrait, et mit pied à terre, pour se conformer à ce que la dévote avait marqué à la princesse Parizade. En tenant son cheval par la bride, il s'avança jusqu'au dervyche; et en le saluant :

« Bon père, dit-il, Dieu prolonge vos jours, et vous accorde l'accomplissement de vos désirs ! »

« Le dervyche répondit au salut du prince, mais si peu intelligiblement qu'il n'en comprit pas un mot. Comme le prince Bahman vit que l'empêchement venait de ce que la moustache couvrait la bouche du dervyche, et qu'il ne voulait pas passer outre sans prendre de lui l'instruction dont il avait besoin, il prit des ciseaux, dont il était muni ; et après avoir attaché son cheval à une branche de l'arbre, il lui dit :

« Bon dervyche, j'ai à vous parler, mais votre moustache empêche que je ne vous entende : vous

surer qu'ils y ont tous échoué, et que je n'en ai pas vu revenir un seul. Pour peu donc que vous aimiez la vie, et que vous vouliez suivre mon conseil, vous n'irez pas plus loin, et vous retournerez chez vous. »

CDXXX^e NUIT.

Le prince Bahman persista dans sa résolution.

« Je veux croire, dit-il au dervyche, que votre conseil est sincère, et je vous suis obligé de la marque d'amitié que vous me donnez; mais quel que soit le danger dont vous me parlez, rien n'est capable de me faire changer de dessein. Si quelqu'un m'attaque, j'ai de bonnes armes, et il ne sera ni plus vaillant ni plus brave que moi. »

« Et si ceux qui vous attaqueront, lui remontra le dervyche, ne se font pas voir (car ils sont plusieurs), comment vous défendrez-vous contre des gens qui sont invisibles ? »

« Il n'importe, repartit le prince; quoique vous puissiez dire, vous ne me persuaderez pas de rien faire contre mon devoir. Puisque vous savez le chemin que je vous demande, je vous conjure encore une fois de me l'enseigner, et de ne pas me refuser cette grace. »

Quand le dervyche vit qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit du prince Bahman, et qu'il était opiniâtre dans la résolution de continuer son voyage, nonob-

stant les avis salutaires qu'il lui donnait, il mit la main dans un sac qu'il avait près de lui, et il en tira une boule qu'il lui présenta :

« Puisque je ne puis obtenir de vous, dit-il, que vous m'écoutiez, et que vous profitiez de mes conseils, prenez cette boule, et quand vous serez à cheval, jetez-la devant vous, et suivez-la jusqu'au pied d'une montagne où elle s'arrêtera : quand elle sera arrêtée, vous mettrez pied à terre, et vous laisserez votre cheval la bride sur le cou, qui demeurera à la même place en attendant votre retour. En montant, vous verrez à droite et à gauche une grande quantité de grosses pierres noires, et vous entendrez une confusion de voix de tous les côtés qui vous diront mille injures pour vous décourager, et pour faire en sorte que vous ne montiez pas jusqu'au haut ; mais gardez-vous bien de vous effrayer, et sur toute chose, de tourner la tête pour regarder derrière vous ; en un instant vous seriez changé en une pierre noire, semblable à celles que vous verrez, lesquelles sont autant de seigneurs comme vous, qui n'ont pas réussi dans leur entreprise, comme je vous le disais. Si vous évitez le danger que je ne vous dépeins que légèrement, afin que vous y fassiez bien réflexion, et que vous arriviez au haut de la montagne, vous y trouverez une cage, et dans la cage l'OISEAU que vous cherchez. Comme il parle, vous lui demanderez où sont l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE ; et il vous l'enseignera. Je n'ai rien à vous dire davantage : voilà ce que vous avez à faire, et voilà ce que vous avez à éviter ; mais

si vous vouliez me croire, vous suivriez le conseil que je vous ai donné, et vous ne vous exposeriez pas à la perte de votre vie. Encore une fois, pendant qu'il vous reste du temps pour y penser, considérez que cette perte est irréparable et attachée à une condition à laquelle on peut contrevenir, même par inadvertance. »

« Pour ce qui est du conseil que vous venez de me répéter, et dont je ne laisse pas de vous avoir obligation, reprit le prince Bahman après avoir reçu la boule, je ne puis le suivre; mais je tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnez, de ne pas regarder derrière moi en montant, et j'espère que bientôt vous me verrez revenir, et vous en remercier plus amplement, chargé de la dépouille que je cherche. »

En achevant ces paroles, auxquelles le dervyche ne répondit autre chose, sinon qu'il le reverrait avec joie, et qu'il souhaitait que cela arrivât, il remonta à cheval, prit congé du dervyche par une profonde inclination de tête, et jeta la boule devant lui.

La boule roula et continua de rouler presque de la même vitesse que le prince Bahman lui avait imprimée en la jetant; ce qui fit qu'il fut obligé d'accommoder la course de son cheval à la même vitesse pour la suivre, afin de ne la pas perdre de vue; il la suivit, et quand elle fut au pied de la montagne que le dervyche avait dit, elle s'arrêta; alors il descendit de cheval, et le cheval ne branla pas de la place, même quand il lui eut mis la bride sur le cou. Après qu'il eut reconnu la montagne des yeux, et qu'il eut

remarqué les pierres noires, il commença à monter, et il n'eut pas fait quatre pas que les voix dont le dervyche lui avait parlé se firent entendre sans qu'il vît personne. Les unes disaient :

« Où va cet étourdi? Que veut-il? Ne le laissez pas passer. »

D'autres :

« Arrêtez-le, prenez-le, tuez-le. »

D'autres criaient d'une voix de tonnerre :

« Au voleur, à l'assassin, au meurtre ! »

D'autres au contraire criaient d'un ton railleur :

« Non, ne lui faites pas de mal, laissez passer le beau mignon; vraiment c'est pour lui qu'on garde LA CAGE et L'OISEAU ! »

Nonobstant ces voix importunes, le prince Bahman monta quelque temps avec constance et avec fermeté, en s'animant lui-même; mais les voix redoublèrent avec un tintamarre si grand, et si près de lui, tant en avant qu'en arrière, que la frayeur le saisit. Les pieds et les jambes commencèrent à lui trembler, il chancela; et bientôt, comme il se fut aperçu que les forces commençaient à lui manquer, il oublia l'avis du dervyche : il se tourna pour se sauver en descendant; et dans le moment il fut changé en une pierre noire : métamorphose qui était arrivée à tant d'autres avant lui, pour avoir tenté la même entreprise; et la même chose arriva à son cheval.

Depuis le départ du prince Bahman pour son voyage, la princesse Parizade, qui avait attaché à sa ceinture le couteau avec la gaîne, qu'il lui avait laissé

pour l'informer s'il était mort ou vivant, n'avait pas manqué de le tirer et de le consulter, même plusieurs fois chaque jour. De la sorte, elle avait eu la consolation d'apprendre qu'il était en parfaite santé, et de s'entretenir souvent de lui avec le prince Perviz, qui la prévenait quelquefois en lui demandant des nouvelles.

Le jour fatal enfin où le prince Bahman venait d'être métamorphosé en pierre, comme le prince et la princesse s'entretenaient de lui sur le soir, selon leur coutume :

« Ma sœur, dit le prince Perviz, tirez le couteau, je vous prie, et apprenons de ses nouvelles. »

La princesse le tira; et en le regardant, ils virent couler le sang de l'extrémité. La princesse saisie d'horreur et de douleur, jeta le couteau.

« Ah! mon cher frère, s'écria-t-elle, je vous ai donc perdu, et perdu par ma faute! Je ne vous reverrai jamais! Que je suis malheureuse! Pourquoi vous ai-je parlé d'OISEAU QUI PARLE, d'ARBRE QUI CHANTE, et d'EAU JAUNE, ou plutôt que m'importait-il de savoir si la dévote trouvait cette maison belle ou laide, accomplie ou non accomplie? Plût à Dieu que jamais elle ne se fût avisée de s'y adresser! Hypocrite, trompeuse, ajouta-t-elle, devais-tu reconnaître ainsi la réception que je t'ai faite? Pourquoi m'as tu parlé d'un oiseau, d'un arbre et d'une eau, qui tout imaginaires qu'ils sont, comme je me le persuade par la fin malheureuse d'un frère chéri, ne laissent pas de me troubler encore l'esprit par ton enchantement? »

Le prince Perviz ne fut pas moins affligé de la mort

du prince Bahman que la princesse Parizade; mais sans perdre le temps en des regrets inutiles, comme il eut compris par les regrets de la princesse sa sœur, qu'elle désirait toujours passionnément d'avoir en sa possession l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE, il l'interrompit :

« Ma sœur, dit-il, nous regretterions en vain notre frère Bahman; nos plaintes et notre douleur ne lui rendraient pas la vie; c'est la volonté de Dieu, nous devons nous y soumettre, et l'adorer dans ses décrets, sans vouloir les pénétrer. Pourquoi voulez-vous douter présentement des paroles de la dévote musulmane, après les avoir tenues si fermement pour certaines et pour vraies? Croyez-vous qu'elle vous eût parlé de ces trois choses si elles n'existaient pas, et qu'elle les eût inventées exprès pour vous tromper; vous qui bien loin de lui en avoir donné sujet, l'avez si bien reçue et accueillie avec tant d'honnêteté et de bonté? Croyons plutôt que la mort de notre frère vient de sa faute, ou par quelqu'accident que nous ne pouvons pas imaginer. Ainsi, ma sœur, que sa mort ne vous empêche pas de poursuivre notre recherche; je m'étais offert pour faire le voyage à sa place, je suis dans la même disposition; et comme son exemple ne me fait pas changer de sentiment, dès demain je l'entreprendrai. »

La princesse fit tout ce qu'elle put pour dissuader le prince Perviz, en le conjurant de ne pas l'exposer au danger, de perdre deux frères au lieu d'un; mais il demeura inébranlable, nonobstant les remontrances qu'elle lui fit; et avant qu'il partît, afin qu'elle pût

être informée du succès du voyage qu'il entreprenait, comme elle l'avait été de celui du prince Bahman, par le moyen du couteau qu'il lui avait laissé, il lui donna aussi un chapelet de perles de cent grains, pour le même usage; et lui dit en le lui présentant :

« Dites ce chapelet à mon intention pendant mon absence. En le disant, s'il arrive que les grains s'arrêtent de manière que vous ne puissiez plus les mouvoir, ni les faire couler les uns après les autres, comme s'ils étaient collés, ce sera une marque que j'aurai eu le même sort que notre frère; mais espérons que cela n'arrivera pas, et que j'aurai le bonheur de vous revoir avec la satisfaction que nous attendons vous et moi. »

CDXXXI^e NUIT.

Le prince Perviz partit; et le vingtième jour de son voyage il rencontra le même dervyche à l'endroit où le prince Bahman l'avait trouvé. Il s'approcha de lui; et après l'avoir salué, il le pria, s'il le savait, de lui enseigner le lieu où était l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE. Le dervyche lui fit les mêmes difficultés et les mêmes remontrances qu'il avait faites au prince Bahman, jusqu'à lui dire qu'il y avait très-peu de temps qu'un jeune cavalier, avec lequel il lui voyait beaucoup de ressemblance, lui avait demandé le chemin; que vaincu par ses in-

stances pressantes et par son importunité, il le lui avait enseigné, lui avait donné de quoi lui servir de guide, et prescrit ce qu'il devait observer pour réussir, mais qu'il ne l'avait pas vu revenir; d'après quoi il n'y avait pas à douter qu'il n'eût eu le même sort que ceux qui l'avaient précédé.

« Bon dervyche, reprit le prince Perviz, je sais qui est celui dont vous parlez : c'était mon frère aîné, et je suis informé avec certitude qu'il est mort. De quelle mort? C'est ce que j'ignore. »

« Je puis vous le dire, repartit le dervyche : il a été changé en pierre noire, comme ceux dont je viens de parler, et vous devez vous attendre à la même métamorphose, à moins que vous n'observiez plus exactement que lui les bons conseils que je lui avais donnés, au cas que vous persistiez à ne vouloir pas renoncer à votre résolution, à quoi je vous exhorte encore une fois. »

« Dervyche, insista le prince Perviz, je ne puis assez vous marquer combien je vous suis redevable de la part que vous prenez à la conservation de ma vie, tout inconnu que je vous suis, et sans que j'aie rien fait pour mériter votre bienveillance; mais j'ai à vous dire qu'avant que je prisse mon parti j'y ai bien songé, et que je ne puis l'abandonner. Ainsi, je vous supplie de me faire la même grace que vous avez faite à mon frère. Peut-être réussirai-je mieux que lui à suivre les mêmes renseignemens que j'attends de vous. »

« Puisque je ne puis réussir, dit le dervyche, à vous

persuader de vous relâcher de ce que vous avez résolu, si mon grand âge ne m'en empêchait, et que je pusse me soutenir, je me leverais pour vous donner la boule que j'ai ici, laquelle doit vous servir de guide. »

Sans donner au dervyche la peine d'en dire davantage, le prince Perviz mit pied à terre; et comme il se fut avancé jusqu'au dervyche, celui-ci qui venait de tirer la boule de son sac, où il y en avait un bon nombre d'autres, la lui donna, et lui dit l'usage qu'il en devait faire, comme il l'avait dit au prince Bahman; après l'avoir bien averti de ne pas s'effrayer des voix qu'il entendrait, sans voir personne, quelque menaçantes qu'elles fussent, mais de ne pas laisser de monter jusqu'à ce qu'il eût aperçu la CAGE et l'OISEAU, il le congédia.

Le prince Perviz remercia le dervyche; et quand il fut remonté à cheval, il jeta la boule devant le cheval; et en piquant des deux en même temps, il la suivit. Il arriva enfin au bas de la montagne; et quand il eut vu que la boule s'était arrêtée, il mit pied à terre. Avant qu'il fît le premier pas pour monter, il demeura un moment dans la même place, en rappelant dans sa mémoire les avis que le dervyche lui avait donnés. Il prit courage, et monta bien résolu d'arriver jusqu'au haut de la montagne, et il avança cinq ou six pas; alors il entendit derrière lui une voix qui lui parut fort proche, comme d'un homme qui le rappelait et l'insultait, en criant :

« Attends, téméraire, que je te punisse de ton audace! »

A cet outrage, le prince Perviz oublia tous les avis du dervyche, il mit la main sur le sabre, il le tira, et il se tourna pour se venger; mais à peine eut-il le temps de voir que personne ne le suivait, qu'il fut changé en une pierre noire, lui et son cheval.

Depuis que le prince Perviz était parti, la princesse Parizade n'avait pas manqué chaque jour de porter à la main le chapelet qu'elle avait reçu de lui le jour qu'il était parti, et, quand elle n'avait autre chose à faire, de le dire en faisant passer les grains par ses doigts l'un après l'autre. Elle ne l'avait pas même quitté la nuit tout ce temps-là : chaque soir en se couchant elle se l'était passé autour du cou, et le matin en s'éveillant, elle y avait porté la main pour éprouver si les grains venaient toujours l'un après l'autre. Le jour enfin, et au moment que le prince Perviz eut la même destinée que le prince Bahman, d'être changé en pierre noire, comme elle tenait le chapelet à son ordinaire, et qu'elle le disait, tout à coup elle sentit que les grains n'obéissaient plus au mouvement qu'elle leur donnait, et elle ne douta pas que ce ne fût la marque de la mort certaine du prince son frère. Comme elle avait déja pris sa résolution sur le parti qu'elle prendrait au cas que cela arrivât, elle ne perdit pas le temps à donner des marques extérieures de sa douleur. Elle se fit un effort pour la retenir toute en elle-même; et dès le lendemain, après s'être déguisée en homme, armée et équipée, et qu'elle eut dit à ses gens qu'elle reviendrait dans peu de jours, elle monta à cheval et partit, en prenant le

même chemin que les deux princes ses frères avaient tenu.

La princesse Parizade qui était accoutumée à monter à cheval en prenant le divertissement de la chasse, supporta la fatigue du voyage mieux que d'autres dames n'auraient pu faire. Comme elle avait fait les mêmes journées que les princes ses frères, elle rencontra aussi le dervyche dans la vingtième journée de marche. Quand elle fut près de lui, elle mit pied à terre, et en tenant son cheval par la bride, elle alla s'asseoir près de lui; et après qu'elle l'eut salué, elle lui dit:

« Bon dervyche, vous voudrez bien que je me repose quelques momens près de vous, et me faire la grace de me dire si vous n'avez pas entendu dire que quelque part aux environs il y a dans ces cantons un lieu où l'on trouve l'OISEAU QUI PARLE, L'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE? »

Le dervyche répondit :

« Madame, puisque votre voix me fait connaître quel est votre sexe, nonobstant votre déguisement en homme, et que c'est ainsi que je dois vous appeler, je vous remercie de votre compliment, et je reçois avec un très-grand plaisir l'honneur que vous me faites. J'ai connaissance du lieu où se trouvent les choses dont vous me parlez; mais à quel dessein me faites-vous cette demande? »

« Bon dervyche, reprit la princesse Parizade, on m'en a fait un récit si avantageux, que je brûle d'envie de les posséder. »

« Madame, repartit le dervyche, on vous a dit la

vérité : ces choses sont encore plus surprenantes et plus singulières qu'on ne vous les a représentées ; mais on vous a caché les difficultés qu'il y a à surmonter pour parvenir à en jouir : vous ne vous seriez pas engagée dans une entreprise si pénible et si dangereuse si l'on vous avait bien informée. Croyez-moi : ne passez point plus avant, retournez sur vos pas, et ne vous attendez pas que je veuille contribuer à votre perte. »

« Bon père, repartit la princesse, je viens de loin, et je serais très-fâchée de retourner chez moi sans avoir exécuté mon dessein. Vous me parlez des difficultés et du danger de perdre la vie ; mais vous ne me dites pas quelles sont ces difficultés, et en quoi consistent ces dangers ; c'est ce que je désirerais de savoir pour consulter mes forces, et voir si je pourrais prendre ou non confiance en ma résolution, et en mon courage. »

Alors le dervyche répéta à la princesse Parizade le même discours qu'il avait tenu aux princes Bahman et Perviz, en lui exagérant les difficultés de monter jusqu'au haut de la montagne où était l'OISEAU dans sa cage, dont il fallait se rendre maître, après quoi l'OISEAU donnerait connaissance de l'ARBRE et de l'EAU JAUNE ; le bruit et le tintamarre des voix menaçantes et effroyables qu'on entendait de tous les côtés sans voir personne ; et enfin la quantité de pierres noires, objet qui seul était capable de donner de l'effroi à elle et à tout autre, quand elle saurait que ces pierres étaient autant de braves cavaliers qui avaient été ainsi métamorphosés pour avoir manqué à observer

la principale condition pour réussir dans cette entreprise, qui était de ne pas se tourner pour regarder derrière soi qu'auparavant on ne se fût saisi de la CAGE.

Quand le dervyche eut achevé :

« A ce que je comprends par votre discours, reprit la princesse, la grande difficulté pour réussir dans cette affaire est premièrement de monter jusqu'à la cage sans s'effrayer du tintamarre des voix qu'on entend sans voir personne ; et en second lieu, de ne pas regarder derrière soi. Pour ce qui est de cette dernière condition, j'espère que je serai assez maîtresse de moi-même pour la bien observer. Quant à la première, j'avoue que ces voix, telles que vous me les représentez, sont capables d'épouvanter les plus assurés ; mais comme dans toutes les entreprises périlleuses, il n'est pas défendu d'user d'adresse, je vous demande si l'on pourrait s'en servir dans celle-ci, qui m'est d'une si grande importance ? »

« Et de quelle adresse voudriez-vous user, demanda le dervyche ? »

« Il me semble, répondit la princesse, qu'en me bouchant les oreilles avec du coton, si fortes et si effroyables que les voix puissent être, elles en seraient frappées avec beaucoup moins d'impression ; comme aussi elles feraient moins d'effet sur mon imagination, mon esprit demeurerait dans la liberté de ne se pas troubler jusqu'à perdre l'usage de la raison (1). »

(1) Cette ruse rappelle le stratagème d'Ulysse.

« Madame, reprit le dervyche, de tous ceux qui jusqu'à présent se sont adressés à moi pour s'informer du chemin que vous me demandez, je ne sais si quelqu'un s'est servi de l'adresse que vous me proposez. Ce que je sais, c'est que pas un ne m'en a parlé, et que tous y ont péri. Si vous persistez dans votre dessein, vous pouvez en faire l'épreuve; à la bonne heure si elle vous réussit; mais je ne vous conseillerais pas de vous y exposer. »

« Bon père, repartit la princesse, rien n'empêche que je ne persiste dans mon dessein : le cœur me dit que l'adresse me réussira, et je suis résolue à m'en servir. Ainsi, il ne me reste plus qu'à savoir de vous quel chemin je dois prendre? C'est la grace que je vous conjure de ne me pas refuser. »

Le dervyche l'exhorta, pour la dernière fois, à se bien consulter; et comme il vit qu'elle était inébranlable dans sa résolution, il tira une boule; et en la lui présentant :

« Prenez cette boule, dit-il, remontez à cheval, et quand vous l'aurez jetée devant vous, suivez-la par tous les détours que vous lui verrez faire en roulant jusqu'à la montagne où est ce que vous cherchez, et où elle s'arrêtera; quand elle sera arrêtée, arrêtez-vous aussi, mettez pied à terre et montez. Allez, vous savez le reste, n'oubliez pas d'en profiter. »

CDXXXII^e NUIT.

La princesse Parizade, après avoir remercié le dervyche et pris congé de lui, remonta à cheval; elle jeta la boule, et elle la suivit par le chemin qu'elle prit en roulant : la boule continua son roulement; et enfin elle s'arrêta au pied de la montagne.

La princesse mit pied à terre; elle se boucha les oreilles de coton; et après qu'elle eut bien considéré le chemin qu'elle avait à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrépidité. Elle entendit les voix, et elle s'aperçut d'abord que le coton lui était d'un grand secours. Plus elle avançait, plus les voix devenaient fortes et se multipliaient, mais non pas au point de lui faire une impression capable de la troubler. Elle entendit plusieurs sortes d'injures et de railleries piquantes par rapport à son sexe, qu'elle méprisa, et dont elle ne fit que rire.

« Je ne m'offense ni de vos injures, ni de vos railleries, disait-elle en elle-même, dites encore pire, je m'en moque, et vous ne m'empêcherez pas de continuer mon chemin. »

Elle monta enfin si haut, qu'elle commença d'apercevoir la CAGE et l'OISEAU, lequel, de complot avec les voix, tâchait de l'intimider, en lui criant d'une voix tonnante, nonobstant la petitesse de son corps:

« Folle, retire-toi, n'approche pas! »

La princesse, animée davantage par cet objet, doubla le pas. Quand elle se vit si près de la fin de sa carrière, elle gagna le haut de la montagne, où le terrain était égal; elle courut droit à la CAGE, et elle mit la main dessus, en disant à l'OISEAU :

« OISEAU, je te tiens malgré toi, et tu ne m'échapperas pas. »

Pendant que Parizade ôtait le coton qui lui bouchait les oreilles :

« Brave dame, lui dit l'OISEAU, ne me voulez pas de mal de ce que je me suis joint à ceux qui faisaient leurs efforts pour la conservation de ma liberté. Quoiqu'enfermé dans une cage, je ne laissais pas d'être content de mon sort; mais destiné à devenir esclave, j'aime mieux vous avoir pour maîtresse, vous qui m'avez acquis si courageusement et si dignement, que toute autre personne du monde; et dès à présent je vous jure une fidélité inviolable, avec une soumission entière à tous vos commandemens. Je sais qui vous êtes, et je vous apprendrai que vous ne vous connaissez pas vous-même pour ce que vous êtes; mais un jour viendra que je vous rendrai un service dont j'espère que vous m'aurez obligation. Pour commencer à vous donner des marques de ma sincérité, faites-moi connaître ce que vous souhaitez, je suis prêt à vous obéir. »

La princesse pleine d'une joie d'autant plus inexprimable, que la conquête qu'elle venait de faire lui coûtait la mort de deux frères chéris tendrement, et

à elle-même tant de fatigues et un danger dont elle reconnaissait alors la grandeur, dit à l'OISEAU, après qu'il eut cessé de parler :

« OISEAU, c'était bien mon intention de te dire que je souhaite plusieurs choses qui sont pour moi de la dernière importance ; je suis ravie que tu m'aies prévenue par le témoignage de ta bonne volonté. Premièrement, j'ai appris qu'il y a ici une EAU JAUNE dont la propriété est merveilleuse ; je te demande de m'enseigner où elle est avant toute chose. »

L'OISEAU lui enseigna l'endroit qui n'était pas beaucoup éloigné ; elle y alla, et elle emplit un petit flacon d'argent qu'elle avait apporté avec elle. Elle revint à l'OISEAU, et elle lui dit :

« OISEAU, ce n'est pas assez, je cherche aussi l'ARBRE QUI CHANTE ; dis-moi où il est ? »

L'OISEAU lui dit : « Tournez-vous, et vous verrez derrière vous un bois où vous trouverez cet arbre. »

Le bois n'était pas éloigné, la princesse alla jusque-là, et entre plusieurs arbres, le concert harmonieux qu'elle entendit, lui fit connaître celui qu'elle cherchait ; mais il était fort gros et fort haut. Elle revint, et elle dit à l'OISEAU :

« OISEAU, j'ai trouvé l'ARBRE QUI CHANTE, mais je ne puis ni le déraciner, ni l'emporter. »

« Il n'est pas nécessaire de le déraciner, reprit l'OISEAU, il suffit que vous en preniez la moindre branche, et que vous l'emportiez pour la planter dans votre jardin ; elle prendra racine dès qu'elle sera dans la terre, et en peu de temps vous la verrez

devenir un aussi bel arbre que celui que vous venez de voir. »

Quand la princesse Parizade eut en main les trois choses dont la dévote musulmane lui avait fait concevoir un désir si ardent, elle dit encore à l'oiseau :

« OISEAU, tout ce que tu viens de faire pour moi, n'est pas suffisant. Tu es cause de la mort de mes deux frères, qui doivent être parmi les pierres noires que j'ai vues en montant ; je prétends les emmener avec moi. »

Il parut que l'oiseau eût bien voulu se dispenser de satisfaire la princesse sur cet article ; en effet, il en fit difficulté.

« OISEAU, insista la princesse, souviens-toi que tu viens de me dire que tu es mon esclave, que tu l'es en effet, et que ta vie est à ma disposition. »

« Je ne puis, reprit l'OISEAU, contester cette vérité ; mais quoique ce que vous me demandez, soit d'une plus grande difficulté, je ne laisserai pas d'y satisfaire. Jetez les yeux ici à l'entour, ajouta-t-il, et regardez si vous n'y verrez pas une CRUCHE ? »

« Je l'aperçois, dit la princesse. »

« Prenez-la, dit-il ; et en descendant la montagne, versez un peu de l'eau dont elle est pleine sur chaque pierre noire, ce sera le moyen de retrouver vos deux frères. »

CDXXXIII^e NUIT.

La princesse Parizade prit la CRUCHE, et en emportant avec soi LA CAGE avec l'OISEAU, le FLACON et la BRANCHE, à mesure qu'elle descendait, elle versait de l'eau de la CRUCHE sur chaque pierre noire qu'elle rencontrait, et chacune se changeait en homme; et comme elle n'en omit aucune, tous les chevaux, tant des princes ses frères que des autres seigneurs, reparurent. De la sorte, elle reconnut les princes Bahman et Perviz, qui la reconnurent aussi, et qui vinrent l'embrasser. En les embrassant de même, et en leur témoignant son étonnement :

« Mes chers frères, dit-elle, que faites-vous donc ici ? »

Comme ils eurent répondu qu'ils venaient de dormir :

« Oui ; mais, reprit-elle, sans moi votre sommeil durerait encore, et il eût peut-être duré jusqu'au jour du jugement. Ne vous souvient-il pas que vous étiez venus chercher l'OISEAU QUI PARLE, l'ARBRE QUI CHANTE, et l'EAU JAUNE, et d'avoir vu en arrivant les pierres noires dont cet endroit était parsemé ? Regardez et voyez s'il en reste une seule. Les seigneurs qui nous environnent, et vous, vous étiez ces pierres, de même que vos chevaux qui vous attendent, comme vous le pouvez voir ; et si vous désirez savoir com-

ment cette merveille s'est faite, c'est, continua-t-elle, en leur montrant la CRUCHE qu'elle avait déja posée au pied de la montagne, par la vertu de l'eau dont cette CRUCHE était pleine, que j'ai versée sur chaque pierre. Comme après avoir rendu mon esclave l'OISEAU QUI PARLE, que voici dans cette CAGE, et trouvé par son moyen l'ARBRE QUI CHANTE, dont je tiens une branche, et l'EAU JAUNE dont ce flacon est plein, je ne voulais pas retourner sans vous ramener avec moi, je l'ai contraint par le pouvoir que j'ai acquis sur lui, de m'en donner le moyen, et il m'a enseigné où était cette CRUCHE, et l'usage que j'en devais faire. »

Les princes Bahman et Perviz connurent par ce discours l'obligation qu'ils avaient à la princesse leur sœur; et les seigneurs qui s'étaient tous assemblés autour d'eux, et qui avaient entendu le même discours, les imitèrent, en lui témoignant que bien loin de lui porter envie au sujet de la conquête qu'elle venait de faire, et à laquelle ils avaient aspiré, ils ne pouvaient mieux lui témoigner leur reconnaissance de la vie qu'elle venait de leur redonner, qu'en se déclarant ses esclaves, et prêts à faire tout ce qu'elle leur ordonnerait.

« Seigneurs, reprit la princesse, si vous avez fait attention à mon discours, vous avez pu remarquer que je n'ai eu autre intention dans ce que j'ai fait, que de recouvrer mes frères; ainsi, s'il vous en est arrivé le bienfait que vous dites, vous ne m'en avez nulle obligation. Je ne prends de part à votre compliment que l'honnêteté que vous voulez bien m'en

faire, et je vous en remercie comme je le dois. D'ailleurs, je vous regarde chacun en particulier comme des personnes aussi libres que vous l'étiez avant votre disgrace, et je me réjouis avec vous du bonheur qui vous est arrivé. Mais ne demeurons pas davantage dans un lieu où il n'y a plus rien qui doive nous arrêter plus long-temps, remontons à cheval, et retournons chacun au pays d'où nous sommes venus. »

La princesse Parizade donna l'exemple la première, en allant reprendre son cheval, qu'elle trouva où elle l'avait laissé. Avant qu'elle montât à cheval, le prince Bahman, qui voulait la soulager, la pria de lui donner la CAGE à porter.

« Mon frère, reprit la princesse, l'OISEAU est mon esclave, je veux le porter moi-même; mais si vous voulez vous charger de la branche de l'ARBRE QUI CHANTE, la voilà. Tenez la CAGE néanmoins pour me la rendre quand je serai à cheval. »

Quand elle fut remontée à cheval, et que le prince Bahman lui eut rendu la CAGE et l'OISEAU:

« Et vous, mon frère Perviz, dit-elle en se tournant du côté où il était, voilà aussi le FLACON d'EAU JAUNE que je remets à votre garde, si cela ne vous incommode pas. »

Le prince Perviz s'en chargea avec bien du plaisir.

Quand le prince Bahman, le prince Perviz, et les seigneurs furent tous à cheval, la princesse Parizade attendait que quelqu'un d'eux se mît à la tête et commençât la marche; les deux princes voulurent en faire civilité aux seigneurs, et les seigneurs

de leur côté voulaient la faire à la princesse. Comme la princesse vit que pas un des seigneurs ne voulait se donner cet avantage, et que c'était pour lui en laisser l'honneur, elle s'adressa à tous, et elle leur dit :

« Seigneurs, j'attends que vous marchiez. »

« Madame, reprit au nom de tous un de ceux qui étaient le plus près d'elle, quand nous ignorerions l'honneur qui est dû à votre sexe, il n'y a pas d'honneur que nous ne soyons prêts à vous rendre, après ce que vous venez de faire pour nous. Nonobstant votre modestie, nous vous supplions de ne nous pas priver plus long-temps du bonheur de vous suivre. »

« Seigneur, dit alors la princesse, je ne mérite pas l'honneur que vous me faites, et je ne l'accepte que parce que vous le souhaitez. »

En même temps elle se mit en marche, et les deux princes et les seigneurs la suivirent.

La troupe voulut voir le dervyche en passant, le remercier de son bon accueil et de ses conseils salutaires qu'ils avaient trouvés sincères; mais il était mort, et l'on n'a pu savoir si c'était de vieillesse, ou parce qu'il n'était plus nécessaire pour enseigner le chemin qui conduisait à la conquête des trois choses dont la princesse Parizade venait de triompher.

Ainsi la troupe continua son chemin; mais elle commença à diminuer chaque jour. En effet, les seigneurs qui étaient venus de différens pays, comme nous l'avons dit, après avoir chacun en particulier, réitéré à la princesse l'expression de leur reconnais-

sance, prirent congé d'elle et des princes ses frères, l'un après l'autre, à mesure qu'ils rencontraient le chemin par où ils étaient venus. La princesse et les princes Bahman et Perviz continuèrent le leur jusqu'à ce qu'ils arrivèrent chez eux.

D'abord la princesse posa la CAGE dans le jardin dont nous avons parlé; et comme le salon était du côté du jardin, dès que l'OISEAU eut fait entendre son chant, les rossignols, les pinçons, les alouettes, les fauvettes, les chardonnerets, et une infinité d'autres oiseaux du pays, vinrent l'accompagner de leur ramage. Pour ce qui est de la BRANCHE, elle la fit planter en sa présence dans un endroit du parterre, peu éloigné de la maison. Elle prit racine, et en peu de temps elle devint un grand arbre, dont les feuilles rendirent bientôt la même harmonie et le même concert que l'ARBRE d'où elle avait été cueillie. Quant au flacon d'EAU JAUNE, elle fit préparer au milieu du parterre un grand bassin de beau marbre; et quand il fut achevé, elle y versa toute l'EAU JAUNE qui était contenue dans le flacon. Aussitôt elle commença à se gonfler; et quand elle fut venue à peu près jusqu'aux bords du bassin, elle s'éleva dans le milieu en grosse gerbe jusqu'à la hauteur de vingt pieds, en retombant et en continuant de même sans que l'eau débordât.

La nouvelle de ces merveilles se répandit dans le voisinage; et comme la porte de la maison, non plus que celle du jardin, n'étaient fermées à personne, bientôt une grande affluence de peuple des environs vint les admirer.

Au bout de quelques jours, les princes Bahman et Perviz, bien remis de la fatigue de leur voyage, reprirent leur manière de vivre; et comme la chasse était leur divertissement ordinaire, ils montèrent à cheval, et ils allèrent pour la première fois depuis leur retour, non pas dans leur parc, mais à deux ou trois lieues de leur maison. Comme ils chassaient, le sulthan de Perse survint en chassant au même endroit qu'ils avaient choisi. Dès qu'ils se furent aperçus qu'il allait arriver bientôt, par un grand nombre de cavaliers qu'ils virent paraître en plusieurs endroits, ils prirent le parti de cesser et de se retirer pour éviter sa rencontre; mais ce fut justement par le chemin qu'ils prirent, qu'ils le rencontrèrent, dans un endroit si étroit, qu'ils ne pouvaient se détourner ni reculer sans être vus. Dans leur surprise, ils n'eurent que le temps de mettre pied à terre et de se prosterner devant le sulthan, le front contre terre, sans lever la tête pour le regarder. Mais le sulthan qui vit qu'ils étaient bien montés et habillés aussi proprement que s'ils eussent été de sa cour, eut la curiosité de voir leur visage; il s'arrêta, et il leur commanda de se lever.

Les princes se levèrent, et ils demeurèrent debout devant le sulthan, avec un air libre et dégagé, accompagné néanmoins d'une contenance modeste et respectueuse. Le sulthan les considéra quelque temps depuis la tête jusqu'aux pieds, sans parler; et après avoir admiré leur bon air et leur bonne mine, il leur demanda qui ils étaient, et où ils demeuraient.

Le prince Bahman prit la parole :

« Sire, dit-il, nous sommes fils de l'intendant des jardins de votre majesté, le dernier mort, et nous demeurons dans une maison qu'il fit bâtir peu de temps avant sa mort, afin que nous y demeurassions, en attendant que nous fussions en âge de servir votre majesté, et de lui demander de l'emploi quand l'occasion se présenterait. »

« A ce que je vois, reprit le sulthan, vous aimez la chasse. »

« Sire, repartit le prince Bahman, c'est notre exercice le plus ordinaire, et celui qu'aucun des sujets de votre majesté, qui se destine à porter les armes dans ses armées, ne néglige, en se conformant à l'ancienne coutume de ce royaume. »

Le sulthan, charmé d'une réponse si sage, leur dit:

« Puisque cela est, je serai bien aise de vous voir chasser : venez, choisissez telle chasse qu'il vous plaira. »

Les princes remontèrent à cheval, suivirent le sulthan; et ils n'avaient pas avancé bien loin, quand ils virent paraître plusieurs bêtes tout à la fois. Le prince Bahman choisit un lion, et le prince Perviz un ours. Ils partirent l'un et l'autre en même temps avec une intrépidité dont le sulthan fut surpris. Ils joignirent leur chasse presque aussitôt l'un que l'autre, et ils lancèrent leur javelot avec tant d'adresse, que le prince Bahman perça le lion, et le prince Perviz perça l'ours d'outre en outre; le sulthan les vit tomber en peu de temps l'un après l'autre;

sans s'arrêter, le prince Bahman poursuivit un autre ours, et le prince Perviz un autre lion, et en peu de momens ils les renversèrent sans vie. Ils voulaient continuer, mais le sulthan ne le permit pas; il les fit rappeler; et quand ils furent venus se ranger près de lui :

« Si je vous laissais faire, dit-il, vous auriez bientôt détruit toute ma chasse. Ce n'est pas tant ma chasse néanmoins que je veux épargner que vos personnes dont la vie me sera désormais très-chère, persuadé que votre bravoure, dans un temps, me sera beaucoup plus utile qu'elle ne vient de m'être agréable.»

Le sulthan Kosrouchah enfin se sentit pour les deux princes une inclination si forte, qu'il les invita à venir le voir et à le suivre sur l'heure.

« Sire, reprit le prince Bahman, votre majesté nous fait un honneur que nous ne méritons pas, et nous la supplions de vouloir bien nous en dispenser. »

Le sulthan qui ne comprenait pas quelles raisons les princes pouvaient avoir pour ne pas accepter la marque de considération qu'il leur témoignait, le leur demanda, et les pressa de l'en éclaircir.

« Sire, dit le prince Bahman, nous avons une sœur, notre cadette, avec laquelle nous vivons dans une union si grande, que nous n'entreprenons ni ne faisons rien, qu'auparavant nous n'ayons pris son avis; de même que de son côté elle ne fait rien qu'elle ne nous ait demandé le nôtre. »

« Je loue fort votre union fraternelle, reprit le sul-

than, consultez donc votre sœur, et demain en revenant chasser avec moi, vous me rendrez réponse. »

Les deux princes retournèrent chez eux, mais ils ne se souvinrent ni l'un ni l'autre, non-seulement de l'aventure qui leur était arrivée de rencontrer le sulthan, et d'avoir eu l'honneur de chasser avec lui, mais même de parler à la princesse de celui qu'il leur avait fait de vouloir les emmener avec lui. Le lendemain, comme ils se furent rendus auprès du sulthan, au lieu de la chasse :

« Hé bien, leur demanda le sulthan, avez-vous parlé à votre sœur ? A-t-elle bien voulu consentir au plaisir que j'attends de vous voir plus particulièrement ? »

Les princes se regardèrent, et la rougeur leur monta au visage.

« Sire, repondit le prince Bahman, nous supplions votre majesté de nous excuser; ni mon frère ni moi, nous ne nous en sommes pas souvenus. »

« Souvenez-vous en donc aujourd'hui, reprit le sulthan, et demain n'oubliez pas de m'en rendre la réponse. «

Les princes tombèrent une seconde fois dans le même oubli, et le sulthan ne se scandalisa pas de leur négligence; au contraire il tira trois petites boules d'or qu'il avait dans une bourse. En les mettant dans le sein du prince Bahman :

« Ces boules, dit il avec un souris, empêcheront que vous n'oubliez une troisième fois ce que je sou-

haite que vous fassiez pour l'amour de moi; le bruit qu'elles feront ce soir en tombant de votre ceinture, vous en fera souvenir, au cas que vous ne vous en soyez pas souvenu auparavant. »

CDXXXIVe NUIT.

La chose arriva comme le sulthan l'avait prévu : sans les trois boules d'or, les princes eussent encore oublié de parler à la princesse Parizade leur sœur. Elles tombèrent du sein du prince Bahman quand il eut ôté sa ceinture en se préparant à se mettre au lit. Aussitôt il alla trouver le prince Perviz, et ils allèrent ensemble à l'appartement de la princesse, qui n'était pas encore couchée; ils lui demandèrent pardon de ce qu'ils venaient l'importuner à une heure indue, et ils lui en exposèrent le sujet avec toutes circonstances de leur rencontre avec le sulthan.

La princesse Parizade fut allarmée de cette nouvelle.

« Votre rencontre avec le sulthan, dit-elle, vous est heureuse et honorable, et dans la suite, elle peut vous l'être davantage; mais elle est fâcheuse et bien triste pour moi. C'est à ma considération, je le vois bien, que vous avez résisté à ce que le sulthan souhaitait; je vous en suis infiniment obligée : je connais en cela que votre amitié correspond parfaitement à la mienne. Vous avez mieux aimé, pour ainsi dire,

commettre une incivilité envers le sulthan, en lui faisant un refus honnête, à ce que vous avez cru, que de préjudicier à l'union fraternelle que nous nous sommes jurée; et vous avez bien jugé que si vous aviez commencé à le voir, vous seriez obligés insensiblement à m'abandonner pour vous donner tout à lui. Mais croyez-vous qu'il soit aisé de refuser absolument au sulthan ce qu'il souhaite avec tant d'empressement comme il le paraît? Ce que les sulthans souhaitent, sont des volontés auxquelles il est dangereux de résister. Ainsi, quand en suivant mon inclination, je vous dissuaderais d'avoir pour lui la complaisance qu'il exige de vous, je ne ferais que vous exposer à son ressentiment et qu'à me rendre malheureuse avec vous. Vous voyez quel est mon sentiment. Avant néanmoins de rien conclure, consultons l'OISEAU QUI PARLE, et voyons ce qu'il nous conseillera : il est pénétrant et prévoyant, et il nous a promis son secours dans les difficultés qui nous embarrasseraient. »

La princesse Parizade se fit apporter la CAGE; et après qu'elle eut proposé la difficulté à l'OISEAU, en présence des princes, elle lui demanda ce qu'il était à propos qu'ils fissent dans cette perplexité. L'OISEAU répondit :

« Il faut que les princes vos frères obéissent à la volonté du sulthan, et même qu'à leur tour ils l'invitent à venir voir votre maison. »

« Mais, OISEAU, reprit la princesse, nous nous aimons mes frères et moi d'un amitié sans égale ; cette

amitié ne souffrira-t-elle pas de dommage par cette démarche? »

« Point du tout, repartit l'OISEAU : elle en deviendra plus forte. »

« De la sorte, répliqua la princesse, le sulthan me verra. »

L'OISEAU lui dit qu'il était nécessaire qu'il la vît, et que le tout n'en irait que mieux. »

Le lendemain les princes Bahman et Parviz retournèrent à la chasse, et le sulthan, d'aussi loin qu'il se put faire entendre, leur demanda s'ils s'étaient souvenus de parler à leur sœur. Le prince Bahman s'approcha et lui dit :

« Sire, votre majesté peut disposer de nous, et nous sommes prêts à lui obéir; non-seulement nous n'avons pas eu de peine à obtenir le consentement de notre sœur, elle a même trouvé mauvais que nous ayons eu cette déférence pour elle, dans une chose qui était de notre devoir à l'égard de votre majesté. Mais, sire, elle s'en est rendue si digne, que si nous avons péché, nous espérons que votre majesté nous le pardonnera. »

« Que cela ne vous inquiète pas, reprit le sulthan; bien loin de trouver mauvais ce que vous avez fait, je l'approuve si fort, que j'espère que vous aurez pour ma personne la même déférence, pour peu que j'aie de part dans votre amitié. »

Les princes confus de l'excès de bonté du sulthan, ne répondirent que par une profonde inclination, pour lui marquer le grand respect avec lequel ils le recevaient.

Le sulthan, contre son ordinaire, ne chassa pas long-temps ce jour-là. Comme il avait jugé que les princes n'avaient pas moins d'esprit que de valeur et de bravoure, l'impatience de s'entretenir avec plus de liberté, fit qu'il avança son retour. Il voulut qu'ils fussent à ses côtés dans la marche : honneur qui, sans parler des principaux courtisans qui l'accompagnaient, donna de la jalousie, même au grand vézyr, qui fut mortifié de les voir marcher avant lui.

Quand le sulthan fut entré dans sa capitale, le peuple, dont les rues étaient bordées, n'eut les yeux attachés que sur les deux princes Bahman et Perviz en cherchant qui ils pouvaient être, s'ils étaient étrangers ou du royaume.

« Quoi qu'il en soit, disaient la plupart, plût à Dieu que le sulthan nous eût donné deux princes aussi bien faits et d'aussi bonne mine. Il pourrait en avoir à peu près de même âge, si les couches de la sulthane, qui en souffre la peine depuis long-temps, eussent été heureuses. »

La première chose que fit le sulthan en arrivant dans son palais, fut de mener les princes dans les principaux appartemens, dont ils louèrent la beauté, les richesses, les meubles, les ornemens et la symétrie, sans affectation, et en gens qui s'y entendaient. On servit enfin un repas magnifique, et le sulthan les fit mettre à table avec lui ; ils voulurent s'en excuser, mais ils obéirent dès que le sulthan leur eut dit que c'était sa volonté.

Le sulthan qui avait infiniment d'esprit, et qui avait

fait de grands progrès dans les sciences, et particulièrement dans l'histoire, avait bien prévu que par modestie et par respect, les princes ne se donneraient pas la liberté de commencer la conversation. Pour leur donner lieu de parler, il la commença, et y fournit pendant tout le repas; mais sur quelque matière qu'il ait pu les mettre, ils y satisfirent avec tant de connaissance, d'esprit, de jugement et de discernement, qu'il en fut dans l'admiration.

« Quand ils seraient mes enfans, disait-il en lui-même, et qu'avec l'esprit qu'ils ont, je leur eusse donné l'éducation, ils n'en sauraient pas davantage, et ne seraient ni plus habiles, ni mieux instruits. »

Il prit enfin un si grand plaisir dans leur entretien, qu'après avoir demeuré à table plus que de coutume, il passa dans son cabinet, où il s'entretint encore avec eux très-long-temps. Après être sorti, le sulthan enfin leur dit :

« Jamais je n'eusse cru qu'il y eût à la campagne des jeunes seigneurs, mes sujets, si bien élevés, si spirituels, et aussi capables. De ma vie je n'ai eu entretien qui m'ait fait plus de plaisir que le vôtre; mais en voilà assez, il est temps que vous vous délassiez l'esprit par quelque divertissement de ma cour, et comme aucun n'est plus capable d'en dissiper les nuages que la musique, vous allez entendre un concert de voix et d'instrumens qui ne sera pas désagréable. »

Quand le sulthan eut cessé de parler, les musiciens qui avaient eu l'ordre entrèrent et répondirent fort à

l'attente qu'on avait de leur habileté. Des farceurs excellens succédèrent au concert, et des danseurs et des danseuses terminèrent le divertissement.

Les deux princes qui virent que la fin du jour approchait, se prosternèrent aux pieds du sulthan, et lui demandèrent la permission de se retirer, après l'avoir remercié de ses bontés et des honneurs dont il les avait comblés; et le sulthan en les congédiant, leur dit :

« Je vous laisse aller, et souvenez-vous que je ne vous ai amené à mon palais moi-même, que pour vous en montrer le chemin, afin que vous y veniez de vous mêmes. Vous serez les bien venus; et plus souvent vous y viendrez, plus vous me ferez de plaisir.

Avant de s'éloigner de la présence du sulthan, le prince Bahman lui dit :

« Sire, oserions-nous prendre la liberté de supplier votre majesté de nous faire la grace à nous et à notre sœur, de passer par notre maison, et de s'y reposer quelques momens, la première fois que le divertissement de la chasse l'amenera aux environs : elle n'est pas digne de votre présence; mais des monarques quelquefois ne dédaignent pas de se mettre à couvert sous une chaumière. »

Le sulthan reprit :

« Une maison de seigneurs, comme vous l'êtes, ne peut être que belle et digne de vous. Je la verrai avec un grand plaisir, et avec un plus grand de vous y avoir pour hôtes vous et votre sœur, qui m'est déja chère sans l'avoir vue, par le seul récit de ses belles

qualités, et je ne différerai plus long-temps pas à me donner cette satisfaction. Après demain, je me trouverai de grand matin au même lieu où je n'ai pas oublié que je vous ai rencontrés la première fois; trouvez-vous-y, vous me servirez de guide. »

CDXXXV^e NUIT.

Les princes Bahman et Perviz retournèrent chez eux le même jour; et quand ils furent arrivés, après avoir raconté à la princesse l'accueil honorable que le sulthan leur avait fait, ils lui annoncèrent qu'ils n'avaient pas oublié de l'inviter à leur faire l'honneur de voir leur maison en passant, et que le jour de sa visite serait celui d'après le jour qui devait suivre.

« Si cela est ainsi, reprit la princesse, il faut donc dès à-présent songer à préparer un repas digne de sa majesté, et pour cela il est bon que nous consultions l'OISEAU QUI PARLE, il nous enseignera peut-être quelque mets qui sera plus particulièrement du goût de sa majesté. »

Comme les princes se furent rapportés à ce qu'elle jugerait à propos de faire, elle consulta l'OISEAU en particulier après qu'ils se furent retirés.

« OISEAU, dit-elle, le sulthan nous fera l'honneur de venir voir notre maison, et nous devons le bien recevoir; enseigne-nous comment nous pourrons nous en acquitter, de manière qu'il soit content. »

« Ma bonne maîtresse, reprit l'OISEAU, vous avez d'excellens cuisiniers, qu'ils fassent de leur mieux; et sur toutes choses qu'ils lui fassent un plat de concombres, avec une farce de perles, que vous ferez servir devant le sulthan, préférablement à toute autre mets, dès le premier service. »

« Des concombres avec une farce de perles, se récria la princesse Parizade avec étonnement! OISEAU, tu n'y penses pas, c'est un ragoût inoui! Le sulthan pourra bien l'admirer comme une grande magnificence, mais il sera à table pour manger, et non pas pour admirer des perles. De plus, quand j'y emploierais tout ce que je puis avoir de perles, elles ne suffiraient pas pour la farce. »

« Ma maîtresse, repartit l'OISEAU, faites ce que je dis, et ne vous inquiétez pas de ce qui en arrivera: il n'en arrivera que du bien. Quant aux perles, allez demain de bon matin au pied du premier arbre de votre parc, à main droite, et faites-y creuser, vous en trouverez plus qu'il ne vous en faudra. »

Dès le même soir, la princesse Parizade fit avertir un jardinier de se tenir prêt; et le lendemain de grand matin, elle le prit avec elle, et le mena à l'arbre que l'OISEAU lui avait enseigné, et lui commanda de creuser au pied. En creusant, quand le jardinier fut arrivé à une certaine profondeur, il sentit de la résistance, et bientôt il découvrit un coffret d'or d'environ un pied en quarré qu'il montra à la princesse.

« C'est pour cela que je t'ai amené, lui dit-elle: continue, et prends garde de le gâter avec la bêche. »

Le jardinier enfin tira le coffret, et le mit entre les mains de la princesse. Comme le coffret n'était fermé qu'avec de petits crochets fort propres, la princesse l'ouvrit, et elle vit qu'il était plein de perles, toutes d'une grosseur médiocre, mais égales et propres à l'usage qui devait être fait. Très-contente d'avoir trouvé ce petit trésor, après avoir refermé le coffret, elle le mit sous son bras, et reprit le chemin de la maison, pendant que le jardinier remettait la terre du pied de l'arbre au même état qu'auparavant.

Les princes Bahman et Perviz qui, dans le temps qu'ils s'habillaient, avaient vu chacun de son appartement la princesse leur sœur dans le jardin, plus matin qu'elle n'avait coutume, se joignirent dès qu'ils furent en état de sortir, et allèrent au-devant d'elle; ils la rencontrèrent au milieu du jardin, et comme ils avaient aperçu de loin qu'elle portait quelque chose sous le bras, et qu'en approchant ils virent que c'était un coffret d'or, ils en furent surpris.

« Ma sœur, lui dit le prince Bahman en l'abordant, vous ne portiez rien quand nous vous avons vue suivie d'un jardinier, et nous vous voyons revenir chargée d'un coffret d'or. Est-ce un trésor que le jardinier a trouvé, et qu'il était venu vous annoncer? »

« Mes frères, reprit la princesse, c'est tout le contraire : c'est moi qui ai mené le jardinier où était le coffret, qui lui ai montré l'endroit, et qui l'ai fait déterrer. Vous serez plus étonnés de ma trouvaille, quand vous verrez ce qu'il contient. »

La princesse ouvrit le coffret; et les princes émerveillés quand ils virent qu'il était rempli de perles, peu considérables par leur grosseur, à les regarder chacune en particulier, mais d'un très-grand prix par rapport à leur perfection et à leur quantité, lui demandèrent par quelle aventure elle avait eu connaissance de ce trésor.

« Mes frères, répondit-elle, à moins qu'une affaire plus pressante ne vous appelle ailleurs, venez avec moi, je vous le dirai. »

Le prince Perviz reprit :

« Quelle affaire plus pressante pourrions-nous avoir que d'être informés de celle-ci qui nous intéresse si fort ? Nous n'en avions pas d'autre que de venir à votre rencontre. »

Alors la princesse Parizade, au milieu des deux princes, en reprenant son chemin vers la maison, leur fit le récit de la consultation qu'elle avait faite avec l'OISEAU, comme ils étaient convenus avec elle, de la demande, de la réponse, et de ce qu'elle lui avait opposé au sujet du mets de concombres farcis de perles, et du moyen qu'il lui avait donné d'en avoir, en lui enseignant et lui indiquant le lieu où elle venait de trouver le coffret. Les princes et la princesse firent plusieurs raisonnemens pour deviner la raison pour laquelle l'OISEAU voulait qu'on préparât un mets de la sorte pour le sulthan, jusqu'à faire trouver le moyen d'y réussir. Mais enfin, après avoir bien discouru pour et contre sur cette matière, ils conclu-

rent qu'ils n'y comprenaient rien, et cependant qu'il fallait exécuter le conseil de point en point, et n'y pas manquer.

En rentrant dans la maison, la princesse fit appeler le chef de cuisine, qui vint la trouver dans son appartement. Après qu'elle lui eut ordonné le repas pour régaler le sulthan de la manière qu'elle l'entendait:

« Outre ce que je viens de dire, ajouta-t-elle, il faut que vous me fassiez un mets exprès pour la bouche du sulthan; et ainsi que personne que vous n'y mette la main. Ce mets est un plat de concombres farcis, dont vous ferez la farce avec les perles que voici;» et en même temps elle ouvrit le coffret, et lui montra les perles.

Le chef de cuisine, qui jamais n'avait entendu parler d'une farce pareille, recula deux pas en arrière, avec un visage qui marquait assez sa pensée. La princesse pénétra cette pensée.

« Je vois bien, dit-elle, que tu me prends pour une folle, de t'ordonner un ragoût dont tu n'as jamais entendu parler, et dont on peut dire certainement que jamais il n'a été fait. Cela est vrai, je le sais comme toi; mais je ne suis pas folle, et c'est avec tout mon bon sens que je t'ordonne de le faire. Va, invente, fais de ton mieux, et emporte le coffret; tu me le rapporteras avec les perles qui resteront, s'il y en a plus qu'il n'en est besoin. »

Le chef de cuisine n'eut rien à répliquer; il prit le coffret et l'emporta. Le même jour enfin, la princesse Parizade donna ses ordres pour faire en sorte

que tout fût net, propre et arrangé, tant dans la maison que dans le jardin, pour recevoir le sulthan plus dignement.

Le lendemain les deux princes étaient sur le lieu de la chasse, lorsque le sulthan de Perse y arriva. Le sulthan commença la chasse; et il la continua jusqu'à ce que la vive ardeur du soleil, qui s'approchait du plus haut de l'horizon, l'obligea de la finir. Alors, pendant que le prince Bahman demeura auprès du sulthan pour l'accompagner, le prince Perviz se mit à la tête de la marche, pour montrer le chemin; et quand il fut à la vue de la maison, il donna un coup d'éperon pour aller avertir la princesse Parizade que le sulthan arrivait; mais des gens de la princesse qui s'étaient mis sur les avenues par son ordre, l'avaient déja avertie; et le prince la trouva qui attendait, prête à le recevoir.

Le sulthan arriva, et comme il fut entré dans la cour, et qu'il eut mis pied à terre devant le vestibule, la princesse Parizade se présenta et se jeta à ses pieds; et les princes Bahman et Perviz, qui étaient présens, avertirent le sulthan que c'était leur sœur, et le supplièrent d'agréer les respects qu'elle rendait à sa majesté.

Le sulthan se baissa pour aider la princesse à se relever; et après l'avoir considérée et avoir admiré quelque temps l'éclat de sa beauté, dont il fut ébloui, sa bonne grace, son air, et un je ne sais quoi qui ne se ressentait pas de la campagne où elle demeurait :

« Les frères, dit-il, sont dignes de la sœur, et la

sœur est digne des frères; et à juger de l'intérieur par l'extérieur, je ne m'étonne plus que les frères ne veuillent rien faire sans le consentement de la sœur; mais j'espère bien la connaître mieux, quand j'aurai vu la maison. »

Alors la princesse prit la parole:

« Sire, dit-elle, ce n'est qu'une maison de campagne, qui convient à des gens comme nous qui menons une vie retirée du grand monde; elle n'a rien de comparable aux maisons des grandes villes, encore moins aux palais magnifiques qui n'appartiennent qu'à des sulthans. »

« Je ne m'en rapporte pas entièrement à votre sentiment, dit très-obligeamment le sulthan; ce que j'en vois d'abord fait que je vous tiens un peu pour suspecte. Je me réserve à en porter mon jugement quand vous me l'aurez fait voir; veuillez donc passer devant, et me montrer le chemin. »

La princesse, en laissant le salon à part, mena le sulthan d'appartement en appartement; et le sulthan, après avoir considéré chaque pièce avec attention, et en avoir admiré la diversité :

« Ma belle, dit-il à la princesse Parizade, appelez-vous ceci une maison de campagne? Les villes les plus belles et les plus grandes seraient bientôt désertes, si toutes les maisons de campagne ressemblaient à la vôtre. Je ne m'étonne plus que vous vous y plaisiez si fort, et que vous méprisiez la ville. Faites-moi voir aussi le jardin; je m'attends bien qu'il répond à la beauté de la maison. »

La princesse ouvrit une porte qui donnait sur le jardin; et ce qui frappa d'abord les yeux du sulthan, fut la gerbe d'EAU JAUNE, COULEUR D'OR. Surpris par un spectacle si nouveau pour lui, et après l'avoir regardée quelque temps avec admiration :

« D'où vient cette eau merveilleuse, dit-il, qui fait tant de plaisir à voir ? Où en est la source ? Et par quel art en a-t-on fait un jet si extraordinaire, et auquel je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil au monde ? Je veux voir cette merveille de près. »

En disant ces paroles il avança. La princesse continua de le conduire, et elle le mena vers l'endroit où l'ARBRE HARMONIEUX était planté.

En approchant, le sulthan qui entendit un concert tout différent de ceux qu'il avait jamais entendus, s'arrêta, et chercha des yeux où étaient les musiciens; et comme il n'en vit aucun ni près ni loin, et que cependant il entendait le concert assez distinctement pour en être charmé :

« Ma belle, dit-il, en s'adressant à la princesse Parizade, où sont les musiciens que j'entends ? Sont-ils sous terre ? Sont-ils invisibles dans l'air ? Avec des voix si excellentes et si charmantes, ils ne hasarderaient rien de se laisser voir : au contraire, ils feraient plaisir. »

« Sire, répondit la princesse en souriant, ce ne sont pas des musiciens qui forment le concert que vous entendez, c'est l'ARBRE que votre majesté voit devant elle; et si elle veut se donner la peine d'avancer quatre pas, elle n'en doutera pas, et les voix seront plus distinctes. »

Le sulthan s'avança, et il fut si charmé de la douce harmonie du concert, qu'il ne se lassait pas de l'entendre. A la fin il se souvint qu'il avait à voir l'EAU JAUNE de près; ainsi, en rompant le silence :

« Ma belle, demanda-t-il à la princesse, dites-moi, je vous prie, cet arbre admirable se trouve-t-il par hasard dans votre jardin? Est-ce un présent que l'on vous a fait, ou l'avez-vous fait venir de quelque pays éloigné? Il faut qu'il vienne de bien loin : autrement, curieux des raretés de la nature, comme je le suis, j'en aurais entendu parler. De quel nom l'appelez-vous? »

« Sire, répondit la princesse, cet arbre n'a pas d'autre nom que celui d'ARBRE QUI CHANTE, et il n'en croît pas dans le pays; il serait trop long de raconter par quelle aventure il se trouve ici. C'est une histoire qui a rapport avec l'EAU JAUNE et avec l'OISEAU QUI PARLE, qui nous est venu en même temps, et que votre majesté pourra voir après qu'elle aura vu l'EAU JAUNE d'aussi près qu'elle le souhaite. Si elle l'a pour agréable, j'aurai l'honneur de la lui raconter quand elle se sera reposée et remise de la fatigue de la chasse, à laquelle elle en ajoute une nouvelle, ce qu'elle souffre à la grande ardeur du soleil. »

« Madame, reprit le sulthan, je ne m'aperçois pas de la peine dont vous parlez, tant elle est bien récompensée par les choses merveilleuses que vous me faites voir; dites plutôt que je ne songe pas à celle que je vous donne. Achevons donc, et voyons l'EAU

JAUNE, je meurs déja d'envie de voir et d'admirer l'OISEAU QUI PARLE. »

Quand le sulthan fut arrivé au jet d'EAU JAUNE, il eut long-temps les yeux attachés sur la gerbe, qui ne cessait de faire un effet merveilleux en s'élevant en l'air, et en retombant dans le bassin.

« Selon vous, ma belle, dit-il, en s'adressant toujours à la princesse, cette eau n'a pas de source, et elle ne vient d'aucun endroit aux environs, par un conduit amené sous terre; au moins je comprends qu'elle est étrangère, de même que l'ARBRE QUI CHANTE. »

« Sire, reprit la princesse, cela est comme votre majesté le dit; et pour vous prouver que l'eau ne vient pas d'ailleurs, c'est que le bassin est d'une seule pièce, et qu'ainsi elle ne peut venir ni par les côtés, ni par-dessous; et ce qui doit rendre l'eau plus admirable à votre majesté, c'est que je n'en ai jeté qu'un flacon dans le bassin, et qu'elle a foisonné comme elle le voit, par une propriété qui lui est particulière. »

Le sulthan enfin s'éloignant du bassin :

« En voilà assez, dit-il, pour la première fois, car je me promets bien de revenir souvent. Menez-moi, que je voie l'OISEAU QUI PARLE. »

En approchant du salon, le sulthan aperçut sur les arbres un nombre prodigieux d'oiseaux qui remplissaient l'air de leurs chants et de leur ramage. Il demanda pourquoi ils étaient là assemblés plutôt que

sur les autres arbres du jardin, où il n'en avait ni vu ni entendu chanter.

« Sire, répondit la princesse, c'est qu'ils viennent tous des environs pour accompagner le chant de l'OISEAU QUI PARLE. Votre majesté peut l'apercevoir dans la cage qui est posée sur une des fenêtres du salon où elle va entrer; et si elle y fait attention, elle s'apercevra qu'il a le chant éclatant au-dessus de celui de tous les autres oiseaux, même du rossignol, qui n'en approche que de bien loin. »

Le sulthan entra dans le salon; et comme l'OISEAU continuait son chant :

« Mon esclave, dit la princesse, en élevant la voix, voilà le sulthan, faites-lui votre compliment. »

L'OISEAU cessa de chanter dans le moment; et tous les autres oiseaux cessèrent de même :

« Que le sulthan, dit-il, soit le très-bien venu! Que Dieu le comble de prospérités et prolonge le nombre de ses années! »

Comme le repas était servi sur le sofa près de la fenêtre où était l'OISEAU, le sulthan, en se mettant à table :

« OISEAU, dit-il, je te remercie de ton compliment, et je suis ravi de voir en toi le sulthan et le roi des oiseaux. »

Le sulthan qui vit devant lui le plat de concombres qu'il croyait farcis à l'ordinaire, y porta d'abord la main, et son étonnement fut extrême de les voir farcis de perles.

« Quelle nouveauté, dit-il? A quel dessein une farce de perles? Les perles ne se mangent pas. »

Il regardait déja les deux princes et la princesse pour leur demander ce que cela signifiait; mais l'oiseau l'interrompit :

« Sire, votre majesté peut-elle être dans un étonnement si grand d'une farce de perles qu'elle voit de ses yeux, elle qui a cru si facilement que la sulthane son épouse était accouchée d'un chien, d'un chat, d'un morceau de bois? »

« Je l'ai cru, repartit le sulthan, parce que les sages-femmes me l'ont assuré. »

« Ces sages-femmes, Sire, repartit l'oiseau, étaient sœurs de la sulthane, mais sœurs jalouses du bonheur dont vous l'aviez honorée préférablement à elles; et pour satisfaire leur rage, elles ont abusé de la facilité de votre majesté. Elles avoueront leur crime, si vous les faites interroger. Les deux frères et leur sœur que vous voyez, sont vos enfans qu'elles ont exposés, mais qui ont été recueillis par l'intendant de vos jardins, et nourris et élevés par ses soins. »

CDXXXVI^e NUIT.

Le discours de l'oiseau éclaira l'entendement du sulthan en un instant :

« Oiseau, s'écria-t-il, je n'ai pas de peine à ajouter foi à la vérité que tu me découvres et que tu m'annonces. L'inclination qui m'entraînait vers eux, et la tendresse que je sentais déja pour eux, ne me

disaient que trop qu'ils étaient de mon sang. Venez donc, mes enfans, venez, ma fille, que je vous embrasse, et que je vous donne les premières marques de mon amour et de ma tendresse paternelle. »

Il se leva; et après avoir embrassé les deux princes et la princesse, l'un après l'autre, en mêlant ses larmes avec les leurs. :

« Ce n'est pas assez, mes enfans, dit-il, il faut aussi que vous vous embrassiez les uns les autres, non comme enfans de l'intendant de mes jardins, auquel j'aurai l'obligation éternelle de vous avoir conservé la vie, mais comme les miens, sortis du sang des rois de Perse, dont je suis persuadé que vous soutiendrez bien la gloire. »

Après que les deux princes et la princesse se furent embrassés mutuellement avec une satisfaction toute nouvelle, comme le sulthan le souhaitait, le sulthan se remit à table avec eux; il se pressa de manger. Quand il eut achevé :

« Mes enfans, dit-il, vous connaissez votre père en ma personne; demain je vous amenerai la sulthane votre mère, préparez-vous à la recevoir. »

Le sulthan monta à cheval, et retourna à sa capitale en toute diligence. La première chose qu'il fit dès qu'il eut mis pied à terre en entrant dans son palais, fut de commander à son grand vézyr d'apporter toute la diligence possible à faire faire le procès aux deux sœurs de la sulthane. Les deux sœurs furent enlevées de chez elles, interrogées séparément, appliquées à la question, convaincues et condamnées à

être écartelées, et le tout fut exécuté en moins d'une heure de temps.

Le sulthan Kosrou-Chah cependant suivi de tous les seigneurs de la cour, qui se trouvèrent présens, alla à pied jusqu'à la porte de la grande mosquée, et après avoir lui-même tiré la sulthane hors de la prison étroite où elle languissait et souffrait depuis tant d'années : »

« Madame, dit-il, en l'embrassant les larmes aux yeux, dans l'état pitoyable où elle était, je viens vous demander pardon de l'injustice que je vous ai faite, et vous en faire la réparation que je vous dois. Je l'ai déja commencée par la punition de celles qui m'avaient séduit par une imposture abominable, et j'espère que vous la regarderez comme entière, quand je vous aurai fait présent de deux princes accomplis et d'une princesse aimable et toute charmante, vos enfans et les miens. Venez, et reprenez le rang qui vous appartient, avec tous les honneurs qui vous sont dus. »

Cette réhabilitation se fit devant une multitude innombrable, qui était accourue en foule de toutes parts, dès la première nouvelle de ce qui se passait, laquelle fut répandue dans toute la ville en peu de momens.

Le lendemain de grand matin, le sulthan et la sulthane qui avait changé l'habit d'humiliation et d'affliction qu'elle portait le jour, en un habit magnifique, tel qu'il lui convenait, suivis de toute leur cour qui en avait eu l'ordre, se transportèrent à la maison des deux princes et de la princesse. Ils arrivèrent; et dès qu'ils eurent mis pied à terre, le sulthan présenta à

la sulthane les princes Bahman et Perviz, et la princesse Parizade, et lui dit :

« Madame, voilà les deux princes vos fils, et voici la princesse votre fille; embrassez-les avec la même tendresse que je les ai embrassés, ils sont dignes de moi et dignes de vous. »

Les larmes furent répandues en abondance dans ces embrassemens si touchans, et particulièrement de la part de la sulthane, qui éprouvait la consolation et la joie d'embrasser deux princes ses fils, une princesse sa fille, qui lui en avaient fait verser de si amères, et si long-temps.

Les deux princes et la princesse avaient fait préparer un repas magnifique pour le sulthan, pour la sulthane, et pour toute la cour.

On se mit à table, et après le repas, le sulthan mena la sulthane dans le jardin, où il lui fit observer l'ARBRE HARMONIEUX et le bel effet de l'EAU JAUNE. Pour ce qui est de l'OISEAU, elle l'avait vu dans sa CAGE, et le sulthan lui en avait fait l'éloge pendant le repas.

Quand il n'y eut plus rien qui obligeât le sulthan de rester davantage, il remonta à cheval; le prince Bahman l'accompagna à la droite, et le prince Perviz à la gauche; la sulthane avec la princesse à sa gauche, marcha après le sulthan. Dans cet ordre, précédés et suivis des officiers de la cour, chacun selon son rang, ils reprirent le chemin de la capitale. Comme ils approchaient, le peuple qui était venu au-devant, se présenta en foule, bien loin hors des portes, et ils

n'avaient pas moins les yeux attachés sur la sulthane; en prenant part à sa joie, après une si longue souffrance, que sur les deux princes et sur la princesse, qu'ils accompagnaient de leurs acclamations. Leur attention était attirée aussi par l'OISEAU DANS SA CAGE que la princesse Parizade portait devant elle, dont ils admirèrent le chant, qui attirait les autres oiseaux : ils le suivaient en se posant sur les arbres dans la campagne, et sur les toits des maisons dans les rues de la ville.

Les princes Bahman et Perviz, avec la princesse Parizade, furent enfin amenés au palais avec cette pompe; et le soir la pompe fut suivie de grandes illuminations et de grandes réjouissances, tant au palais que dans toute la ville. Ces fêtes furent continuées plusieurs jours.

Chehérazade s'apercevant qu'il n'était pas encore jour, après avoir terminé l'histoire des deux sœurs, commença le conte, du jeune prince et l'oiseau vert, en ces termes :

HISTOIRE

DU JEUNE PRINCE ET DE L'OISEAU VERT.

Sire, dit-elle, il y avait autrefois dans l'Inde un prince dont les richesses et le royaume étaient immenses, mais dont la vie était empoisonnée par les regrets qu'il éprouvait de n'avoir point d'enfans. Un jour, que son chagrin était encore plus vif que de

coutume, il se revêt de son caftan couleur de feu, et se rend à son divan. Le vézyr, effrayé à la vue de cet habit de deuil, lui demande pourquoi il s'en est couvert. « Il est conforme à mes tristes pensées, lui répond le sulthan »; et comme le vézyr voulait le distraire par la vue de ses trésors : « Ah! lui dit le monarque, Dieu seul peut m'arracher à ma mélancolie, je suis privé de ce qui pourrait me rendre heureux sur la terre; je n'ai point d'enfans. »

Un vieillard, qui avait entendu ces mots, s'approcha du sulthan : « Sire, lui dit-il, j'ai reçu en héritage de mes pères la formule d'un breuvage dont les heureux effets sont de procurer la fécondité à la personne qui en fait usage, et je serais heureux de vous l'offrir (1) ». Le sulthan s'empressa de profiter de la recette du vieillard. Elle produisit des résultats satisfaisans; car au bout de quelques mois on s'aperçut qu'une des femmes du harem était enceinte (2). A cette heureuse

(1) Les Orientaux font souvent usage de potions qui procurent la fécondité. Tout le monde connaît ces fameux nids d'hirondelles dont on fait en Chine une si grande consommation, et que les Malais vont aussi chercher sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et qu'ils revendent aux Orientaux. L'auteur donne ailleurs la recette du spécifique que l'on emploie communément : les substances qui entrent dans sa composition, sont principalement des aphrodisiaques, tels que, la canelle, le poivre blanc, le gingembre, les clous de girofle, etc., etc.

(2) Les femmes du harem qui ont le bonheur de mettre au monde le premier enfant mâle, acquièrent, par cela seul, le titre de sulthane.

nouvelle, le sulthan fit faire de grandes réjouissances et distribuer des aumônes considérables.

La sulthane accoucha d'un fils charmant et plein de graces ; et pour cette raison le nomma Hassan. Il resta entre les mains des nourrices jusqu'à l'âge de six ans, époque à laquelle on le remit à des savans qui lui enseignèrent le coran, et diverses branches de littérature. Il avait à peine atteint sa douzième année, que déja il excellait dans l'art de monter à cheval, dans celui de lancer des flèches et des dards, à tel point qu'il devint bientôt l'écuyer le plus célèbre du royaume.

Un jour que ce jeune prince était à la chasse dans les environs de sa capitale, il aperçut un oiseau dont le plumage éclatant était entièrement vert; mais à peine avait-il eu le temps de bander son arc que déja l'oiseau était disparu. En vain il le chercha de tous côtés, il avait fui hors de vue. Hassan rentra au palais, fatigué de l'inutilité de ses efforts, et désolé de n'avoir pu faire une aussi brillante capture. Son auguste père, apercevant son air triste, lui demanda la cause de son chagrin : « J'ai vu, lui dit le prince, un oiseau qui m'a tellement su charmer que je jure de ne pas manger de viande avant de m'en être procuré un pareil. »

En vain le roi lui représenta que le Créateur, dans sa sagesse, avait formé une foule d'oiseaux dont plusieurs étaient probablement encore plus beaux que celui-là. Rien ne put consoler Hassan, et à la pointe du jour il parcourait de nouveau la plaine.

Il revoit son oiseau chéri, il s'en approche avec précaution, il bande son arc, tire; l'oiseau a fui, la flèche ne l'a point atteint. Le prince le suit de toute la vitesse de son cheval, et la nuit seule peut arrêter sa poursuite. Excédé de lassitude il revient vers la ville à pas lents; un vieillard vénérable le rencontre : « Prince, lui dit-il, vous paraissez épuisé de fatigue; oserai-je vous demander ce qui a pu vous mettre dans un tel état? » « Mon père, lui dit Hassan, je viens de poursuivre un oiseau vert; mais il s'est soustrait à mes flèches : je désirais pourtant bien vivement l'attraper. » « Mon fils, repliqua le sage, quand vous poursuivriez toute votre vie cet oiseau, vous ne pourriez pas réussir à l'atteindre, il habite le pays des Kaffes, où l'on trouve des oiseaux beaucoup plus beaux que celui que vous venez de voir : les uns chantent d'une manière ravissante; d'autres parlent comme des hommes. Mais vous ne pourrez jamais visiter ces contrées. Ne pensez plus à cet oiseau, et cherchez quelqu'autre objet qui puisse vous distraire; car pour celui-là il est impossible de vous le procurer. » « Par les cent noms d'Allah, s'écria le prince, en entendant ces paroles du vieillard, rien ne pourra m'empêcher de visiter le pays dont vous venez de me parler. » Et, le quittant brusquement, il se livra tout entier à l'espérance de voyager dans le pays des Kaffes.

Son père qui s'aperçut du désordre de ses idées, s'informa de ce qui lui était arrivé. Lorsqu'il eut appris que le jeune prince se trouvait dans cet état par suite de l'inutilité de ses poursuites, et des paroles du

vieillard qu'il avait rencontré : « Mon fils, lui dit-il, éloigne de ton esprit ces chimères; calme toi, et ne te tourmente pas ainsi en pure perte. » « Depuis que le vieillard m'a parlé, répondit Hassan, j'ai un désir encore plus grand de posséder cet oiseau, de visiter le pays des Kaffes, et d'admirer les jardins où un animal aussi étonnant fait son séjour. »

Malgré les représentations de son père, qui lui témoignait tout le chagrin que ses parens éprouveraient de son départ, le jeune Hassan, qui menaçait de se tuer si on l'empêchait d'exécuter son projet, prit congé de sa famille, et entouré d'une garde nombreuse qu'on avait eu soin de lui donner, il se mit en route pour le pays des Kaffes.

CDXXXVII^e NUIT.

PENDANT le premier mois il n'arriva rien d'extraordinaire; mais enfin nos voyageurs parvinrent à un carrefour où trois chemins se présentèrent à leurs yeux. Une pyramide était élevée au milieu; sur une des faces on lisait : *chemin du bonheur*; sur une autre : *chemin du repentir*; sur la troisième, *celui qui suivra cette route ne reviendra probablement jamais*. « C'est là le chemin que je prendrai, se dit le prince en lisant cette dernière inscription. » Et aussitôt il ordonna à ses gens de le suivre dans cette direction. Ils marchèrent vingt

jours au milieu de vastes forêts remplies de bêtes sauvages et d'animaux venimeux; chaque pas qu'ils faisaient semblait rendre plus affreux encore le pays qu'ils avaient à parcourir; tantôt des troupes de lions rugissans se précipitaient sur leur passage, et ils ne pouvaient s'en garantir qu'en allumant un vaste incendie dans les bois qui les entouraient; tantôt il leur fallait gravir des rochers escarpés d'une hauteur prodigieuse et polis comme des glaces. La nuit, mille formes fantastiques s'offraient à leurs regards, et le jour qu'ils attendaient avec impatience, ne faisait que leur rendre plus sensible encore l'horreur des lieux qu'ils parcouraient. Après avoir bravé une foule de dangers auxquels la plus grande partie de ses gens succomba, le prince arriva enfin à une ville en ruines entièrement inhabitée. Il y fit dresser ses tentes. Après avoir fait ses ablutions, et récité la prière du soir, le prince, renfermé dans sa tente, se disposait à se livrer aux douceurs du sommeil, quand tout à coup, un des génies qui président aux ruines s'offrit à sa vue. « Salut, roi des déserts, puissant souverain, lui dit le prince en s'inclinant respectueusement, sois le bien venu. » Et il joignit à ce discours d'autres paroles flatteuses et engageantes; s'apercevant que le génie était embarrassé de son énorme chevelure, il prit ses ciseaux, coupa les longues tresses qui lui tombaient sur les épaules, lui donna de l'eau pour ses ablutions, et lui offrit les provisions qui se trouvaient dans sa tente.

Le génie sensible à cet accueil, lui dit : « Hassan,

ton arrivée dans ces lieux me condamne à mort; mais dis-moi quel est donc l'objet de ton voyage? » Le prince lui fit part de ses aventures, et du désir qu'il avait de visiter le royaume de Kaffer.

« Prince, répliqua le génie, tu n'arriveras jamais à cette contrée, il faudrait trois cents ans au plus intrépide voyageur pour y parvenir; mais, mon fils un vieux proverbe dit qu'un bienfait n'est jamais perdu, et que personne n'est, ou plus bienfaisant, ou plus cruel que les habitans du désert. Tu m'as fait du bien, je veux t'en faire à mon tour; mais il faut laisser ici tes gens avec tes bagages. »

Alors Hassan ordonna à ses gens de l'attendre, et de camper dans ces lieux jusqu'à son retour; et après s'être bouché les oreilles avec du coton, il monta sur les épaules du génie et disparut. En peu d'heures ils eurent atteint les jardins du pays de Kaffer. Le prince, au comble de la joie, parcourt ces jardins enchantés qu'aucune description ne saurait peindre : des fleurs de toutes couleurs; des arbres des espèces les plus rares et les plus singulières enchantaient ses regards; mille oiseaux de plumages différens étonnaient ses oreilles par leurs concerts mélodieux. Le jeune prince avait reconnu ceux qu'il cherchait; déja il était parvenu à en attraper six, lorsqu'un des gardes du jardin cria au voleur; aussitôt on entoure Hassan de tous côtés, et on l'entraîne au palais du roi dont ces jardins dépendaient.

Il parut bientôt devant le sulthan : « Qui t'a donné le droit, lui dit le monarque irrité, de venir voler

dans mes jardins avec autant d'impudence ?» Et comme le prince, confondu, ne répondait rien, il ajouta : « Tu as mérité la mort, et je ne te pardonnerai qu'à une condition ; c'est que tu me rapporteras des îles Noires la grappe de diamans : ces îles se trouvent aux confins de mes états, je te faciliterai les moyens d'y parvenir, et si tu ne succombes pas, ta grace est assurée. »

Hassan, ami des aventures périlleuses, accepta avec joie cette condition. Il va retrouver son génie ; l'un et l'autre partent pour les îles Noires, et les ont bientôt atteintes. Ils reconnaissent les jardins dont il était question, à l'éclat brillant produit par la foule d'émeraudes et de diamans qui formaient les arbres artificiels. Mais avant d'y arriver, ils rencontrent un monstre dont l'aspect effrayant les fit d'abord reculer. Cependant, le prince, ne consultant que son courage, saisit son épée, et frappe le redoutable animal. Les écailles dont celui-ci est revêtu, rendent tous ses efforts inutiles ; épuisé de fatigue, il allait succomber aux attaques réitérées de son adversaire, si le génie n'eût pris à l'instant la forme d'un oiseau avec un bec très-pointu, pour aller crever les yeux du terrible animal. Le prince, maître alors de diriger ses coups, lui enfonça son épée dans le corps, au défaut d'une de ses écailles, et lui fait rendre des flots d'un sang noir et écumeux. Le monstre expiré, Hassan s'empresse d'entrer dans le jardin, il contemple une quantité d'arbres de toute espèce, couverts de fruits les plus riches et les plus brillans ; il aperçoit, enfin,

les grappes qu'on lui avait demandées, et déja il y portait la main, quand des cris partent de tous côtés. Des géans se précipitent sur lui, l'enchaînent et le traînent devant leur roi. Celui-ci furieux de l'audace du prince, allait le condamner à périr à l'instant; ses ordres allaient être exécutés, quand on entend des acclamations de joie, et l'on apprend bientôt que le monstre qui chaque année venait dévorer plusieurs des jeunes filles du pays, venait d'être terrassé. Le sulthan transporté de joie à cette heureuse nouvelle, fait le serment de donner sa fille à l'homme courageux qui a délivré son pays.

CDXXXVIII^e NUIT.

Au même instant la princesse envoya demander son père. Le monarque étonné, se rendit dans le harem en toute diligence. « Je voudrais, lui dit-elle, voir le jeune étranger qui a terrassé, sous mes fenêtres, le monstre qui infestait cette contrée. « Eh quoi! s'écria le roi, serait-ce le jeune homme que je viens de condamner? Hâtons-nous de suspendre son supplice. » Il fit aussitôt venir le prince, et lui dit : « jeune étranger, non-seulement votre courage vous rend digne de pardon, mais le vœu que j'ai fait, vous assure la main de ma fille. » Son génie qui se tenait près de lui, se pencha à son oreille : « Hassan, lui dit-il, d'autres aventures t'attendent, et les ordres du destin veulent

que tu revoies ta famille. » Le prince demanda alors au sulthan la permission d'emmener sa fille avec lui. Elle lui fut accordée, et aussitôt des réjouissances magnifiques accompagnèrent le mariage des deux époux.

Au bout de trois mois, Hassan, fidèle à la promesse qu'il avait faite au roi de Kaffer, se disposa à retourner dans ce pays. Son beau-père lui fit cadeau de cent grappes de diamans et d'émeraudes. Monté sur les épaules du génie, Hassan ne tarda pas à se rendre à sa destination. Le roi fut surpris de le voir aussitôt de retour, avec ce qu'il lui avait demandé. » Je vois bien, lui dit-il, que le ciel vous favorise : prenez ce qui vous conviendra dans mes états ; mais prêtez-moi votre secours. Tous les ans un vautour immense fond sur ma capitale, et enlève quelques-uns de mes sujets, daignez m'aider à le combattre. « Je sais quel est cet oiseau, dit le génie à l'oreille de Hassan ; promettez votre aide. » Comme il disait ces mots, on aperçut un point noir à l'horizon. Bientôt cet objet grossit, et les habitans, poussant des cris lamentables, s'enfermaient dans leurs retraites les plus impénétrables : déja l'oiseau avait introduit son long col dans les fenêtres du palais, et il enlevait la fille du roi, lorsque le génie prenant la forme d'un aigle, fondit sur lui, et lui enfonça dans les flancs ses serres aiguës ; le vautour change de forme, et l'on voit un géant hideux. C'est alors que le génie, conservant toujours la sienne, chercha à lui enfoncer son bec dans les yeux. Le géant, en le saisissant fortement, était sur le point de le mettre en pièces, quand Hassan

s'approche, et lui coupe les jarrets avec son épée; le géant tombe en entraînant le génie dans sa chute. Mais il prend bientôt la forme d'un serpent, parce que, malgré que la blessure subsistât, il lui était plus facile de combattre sous cette nouvelle forme, alors le génie prend son vol vers le château, et, avec la promptitude de l'éclair, se transforme en pierre, tombe, et lui brise la tête. Les habitans que le combat avait rassemblés, poussent mille cris de joie : le monarque, heureux de la délivrance de sa fille, ne crut pouvoir mieux récompenser ses libérateurs qu'en la donnant en mariage à l'un deux. Hasan prit donc cette seconde épouse; et ce qui lui fit presque autant de plaisir, c'est qu'il reçut du monarque, avec de nombreux trésors, les oiseaux qu'il avait si ardemment désirés.

Il reprit bientôt la route de son pays, d'après les instances du génie; arrivés à la ville en ruine, ils retrouvèrent la caravane qu'ils avaient quittée. Alors le génie fit avancer le prince de quelques pas dans les décombres, et lui dit : « Hassan, mon devoir est rempli, ma carrière est finie. Je te quitte, adieu. En récompense des services que j'ai pu te rendre, j'en réclamerai un de toi. Je renaîtrai dans douze années, si quelqu'un pratique sur mon cadavre les ablutions ordinaires, et prend soin de ma sépulture. Promets-moi de me rendre ce dernier devoir.» «Je te le promets, dit Hassan, mais....» Le génie venait de tomber mort à ses pieds.

Le prince désolé rendit à son compagnon de

voyage les derniers devoirs, en observant religieusement tout ce qu'il lui avait recommandé. Il rentra dans le camp de ses gens et donna l'ordre du départ. Au bout de trois jours de marche, il retrouva la pyramide devant laquelle il avait passé. Son vieux père l'y attendait depuis long-temps; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et restèrent long-temps étroitement unis. Enfin ils se hâtèrent d'arriver à la capitale, où ils furent reçus par les grands et le peuple au milieu des démonstrations de joie les plus sincères.

Chehérazade s'apercevant que le jour ne paraissait pas encore, commença en ces termes l'histoire du prince Mahmoud.

HISTOIRE DE MAHMOUD.

Il existait jadis dans l'Inde un roi puissant, aimé de ses sujets, et au comble de la prospérité; mais une seule chose le désolait: son épouse chérie était atteinte d'une maladie incurable qui la conduisait lentement au tombeau. Cependant le médecin annonça un jour qu'il y avait en Syrie une composition précieuse dont le secret appartenait à un vieux rabbin, et que ce remède seul pourrait rendre la reine à la santé. Le monarque engagea ses deux fils à se mettre en recherche de ce remède salutaire, nommé : l'*eau de la vie*. Les jeunes princes, trop heureux de pouvoir sauver leur mère, se déguisèrent et prirent des chemins différens afin d'arriver plus sûrement à leur but;

après de touchans adieux, ils se séparèrent. L'aîné surmonta de grands dangers, et parcourut beaucoup de contrées sauvages ; il arriva enfin dans une grande ville où devait se trouver la composition qu'il cherchait. Il ne tarda pas à apercevoir la synagogue magnifique qui lui avait été désignée ; il entre et demande au rabbin un peu d'eau pour se rafraîchir. Le vieux coquin de juif le prit à son déguisement pour un dervyche musulman. Sa religion lui faisait un devoir de se défaire des infidèles, il empoisonna l'eau qu'il lui offrit. Le prince tomba mort à l'instant, et l'israélite enveloppa son corps dans une natte, le jeta dans un des souterrains du temple, et s'en retourna chez lui joyeux de cette bonne action.

Quelque temps après le jeune prince arriva avec un déguisement presque semblable à celui de son frère, et pour trouver occasion de se lier avec le Juif, il lui demanda asile dans la synagogue. Le *Tchifout* le reçut avec joie, espérant en faire une nouvelle victime ; il avait même préparé un glaive pour lui couper la tête pendant son sommeil ; mais la bonne mine du prince, sa douceur, avaient touché le cœur du scélérat ; il pensa d'ailleurs qu'en faisant un esclave de ce beau jeune homme, il pourrait le vendre et en tirer un bon parti à cause de sa figure remarquable ; il lui signifia donc à son réveil qu'il était prisonnier, et que son emploi serait désormais celui d'allumer les lampes, et de soigner les diverses parties de la synagogue. Mahmoud (c'est le nom du jeune prince), dont cette fonction favorisait les projets, fut intérieurement satis-

fait de cet acte de violence que l'on exerçait envers lui, et fit semblant néanmoins d'en être affligé. Il se promettait bien de prendre la fuite aussitôt qu'il jugerait le moment opportun.

Un jour que Mahmoud était seul dans le temple, il s'avisa de descendre dans les souterrains; mais quel fut son étonnement quand il reconnut le corps et les vêtemens de son malheureux frère; furieux de cette atrocité, il eût été attaquer de front le vieux rabbin, si la prudence ne lui eût commandé de retarder sa vengeance pour la rendre plus sûre. Il dissimula donc, renferma son indignation dans son sein, et redoubla au contraire de zèle, et de bonne volonté, pour s'attirer l'affection de son maître. Celui-ci, satisfait de ses services, finit par l'introduire dans l'intérieur de sa maison; après ce succès heureux, Mahmoud cherchait les moyens de parvenir à son but quand un évènement singulier lui en donna l'occasion.

Les graces, la politesse et la figure charmante du prince lui avaient concilié l'affection de l'épouse du rabbin; cette femme finit par lui découvrir que, née musulmane, elle désirait vivement rentrer dans le sein de la religion du vrai prophète. Mahmoud profita de cette confidence pour lui demander où se trouvait le soulhiat, composé par son mari, et quels étaient les moyens de s'en emparer. « Cette nuit, lui dit-elle, venez avec précaution, nous dormirons sur la terrasse de la maison à cause de la grande chaleur; j'aurai le soin de ne pas fermer la porte, montez, prenez la clé de son laboratoire, je vous y conduirai,

vous vous emparerez de la précieuse liqueur, et je vous demande pour récompense de me rendre à la religion musulmane. »

Mahmoud, au comble de la joie, promit de tout faire avec intelligence; mais il jura bien en même temps qu'il vengerait son malheureux frère. A minuit il s'arme d'un poignard, frappe le Juif endormi, en lui disant : « Je suis le frère d'une de tes victimes. » Il prend par la main son épouse tremblante, et qui venait de saisir la précieuse clé ; ils descendent au laboratoire, s'emparent de la phiole, et s'empressent de quitter cette affreuse maison avant que le soleil n'ait éclairé une scène aussi terrible.

Après un voyage pénible, ils arrivèrent aux frontières de l'Inde, et furent reçus au milieu des démonstrations de la plus vive joie. Parvenus à la capitale, ils trouvèrent le trône vacant par la mort du roi, la reine aux portes du tombeau, et l'état en proie aux dissensions à cause des querelles des vézyrs qui se disputaient le gouvernement. Le retour du jeune prince pacifia tout, et l'eau précieuse rendit la vie à la reine en peu de jours.

Mahmoud, et son auguste mère pour reconnaître les services de l'aimable veuve du Juif, voulurent l'élever au trône ; mais elle refusa en assurant qu'elle n'épouserait personne sans le consentement de son père, auquel on l'avait enlevée dès son jeune âge; on envoya des ambassadeurs avec des présens au vieillard, qui fut d'abord surpris de cette nouvelle ; mais qui par un caprice bizarre refusa d'accorder sa fille

à moins que le prétendant ne connût un état. « Le métier de sulthan n'est pas sûr, dit-il, aujourd'hui on est sur le trône, et demain on court risque de n'avoir pas un sequin à sa disposition : il faut que l'on puisse gagner son pain. » A cette réponse du vieillard le jeune prince très-étonné aurait passé outre et célébré les noces, que chaque jour il désirait davantage, si la piété filiale de sa fiancée ne s'y fût obstinément refusée. Le roi, pour lui complaire, apprit un métier agréable, il se mit à tisser des tapisseries pour des meubles qu'il envoya à son beau-père. En voyant l'adresse de son gendre, celui-ci ne fit plus de difficulté à lui accorder sa fille, et les noces se célébrèrent avec la plus grande pompe.

CDXXXIX^e NUIT.

Mahmoud, sur le trône, vivait heureux avec son épouse et sa mère ; il riait quelquefois de la bonhomie de son beau-père, en contemplant les richesses immenses qu'il avait à sa disposition. Un jour, suivant la coutume de ses prédécesseurs, il s'était déguisé en dervyche pour aller faire sa ronde et ses observations dans la ville ; il eut besoin de manger, et pour satisfaire la faim qui le pressait, il entre chez un pâtissier. On l'introduit dans une arrière boutique, embellie de mille ornemens ; il s'assied sur le coussin qui s'y trouvait placé, et se dispose à satisfaire son appétit ; tout

à coup le coussin s'abyme, et il tombe dans un profond souterrain.

Là, à la lumière d'une étroite embrâsure, il aperçoit plusieurs cadavres des victimes de la perfidie de son hôte, il est saisi de terreur; mais cependant il ne perd pas la tête. Il voit entrer un homme d'un aspect sauvage qui, brandissant son cimeterre, lui dit de se préparer à la mort et de réciter ses prières. « Seigneur, lui répondit le prince, je suis, vous le voyez, un pauvre dervyche, je n'ai rien sur moi, je vous assure; quel profit pourrez-vous retirer de la mort d'un misérable faquir : si vous voulez, au contraire, ne pas m'ôter la vie, j'ai un talent distingué, et je puis vous procurer des richesses immenses. Allez me chercher de la soie et du coton de diverses couleurs, je resterai toute ma vie dans ce souterrain, vous n'aurez qu'à vendre mes ouvrages, et vous en retirerez un énorme profit. »

Alléché par l'appât du gain, le scélérat s'empresse d'apporter au faux dervyche ce qu'il lui demande, en l'assurant que s'il le trompe il le fera périr du plus affreux supplice; le prince se met aussitôt à l'ouvrage, et en peu de temps il ourdit une tapisserie, émaillée des fleurs les plus brillantes, puis il dit à son hôte : « Le vézyr est seul assez riche pour te payer un aussi bel ouvrage; ne le donne pas moins de cinquante sequins. » Le féroce pâtissier est au comble de la joie d'avoir fait une pareille capture; mais cette joie devait être courte.

Le prince, en tissant ces fleurs, avait composé un

selam (1). Le brigand alla le lendemain au palais, et demanda à vendre au grand vézyr une superbe tapisserie, on l'introduisit; mais quel est l'étonnement de ce ministre lorsqu'il lit sur l'ouvrage qu'on lui présente la relation de ce qui était arrivé au sulthan, dont on n'avait point eu de nouvelles, et sur le compte duquel on était dans les plus vives inquiétudes. Le vézyr fait un signe, et quatre esclaves se précipitent sur le marchand étonné; son étonnement redouble lorsque le vézyr raconte les aventures du sulthan. On charge de chaînes l'imposteur; le peuple court délivrer son roi, et rase la maison. Le monarque, heureusement sorti de danger, fit sévèrement punir le monstre auquel il venait d'échapper, et se souvint dans la suite que la connaissance d'un art peut être utile, même à un souverain, et que personne n'est à l'abri des vicissitudes du sort.

Ce conte réjouit beaucoup le sulthan, qui témoigna à Chehérazade le plaisir que son récit lui avait fait éprouver : comme le jour ne paraissait pas encore, elle commença en ces termes l'histoire des dix vézyrs.

(1) Le selam est un réunion de fleurs au moyen de laquelle les orientaux peuvent correspondre entre eux.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DU CINQUIÈME VOLUME

DES MILLE ET UNE NUITS.

Les Aventures du khalyfe Haroun Arrechyd... page 1
CCCLV^e Nuit..... 4
CCCLVI^e Nuit. Histoire de l'aveugle Baba-Abdallah.. 8
CCCLVII^e Nuit..... 13
CCCLVIII^e Nuit..... 19
CCCLIX^e Nuit..... 23
CCCLX^e Nuit. Histoire de Sidi Nouman..... 27
CCCLXI^e Nuit..... 33
CCCLXII^e Nuit..... 39
CCCLXIII^e Nuit..... 43
CCCLXIV^e Nuit..... 47
Histoire de Khodjah Hassan Alhabbal..... 50
CCCLXV^e Nuit..... 52
CCCLXVI^e Nuit..... 56
CCCLXVII^e Nuit..... 61
CCCLXVIII^e Nuit..... 66
CCCLXIX^e Nuit..... 71
CCCLXX^e Nuit..... 79
CCCLXXI^e Nuit..... 84
CCCLXXII^e Nuit..... 88
CCCLXXIII^e Nuit..... 93
CCCLXXIV^e Nuit. Histoire d'Aly Baba et de Quarante voleurs exterminés par une esclave..... 99